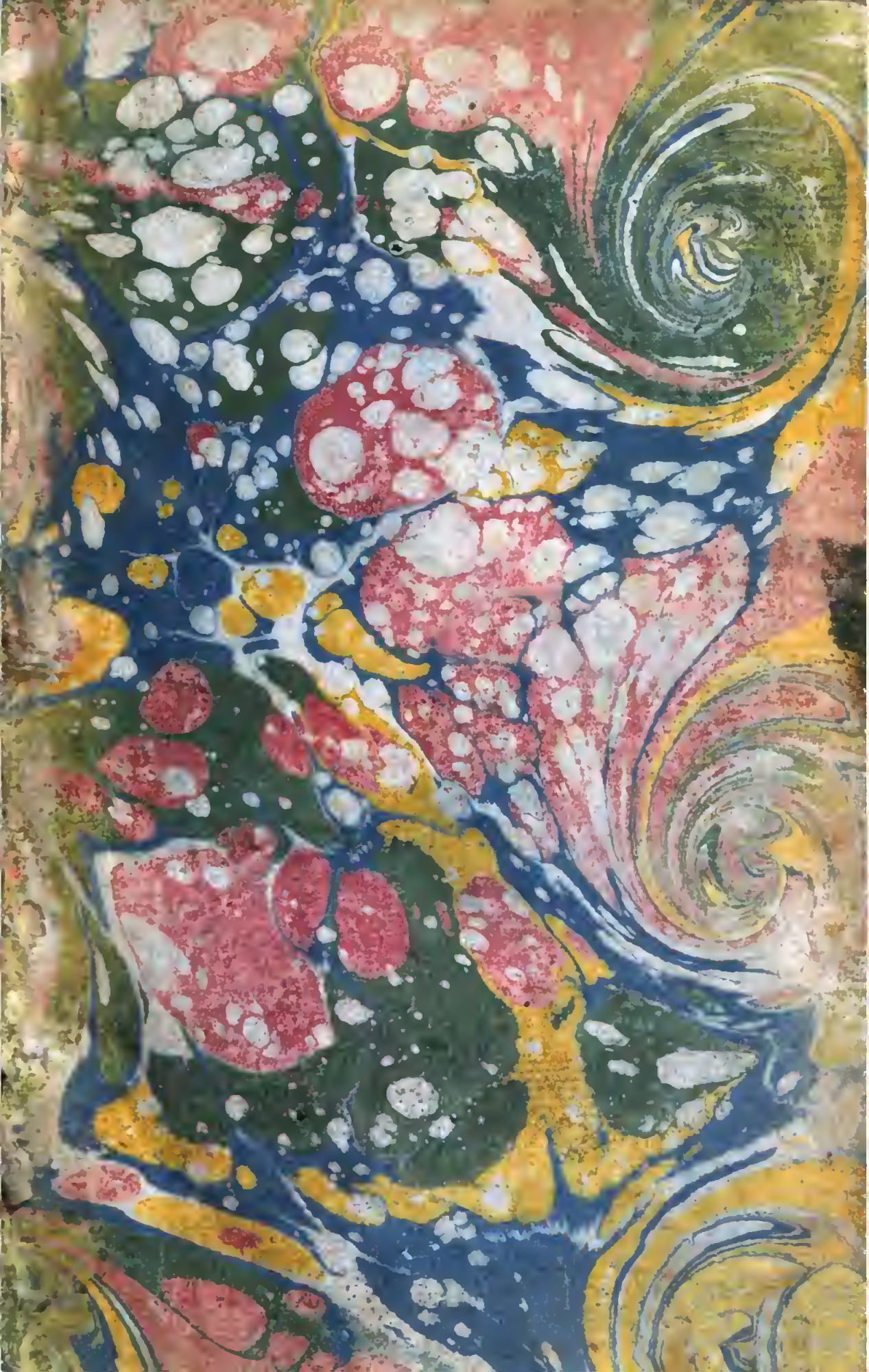


5
6
7.5.189
K 5.189

HARANGUES

TIRÉES

DES HISTORIENS GRECS.

TOME PREMIER.

Prix des différens formats de cet ouvrage.

In-8°. papier ordinaire, *veau écaille, filets*, 15 l.
In-8°. grand papier, 2 vol. *veau écaille, filets*, 30
In-4°. *pap. velin*, 2 vol. *veau écaille, filets*, 60

Il n'y en a qu'un très-petit nombre tiré tant de l'in-8°. grand papier, que de l'in-4°. *papier velin.*

HARANGUES

TIRÉES

D'HÉRODOTE, DE THUCYDIDE, DES HISTOIRES GRECQUES DE XÉNOPHON, DE SA RETRAITE DES DIX MILLE, ET DE SA CYROPÉDIE,

Inſérées dans un abrégé des Hiſtoires de ces mêmes auteurs, avec des Notes ſur le texte des Harangues de Thucydide;

Traduites par M. l'Abbé AUGER, *Vicaire-Général de Leſcar, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez NYON l'aîné & fils, Libraires, rue du Jardinet, près l'Imprimeur du Parlement.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

LORSQU'UN voyageur ſe frayant un chemin à travers une haute & rude montagne, après de longs & pénibles efforts eſt enfin arrivé au ſommet, où il trouve une plaine unie qui lui ſemble d'autant plus douce & d'autant plus agréable que les routes qu'il a parcourues étoient plus eſcarpées & plus difficiles, il s'arrête, regarde d'un œil tranquille, mais avec quelque étonnement, l'eſpace immenſe qu'il vient de franchir, & s'applaudit du courage qui lui a fait vaincre les difficultés de tous les genres qu'il a rencontrées depuis le pié de la montagne juſqu'à la cime où il ſe voit enfin parvenu. Qu'il me ſoit permis auſſi, dans ce dernier ouvrage, le complément de toute l'éloquence grecque ancienne que j'ai tâché de faire connoître, de m'arrêter quelques inſtans, & d'examiner dans un court précis toute l'étendue d'un travail épineux.

J'ai traduit tout ce qui nous eſt reſté de Démoſthene, c'eſt-à-dire environ ſoixante diſcours plus ou moins longs. Tourreil en avoit traduit avant moi les douze les plus connus, & en général les plus faciles. Tous les autres étoient un champ

inculte qu'il m'a fallu défricher. Chercher partout les ſens véritables & des locutions dans notre langue pour rendre des idées qu'elle ignoroit, qu'elle n'avoit jamais exprimées ; préparer à l'intelligence des diſcours par des préliminaires généraux, travaillés avec ſoin, les expliquer plus particuliérement par des ſommaires mis à la tête de chacun, & par des notes claires & préciſes, placées au bas des pages ; c'eſt un travail dont celui ſeul qui l'a entrepris & conduit à ſa fin, peut connoître la difficulté. Après Démoſthene, j'ai publié tout Iſocrate, avec quelques diſcours tirés de Platon, de Xénophon, & d'autres écrivains grecs. Il n'y avoit que quatre ou cinq diſcours traduits en François de cet orateur élégant & poli, regardé, par Cicéron, comme le pere & le maître de l'éloquence. Lyſias, Iſée, Andocide, Antiphon, Lycurgue, & autres orateurs grecs anciens, dont quelques diſcours, échappés au naufrage des temps, ſont venus juſqu'à nous, étoient un champ abſolument neuf dans toutes ſes parties ; les altérations du texte ſans nombre, indépendamment de la difficulté des choſes, étoient capables d'effrayer & de rebuter l'homme le plus laborieux. J'ai entrepris courageuſement ce travail, j'ai tâché de tout débrouiller, de tout éclaircir, & en procurant quelque plaiſir aux amateurs de la

ſaine éloquence, de leur épargner toute la peine que j'avois priſe pour moi-même. Dans cette multitude de diſcours de différente eſpece, je ne me ſuis pas attaché ſeulement à la clarté & à la netteté du ſtyle, je me ſuis efforcé encore d'exprimer le caractere de chaque orateur, de chaque diſcours, de rendre l'élégance & l'harmonie; enfin, pour répéter ce que j'ai déja dit ailleurs, il n'y a pas de diſcours, dans cette nombreuſe collection, que je n'aie travaillé comme ſi je n'avois eu que celui-là ſeul à traduire. Outre les traductions dont je viens de parler, j'ai donné les éditions grecques de tout Iſocrate & de tout Lyſias, avec une verſion latine, des analyſes, des notes, des tables de diverſe nature. Ceux qui connoiſſent ce genre de travail ſavent combien il en coûte pour donner des éditions ſoignées d'auteurs anciens. J'ai encore toutes prêtes les éditions grecques & latines de Démoſthene, d'Eſchine, & de ce qu'on appelle les petits orateurs grecs, dont j'ai épuré le texte, autant qu'il m'a été poſſible, par mes propres efforts & par l'inſpection des manuſcrits que j'ai pu conſulter. J'aurois publié ces éditions en tout ou en grande partie, ſi ma fortune eût été plus conſidérable, ſi je n'euſſe pas été déja épuiſé par les avances d'impreſſion que j'ai faites au-deſſus de mes forces & dont je ſuis loin d'avoir retiré les frais.

Qu'on me permette ici de rappeller en peu de mots quelques circonſtances de ma vie, & la maniere dont j'ai entrepris les traductions que j'ai données au public. Je ne ſongeois nullement à être traducteur ; une paſſion ardente pour l'éloquence avoit tourné toute mon activité vers la prédication, & j'aurois pourſuivi cette carriere ſinon avec ſuccès, du moins avec zèle, ſi j'avois eu aſſez de force pour prononcer mes diſcours. Ç'a été pour moi, je l'avoue, une vraie peine d'être obligé de l'abandonner, & j'ai ſouvent tourné les yeux avec regret vers ce noble exercice des fonctions de mon état. J'avois déja traduit, uniquement pour m'amuſer & m'exercer, les deux harangues ſur la couronne ; je repris mon travail, & je me propoſai auſſi-tôt de faire connoître à mes compatriotes l'éloquence des anciens Grecs ; dont la noble ſimplicité m'enchantoit. J'étois encore dans cet âge où une ſurabondance de vie & de mouvement nous fait complaire dans les plus vaſtes entrepriſes, où rien n'épouvante, où une imagination active nous fait jetter au loin nos yeux dans l'avenir, & nous les ferme ſur la briéveté de nos jours. Heureux quand on a l'eſprit aſſez juſte pour ne former que des projets utiles, & l'ame aſſez courageuſe pour n'être point rebuté dans l'exécution par les difficultés de détail ! J'allai trouver

M. le Beau, mon ancien maître, que j'aimois & reſpectois, & que je regretterai toujours; je lui dis avec toute la confiance d'un jeune homme, que je voulois traduire, en accompagnant mes traductions de remarques ſur l'éloquence, Démoſthene, Eſchine, Iſocrate, Lyſias, & les autres orateurs de l'ancienne Grece, un choix des principaux Peres Grecs, & tous les diſcours de Cicéron : je ne lui parlai point des éditions grecques auxquelles je ne penſois pas alors. M. le Beau me répondit tranquillement; ce ſont ſes propres paroles que je me rappelle : Mon cher abbé, il n'y a qu'une difficulté, c'eſt qu'il faudroit la vie de cinq hommes pour exécuter votre projet.

Malgré mon reſpect pour un perſonnage d'un auſſi grand poids, je n'écoutai que mon activité & mon ardeur, dans leſquelles je trouvai des reſſources que je n'aurois pu imaginer moi-même. Une difficulté que je n'avois pas prévue, & que M. le Beau ne m'avoit pas fait enviſager, c'étoit celle de faire imprimer mes ouvrages. Je n'ai point trouvé de libraire qui ait voulu ſe charger de cette entrepriſe : je ſavois alors fort mauvais gré aux libraires, & je les blâmois; mais j'ai reconnu depuis, par ma propre expérience, qu'ils n'avoient pas ſi grand tort. J'ai donc imprimé à mes frais; la lenteur des rentrées m'a appris à mes dépens

vains qui a dénaturé leur goût : d'ailleurs cette foule de journaux, de brochures, de mémoires, & d'autres écrits frivoles dont nous ſommes inondés, épuiſent leur attention & ne leur en laiſſent plus pour les ouvrages ſolides (1). La ſeconde vérité, c'eſt que les Grecs ont toujours été & doivent être toujours nos modeles du vrai beau dans les lettres comme dans les arts. C'eſt ſur les Grecs que ſe ſont formés nos meilleurs écrivains ; ceux qui n'ont jamais lu ces grands originaux en ont lu du moins des traductions & des copies, ou ſe ſont formés ſur des auteurs qui s'étoient formés ſur les Grecs. Les Romains ont voulu avoir plus d'eſprit que les Grecs, nous avons voulu en avoir plus que les Grecs & les Romains, & nous nous ſommes éloignés d'autant de la belle & ſimple nature : il faut donc, pour nous en rapprocher, remonter aux premiers modeles. *Liſons*, dit Rouſſeau de Geneve, qui avoit l'eſprit des anciens, quoiqu'il ne les eût

(1) Il y a toute apparence que l'étude de la langue grecque va ſe ranimer dans l'Univerſité de Paris : cette mere des bonnes études a applaudi & contribué avec zele au projet d'éditions de livres grecs claſſiques. Le roi, vraiment pere de tous ſes ſujets, veut bien lui-même contribuer à l'entrepriſe, & invite, par ſon exemple, les peres de famille, comme pluſieurs ont déja fait, à entrer dans cette contribution utile.

pas lus en original, ſes études ayant été fort mauvaiſes, *liſons les anciens; quand ils n'auroient que cet avantage, ils étoient plus près de la nature.* Cette parole d'un grand écrivain m'a toujours paru auſſi ſenſée que frappante & déciſive; je ne ceſſe de me la répéter à moi-même & aux autres.

Mais c'eſt aſſez parler de moi & de mes anciens ouvrages; je vais dire un mot de celui que j'offre maintenant au public, après avoir rendu juſtice à M. Nyon l'aîné, libraire eſtimable, qui s'eſt déja chargé volontiers de pluſieurs ouvrages d'une ſolide littérature, & qui a traité pour le mien avec une franchiſe honnête & facile dont j'ai été extrêmement ſatisfait. M'étant propoſé de publier les harangues des principaux hiſtoriens grecs, & de terminer par là mon cours d'éloquence grecque ancienne, j'ai imaginé de compoſer, pour y inſérer leurs harangues, un abrégé de leurs hiſtoires qui, ſans être ni trop long ni trop court, pût intéreſſer le lecteur par une ſuite de faits non interrompue. Thucydide ſe lie naturellement à Hérodote, & Xénophon à Thucydide. Xénophon finit ſes hiſtoires grecques à la bataille de Mantinée, dans laquelle périt Epaminondas. J'ai continué mon abrégé, dans un précis court & rapide, depuis cette derniere époque, juſqu'au tems où les Romains aſſujettirent la Grece & en firent une de leurs pro-

vinces. Ainſi, dans un ſeul & même ouvrage, on aura les harangues des principaux hiſtoriens grecs, & l'abrégé de l'hiſtoire de la Grece, en commençant à l'époque où commence Hérodote.

Je vais donner, à la tête de tout l'ouvrage, une idée de mes trois hiſtoriens : je ferai des réflexions ſur leurs perſonnes, leurs hiſtoires & leurs harangues. Je devrois commencer par Hérodote ; mais comme je m'étendrai un peu plus ſur l'article de Thucydide, qui mérite, à ce qu'il me ſemble, une attention plus particuliere, c'eſt par lui que je commencerai. Je mettrai d'abord un mémoire ſuccinct, que j'avois compoſé précédemment, ſur la maniere d'écrire l'hiſtoire d'après la maniere de Thucydide ; je répondrai enſuite aux reproches que lui a faits Denys d'Halicarnaſſe, j'examinerai ſi ces reproches ſont fondés & juſqu'à quel point ils le ſont ; ici j'aurai occaſion de parler des harangues de l'hiſtorien, & en général des harangues inſérées dans les hiſtoires anciennes ; je finirai par Hérodote & Xénophon, dont les deux articles ſeront très-courts. Une narration du ſiege de Sphacterie, traduite en François, pour donner une idée des principaux récits dans Thucydide, & un mémoire ſur Périclès, dont le même Thucydide parle ſi avantageuſement, & dont il nous repréſente l'éloquence vive & noble dans trois

harangues dignes de cet orateur célebre ; cette narration & ce mémoire termineront les préliminaires mis à la tête de cet ouvrage.

Mémoire sur la maniere d'écrire l'hiſtoire, d'après la maniere de Thucydide.

Après avoir lu attentivement Thucydide à pluſieurs repriſes, avec un prélat (M. l'évêque de Leſcar) plus diſtingué par ſon mérite & par ſes qualités perſonnelles que par les titres qui les décorent, auſſi propre à dévorer les difficultés des anciens auteurs qu'à ſentir leurs beautés, j'ai examiné avec lui pourquoi cet hiſtorien, dont le ſtyle eſt ſi auſtere, ſans aucun éclat, preſque ſans couleur, qui n'accompagne preſque jamais ſes récits de réflexions & de maximes générales, attache néanmoins dans la narration des faits, intéreſſe comme le roman ou le poëme le plus varié & le mieux écrit, pourquoi on eſt quelquefois tenté de fermer le livre pour réfléchir ſur ce qu'on vient de lire. Il nous a ſemblé à l'un & à l'autre que la gravité même & le ſérieux de Thucydide ſont une des raiſons pour laquelle on lit ſon hiſtoire avec tant d'intérêt. On y voit un témoin qui, d'un ton grave, plein de franchiſe & de dignité, rapporte, ſans aucune partialité apparente, ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu, ce dont lui-même a fait partie. On ne ſauroit pas ſi c'eſt un Athénien qui parle, ſi l'ouvrage ne portoit pas ſon nom, & s'il n'avoit pas

eu ſoin lui-même de le rappeller dans chaque livre. Sa narration eſt claire, vive & rapide ; il décrit les places, les villes, les lieux, les pays, avec une telle netteté & une telle préciſion, que vous les voyez de vos propres yeux, & qu'il vous ſemble y être tranſportés en perſonnes. Son ſtyle toujours auſtere eſt cependant toujours en proportion avec les faits dont il nous offre le tableau : il eſt meſuré exactement ſur leur plus ou leur moins d'importance. Sa diction s'éleve quelquefois juſqu'au ton d'une poéſie ſublime, lorſque les faits ſont de nature à permettre la ſublimité de ce ton. Quelque multipliés, quelque divers qu'ils puiſſent être, l'hiſtorien les diſtribue avec tant d'intelligence, que, ſans jamais s'embarraſſer, ils ſe prêtent un jour mutuel, & jettent dans la narration une variété piquante qui naît de leur diverſité même. Parmi toutes les circonſtances qui les accompagnent, il fait un choix ſi heureux de celles qui peuvent frapper davantage, il les rapproche avec tant d'art, que, ſans faire lui-même aucune réflexion, il conduit ſon lecteur à réfléchir, il lui en laiſſe tout le plaiſir & tout le mérite.

Mais une partie où Thucydide me paroît n'avoir point d'égal, où il ſurpaſſe tous les hiſtoriens qui l'ont précédé ou qui l'ont ſuivi, c'eſt l'adreſſe avec laquelle il coupe les faits lorſqu'ils

ſont d'une certaine étendue, c'eſt l'artifice avec lequel, dans les grands événemens, il amene les obſtacles & les reſſources. Il s'interrompt préciſément dans l'endroit où l'eſprit conſent à ſe repoſer, & veut bien permettre qu'on l'occupe d'objets moins eſſentiels, en attendant qu'on reprenne le fait intéreſſant, dont il verra la ſuite avec un plaiſir d'autant plus vif que ſa curioſité aura été ſuſpendue. On a pris toutes les meſures pour faire réuſſir un grand projet, tout annonce qu'il aura une iſſue heureuſe; il ſurvient tout-à-coup un obſtacle qui ruine les meſures déja priſes, qui oblige de recourir à de nouvelles, & qui réveille l'attention du lecteur. Celui-ci eſt impatient de ſavoir quels nouveaux moyens on imaginera & quel en ſera le ſuccès. Un des deux partis eſt dans le plus cruel embarras, il ſemble qu'il a tout à craindre, rien à eſpérer, lorſqu'au moment où on ne l'attendoit pas, il vient s'offrir une reſſource, qui fait renaître dans le parti malheureux un eſpoir que le lecteur partage, & qui le rend plus attentif à ce qui va ſuivre.

Pluſieurs récits de notre hiſtorien démontrent ce que je viens de dire; mais il n'en eſt point de preuve plus frappante que ſa narration du ſiege de Syracuſe. Quelle variété d'événemens, & comme ils ſont auſſi bien amenés que bien conduits! quelle adreſſe ſur-tout, avant le dernier

combat naval qui va décider du ſort d'Athenes, d'avoir fait une énumération de tous les peuples qui combattent dans l'une & l'autre armée! comme cela met de l'importance & de la dignité dans le récit! l'attention du lecteur eſt réveillée, & il attend, avec une curioſité impatiente, quelle ſera l'iſſue de cette grande bataille.

De ce caractere de Thucydide, tracé d'après l'opinion que j'ai conçue de lui en le liſant, je vais tirer quelques réflexions générales ſur la maniere d'écrire l'hiſtoire. Ce même ſujet a déja été traité par un écrivain de nos jours (M. l'abbé de Mably), à qui, je penſe, on ne peut faire d'autre reproche, dans ſon excellent ouvrage, que d'être quelquefois un peu trop ſévere en appliquant ſes principes. On ne doit pas attendre de moi que je traite cette matiere avec la même étendue: on ne verra ici qu'un petit nombre d'idées, que j'ai recueillies, & que je haſarde d'après la lecture de Thucydide ſur-tout, & de quelques autres hiſtoriens anciens & modernes.

Un hiſtorien peut être regardé comme un témoin qui, en préſence de la vérité ſous les yeux de laquelle il écrit, rapporte, pour l'inſtruction des peuples, des monarques, des républiques, des royaumes & des empires, une ſuite de faits qu'il ſait par lui-même ou qu'il connoît par d'autres. Il doit donc être grave & ſérieux, ne

jamais ſe permettre un ton de plaiſanterie & encore moins de bouffonnerie, qui annonceroit un écrivain trop peu convaincu de la vérité ou de l'importance des faits qu'il raconte; il doit éviter un ſtyle fleuri, plus propre à amuſer qu'à inſtruire, une diction de rhéteur & de déclamateur qui le feroit ſoupçonner d'avoir groſſi ou diminué les objets ſelon qu'il auroit eu envie d'en donner une idée grande ou une opinion médiocre, d'avoir compoſé à loiſir, dans le cabinet, des deſcriptions agréables, dont l'imagination, plutôt que la vérité, auroit fourni les circonſtances. Son ton doit être ferme, ce doit être celui d'un homme franc & ſincere, qui, ſans ſe permettre de réflexions que celles qui ſont compatibles avec ſa qualité de témoin, ſans vouloir charger & ménager perſonne, raconte les faits tels qu'ils ſe ſont paſſés, avec tout l'intérêt qu'ils peuvent inſpirer par eux-mêmes. Il faut qu'il ſe trace un plan dont il ne s'écarte jamais, & que, ſans aucune conſidération, il rejette tout ce qui n'entre pas dans ce plan. C'eſt pour les hommes d'état qu'il écrit & non pour les particuliers; les perſonnages qu'il fait agir, il doit les faire connoître comme hommes d'état & non comme particuliers. Ainſi tout ce qui n'eſt qu'anecdote, tous les détails de vie privée doivent être exclus de ſon hiſtoire, ou n'y être admis qu'autant qu'ils

ſont liés avec un grand événement dont ils ſont la cauſe auſſi réelle qu'extraordinaire. S'il y inſere quelquefois des diſcuſſions critiques, elles doivent être peu étendues, faites en paſſant, & ne ſervir qu'à y jetter de la variété, à rompre l'uniformité de la narration. Il diſcute les faits avant que d'écrire, il examine avec lui-même, il balance; mais dès qu'il a choiſi ce qui lui paroît le plus probable, il l'expoſe ſimplement, ſans fatiguer le lecteur du récit des doutes & des incertitudes par où il lui a fallu paſſer, & des motifs qui ont déterminé ſon choix. Dès qu'un édifice eſt achevé, c'eſt la penſée d'un écrivain judicieux, on abat les échafaudages; on fait diſparoître les traces du travail, loin de les montrer avec affectation. Un philoſophe peut raiſonner ſur les faits dont il a été le témoin, ou que d'autres lui ont appris; un critique peut les diſcuter; l'auteur des vies particulieres peut entrer dans mille détails qui font connoître l'homme tel qu'il eſt dans le ſein de ſa famille & avec ſes amis; celui qui écrit des mémoires peut rapporter une infinité d'anecdotes curieuſes & intéreſſantes; le panégyriſte peut adoucir les vices & les défauts, exagérer un peu les vertus, employer à propos les lieux communs & tous les artifices de l'éloquence, pour l'agrément & l'inſtruction de ſes auditeurs & pour la gloire de ſon

héros : l'hiſtorien doit inſtruire par le ſimple récit des faits principaux & eſſentiels, il doit ſe circonſcrire dans cet eſpace, & rejetter tout ce qui ne ſauroit y être admis. Mais comment intéreſſera-t-il, étant reſſerré dans des bornes auſſi étroites ? C'eſt en imitant le plus qu'il pourra la maniere de Thucydide, c'eſt par l'intelligence à diſtribuer les faits qui compoſent ſon hiſtoire, par le choix heureux des circonſtances principales, & par l'art de les rapprocher ; c'eſt par l'adreſſe avec laquelle il coupera les faits lorſqu'ils ſeront d'une certaine étendue, par l'artifice dont il uſera dans les grands événemens, pour amener les obſtacles & les reſſources. Nous ne répéterons pas ce que nous avons déja dit ; qu'il ſuffiſe d'en avoir rappellé la ſubſtance. Pour moi, je trouve dans Thucydide ſeul cette perfection qui doit le faire regarder comme la regle & le modele de la maniere d'écrire l'hiſtoire.

Hérodote, ſon prédéceſſeur, n'eſt pas à beaucoup près auſſi élevé, auſſi nerveux, auſſi rapide, & ne met pas autant d'art dans la diſpoſition des faits. Il a de la douceur, des graces, de la préciſion même, quoiqu'avec de l'abondance ; il ſemble que les Muſes, dont ſes neuf livres portent le nom, aient préſidé elles-mêmes à la compoſition de ſon ouvrage, qu'elles aient choiſi & arrangé les mots qui forment ſes phraſes : mais

on

on ne peut diſconvenir que ſouvent il adopte trop facilement, s'il ne les rapporte pas d'après lui-même, des fables qu'il auroit dû rejetter comme étant au-deſſous de la dignité de l'hiſtoire. Je verrai par la ſuite ce qu'on doit penſer des digreſſions fréquentes par leſquelles il coupe ſes principales narrations; obſervons ſeulement ici qu'elles ne devoient pas être déſagréables aux Grecs pour leſquels il écrivoit : elles rappelloient à leur ſouvenir l'origine & la conſtitution des différens peuples de la Grece, d'Europe & d'Aſie; elles leur faiſoient connoître le caractere, les loix, les coutumes & les uſages des peuples barbares avec leſquels ils avoient eu divers rapports, & dont la ſingularité étoit intéreſſante.

Xénophon, le continuateur de Thucydide, n'a pas cherché, dans ſes hiſtoires grecques, à imiter la maniere de ſon prédéceſſeur; il a ſuivi ſon propre génie : plus doux, plus ſimple, plus tranquille, moins vif, moins rapide, moins grave & moins majeſtueux, il raconte les faits naturellement, ſans preſque aucun art. A l'exemple de Thucydide, il ne ſe permet aucuns détails étrangers à ſon objet. En voici une preuve frappante. Il avoit été diſciple & ami de Socrate, il étoit ſon admirateur & rival de Platon dans cette partie : il avoit occaſion, dans le cours de ſon hiſtoire, de parler d'un maître qui lui avoit

inſpiré une eſpece d'enthouſiaſme ; & il n'en dit qu'un mot en paſſant ; il ſe contente de rapporter un trait de ſa fermeté, ſans même en faire l'éloge. Agéſilas, un des rois de Lacédémone, étoit ſon héros. Il a parlé aſſez au long, dans ſes hiſtoires grecques, de ce prince qui a joué un grand rôle dans la Grece ; mais il s'eſt interdit à ſon ſujet beaucoup de traits & de détails qu'il a rejettés dans l'éloge hiſtorique de ce même prince où ils trouvent leur place.

Parmi les hiſtoriens latins, Tite-Live tient un des premiers rangs. Il eſt abondant ſans être lâche, il a de la dignité, de la nobleſſe, de la clarté, & les autres qualités d'un bon hiſtorien, qu'il ſeroit inutile de rapporter en détail. Quoique ſon hiſtoire ne ſoit pas ordonnée avec tout l'art de Thucydide, ſon plan eſt beaucoup plus vaſte ; & ce qui démontre qu'il l'a embraſſé tout entier, c'eſt que, dans ce grand nombre de narrations diverſes, il n'en eſt pas une ſeule qui languiſſe. Aucun hiſtorien ne narre avec autant d'éloquence ; mais on ne peut diſſimuler que pluſieurs de ſes deſcriptions ſentent un peu trop le rhéteur. Auſſi ſont-elles d'un bien plus grand uſage dans les écoles, où les maîtres les propoſent à leurs diſciples, que celles de Tacite & de Salluſte, qui ſont plus ſéveres, qui ſont tirées du fond des choſes, plutôt que priſes dans l'imagination de l'écrivain.

On peut dire en deux mots de Tacite, qu'il unit l'abondance des idées & le piquant des auteurs de ſon ſiecle, avec le moëlleux & les belles formes du ſiecle d'Auguſte. C'eſt un peintre non moins brillant que fidele. C'eſt vraiment un hiſtorien penſeur, & un penſeur profond; mais Thucydide a ſur lui cet inſigne avantage, que, ſans faire lui-même aucune réflexion ſur les faits qu'il raconte, comme nous l'avons dit plus haut, il amene ſon lecteur à réfléchir par la maniere dont il choiſit & rapproche les principales circonſtances.

Salluſte eſt de tous les hiſtoriens celui qui s'eſt le plus étudié à ſuivre la maniere de Thucydide. Il a même affecté, à ſon exemple, certains mots & certaines locutions anciennes de la langue latine; ce qu'ils me ſemblent avoir fait l'un & l'autre, afin de donner plus de gravité à leur ſtyle. On voit dans l'hiſtorien latin la même auſtérité, à peu près, la même préciſion, la même rapidité que dans l'hiſtorien grec; mais non en général le même art pour l'ordonnance, parce que, ſans doute, les morceaux iſolés d'hiſtoire, les ſeuls ouvrages qui nous ſoient reſtés de Salluſte, n'ont pas aſſez d'étendue pour lui avoir donné occaſion de développer cet art.

Je ne cite que les principaux hiſtoriens dont je ne fais que tracer une eſquiſſe légere, parce que

je veux m'occuper uniquement de Thucydide; que je tâcherai de faire connoître par des détails un peu plus particuliers, après avoir eſſayé de le peindre par des traits généraux. Je vais néanmoins dire auparavant un mot de ce que je penſe ſur l'état où eſt maintenant l'hiſtoire chez nos François.

Nous avons une infinité de mémoires & autres ouvrages de cette nature, écrits d'une maniere piquante & originale; & il n'eſt pas de nation en Europe qui puiſſe nous le diſputer dans cette partie: mais en reconnoiſſant la ſupériorité marquée de notre nation dans ce genre comme dans beaucoup d'autres, & en lui rendant le juſte hommage que lui rendent à l'envi les étrangers eux-mêmes, je dois convenir que nous avons auſſi peu de bonnes hiſtoires que beaucoup de mémoires excellens. Si l'on vouloit chercher la raiſon de ce fait, on la trouveroit aiſément dans le génie vif & léger de la nation françoiſe, qui aime ſur-tout à écrire d'imagination & de caprice, à laiſſer conduire ſa plume par l'impétuoſité du ſentiment qui l'affecte; mais qui éprouve toujours quelque peine à s'aſſujettir long-temps à un plan ſérieux & tranquille qui arrête ſes ſaillies & qui le retienne dans de juſtes bornes. Malgré cet obſtacle que nous préſente notre caractere, nous avons produit quelques hiſtoriens qui ſe font lire avec un grand

intérêt, principalement dans des morceaux d'hiſtoire iſolés.

Vertot excelle à écrire des révolutions. Sa narration eſt vive & animée; ſon ſtyle, ſans être extrêmement vigoureux & relevé, a de la dignité & de la nobleſſe; il vous mene par des détails très-bien filés juſqu'au dénouement que vous deſirez avec impatience; les intrigues ſe démêlent ſans aucun embarras; vous êtes préſent par-tout, vous partagez les ſentimens & les intérêts de ſes principaux perſonnages, qu'il fait ſur-tout connoître en les faiſant agir & parler; les diſcours qu'il leur met dans la bouche, preſque toujours indirects, varient la narration ſans ralentir ſa marche; on ne s'arrête qu'avec peine quand on a commencé à le lire, on eſt impatient de reprendre la lecture lorſqu'on a été obligé de l'interrompre, & tout ce qu'on regrette, quand elle eſt achevée, c'eſt d'en voir la fin. Tant que cet hiſtorien a pu ſuivre librement ſon génie & ſon goût, il n'a écrit que des révolutions, & il a parfaitement réuſſi: lorſque l'invitation d'un ordre militaire auquel il fut attaché d'abord ſous le titre d'hiſtoriographe de l'ordre, & enſuite ſous celui de commandeur, lui fit une eſpece de loi de compoſer une hiſtoire plus compliquée & plus étendue, il s'eſt montré bien inférieur à lui-même.

Nous avons vu parmi nous un homme extraordinaire, qui tenoit au ſiecle précédent & qui a brillé dans le nôtre, à qui peu de perſonnes ont rendu une exacte juſtice, que les uns ont trop exalté, les autres trop déprimé, dont la plume féconde & infatigable s'eſt exercée dans tous les genres ſans être étrangere dans aucun : heureux ſi ſes écrits annonçoient par-tout autant de reſpect pour la religion & les mœurs, qu'ils offrent par-tout de ſel & de graces ! L'hiſtoire n'a pas dû échapper à ce génie vaſte & actif, qui a porté ſes regards ſur toutes les parties de la littérature ; je dirai avec la ſincérité & la franchiſe dont je me pique dans tous les jugemens que je haſarde, ce que j'ai éprouvé en liſant ſes principaux écrits hiſtoriques. Son hiſtoire d'un roi né ſoldat, qui, dans toute ſa vie, ne connut qu'une paſſion, celle de la gloire des armes, qui, dans la proſpérité, fit tout plier ſous ſes efforts, que l'adverſité trouva toujours également fier & inflexible ; cette hiſtoire me paroît le meilleur ouvrage, en ce genre, de cet écrivain, le meilleur même qui exiſte dans notre langue. La premiere partie ſur-tout eſt admirable ; l'hiſtorien enviſage toujours les choſes de haut, il trace tous ſes tableaux en grand ; on voit les événemens ſe préparer & s'acheminer vers leur terme ; on ſuit le prince dans ſa marche rapide, on partage ſes

exploits, on s'y intéreſſe, on craint cependant pour ſon rival, on appréhende que tant de ſoins & de travaux, pour changer la face de ſes états, ne deviennent inutiles. Charles XII triomphe partout, il renverſe tous les obſtacles, tout lui devient facile dès qu'il l'entreprend, il ruine, par d'heureuſes témérités, toutes les meſures de la prudence; mais enfin il eſt entiérement défait, & il prouve, par un nouvel exemple, que la valeur impétueuſe eſt obligée, tôt ou tard, de céder à la ſageſſe courageuſe. Le ſtyle de l'écrivain eſt toujours au niveau de ces grands objets, naturel, noble, vif, précis, rapide, offrant beaucoup de traits ſublimes, avec ſimplicité, à la maniere de Thucydide; point de mauvais goût, point de faux brillans, point d'abus d'eſprit, point de déclamations, point de ces plaiſanteries baſſes, de ces bouffonneries indécentes qui déshonorent l'hiſtoire univerſelle du même auteur; hiſtoire qui, ſelon moi, eſt auſſi vicieuſe & auſſi médiocre que l'autre eſt parfaite & ſupérieure. Voltaire, je le dirai avec le même eſprit d'équité qui vient de lui accorder de juſtes éloges, Voltaire n'avoit pas un eſprit aſſez profond, il avoit une imagination trop vive & trop mobile, pour comprendre un plan immenſe, pour en diſtribuer toutes les parties avec juſteſſe, pour ſoutenir fort long-temps un ton grave & ſérieux.

Auſſi les différentes parties de ſon hiſtoire univerſelle, découſues & mal liées entre elles, ne forment aucun enſemble, quoiqu'il y ait beaucoup d'endroits vraiment dignes d'un grand écrivain. Et combien de fois ne s'y permet-il pas la plaiſanterie & le ſarcaſme dans les matieres les plus ſérieuſes! ce qui, indépendamment d'une pareille lecture, doit être regardé comme le comble du mauvais goût en écrivant l'hiſtoire. Je ſuis loin de prétendre que tout ce que nous rapportent les hiſtoriens grecs & latins ſoient des vérités inconteſtables, mais au moins ils ont l'air & le ton de perſonnes qui diſent la vérité; au lieu que l'hiſtorien qui plaiſante, quand il ne diroit rien que de vrai, auroit l'air de ſe jouer de la vérité même qu'il reſpecteroit dans ſes récits. Voltaire en général a trop ſacrifié au goût de ſa nation; mais il auroit dû ſe dire à lui-même que, ſi les François ſont naturellement vifs, gais, point aſſez ſérieux peut-être & trop légers, ils ont aſſez d'eſprit & de pénétration pour connoître les convenances, & que ſouvent ils mépriſent au fond de leur ame celui qui flatte leur frivolité, qui s'abaiſſe à les faire rire. Je me ſervirai ici, contre Voltaire, d'une comparaiſon qu'il me fournit lui-même dans un de ſes écrits. On peut s'amuſer un moment des geſtes riſibles & des tours plaiſans d'un animal auſſi mépriſable qu'inutile,

mais l'œil ſe détourne bientôt avec dégoût d'un pareil ſpectacle ; au lieu qu'on ne ſe laſſe point de contempler le courſier ſuperbe, qui, fier de porter un homme courageux, frappe la terre en cadence, marche la tête haute, reſpire l'intrépidité du guerrier qui le guide, combat, triomphe ou meurt avec lui.

Je finirai ces réflexions préliminaires par une remarque qui m'a toujours frappé. Nos grandes hiſtoires ſont d'une longueur exceſſive, elles commencent & ne finiſſent preſque jamais. Hérodote, Thucydide, Xénophon ſon continuateur, ne forment tous trois enſemble qu'un petit nombre de volumes, quoiqu'ils aient embraſſé l'hiſtoire des premiers temps de la Grece, preſque juſqu'à Philippe; ſi nous avions de Tite-Live ce qui eſt perdu, nous aurions en tout près de quatorze décades, leſquelles commenceroient à l'origine de Rome & s'étendroient juſqu'à la mort de Druſus, fils d'Auguſte, en Germanie. Cependant on ne peut dire que ces hiſtoriens ſoient ſecs & décharnés ; ils contiennent d'ailleurs un aſſez grand nombre de harangues, quelquefois même aſſez longues ; & nous avons proſcrit les harangues de nos hiſtoires. Pourquoi donc nos grandes hiſtoires ſont-elles ſi volumineuſes, tandis que celles des Grecs & des Latins l'étoient ſi peu ? En voici, je crois, la raiſon. Critiques,

ſciences, belles-lettres, philoſophie, anecdotes particulieres, détails de toutes les eſpeces, & détails fort étendus au lieu de réſultats précis : nous ne voulons rien omettre dans nos grandes hiſtoires, nous voulons tout dire ; & par-là elles ſe prolongent outre meſure. Nous confondons tous les genres ; nous ne nous traçons pas un plan ſévere, dont nous ne nous écartions jamais, dont nous rejettions tout ce qui ne ſauroit y être admis.

Je n'ai plus qu'un mot à dire avant que de revenir à Thucydide. Quelques perſonnes ſeront peut-être ſurpriſes qu'en parlant de nos principaux hiſtoriens, je n'aie rien dit de Boſſuet & de ſon diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle. C'eſt que, ſans doute, ſon ouvrage, comme l'annonce le titre même, n'eſt pas une hiſtoire univerſelle, mais des réflexions ſur l'hiſtoire univerſelle. Ce grand homme ſemble s'être élevé au-deſſus de notre globe ; ou plutôt on diroit que Dieu même l'a placé près de ſon trône, pour que de cette hauteur il voie les générations des peuples ſe ſuccéder, les empires s'écrouler les uns ſur les autres, s'attaquer & ſe détruire pour remplir les deſſeins de la providence, lorſqu'ils paroiſſent ne ſuivre que les mouvemens de leur vengeance ou de leur ambition. En un mot, Boſſuet n'eſt pas l'hiſtorien des peuples, mais l'interprete de la divinité même, un homme comme inſpiré, qui,

dans une revue générale de toute la terre, n'apperçoit & ne manifeſte que les décrets du ciel.

Vie abrégée de Thucydide; reproches que lui fait Denys d'Halicarnaſſe, & réponſe à ces reproches.

Je termine enfin ici mes réflexions pour m'occuper de Thucydide. On ſait très-peu de choſes ſur la vie & la perſonne de ce grand hiſtorien. Tout ſe réduit à dire qu'iſſu d'une famille diſtinguée, il comptoit Miltiade parmi ſes ancêtres; qu'il eut pour pere Olorus, & pour maître Antiphon, perſonnage & orateur fort connu dans ce temps-là; qu'il fut chargé de pluſieurs commandemens importans où il s'acquit de la gloire; qu'envoyé au ſecours d'Amphipolis, il fut prévenu, ſans qu'il y eût de ſa faute, par Braſidas, général de Lacédémone; que les Athéniens l'exilerent injuſtement pour ce mauvais ſuccès, & que ce fut dans ſon exil qu'il compoſa l'hiſtoire de la guerre du Péloponèſe. On a recueilli un trait de ſa vie qu'il ne faut pas omettre. Agé de quinze ans, il entendit aux jeux olympiques la lecture d'une partie de l'hiſtoire d'Hérodote, & les applaudiſſemens qui lui furent donnés; il verſa des larmes qui déceloient ſon génie, qui annonçoient le deſir qu'il avoit déja de ſe diſtinguer un jour dans la même carriere.

Denys d'Halicarnaſſe a fait un livre en particulier & aſſez long, où il porte ſon jugement ſur Thucydide. Ce critique ſi judicieux, & pour

l'ordinaire ſi impartial dans ſes jugemens, paroît s'être attaché à condamner notre hiſtorien, s'être prévenu contre lui, & ne le juger que par les yeux de la prévention. Il débute dans ſa cenſure par un aveu qui lui ôte beaucoup de ſon poids, & qui inſpire quelque défiance contre le cenſeur. Il déclare qu'il va attaquer le préjugé général qui regarde Thucydide comme le premier écrivain en fait d'hiſtoire; qu'il va combattre l'opinion des plus grands philoſophes & des plus fameux orateurs qui propoſent ſon hiſtoire comme la vraie regle de la maniere de l'écrire, & les diſcours qu'elle renferme comme de parfaits modeles d'éloquence.

Quoi qu'il en ſoit de cet aveu de Denys d'Halicarnaſſe, après avoir rendu hommage à la véracité de Thucydide, à ce caractere, pour ainſi dire, impaſſible, qui raconte les faits ſans amour & ſans haine, qui ne lui permet pas de s'élever contre Cléon lui-même, dont les intrigues avoient cauſé ſon exil, & contre lequel tout le monde s'élevoit, il lui reproche d'avoir diviſé ſon hiſtoire en campagnes & en hivers, ce qui morcele, dit-il, les faits en trop de parties, & en rompt la ſuite lorſqu'on voudroit en voir la fin.

Attaquer Thucydide par la diſpoſition des faits, c'eſt l'attaquer, à ce qu'il me ſemble, par l'endroit où il eſt le plus à l'abri de cenſure, où il

mérite le plus d'éloges. Perſonne, non perſonne, comme nous l'avons avancé dans le mémoire qui précede, n'a mieux entendu que lui l'art de diſtribuer les faits & de les couper d'une maniere intéreſſante : il ſuffit de le lire pour s'en convaincre. Que l'on ſupprime les noms de campagnes & d'hivers, qui ne ſont rien à la choſe, & que l'hiſtorien n'a adoptés que parce qu'ils lui ont paru commodes pour la partie de l'hiſtoire qu'il avoit entrepriſe ; que l'on ſupprime, dis-je, ces noms, & l'on verra tout procéder également dans le plus bel ordre. Denys d'Halicarnaſſe n'auroit pas voulu, ſans doute, que Thucydide eût raconté chaque fait de ſuite en entier ; ç'auroit été, au lieu d'un ſeul grand corps d'hiſtoire, donner une multitude de petites hiſtoires partielles. Il falloit donc couper les faits ſuivant l'uſage des bons hiſtoriens. Voyons donc ſi Thucydide les a coupés de maniere à produire le meilleur effet dans la lecture. Prenons pour exemple le troiſieme livre que Denys d'Halicarnaſſe cite en faveur de ſon opinion. Obſervons d'abord (c'eſt une conjecture plus que probable) que l'hiſtorien, dans ce livre & dans les autres, quoiqu'il n'en avertiſſe pas, ne s'eſt point attaché à ſuivre l'ordre des campagnes & des hivers avec un tel ſcrupule qu'il ſe ſoit abſtenu de finir un fait ou une partie eſſentielle d'un fait, quand cette fin

empiétoit de quelques jours ſur l'hiver ſuivant ou ſur la campagne ſuivante. Quoi qu'il en ſoit de cette obſervation, voici l'ordre des faits du troiſieme livre de Thucydide.

La campagne s'ouvre par les incurſions ordinaires des troupes du Péloponèſe dans l'Attique. L'île de Lesbos, dont la principale ville étoit Mitylene, ſe diſpoſe à ſe révolter contre les Athéniens, à l'exception de la ville de Methymne, qui reſte fidelle à leur parti. Ils envoient quarante vaiſſeaux qu'ils deſtinoient pour le Péloponèſe, afin de ſurprendre Mitylene, qui, avertie à temps, ſe met en défenſe, & refuſe d'abattre ſes murailles, comme on le lui avoit ſignifié. Cependant comme les Mityléniens n'avoient encore fait aucune diſpoſition, & que les Athéniens ne ſe croyoient pas aſſez forts pour réduire l'île, on convint de part & d'autre d'une ſuſpenſion d'armes. Durant cette ſuſpenſion, Mitylene envoie en même temps des députés à Athenes, &, le plus ſecrettement poſſible, aux Lacédémoniens, pour obtenir l'alliance du Péloponèſe. Les députés envoyés à Athenes reviennent ſans avoir rien obtenu; & alors les Athéniens inveſtiſſent la ville du côté de la mer, en bouchant les deux ports. Tandis que le ſiege continue, & avant le retour des députés de Mitylene, envoyés aux Lacédémoniens, Thucydide raconte quelques expédi-

tions des Athéniens dans le Péloponèſe & dans l'Acarnanie. Les députés arrivent à Lacédémone ; on remet leur audience aux jeux olympiques, afin que les alliés puiſſent entendre leurs plaintes. Ils ſe préſentent dans le temple même de Jupiter olympien, & demandent, par un aſſez long diſcours, l'alliance du Péloponèſe qu'ils obtiennent. On ſe prépare, pour faire diverſion, à aller attaquer Athenes par terre & par mer ; les Lacédémoniens ſe rendent les premiers à l'iſthme de Corinthe, où ils attendent les troupes des alliés qui ne ſe preſſent pas. Les Athéniens, pour faire montre de leur puiſſance, ſans diſcontinuer le ſiege, envoient une flotte de cent voiles dans le Péloponèſe, qui, ravageant pluſieurs pays de cette contrée, oblige de revenir chez eux, les Lacédémoniens qui ſe contentent d'ordonner quarante galeres pour le ſecours de Mitylene. Cependant à Mitylene les aſſiégés ſont quelques tentatives qui ne leur réuſſiſſent pas. Les Athéniens envoient des troupes pour bloquer la ville du côté de la terre, & pour l'inveſtir ainſi de toutes parts. Tandis que le blocus continue, l'hiſtorien reprend le ſiege de Platée qu'il a laiſſé pareillement à un blocus : car il faut remarquer que ce n'eſt jamais au milieu d'une action, mais lorſque les combattans ſont dans une ſituation tranquille, qu'il vous tranſporte ailleurs. Il ra-

conte ici avec beaucoup d'intérêt l'adreſſe & le courage que ſignalent le plus grand nombre des aſſiégeans, pour franchir les retranchemens des Lacédémoniens & ſe ſauver à Athenes. Il réſerve pour un autre article la fin du ſiege. Deux raiſons l'ont déterminé. Premierement, il a ſenti que le lecteur ſeroit ſatisfait de voir ſauvés les plus braves Platéens, & qu'il devineroit ſans peine que la ville ne tarderoit pas à ſe rendre. Secondement, comme il doit marquer la fin du ſiege par deux ſuperbes harangues, miſes dans la bouche des Platéens & des Thébains, il a cru que cela méritoit un article à part. Après avoir fait ſauver les braves de Platée, il revient au ſiege de Mitylene. Les Lacédémoniens y avoient envoyé un des leurs qui étoit entré dans la place & avoit annoncé aux habitans que quarante vaiſſeaux arriveroient bientôt à leur ſecours, & qu'on ne tarderoit pas à entrer dans l'Attique. Les Lacédémoniens, en effet, après avoir dépêché Alcidas avec quarante-deux vaiſſeaux pour le ſecours de Mitylene, entrerent dans l'Attique avec leurs alliés, pour faire diverſion. Mais les Mityléniens, ne voyant paroître perſonne, & manquant abſolument de vivres, furent obligés de ſe rendre. Alcidas avec ſes navires n'arriva que lorſque la ville étoit déja priſe. On lui conſeilla d'eſſayer de ſurprendre la ville & de l'enlever aux vainqueurs;

queurs, ou du moins de s'emparer de quelque place des Ioniens; mais comme il ne goûta aucun de ces deux avis, on conclut à regagner en diligence le Péloponèſe. Alcidas, avant de revenir, pénétra juſqu'à Epheſe. Pachès, commandant de la flotte athénienne, qui avoit pris Mitylene, en ayant eu nouvelle, mit à la voile pour aller à la pourſuite d'Alcidas; mais ne l'ayant pas rencontré, il fit pluſieurs expéditions dans l'Ionie, & de retour à Mitylene il envoya à Athenes les factieux de cette ville qu'il avoit pris & renfermés dans Ténédos. L'hiſtorien enſuite raconte comment les Athéniens, dans leur colere, conclurent d'abord de tuer ſans diſtinction tous les habitans, & de réduire les femmes & les enfans en ſervitude; & comment bientôt, ſe repentant de cette ſévérité exceſſive, ils permirent qu'on remît l'affaire en délibération. Viennent les diſcours aſſez longs de Cléon & de Diodote. Celui-ci l'emporta & fit révoquer le premier décret. On avoit envoyé une galere pour exécuter ce décret; on en dépêcha une ſeconde qui fit aſſez de diligence pour que la grace arrivât avant que l'arrêt de mort fût exécuté. Après la priſe de Mitylene, les Athéniens, ſous la conduite de Nicias, firent, dans l'île de Minoé, qui eſt devant Mégare, une expédition qui leur réuſſit comme ils le deſiroient. Thucydide conclut enfin

le ſiege de Platée. Les habitans, manquant de vivres & de ſecours, ſe rendent à condition qu'on leur permettra de parler pour leur juſtification devant des députés de Lacédémone. Les Thébains ſont écoutés à leur tour : ils l'emportent ; & les malheureux Platéens ſont égorgés impitoyablement.

Une narration aſſez longue des troubles & des diſſenſions de Corcyre, eſt ſuivie d'une digreſſion ſur la nature des factions dans la Grece & ſur les effets pernicieux qu'elles produiſirent, ſur-tout dans Corcyre. La fin des troubles de cette ville infortunée, un ſecours de vingt galeres envoyé par la ville d'Athenes aux Léontins, un redoublement de la contagion dans cette même ville où elle n'avoit pas ceſſé, de fréquens tremblemens de terre, quelques exploits des Athéniens en Sicile & ailleurs, la purification de l'île de Délos, une défaite qu'ils eſſuyerent en Etolie ; de la part des Lacédémoniens, la fondation d'une colonie à Traquine, une entrepriſe qu'ils firent vers Naupacte, un échec qu'ils reçurent près d'Ambracie : tous ces faits qui terminent le troiſieme livre, ſont peu étendus dans Thucydide, ils forment comme un grouppe, & ſont mêlés ſans être confondus, de maniere à ne pas ennuyer le lecteur ; on peut s'en convaincre en les parcourant de ſuite dans l'hiſtorien. On a

dû remarquer que dans l'analyſe de ce livre, je n'ai parlé nullement de campagnes & d'hivers.

D'autres reproches de Denys d'Halicarnaſſe ne ſont pas mieux fondés que celui que je viens de détruire. Thucydide, dit-il, devoit commencer par les événemens qui ont ſuivi les guerres de Perſe. Je penſe au contraire qu'on ne peut trop applaudir à l'ordre qu'a ſuivi Thucydide. Ces événemens n'étant point ſon objet principal, il n'a dû ne les préſenter qu'en abrégé & par forme de digreſſion. Or cette digreſſion ne pouvoit être mieux placée qu'après l'expoſition de la cauſe & de l'origine de la guerre du Péloponèſe, laquelle guerre eſt ſon objet véritable. Dans cette place, les événemens dont nous parlons font bien connoître les forces actuelles des deux républiques rivales, & confirment ce que vient de dire l'hiſtorien, que la vraie cauſe de la guerre du Péloponèſe étoit la jalouſie que Lacédémone avoit conçue de la puiſſance d'Athenes.

Mais pourquoi, dit encore le critique, a-t-il ſi fort étendu certains faits, tandis qu'il en a reſſerré d'autres qui étoient pour le moins auſſi importans ? C'eſt qu'il n'en a pas jugé de même que vous. Par exemple, le ſiege de Sphacterie que vous lui reprochez d'avoir raconté dans un trop grand détail, eſt, après le ſiege de Syracuſe, l'événement qui a eu la plus grande

influence ſur la guerre. Les Lacédémoniens en ont jugé comme Thucydide, puiſqu'ils ont cru alors devoir ſe tranſporter à Athenes pour propoſer la paix à leurs rivaux, puiſqu'après la mort de Braſidas ils ont conclu une treve, ſur-tout pour recouvrer Pylos & leurs guerriers pris dans l'île de Sphacterie. Indépendamment de cette grande influence, le ſiege de cette île méritoit une attention particuliere, comme on peut le voir en le liſant dans l'hiſtorien avec toutes les circonſtances qui l'accompagnent.

Mais pourquoi avoir fait un ſi long préambule ? Pourquoi avoir placé une oraiſon funebre dans le ſecond livre plutôt que dans d'autres livres & dans d'autres conjonctures ? Ce préambule qu'on trouve ſi long, d'autres le trouveront très-court & fort précis, vu l'importance & la variété des objets qu'il renferme. Thucydide a choiſi le ſecond livre pour y placer une oraiſon funebre, parce qu'il vouloit la mettre dans la bouche de Périclès, en recueillant les principaux traits de celle qu'il avoit débitée réellement. Périclès méritoit bien, ſans doute, cette préférence ſur d'autres orateurs ; & puiſqu'il n'a rien laiſſé par écrit, un hiſtorien, ſon contemporain, devoit être jaloux de tranſmettre à la poſtérité quelques traits de l'éloquence de ce grand homme, recueillis dans ſa mémoire ou dans celle des autres.

Quant aux reproches d'avoir fait prononcer des diſcours dans telles occaſions plutôt que dans telles autres, d'avoir énoncé la cauſe apparente de la guerre avant la vraie cauſe, d'avoir rapporté un long dialogue entre les députés d'Athenes & les magiſtrats de Mélos, ſans avoir aſſiſté au dialogue ; quant à ces reproches & autres de même nature, je le dirai, malgré le reſpect dû à un critique tel que Denys d'Halicarnaſſe, ils ne méritent pas la peine d'être réfutés, & ils prouvent ſeulement que le meilleur eſprit, dès qu'il ſe laiſſe prévenir par une paſſion quelconque, s'expoſe à raiſonner très-mal.

Je paſſe donc aux reproches concernant l'élocution, qui, en général, me ſemblent un peu mieux fondés. Le critique commence par rendre juſtice aux grandes qualités du ſtyle de l'hiſtorien. Il reconnoît que perſonne ne l'égale pour la force, la nobleſſe, la gravité, la majeſté de la diction, pour la profondeur des penſées & la beauté des mouvemens : mais il trouve qu'il met quelquefois trop d'affectation & de recherche dans le choix des mots & dans leur arrangement ; que ſes figures quelquefois ſont forcées & ſeroient permiſes à peine dans la poéſie dithyrambique ; que ſouvent il eſt ſi ſubtil, ſi bruſque, ſi enveloppé, ſi ménager de paroles, qu'il faut beaucoup d'étude & de travail pour le deviner & le

ſuivre, & que ſa lecture devient fatigante; que ſa maniere reſſemble trop à celle de Gorgias; que ſes narrations cependant, quoique ſerrées, ſont d'un ton plus ſimple; que ces vices regnent ſurtout dans ſes harangues, où, ſi l'on en excepte quelques-unes, il y a trop d'art & point aſſez de naturel.

Quoique des ſavans aient voulu décréditer ce jugement de Denys d'Halicarnaſſe, en recueillant un aſſez grand nombre d'expreſſions qu'il a blâmées dans Thucydide & qu'il a employées lui-même dans ſon hiſtoire, j'avouerai cependant que pluſieurs des défauts qu'il releve dans notre hiſtorien m'avoient frappé; mais que j'aurois craint de m'en expliquer auſſi librement, parce qu'on doit être toujours très-réſervé quand on prononce ſur le ſtyle d'auteurs célebres qui ont écrit dans des langues que nous connoiſſons toujours aſſez mal, quelque étude que nous en ayons pu faire. Je ne répéterai pas toutes les obſervations de Denys d'Halicarnaſſe, je dirai ſeulement qu'ayant lu & traduit ce qui nous eſt reſté de Gorgias, il m'a ſemblé, comme à lui, que Thucydide avoit affecté quelques-uns des défauts de cet orateur trop ſubtil, trop recherché dans ſes mots & dans ſes tours. Les périodes de Thucydide ſont plus étendues, ont plus de rondeur, de ſoutien & de poids que celles de Gorgias;

mais il eſt toujours vrai de dire qu'il a quelque choſe de ſa maniere, & plus encore de celle d'Antiphon qui avoit été ſon maître. Denys d'Halicarnaſſe a raiſon de diſtinguer les narrations des harangues. Celles-là, quoique préciſes, ſont claires, nettes, parfaitement bien filées; aucune circonſtance eſſentielle n'y eſt omiſe. Je les trouve beaucoup moins bruſques que celles de Tacite, qui eſt plus vif & plus piquant dans ſes récits, mais qui, voulant aller trop vîte, ſupprime des détails néceſſaires, &, à force de briéveté, devient quelquefois obſcur.

Réflexions ſur les harangues de Thucydide, & en général ſur les harangues inſérées dans les hiſtoires anciennes.

Mais occupons-nous un peu des harangues de Thucydide; c'eſt par-là que je terminerai ce qui le regarde: faiſons d'abord quelques réflexions ſur les harangues en général, inſérées dans les hiſtoires. Pluſieurs hommes de lettres blâment, dans les hiſtoriens grecs & latins, l'uſage des harangues, ils trouvent que c'eſt couper & interrompre déſagréablement le cours des narrations. S'ils ont raiſon, & ſi les anciens ſe ſont trompés, il faut convenir cependant que cette erreur nous a valu un riche tréſor d'éloquence, d'excellens modeles de diſcours, habilement adaptés aux perſonnes, aux lieux & aux conjonctures. Mais les harangues ſont-elles déplacées dans les anciennes hiſtoires, & ne peut-on

pas dire qu'elles ſont & devoient faire partie de ces hiſtoires ? Dans les républiques de la Grece & de Rome, tout ſe traitoit par la parole. Les orateurs, dans la place publique ou dans le ſénat, haranguoient des ſénateurs ou des citoyens aſſemblés; les généraux, à la tête des troupes, haranguoient leurs ſoldats. On conſervoit dans la mémoire les principaux traits de ces harangues; on ſe rappelloit non-ſeulement ce qui avoit été fait, mais ce qui avoit été dit dans telle occaſion. C'étoit donc comme une obligation impoſée à l'hiſtorien de tranſmettre à la poſtérité l'un auſſi bien que l'autre. Des auteurs de notre hiſtoire de France ſe ſont crus obligés de rapporter les diſcours prononcés dans nos anciennes aſſemblées des états. Or à Athenes, & dans la plupart des villes de la Grece, les aſſemblées générales étoient habituelles, & faiſoient comme l'eſſence du gouvernement. Les anciens hiſtoriens étoient donc autoriſés à accompagner leurs récits de diſcours : nous avouerons qu'ils en ont abuſé quelquefois, qu'ils ont compoſé pluſieurs harangues uniquement pour s'amuſer & amuſer le lecteur, uniquement pour faire montre d'éloquence ; mais leur droit & leur devoir n'en étoient pas moins réels.

Au reſte, dans cette partie, comme dans bien d'autres, les Grecs m'ont paru beaucoup plus ſimples & plus naturels que les Latins. Héro-

dote, Xénophon & Thucydide lui-même font parler leurs perſonnages à peu près comme ils devoient parler dans la circonſtance où ils les placent ; au lieu que les harangues de Tite-Live, de Salluſte & de Tacite paroiſſent en général des pieces travaillées à loiſir dans le cabinet & avec trop de ſoin pour être ſuppoſées avoir été dites telles qu'elles ont été écrites. J'ai dit *Thucydide lui-même*, parce que le fond des choſes m'y a paru bien plus naturel & bien plus ſimple que la diction dans laquelle j'ai trouvé à peu près les mêmes défauts que lui reproche Denys d'Halicarnaſſe. Ce critique le juge peut-être avec trop de ſévérité ; mais dans la longue ſuite d'obſervations qu'il fait ſur pluſieurs de ſes harangues, il n'en eſt preſque aucune qui ne ſoit juſte & fondée. Il n'eſt pas le ſeul qui ait trouvé ſes harangues obſcures ; elles ont ſemblé telles à Cicéron, qui, en rendant hommage aux talens diſtingués de l'écrivain, trouve qu'il a trop ménagé les mots dans ſes harangues, & qu'il les a rendues obſcures à force de préciſion. Je ſais mieux que perſonne combien elles ſont difficiles à entendre, combien il faut de travail pour ſaiſir par-tout le vrai ſens, pour ſuivre les idées & n'en point perdre le fil : mais je ſais auſſi que, quand on s'eſt rendu maître de toutes les penſées de Thucydide, qu'il ſemble vouloir cacher à des yeux

peu attentifs, on eſt amplement dédommagé par une ſuite de réflexions auſſi ſenſées que profondes, de raiſonnemens auſſi juſtes que ſubtils, de ſentimens toujours conformes au caractere de la perſonne qui parle. Quand je n'aurois pas appris d'ailleurs que Démoſthene l'avoit copié huit fois de ſa main, j'aurois vu avec Denys d'Halicarnaſſe qu'il avoit beaucoup pris de ſa maniere, mais qu'en homme habile il n'en avoit pris que ce qui lui convenoit, qu'en paſſant dans ſa ſubſtance elle étoit devenue plus molle, plus flexible, plus propre à plaire au peuple.

Vie abrégée d'Hérodote; réflexions ſur ſon hiſtoire & ſur ſes harangues.

Il me reſte à dire un mot d'Hérodote & de Xénophon. On connoît un peu plus de détails de leur vie, que de celle de Thucydide, quoique l'on en connoiſſe fort peu. M. Larcher a donné une vie aſſez détaillée d'Hérodote, dans la traduction de cet hiſtorien, qu'il vient de publier, & qu'on attendoit depuis long-temps avec impatience. Son excellent ouvrage a été accueilli du public comme il devoit l'être. La traduction eſt claire, nette, préciſe, de la plus grande exactitude : le ſtyle d'Hérodote, qui eſt varié à l'infini, eſt peut-être trop uniforme dans le traducteur; mais ce défaut eſt racheté par une foule d'autres avantages, & ſur-tout par ce riche tréſor d'érudition, où l'on ſe fera tou-

jours gloire de puiſer. La vie d'Hérodote qu'on va voir, n'eſt qu'un abrégé fort ſuccinct de celle qu'on trouve dans ce ſavant, aux lumieres duquel je me ferai toujours un plaiſir de rendre hommage.

Hérodote étoit d'Halicarnaſſe, Dorien d'origine, & d'une naiſſance illuſtre. Il eut pour pere Lyxus & pour mere Dryo, qui tenoient un rang diſtingué parmi leurs concitoyens. Quoiqu'on ignore quels furent ſes maîtres, on ne peut pas douter qu'il n'eût reçu une très-bonne éducation. Il forma fort jeune le projet d'écrire l'hiſtoire, & pour cela il entreprit courageuſement de voyager dans les pays dont il ſe propoſoit de parler, de connoître par lui-même les ſituations & les diſtances des lieux, les productions du terroir, les uſages, les mœurs & la religion des peuples; de puiſer dans leurs archives & dans leurs inſcriptions les faits importans, les ſuites des rois, leurs généalogies & celles des grands hommes; de conſulter les ſavans & les perſonnes inſtruites. Il parcourut la Grece, l'Egypte, l'Aſie, la Colchide, la Scythie, la Thrace, la Macédoine, l'Epire; il fit un voyage à Tyr, des excurſions dans la Lybie & dans la Cyrénaïque; il viſita la Paleſtine, vit les colonnes qu'y avoit fait élever Séſoſtris, & pénétra juſqu'à Babylone, qui étoit alors la plus magnifique & la plus opulente ville du monde.

De retour dans ſa patrie, & la voyant opprimée par un tyran, il n'y fit pas un long ſéjour. Il chercha un aſyle à Samos; & ce fut là que, dans une douce retraite, il mit en ordre les matériaux qu'il avoit recueillis, qu'il fit le plan de ſon hiſtoire & qu'il en compoſa les premiers livres. Ne pouvant oublier ſa patrie, affligé de la voir ſous l'oppreſſion, il y reparut tout à coup, ſe mit à la tête des conjurés & chaſſa le tyran. Mais en butte aux factions des grands & du peuple, qui ne pouvoient s'accorder, il dit au lieu de ſa naiſſance un éternel adieu, & partit pour la Grece. Il ſe tranſporta aux jeux olympiques, où il fit publiquement la lecture d'une partie de ſon hiſtoire, cette lecture qui lui attira de ſi grands applaudiſſemens, & qui fit verſer des larmes au jeune Thucydide, à ſon futur rival. Encouragé par les applaudiſſemens qu'il avoit reçus, il employa les douze années ſuivantes à continuer ſon hiſtoire & à la perfectionner. Il fit encore quelques voyages à Athenes, où il lut une autre partie de ſon hiſtoire à la fête des panathenées. Les Athéniens, ne ſe bornant pas à des louanges ſtériles, lui firent préſent de dix talens. Il ſe joignit à la colonie qu'ils envoyerent à Thurium. Ce fut dans cette ville qu'il ſe fixa, & qu'il finit ſes jours, après avoir mis la derniere main au monument immortel qu'il laiſſa après lui; ce monument que

les Muſes ſemblent avoir élevé elles-mêmes en y gravant leur nom.

M. Larcher a très-bien juſtifié Hérodote du reproche d'avoir compoſé ſon hiſtoire au haſard & ſans plan, d'avoir recueilli ſans examen les bruits & les fables populaires. Il ſeroit à deſirer que tous ceux qui veulent tranſmettre à la poſtérité les événemens paſſés & préſens, ſe donnaſſent la même peine pour ne recueillir que des matériaux dignes de foi, qu'ils conſacraſſent une grande partie de leur vie à aller viſiter les lieux & conſulter les perſonnes. Lorſque Hérodote fait mention de quelque fait extraordinaire & peu croyable, il a grand ſoin d'avertir qu'il ne le rapporte que ſur la foi d'autrui. On peut cependant lui faire un reproche que ne mérite jamais Thucydide, c'eſt d'avoir mis au nombre de ſes récits, des fables qui ne conviennent nullement à la dignité de l'hiſtoire. Il ne met pas autant d'art dans la diſpoſition des faits que l'hiſtorien de la guerre du Péloponèſe; mais ſon plan eſt ſimple & naturel, quoique fort vaſte. Ce ſont de grandes maſſes d'hiſtoire coupées de temps en temps par des digreſſions de toutes les eſpeces, placées à propos pour inſtruire le lecteur & jetter par-tout de la variété. Qu'on parcoure tous les livres depuis le premier juſqu'au neuvieme, depuis le regne de Créſus juſqu'à la défaite de Platée,

par laquelle les Perſes ſe virent chaſſés pour toujours de la Grece, on verra que tout défile ſelon le plan que je dis. J'avois blâmé d'abord ſes digreſſions comme étant trop fréquentes; mais en y regardant de plus près, j'ai vu qu'elles faiſoient tout l'art & tout le charme de ſon hiſtoire. Il raſſemble une multitude d'objets divers, & il court rapidement ſur chacun ſans jamais s'appeſantir. En un mot, il eſt varié, rapide, ſa diction eſt claire, pleine de graces & de douceur; & c'eſt avec cela qu'on peut faire des hiſtoires, des poëmes & des diſcours intéreſſans. Si on ne ſait pas avoir de la variété & de la rapidité, quand on écriroit très-bien d'ailleurs, on pourra être bon diſſertateur & bon critique, mais on ne ſera jamais bon hiſtorien. Denys d'Halicarnaſſe avoit un excellent jugement, il connoiſſoit ſa langue & toutes les reſſources du ſtyle: ſon hiſtoire néanmoins m'a paru traînante & languiſſante, parce que, ſans doute, il manquoit des deux qualités dont je parle & qu'on trouve dans Hérodote & dans Thucydide.

On objectera peut-être que certaines digreſſions d'Hérodote ſont extrêmement longues. Par exemple, il emploie un livre tout entier pour les ſeuls Egyptiens. A cela, je réponds qu'on ſera quelquefois trop long dans deux pages & très-court dans trente. Ce ne ſont pas les eſpaces

qu'il faut comparer, mais le nombre & la nature des objets renfermés dans tel eſpace. Ainſi le ſecond livre d'Hérodote, conſacré à faire connoître les Egyptiens, renferme une ſi grande variété de choſes curieuſes, qu'il ſemble très-court quoiqu'il ſoit réellement aſſez long.

Les diſcours, dans le même hiſtorien, ſont d'une juſte longueur ; le ton en eſt toujours vrai, toujours propre aux perſonnes qui parlent & aux circonſtances dans leſquelles elles parlent. Quelqu'un dira : Si les diſcours d'Hérodote ſont d'une juſte longueur, ceux de Thucydide ne le ſont donc pas ; car ils ſont ordinairement beaucoup plus étendus. Je répondrai que des diſcours de la longueur de ceux de Thucydide ne ſont pas trop longs dans celui-ci & le ſeroient trop dans Hérodote. Cela ſemble un paradoxe & c'eſt une vérité. Les harangues de Thucydide roulent preſque toutes ſur de grands intérêts politiques, elles attachent par un riche fonds de penſées & de maximes qui ont rapport au ſalut & à la ruine des empires. On ſent qu'elles n'ont pas été faites uniquement pour plaire, que toutes ont dû être prononcées à peu près ainſi dans les circonſtances où on les place. C'eſt par ſes harangues, ſur-tout, que Thucydide peut être regardé comme l'hiſtorien des hommes d'état. Les diſcours & les entretiens dans Hérodote ſont d'un genre beau-

coup plus ſimple. Suppoſés en grande partie; à ce qu'il eſt probable, pour varier & embellir la narration, & n'étant pas ſoutenus par le même fonds de choſes, ils devoient être courts, ou du moins pas trop longs, pour ne pas ennuyer.

Au reſte, qu'on préfere, ſi l'on veut, un grand écrivain à un autre grand écrivain, mais qu'une admiration excluſive pour certaines beautés ne nous empêche pas de goûter des beautés d'une autre eſpece. Trouvons beaux Homere & Virgile, Démoſthene & Cicéron, Corneille & Racine, Boſſuet & Fléchier, quand nous pencherions pour les uns plutôt que pour les autres. Que de petits motifs ne nous faſſent jamais décrier de grands hommes. Plutarque fait un livre où il ſe déchaîne contre Hérodote, parce que lui, Plutarque, étoit de Béotie, & qu'Hérodote n'avoit point parlé avantageuſement des Béotiens. Denys d'Halicarnaſſe préfere Hérodote à Thucydide, il déprime même celui-ci, & veut lui ôter ſon mérite réel, parce qu'Hérodote étoit d'Halicarnaſſe. On eſt fâché de voir que des motifs auſſi miſérables aient influé ſur les jugemens d'hommes auſſi éclairés. Qu'on préfere Thucydide à Hérodote, ou Hérodote à Thucydide, il faut toujours reconnoître que ce ſont deux grands hiſtoriens chacun dans leur genre.

Xénophon,

Réflexions sur la personne de Xénophon, sur ses histoires & sur ses harangues.

Xénophon, quoique d'un mérite rare, ne s'éleve pas jusqu'à ses deux prédéceſſeurs, ſans doute pour le talent d'écrire l'hiſtoire ; car il avoit compoſé bien d'autres ouvrages ſur différens ſujets, & l'on retrouve dans tous cette douceur inimitable qui l'a fait appeller l'*Abeille attique*, ou *la Muſe athénienne*. Il étoit d'ailleurs auſſi grand capitaine que grand écrivain. Banni d'Athenes, il ſe retira chez les Lacédémoniens, auxquels il reſta toujours attaché. On ſait qu'il eut la plus grande part à cette fameuſe retraite des Dix-mille, dont il a écrit lui-même l'hiſtoire. Il avoit accompagné Agéſilas en Aſie & dans la plupart de ſes expéditions : ce monarque étoit ſon protecteur & ſon ami.

Les trois ouvrages de Xénophon, dont j'ai tiré des diſcours, ſont les hiſtoires grecques, qui continuent celle de Thucydide, mais qui ne l'égalent pas à beaucoup près ; la retraite des Dix-mille, qui eſt ſon meilleur morceau d'hiſtoire, mais qui n'eſt que le récit d'un fait unique ; la Cyropédie, ou hiſtoire de Cyrus, que l'auteur, dit Cicéron, avoit compoſée *ad effigiem juſti imperii*, pour donner le tableau d'un gouvernement parfait ; roman politique, rempli d'excellentes inſtructions & écrit avec toute la grace imaginable : il a été traduit par M. Dacier, ſecrétaire perpétuel de l'académie dont j'ai l'honneur d'être

membre, avec cette élégance ſimple & piquante qu'on admire dans toutes ſes productions. Quoique les narrations de Xénophon ſoient faites avec intérêt & ſe liſent de même, ſes diſcours ſont d'un mérite bien ſupérieur; ils offrent par-tout l'éloquence la plus vraie & la plus naturelle; en les liſant on ſe dit à ſoi-même: J'aurois pu, ou du moins, j'aurois voulu parler ainſi dans les mêmes circonſtances. Il paroît que l'hiſtorien ſentoit lui-même que c'étoit-là ſon grand talent: car dans la Cyropédie, où il donnoit carriere à ſon imagination, où il étoit libre de faire parler, quand il vouloit, ſes perſonnages, une bonne moitié de l'ouvrage eſt employée en diſcours & en entretiens. Auſſi ai-je fait un choix, parce qu'autrement il auroit fallu traduire preſque tout l'ouvrage. J'ai pris beaucoup de choſes dans M. Dacier, n'ayant pas cru devoir me donner de la peine pour faire plus mal. J'ai profité des autres traductions.

Les harangues de Thucydide, la partie la plus difficile, ſont celles où j'ai trouvé moins de ſecours dans les traductions imprimées. D'Ablancourt, dans la ſienne, ſe donne tant de licence que l'on ne reconnoît plus l'original dans la copie. Un de mes amis, qui entend parfaitement Thucydide, qui même en a traduit beaucoup de morceaux, a ſuppléé heureuſement à ce défaut.

Il a eu la complaiſance de lire avec moi mes traductions, en les comparant à l'original, & de me faire part de ſes excellentes remarques. Il m'a lu tout ce qu'il a traduit de cet hiſtorien & m'a permis d'en profiter.

Comme le texte de Thucydide, dans ſes harangues ſur-tout, eſt très-difficile à entendre, j'ai cru devoir rejetter, à la fin du ſecond tome, quelques notes ſur ce texte, en faveur de ceux qui voudront lire l'original.

NARRATION

Du ſiege de Sphacterie, dans Thucydide.

VERS le milieu du printems, les Péloponéſiens, avec leurs alliés, conduits par Agis, fils d'Archidame, roi de Lacédémone, firent une invaſion dans l'Attique, & après y avoir établi leur camp, ils ravagerent le pays. De leur côté, les Athéniens ayant équipé quarante vaiſſeaux, les envoyerent en Sicile ſous le commandement d'Eurymedon & de Sophocle. On donnoit à ceux-ci pour troiſieme, Pythodore qui étoit parti d'avance. Ils avoient ordre de ſecourir, en paſſant, les habitans de Corcyre (1), qu'incommodoient fort les courſes des bannis refugiés ſur les montagnes. Les Péloponéſiens, avec une flotte de ſoixante voiles, ſoutenoient ces derniers, & eſpéroient prendre la ville par famine. Démoſthene (2) qui, depuis

(1) Thucydide a parlé à la fin de ſon troiſieme livre des diſſenſions qui agitoient la ville de Corcyre, & des ſuites malheureuſes de ces diſſenſions.

(2) Démoſthene, général des Athéniens, qui, après avoir joué un grand rôle dans cette guerre, périt miſérablement dans l'expédition de Sicile. Il n'étoit pas de la famille de l'orateur célebre connu ſous ce nom.

ſon retour d'Acarnanie, étoit ſans emploi, avoit demandé & obtenu de ſe ſervir des quarante vaiſſeaux pour quelque expédition dans le Péloponèſe.

A peine arrivés aux côtes de la Laconie, Eurimedon & Sophocle apprirent que la flotte des Péloponéſiens étoit déja à Corcyre, & ils vouloient qu'on s'y rendît promptement. Démoſthene étoit d'avis qu'on s'emparât d'abord de Pylos, & qu'on ne partît qu'après avoir fortifié ce poſte. Au milieu de ce débat, il s'éleve à propos un vent violent qui pouſſe les vaiſſeaux dans Pylos même. Démoſthene inſiſtoit pour qu'on revêtit auſſi-tôt la place de murailles. Ce n'étoit que pour cela, diſoit-il, qu'il s'étoit joint à la flotte: on avoit le bois & les pierres en abondance; le lieu étoit déja fortifié par la nature, & abſolument abandonné, ainſi qu'une grande étendue de terres circonvoiſines. Pylos, éloigné de Lacédémone de quatre cents ſtades environ, eſt ſitué ſur l'ancien territoire de Meſſene; les Lacédémoniens l'appellent *Coryphaſe* (1). Les deux généraux objectoient qu'on ne manquoit pas de promontoires déſerts dans le Péloponèſe, ſi l'on vouloit épuiſer la république par de ruineuſes

(1) *L'appellent Coryphaſe.* D'après de ſavans géographes, ce n'étoit point Pylos que les Lacédémoniens appelloient Coryphaſe, mais le promontoire ſur lequel étoit ſitué Pylos.

dépenſes. Démoſthene répondoit que celui-ci avoit quelque choſe de particulier, à cauſe de ſon port, ſans compter que les Meſſéniens, qui l'avoient poſſédé jadis, en ſeroient d'excellens défenſeurs, & que parlant la langue des Lacédémoniens (1), ils pourroient, dans ce poſte, leur faire beaucoup de mal.

Comme il ne réuſſiſſoit à perſuader ni les généraux, ni les ſoldats, il fit part de ſon deſſein aux chefs de bandes, & ſe tint tranquille. La mer continuoit à n'être pas navigable : l'inaction fit fermenter les eſprits. Tout à coup la fureur de fortifier la place s'empare de tous les ſoldats. Ils ſe mettent ſur le champ à l'ouvrage. On manquoit d'outils pour tailler les pierres; ils les choiſiſſent & les adaptent les unes aux autres le mieux qu'ils peuvent. Faute d'auges, ils portent le mortier ſur leurs épaules, ſe courbant quand on les chargeoit, & le ſoutenant par derriere avec leurs mains jointes pour l'empêcher de s'écouler. Ils ſe preſſoient de tout leur pouvoir & vouloient mettre la place en défenſe avant l'arrivée des Lacédémoniens. La plus grande partie étant

(1) La langue des Lacédémoniens étoit le dialecte dorique, que parloient auſſi les Meſſéniens : ceux-ci pouvoient donc avoir des intelligences avec les eſclaves des Lacédémoniens, les recevoir dans leur déſertion, & favoriſer leur révolte.

défendue par elle-même, & n'ayant pas beſoin de muraille, ils ne fortifioient que les endroits les plus foibles. On célébroit alors une fête à Lacédémone; & d'ailleurs, quand on y apprit cette nouvelle, on ne s'en mit pas fort en peine, dans la perſuaſion que les Athéniens ſe retireroient d'eux-mêmes, lorſqu'on marcheroit contre eux, ou qu'on les chaſſeroit aiſément à force ouverte. On étoit auſſi arrêté par la conſidération que les troupes du Péloponèſe étoient encore ſur le territoire d'Athenes. Cependant la flotte athénienne, après avoir employé ſix jours à fermer de murs la partie qui regardoit la terre & le reſte qui en avoit beſoin, laiſſa Démoſthene avec cinq vaiſſeaux pour garder la place, & fit voile du côté de Corcyre, pour ſe rendre de-là en Sicile. Les Péloponéſiens qui étoient dans l'Attique, à la premiere nouvelle de la priſe de Pylos, revinrent précipitamment dans leur pays. Les Lacédémoniens & Agis, leur roi, regardoient cet événement comme d'une grande conſéquence pour eux. Ajoutez que s'étant mis en campagne quand les blés étoient encore verds, la plupart manquoient de vivres, & qu'un froid extrême, pour la ſaiſon, les avoit fort incommodés. Ils ne demeurerent donc dans l'Attique que quinze jours; c'eſt la plus courte invaſion qu'ils y euſſent encore faite.

Dans le même temps, Simonide, un des généraux d'Athenes, ayant raſſemblé quelques Athéniens tirés des garniſons, & un grand nombre d'alliés de ce pays-là, prit par intelligence Eione, ville de Thrace, colonie de Mende, ennemie de ſa république. Mais des troupes de la Chalcide & de la Bottiée étant accourues, l'en chaſſerent auſſi-tôt avec beaucoup de perte.

Lorſque les troupes du Péloponèſe furent revenues de l'Attique, les Lacédémoniens qui étoient reſtés à Sparte, & leurs voiſins les plus proches allerent ſur le champ à Pylos; quant aux autres qui étoient fatigués de leur expédition, ils tarderent davantage, mais ils firent publier dans tout le Péloponèſe qu'on ſe diſpoſât au plus vîte pour marcher au ſecours de la place. On mande en même temps la flotte de Corcyre, qui, avec des machines, tranſporta ſes vaiſſeaux par l'iſthme de Leucade (1), &, ſans être apperçue de la flotte athénienne en rade à Zacynthe, ſe rendit à Pylos, où ſe trouva auſſi toute l'armée de terre. Avant que la flotte Lacédémonienne ſoit arrivée, Démoſthene dépêche ſecrettement deux vaiſſeaux à Eurymedon & à la flotte de Zacynthe, pour

(1) Ce n'eſt pas la ſeule fois où nous voyons que les anciens Grecs, pour éviter un long trajet ſur mer, tranſportoient par terre leurs vaiſſeaux avec des machines.

qu'ils viennent promptement ſecourir la place qui étoit en danger.

Tandis que les deux vaiſſeaux ſe hâtoient d'exécuter les ordres de Démoſthene, les Lacédémoniens ſe préparoient à attaquer par terre & par mer un poſte qu'ils eſpéroient emporter d'autant plus aiſément, que la muraille avoit été faite à la hâte, & qu'il y avoit peu d'hommes pour la défendre. Que s'ils ne l'emportoient pas avant l'arrivée de la flotte athénienne, ils avoient deſſein de fermer les embouchures du port pour que l'armée navale d'Athenes ne pût en approcher. Car l'île de Sphacterie, voiſine du port qu'elle couvre & met à l'abri des vents, rend les embouchures fort étroites, & ne laiſſe de place, du côté de Pylos & de la fortification des Athéniens, que pour deux vaiſſeaux, & par le reſte du continent que pour huit ou neuf. Cette île eſt pleine de bois, déſerte & ſans aucune route tracée : ſa grandeur eſt d'environ quinze ſtades. Les Lacédémoniens vouloient donc fermer les paſſages par pluſieurs rangs de navires ſerrés & oppoſés par les proues. D'ailleurs, comme ils craignoient d'avoir à ſouffrir de la part des ennemis, s'ils devenoient maîtres de l'île, ils y firent paſſer une partie des ſoldats peſamment armés, & diſpoſerent le reſte ſur les côtes. Ils voyoient que par-là les Athéniens auroient contre eux l'île &

tout le continent; & que les environs de Pylos, du côté de la mer, ne leur offrant aucune rade ſûre, excepté l'embouchure même du port, ils ne ſauroient d'où partir pour ſecourir les leurs; qu'eux cependant, Lacédémoniens, emporteroient certainement, ſans combat & ſans riſque, une place où il n'y avoit que peu d'hommes & point de munitions. Cela réſolu, ils mettent dans l'île un corps de ſoldats détaché de toutes les compagnies. Le détachement fut relevé à différentes repriſes. Le dernier qui s'y trouva montoit à quatre cents vingt Lacédémoniens, ſans compter les Hilotes qui ſervoient ſous eux. Ils étoient commandés par Epitadas, fils de Molobrus.

Démoſthene voyant que les Lacédémoniens devoient l'attaquer par terre & par mer, diſpoſoit tout pour ſa défenſe. Il fit mettre à ſec les trois vaiſſeaux qui lui reſtoient, & les éleva devant les fortifications comme une eſpece de paliſſade. Quant aux matelots de ces navires, le lieu déſert ne fourniſſant pas d'armures, il les arma de méchans boucliers, dont la plupart n'étoient que d'oſier, & qu'il avoit pris dans deux vaiſſeaux pirates des Meſſéniens, qui étoient abordés là par haſard. Parmi ces Meſſéniens étoient quarante ſoldats armés peſamment, qu'il incorpora à ſa troupe. Il poſta la plus grande partie

de ſes gens, bien ou mal armés, du côté de la terre où le mur étoit le plus fort, en leur recommandant de repouſſer les Lacédémoniens s'ils attaquoient de ce côté. Pour lui, avec ſoixante de ſes meilleurs ſoldats & quelques archers, il s'avança vers la mer, par où il croyoit que les ennemis eſſaieroient de faire une deſcente. Car, quoique cette rive fût d'accès difficile & hériſſée de rochers, il penſoit qu'ils ne manqueroient point de venir par-là, vu que le mur en cet endroit étoit foible. On avoit négligé de le fortifier, parce qu'on ne pouvoit s'imaginer que les ennemis auroient l'avantage ſur mer, mais on ne doutoit pas non plus qu'ils ne priſſent aiſément la place s'ils forçoient la deſcente. Afin donc de les empêcher d'aborder, s'il le pouvoit, Démoſthene rangea ſes ſoldats ſur la rive, & les anima par ce diſcours:

Braves compagnons, qu'aucun de vous ne ſe pique d'être plus clairvoyant que d'autres, & de concevoir mieux tous les embarras de notre poſition; mais que plutôt, ſans rien examiner, il faſſe tête à l'ennemi avec une confiance qui le ſauvera de tous les dangers. Dans des extrémités pareilles, les raiſonnemens ſont inutiles; il faut agir, & ſe tirer du péril ſans délai. Ce n'eſt pas que nous n'ayons de grands avantages, ſi nous voulons tenir ferme ſans être effrayés du nombre de nos

adverſaires. Les difficultés même du lieu ſeront pour nous & nous ſeconderont ſi nous reſtons en place; ſi nous lâchons pié, nos ennemis pourront les vaincre aiſément, quelque grandes qu'elles ſoient, perſonne ne défendant le poſte. Nous les trouverons, ces ennemis, d'autant plus redoutables, qu'il leur ſera moins facile de faire retraite quand même nous les y forcerions. Il eſt aiſé de les repouſſer tant qu'ils ſeront ſur leurs vaiſſeaux; une fois débarqués, ils nous combattront avec un égal avantage. Ne craignons pas leur multitude, qui ne leur ſervira de rien dans un lieu auſſi étroit, & vu les difficultés de l'abord. Si leur armée eſt plus nombreuſe, elle n'eſt pas ſur terre comme la nôtre, mais ſur des navires dont les mouvemens, en mer, dépendent de mille circonſtances. Je crois donc que leurs embarras équivalent à notre petit nombre. Les ſoldats Athéniens ſavent, par expérience, ce que c'eſt que d'attaquer des troupes qui débarquent; ils ſavent que des guerriers qui ne redoutent pas le bruit des vagues & l'abord impétueux des vaiſſeaux, ne peuvent jamais être forcés : je les exhorte donc à tenir ferme ſur cette rive hériſſée de rochers : qu'ils repouſſent les ennemis, qu'ils nous ſauvent nous & la place commiſe à notre défenſe.

C'eſt ainſi que Démoſthene exhortoit ſa troupe. Animés par ce diſcours, les Athéniens deſcendent

& ſe rangent ſur le bord. Les Lacédémoniens viennent attaquer la place avec leurs troupes de terre & avec leur armée navale. Ils avoient quarante-trois vaiſſeaux que commandoit le Spartiate Traſymélidas, fils de Cratéſiclès. L'attaque, par mer, ſe fit du côté qu'avoit prévu Démoſthene. Les Athéniens ſe défendirent par-tout vigoureuſement. Les Lacédémoniens ne pouvant ſe ſervir de tous leurs vaiſſeaux à la fois, les partagent en pluſieurs diviſions & viennent à la charge tour à tour, avec la plus grande ardeur, s'exhortant les uns les autres à repouſſer leurs adverſaires & à emporter les retranchemens. Braſidas ſe faiſoit remarquer pardeſſus tous. Il étoit triérarque (1); s'étant apperçu que, comme le lieu étoit de difficile accès, ſes collegues & les pilotes craignoient de briſer leurs vaiſſeaux dans les endroits même où l'abord étoit poſſible, il leur crioit de ne point laiſſer l'ennemi ſe fortifier dans leur pays pour épargner du bois, mais de forcer la deſcente en briſant leurs navires. Il exhortoit les alliés à ſacrifier leurs bâtimens pour les Lacédémoniens, dont ils avoient reçu de ſi grands ſer-

(1) On appelloit *triérarque* à Athenes, à Lacédémone; &, à ce qu'il paroît, dans pluſieurs autres villes de la Grece, un citoyen qui équipoit un vaiſſeau à ſes dépens, & qui le commandoit lui-même ou le faiſoit commander par un autre.

vices, de les pouſſer contre le rivage, de deſcendre à quelque prix que ce fût, de ſe rendre maîtres & des hommes & de la place. En même temps qu'il excite les autres, il contraint ſon pilote d'échouer ſon navire; lui, monte ſur le pont & s'efforce de prendre terre : mais repouſſé vivement, criblé de bleſſures, il tombe évanoui dans le vaiſſeau même (1), ayant laiſſé échapper dans la mer ſon bouclier, qui, porté ſur la rive, fut ramaſſé depuis par les Athéniens & employé à l'ornement de leur trophée. Les autres Spartiates, animés du même courage, vouloient aborder, mais ils ne le purent jamais, tant à cauſe de la difficulté des lieux que de la réſiſtance opiniâtre de leurs adverſaires. On voyoit donc les Athéniens de deſſus terre, ſur un domaine de Lacédémone, repouſſer les Lacédémoniens qui tâchoient d'aborder, & les Lacédémoniens, de deſſus les vaiſſeaux, s'efforcer, contre les Athéniens, de deſcendre ſur leur propre terre, devenue une terre ennemie. Etrange biſarrerie de la fortune dans l'arrangement de cette journée : car c'étoit une opinion généralement reçue, que ceux-ci, faits pour le continent, étoient les meilleurs ſoldats ſur terre, & que ceux-là, nés pour

(1) *Dans le vaiſſeau même.* Grec, dans l'eſpace vuide entre la proue & les bancs des rameurs.

la mer, étoient les marins les plus habiles. Après avoir recommencé inutilement leurs attaques ce jour même & une partie du lendemain, les Lacédémoniens envoyerent à Aſine quelques navires chercher du bois pour conſtruire des machines, afin de battre la muraille du côté du port, où elle étoit plus haute, mais auſſi d'un abord plus facile.

Cependant arrivent de Zacynthe cinquante vaiſſeaux des Athéniens; car leur flotte avoit été renforcée de quelques bâtimens d'obſervation qui étoient à Naupacte & de quatre de Chio. Comme ils virent toute l'île & la terre ferme pleine de ſoldats, & le port couvert de vaiſſeaux qui ne ſortoient pas pour combattre; ne ſachant trop où aborder, ils allerent mouiller à Prote, île déſerte & voiſine, où ils paſſerent la nuit. Le lendemain ils remettent à la voile, prêts à accepter la bataille, ſi l'ennemi, gagnant la pleine mer, venoit la leur préſenter: ſinon, ils vouloient forcer l'entrée du port. Les Lacédémoniens, ſans paroître en pleine mer, & ſans fermer les embouchures du port, ſuivant leur premiere réſolution, ſe tiennent tranquillement ſur le rivage, diſpoſés, ſi on vouloit y entrer, à combattre dans le port même qui étoit aſſez vaſte. Les Athéniens voient quel eſt leur projet; ils fondent ſur eux par l'une & l'autre embouchure,

mettent en fuite le plus grand nombre de leurs vaiſſeaux, qui, déja éloignés de la terre, la proue en dehors, étoient prêts pour le combat; ils les pourſuivent; & comme ils n'étoient ſéparés que par un court intervalle, ils en maltraitent une grande partie, en prennent cinq, dont un avec tout l'équipage, vont attaquer le reſte qui avoient gagné le rivage : ceux qui s'appareilloient encore, qui n'avoient pu encore faire voile, ils les fracaſſent; pluſieurs même qui ſe trouvoient vuides, dont les hommes s'étoient ſauvés, ils les attachent & les traînent après leurs navires. Les Lacédémoniens apperçoivent, de la côte, ce déſaſtre, ils en ſont déſolés; par-là leurs compagnons alloient ſe trouver pris dans l'île. Ils accourent donc en diligence ſur le rivage, entrent dans l'eau avec leurs armes, ſe ſaiſiſſent des navires pour les arracher aux ennemis : chacun s'empreſſe de mettre la main à l'œuvre, & croit que tout manquera s'il n'agit lui-même. On s'anime de part & d'autre; tout eſt en mouvement : les deux peuples ſembloient avoir fait échange de leur maniere de ſe battre. Les Lacédémoniens, éguillonés à la fois par l'eſpérance & par la crainte, donnoient, pour ainſi dire, de deſſus terre, un combat naval : les Athéniens vainqueurs, & voulant pouſſer plus loin leur victoire, combattoient ſur des navires comme

ſur

ſur un terrein ferme. Enfin, après des efforts opiniâtres de part & d'autre, & beaucoup de bleſſures reçues, ils ſe ſéparerent. Les Lacédémoniens avoient ſauvé leurs bâtimens vuides, à la réſerve de ceux qui furent pris d'abord. Chacun s'étant retiré dans ſon camp, les Athéniens dreſſerent un trophée, rendirent aux ennemis leurs morts, & recueillirent les débris de la défaite. Ils environnent l'île, & faiſant la garde tout autour, ils y tiennent les Spartiates comme priſonniers. Les Péloponéſiens qui ſe tenoient ſur la côte, & qui étoient accourus de toutes parts aux ſecours des Lacédémoniens, demeurent campés devant Pylos.

Cet événement, lorſqu'on en reçut la nouvelle à Sparte, y fut regardé comme une grande calamité; & en conſéquence les principaux magiſtrats ſe tranſporterent ſur les lieux, pour voir de plus près le parti qu'il falloit prendre. Comme ils jugeoient qu'il étoit impoſſible de ſauver leurs guerriers renfermés dans l'île, & qu'on les prendroit enfin, ſoit par famine ou autrement, ils réſolurent de propoſer aux généraux athéniens une ſuſpenſion d'armes, d'envoyer des députés à Athenes pour conclure un accord, & pour obtenir au plutôt la liberté de leurs concitoyens. Les généraux accepterent la propoſition; la ſuſpenſion d'armes fut conclue aux conditions que

les Lacédémoniens livreroient à l'armée athénienne de Pylos, les navires avec leſquels ils avoient combattu, & tous les vaiſſeaux longs qui ſe trouvoient dans la Laconie, qu'ils n'attaqueroient la place ni par terre ni par mer; que les Athéniens permettroient aux Lacédémoniens, campés dans le continent, de porter à leurs guerriers, renfermés dans l'île, une certaine quantité de farine, de vin & de viande (1) par tête, la moitié pour chaque eſclave, le tout ouvertement & ſoumis à l'inſpection de l'armée athénienne; qu'on ne feroit entrer par ſurpriſe aucun vaiſſeau de charge; que les Athéniens continueroient à faire la garde autour de l'île, ſans ſe permettre aucune deſcente, ſans attaquer l'armée du Péloponèſe, ni par terre ni par mer; qu'à la moindre contravention de part ou d'autre, la ſuſpenſion d'armes ſeroit rompue; que cette ſuſpenſion auroit lieu juſqu'à ce que les députés de Lacédémone fuſſent revenus d'Athenes; que les Athéniens meneroient & rameneroient les

(1) En grec, *deux chœnix attique de farine, deux cotyles, & de la chair.* Le chœnix, meſure des Grecs, qui contenoit environ trois demi-ſeptiers & un poiſſon de Paris: on l'évalue auſſi à environ deux litrons de notre meſure. Cotyle, meſure des liquides chez les Grecs, qui tenoit environ le demi-ſeptier de Paris. *De la chair*, ſans doute, autant qu'un homme en mangeoit ordinairement par jour,

députés ſur un de leurs navires ; qu'à leur retour la ſuſpenſion d'armes ceſſeroit, & que les Athéniens rendroient les vaiſſeaux en l'état qu'ils leur auroient été remis. La ſuſpenſion d'armes fut conclue à ces conditions ; les vaiſſeaux furent livrés & les députés envoyés. Lorſqu'ils furent arrivés à Athenes, ils adreſſerent au peuple ce diſcours :

Athéniens, Lacédémone nous envoie pour traiter de nos ſoldats renfermés dans l'île, & pour vous engager à prendre un parti qui vous ſoit avantageux, ſans être déshonorant pour nous autant que la circonſtance peut le permettre. Si nous employons un long diſcours, ce n'eſt pas contre notre coutume : nous ſommes dans l'uſage de nous reſſerrer quand peu de paroles ſuffiſent, & de nous étendre quand il eſt à propos de s'expliquer ſur des objets importans. Ne regardez pas nos diſcours comme venant d'un ennemi ; & croyez que ce n'eſt point par forme de leçon & d'inſtruction, mais d'avertiſſement & de conſeil, que nous allons vous parler. Il dépend de vous de bien uſer de votre fortune, d'ajouter l'honneur & la gloire à ce que vous ont acquis vos armes, ſans imiter ces perſonnes qui ont obtenu des ſuccès nouveaux pour elles. Comme elles jouiſſent d'une félicité qu'elles n'avoient pas lieu d'attendre, elles aſpirent toujours à de plus

grands avantages : au lieu que les hommes qui, dans de fréquentes révolutions, ont éprouvé le bien & le mal, doivent tenir pour très-ſuſpectes les faveurs du ſort. Ce ſont les ſentimens, vu l'expérience du paſſé, dans leſquels doit être votre ville ; ce ſont ceux dans leſquels doit être ſur-tout la nôtre. Oui, nous ſommes un grand exemple de l'inſtabilité des choſes humaines, nous qui tenons le premier rang parmi les Grecs, & qui venons vous demander aujourd'hui ce que nous avons cru juſqu'à préſent être en droit d'accorder. Toutefois ce n'eſt un excès ni d'ambition, ni d'orgueil, qui nous a occaſionné la diſgrace que nous éprouvons : heureux juſqu'ici, nous nous ſommes perſuadés, par une erreur aſſez naturelle, que nous continuerions de l'être. Ainſi vos forces préſentes & vos nouvelles proſpérités, ne doivent pas vous faire croire que la fortune vous ſera conſtamment fidelle. L'homme ſage ſait mettre ſes faveurs à l'abri, malgré leur incertitude ; il profite avec prudence de l'occaſion qui s'offre, & ne s'imagine pas pouvoir régler ſelon ſes deſirs les événemens de la guerre que le ſort conduit à ſon gré. Rarement éprouve-t-il des chûtes, parce que, incapable de ſe fier aux plus brillans ſuccès, loin de s'en prévaloir, c'eſt alors qu'il ſe rapproche plus volontiers de ſon adverſaire.

Voici donc le moment, ô Athéniens! de vous rapprocher de nous. Saiſiſſez cette circonſtance; & lorſque vous pouvez, ſans péril, vous aſſurer pour toujours la réputation d'hommes auſſi prudens que puiſſans, craignez ſi, faute de nous avoir écoutés, il vous arrivoit par la ſuite quelque diſgrace, craignez qu'on n'attribue à la fortune vos proſpérités actuelles. Les Lacédémoniens vous exhortent à terminer la guerre par un traité ſolide : ils vous offrent, avec la paix & leur alliance, tous les avantages qui peuvent réſulter d'une amitié & d'une union réciproques, & ils ne vous demandent en échange que leurs guerriers renfermés dans l'île. Ils croient qu'il vaut mieux, pour les deux peuples, ne pas attendre que ces guerriers, ou échappent par quelque reſſource ineſpérée, ou ſoient pris avec l'île qui les renferme. Le plus ſûr moyen de terminer les grandes querelles, ce n'eſt pas lorſque, employant les armes contre ſon ennemi, on l'oblige, après pluſieurs victoires, de conclure un traité, ſous la foi du ſerment, à des conditions déſavantageuſes; mais lorſque, pouvant en venir-là, on triomphe de lui par un procédé généreux, on lui accorde, contre ſon attente, une paix juſte & raiſonnable. Vaincu alors par la généroſité plutôt que par la force, & ſongeant plus à la reconnoiſſance qu'à la vengeance, il rougiroit

de violer les conventions mutuelles. Plus on eſt ennemi, plus on eſt diſpoſé à prendre ces ſentimens. On cede avec plaiſir à ceux qui ſe relâchent de leurs droits & qui n'uſent pas de tout leur avantage : ceux qui ſont fiers & inflexibles, on leur réſiſte quoi qu'il puiſſe arriver.

Quant à nous, c'eſt le temps, ou jamais, de nous réconcilier ſincérement, avant qu'il ſurvienne quelque événement extraordinaire, qui joigne des motifs particuliers de haine aux motifs publics, qui la rende éternelle, & qui vous prive des avantages que nous venons vous offrir. Faiſons enſemble un accord, d'où il réſulte, pour Athenes, de la gloire avec notre amitié, & pour Lacédémone, une légere diſgrace ſans aucune honte. Procurons-nous la paix à nous-mêmes, & le repos à toute la Grece, qui vous regardera comme les principaux auteurs de ſa tranquillité. Les Grecs ſouffrent les maux de la guerre ſans ſavoir encore qui de vous ou de nous ont été les agreſſeurs; ils vous ſauront gré d'une paix dont nous vous rendons les arbitres. Faites-y attention; il eſt en votre pouvoir de vous aſſurer l'amitié des Lacédémoniens, puiſqu'ils vous l'offrent d'eux-mêmes, puiſque vous les aurez gagnés & non forcés. Quels biens ne réſulteront pas de notre réconciliation! oui, ſans doute, dès que nous nous rapprocherons & que

nous penſerons de même, le reſte des Grecs, contenu par notre puiſſance, aura pour nous les égards que nous pouvons deſirer.

Voilà ce que dirent les Lacédémoniens, dans la perſuaſion qu'ils avoient été les ſeuls obſtacles à la paix, que les Athéniens l'avoient deſirée auparavant, qu'ils l'accepteroient avec joie de leur part, & qu'ils leur rendroient leurs guerriers. Mais les Athéniens, croyant que la paix dépendroit d'eux tant qu'ils tiendroient les Spartiates aſſiégés dans l'île, portoient plus haut leurs vues ambitieuſes. Ils étoient ſur-tout animés par Cléon, fils de Cléénete, orateur de ce temps-là, qui avoit tout crédit ſur l'eſprit de la multitude. D'après ſes conſeils, le peuple fit réponſe, qu'avant toutes choſes il falloit que les aſſiégés, après avoir livré leurs armes & leurs perſonnes, fuſſent tranſportés à Athenes; qu'on les renverroit ſi les Lacédémoniens rendoient Niſée, Pèges, Trézene, l'Achaïe, qu'ils ne poſſédoient pas par droit de conquête, mais qu'on avoit été contraint de leur abandonner par le dernier traité (1); qu'après cela on feroit la trève la plus longue que le deſireroient les deux républiques. Les

(1) *Le dernier traité*, le traité par lequel on conclut une trève de trente ans, & les Athéniens firent les ceſſions dont il eſt parlé ici, comme nous le liſons dans Thucydide même.

Lacédémoniens, ſans rien objecter, demanderent à l'aſſemblée qu'on leur nommât des commiſſaires négociateurs, avec leſquels ils pourroient diſcuter tranquillement les prétentions réciproques & conclure un accord. Cléon s'emporta là-deſſus; il avoit toujours remarqué, diſoit-il, qu'ils n'avoient aucune vue raiſonnable, mais il le voyoit bien ſur-tout aujourd'hui, puiſque refuſant de traiter avec le peuple, ils demandoient à conférer avec un petit nombre de perſonnes : Si vous avez quelque choſe à dire, ajoutoit-il, dites-le en préſence de tous les citoyens. Les députés ne croyoient pas pouvoir traiter avec le peuple, quand même ils auroient été réſolus de céder quelque choſe à cauſe de la circonſtance, parce qu'ils craignoient que leurs alliés n'euſſent à leur reprocher d'avoir traité ſans aucun ſuccès; ils étoient perſuadés en outre que les Athéniens recevroient toujours avec hauteur les propoſitions de leurs rivaux : ils partirent donc d'Athenes ſans avoir rien fait.

Dès qu'ils furent de retour à Pylos, la ſuſpenſion ceſſa. Les Lacédémoniens redemandoient leurs vaiſſeaux d'après les conventions; les Athéniens refuſerent de les rendre, alléguant divers griefs, une inſulte faite à leur mur contre une des clauſes formelles, & d'autres infractions légeres. Ils ſe fondoient ſur ce qu'il étoit expreſſément

ſtipulé qu'à la moindre contravention, la ſuſpenſion d'armes ſeroit rompue. Les Lacédémoniens nioient les faits & crioient à l'injuſtice. Enfin ils ſe retirerent; & de part & d'autre l'on recommença la guerre avec vigueur. Les Athéniens, pendant le jour, faiſoient le tour de l'île avec deux vaiſſeaux qui ſe croiſoient : toute la flotte étoit en garde la nuit, excepté dans la partie qui regardoit la pleine mer, lorſque le vent ſouffloit de ce côté. On reçut d'Athenes un renfort de vingt navires; & ainſi la flotte ſe trouva compoſée de ſoixante & dix voiles. Les Lacédémoniens reſtoient campés ſur la côte, donnant divers aſſauts à la place, & épiant l'occaſion de ſauver leurs guerriers.

A cette même époque, en Sicile, les Syracuſains & leurs alliés, joignant une nouvelle flotte à celle qui étoit en garniſon à Meſſine, firent la guerre aux habitans de Rhege, à la ſollicitation des Locriens, qui entrerent par terre dans leur pays avec toutes leurs troupes. Ce qui leur faiſoit tenter une bataille navale, c'eſt qu'ils voyoient que les Athéniens avoient là fort peu de vaiſſeaux, & que la flotte qui devoit s'y joindre étoit occupée au ſiege de Sphacterie. S'ils gagnoient la bataille, ils croyoient qu'en attaquant Rhege par terre & par mer ils l'emporteroient aiſément, & qu'alors leur puiſſance ſeroit bien établie. En effet,

que Rhege, promontoire d'Italie, étant voisin de Messine, ville de Sicile, les Athéniens ne pourroient passer & se rendre maîtres du détroit, c'est-à-dire de la mer, entre Rhege & Messine, par où la Sicile est la moins éloignée du continent. C'est ce que l'on appelle Charybde, auquel Ulysse, dit-on, eut bien de la peine à échapper. Comme là est la jonction des grandes mers de Toscane & de Sicile, dont les flots resserrés dans un étroit espace, s'élevent avec fureur; ce passage fut toujours regardé comme très-difficile. C'est dans ce détroit que les Syracusains & leurs alliés, avec un peu plus de trente vaisseaux, furent obligés de combattre le soir, pour un vaisseau de charge qui passoit, contre seize d'Athenes & huit de Rhege. Vaincus par les Athéniens, ils firent voile en diligence, les uns du côté de Rhege, les autres du côté de Messine, après avoir perdu un de leurs bâtimens. La nuit avoit fait cesser le combat. Après cela, les Locriens vuiderent le pays de Rhege. Les navires des Syracusains & de leurs alliés, se réunissant, passerent au cap de Pélore, où ils se tinrent à la rade près leurs troupes de terre. Les Athéniens & les habitans de Rhege, voyant les vaisseaux vuides des ennemis, vinrent à force de rames pour les attaquer, mais un harpon de fer qu'on leur jetta de dessus la côte, fit couler à fond un de leurs navires,

dont les hommes s'étoient ſauvés à la nage. Enſuite les Syracuſains étant montés ſur leurs vaiſſeaux & les remorquant juſqu'à Meſſine, les Athéniens revinrent à la charge & perdirent un ſecond bâtiment contre les ennemis qui avoient pris le large & prévenu leur attaque. Ainſi dans les combats qui leur furent livrés en paſſant à Meſſine, les Syracuſains ſe retirerent ſans avoir eu de déſavantage. Cependant, tandis que les Athéniens cinglerent vers Camarine, ſur la nouvelle qu'Archias & ceux de ſa faction vouloient la livrer aux Syracuſains, les Meſſinois, avec toutes leurs forces allerent attaquer par terre & par mer l'île de Naxe, colonie de Chalcide, dont ils ſont voiſins. Le premier jour, ils obligerent les habitans de ſe renfermer dans leurs murailles & ravagerent la campagne. Le lendemain, ils voguerent avec leurs vaiſſeaux vers le fleuve Acéſinès & firent le dégât aux environs, en même temps qu'avec leurs troupes de terre ils battoient la place. Mais les Siciliens de ces contrées étant venus fondre ſur eux du haut des montagnes, les aſſiégés reprirent courage, & ſe diſant les uns aux autres, pour s'animer, que les Léontins & les autres Grecs leurs alliés venoient à leur ſecours, ils firent une ſortie ſoudaine, mirent en fuite les aſſiégeans, & en tuerent plus de mille. Le reſte ſe retira & eut bien de la peine à ſe

ſauver, une grande partie ayant été tuée dans les chemins par les Barbares. Après ce rude échec, la flotte qui étoit en rade près de Meſſine, s'étant diſſipée, les Léontins auſſi-tôt avec les Athéniens & leurs alliés marcherent contre cette ville, qu'ils croyoient abattue par ſa défaite. Les Athéniens l'attaquerent par mer avec leurs vaiſſeaux, & les Léontins par terre avec leurs troupes. Mais les Meſſinois, ſuivis de quelques Locriens qui, depuis la défaite, avoient été laiſſés en garniſon à Meſſine ſous la conduite de Démotelès, firent tout à coup une ſortie violente, mirent en fuite les Léontins & en tuerent un grand nombre. Témoins de cette déroute, les Athéniens ſortirent de leurs vaiſſeaux & vinrent à leur ſecours. Ils tomberent ſur les Meſſinois, les mirent en déſordre, & les pourſuivant toujours les obligerent de ſe renfermer dans leurs murs. Enſuite, après avoir dreſſé un trophée, ils s'en retournerent à Rhege. Depuis ce temps, les Grecs de Sicile ſe firent la guerre, par terre, les uns aux autres, ſans nul concours des Athéniens.

Cependant à Pylos, ceux-ci tenoient toujours aſſiégés les Lacédémoniens renfermés dans l'île, & les troupes du Péloponèſe, campées devant la place, y demeuroient toujours. La garde de l'île étoit fort pénible pour les Athéniens, parce qu'ils manquoient de vivres & d'eau. Il n'y avoit

qu'une fontaine, & aſſez modique, dans la citadelle même de Pylos; la plupart forcés de creuſer dans le ſable, ne pouvoient boire que de l'eau très-mauvaiſe. Ils étoient reſſerrés dans un eſpace étroit; & comme il n'y avoit pas de rade pour toute la flotte, une partie de l'équipage alloit prendre à terre de la nourriture, tandis que le reſte ſe tenoit à l'ancre en pleine mer. De plus, la longueur du ſiege leur faiſoit perdre courage; ils s'étoient imaginé qu'il ne leur faudroit que peu de jours pour prendre des hommes renfermés dans une île déſerte, qui ne buvoient que de l'eau ſalée. Mais les Lacédémoniens invitoient tout le pays à introduire dans l'île de la farine, du vin, du fromage, & toute autre proviſion utile à des aſſiégés. Chaque cargaiſon étoit taxée fort haut, & chaque Hilote devoit avoir la liberté pour récompenſe. Ainſi, toutes ſortes de perſonnes, & principalement les Hilotes, amenoient des vivres à travers mille dangers de tous les endroits du Péloponèſe, avec l'attention d'aborder la nuit du côté de la pleine mer. Ils obſervoient ſur-tout le vent, pour échapper aux vaiſſeaux ennemis qui ne pouvoient faire la garde quand le vent de mer ſouffloit. Comme on leur payoit leurs vaiſſeaux, ils ne les épargnoient pas & les faiſoient échouer. Ils étoient reçus par les Lacédémoniens de l'île qui les attendoient aux

lieux les plus abordables. Tous les bâtimens qui ſe haſardoient en temps calme étoient pris. Du côté même du port, des plongeurs nageoient entre deux eaux juſqu'à l'île, traînant après eux, avec une corde, dans des outres, de la graine de lin pilée & de pavot détrempé. Dans les commencemens, ils paſſerent ſans être apperçus : mais enſuite ils furent veillés de près. En un mot, on épuiſa de part & d'autre toutes les reſſources, ſoit pour faire entrer des proviſions, ſoit pour les intercepter.

Lorſqu'on apprit à Athenes que l'armée avoit beaucoup à ſouffrir, & que l'ennemi trouvoit les moyens d'approviſionner l'île, on fut très-embarraſſé; on craignoit de ſe voir ſurpris par l'hiver : & alors comment, dans un lieu déſert, ſe procurer les choſes néceſſaires à la vie ? comment les tranſporter en doublant le Péloponèſe, puiſque même en été ce tranſport étoit preſque impraticable. Le pays étoit ſans port : où les vaiſſeaux ſe tiendront-ils en rade ? on feroit néceſſairement la garde avec plus de négligence, & les aſſiégés échapperoient ou ſe ſauveroient, dans un temps orageux, ſur les vaiſſeaux même qui leur apportoient des vivres. Ce qui alarmoit davantage, c'eſt qu'on ſe figuroit que les Lacédémoniens, comptant ſur leurs forces, ne ſongeroient plus à offrir la paix; & l'on ſe repentoit

de ne l'avoir pas acceptée. Cléon, jugeant bien qu'on lui en vouloit d'y avoir mis obſtacle, crioit que les rapports étoient faux; & comme les envoyés demandoient que, ſi l'on ne vouloit pas les en croire, on en chargeât d'autres de ſe tranſporter ſur les lieux, Cléon fut choiſi lui-même avec Théogene pour aller examiner la vérité. Ce choix l'embarraſſoit; il ſentoit qu'il alloit être réduit, ou à confirmer les rapports qu'il avoit attaqués, ou à être convaincu de menſonge s'il oſoit les contredire. Mais comme à travers les regrets du peuple il crut entrevoir que les eſprits penchoient encore un peu plus pour la guerre, il conſeille aux Athéniens de n'envoyer perſonne, de ne point perdre un temps précieux: Il faut, diſoit-il, ſi l'on juge les rapports véritables, s'embarquer & aller attaquer les aſſiégés. Puis, déſignant & blâmant à mots couverts Nicias, fils de Nicérate, un des généraux & ſon ennemi: Rien de plus aiſé, ajoutoit-il, ſi les généraux avoient du courage, que de ſe mettre en mer & d'aller prendre les hommes renfermés dans l'île; & il le feroit lui-même s'il étoit général. Nicias, qui ſe ſentoit piqué, qui d'ailleurs voyoit les Athéniens murmurer tout bas contre Cléon, & demander qu'il partît ſur le champ, puiſqu'il trouvoit la choſe ſi facile, lui dit que ni lui ni ſes collegues ne l'empêchoient de prendre tel renfort

qu'il voudroit, & de ſe charger de l'entrepriſe. Cléon, qui d'abord ne s'imaginoit pas que la propoſition fût ſérieuſe, affectoit beaucoup de réſolution; mais quand il vit qu'on le prenoit au mot, il reculoit ſous prétexte qu'il n'étoit pas général : il craignoit alors, & ne pouvoit croire que Nicias voulût toujours lui céder le commandement. Celui-ci inſiſte, & prenant tout le peuple à témoin, il déclare qu'il ſe démettoit du commandement à Pylos. Plus Cléon tergiverſe, plus il refuſe de remplir ſa promeſſe, & plus les Athéniens, comme c'eſt l'uſage de la multitude, ordonnent à Nicias de céder ſa place, & crient à Cléon de partir. Ne pouvant donc plus s'en dédire, il accepte, & s'avançant il annonce qu'il ne craignoit pas les Lacédémoniens, qu'il partiroit, & ne prendroit avec lui aucun citoyen d'Athenes, mais ſeulement quelques ſoldats de Lemnos & d'Imbros, des peltaſtes (1) de la ville d'Aine & quatre cents archers, qu'avec ce renfort & les troupes de Pylos il ameneroit dans vingt jours les Lacédémoniens vivans, ou qu'il y périroit. Cette promeſſe préſomptueuſe fit rire le peuple : les citoyens les plus ſages n'en étoient

(1) *Peltaſtes.* J'ai franciſé ce mot. C'étoient des troupes légeres, qui portoient de petits boucliers échancrés, appellés *peltai.*

pas

pas fâchés, dans l'eſpérance, ou d'être bientôt délivré de Cléon, ce qu'ils croyoient plus probable, ou, s'ils étoient trompés dans leur opinion, de ſe voir maîtres des Lacédémoniens.

Lors donc qu'il eut fait décider dans l'aſſemblée ce qui étoit néceſſaire, & qu'il eut été nommé par les ſuffrages du peuple, il partit en diligence, ſans vouloir de tous les généraux que Démoſthene, qu'il ſavoit avoir le projet de faire une deſcente dans l'île. Les ſoldats ayant beaucoup à ſouffrir de la diſette dans un lieu déſert, & aſſiégés plutôt qu'aſſiégeans, ne demandoient pas mieux que de combattre. Ce qui fortifioit ſur-tout leur chef dans ſa réſolution, c'étoit un incendie qu'avoit éprouvé l'île. Cette île toujours inhabitée, n'avoit preſque été juſqu'alors qu'une vaſte forêt ſans aucune route tracée : elle avoit paru à Démoſthene un champ de bataille trop dangereux pour lui-même & trop avantageux à l'ennemi. Caché dans l'épaiſſeur du bois, l'ennemi auroit pu, & dans le moment & du lieu le plus favorable, tomber tout à coup ſur des troupes ſupérieures en nombre : il auroit pu reconnoître les fautes & les diſpoſitions des adverſaires, ſans qu'on pût appercevoir les ſiennes ; & ſi l'on eût entrepris de le forcer dans ſes retraites, des guerriers peu nombreux, qui connoiſſoient parfaitement tous les détours de la

forêt, auroit eu infailliblement l'avantage ſur une grande multitude d'hommes qui, ne connoiſſant point le pays, ſe ſeroient trouvés défaits avant que de ſavoir par où ſe ſecourir mutuellement. L'échec (1) que Démoſthene avoit reçu en Etolie, & qu'un bois avoit en partie occaſionné, ne contribuoit pas peu à lui faire naître ces réflexions. Il en étoit tout occupé, lorſque l'incendie arriva de cette maniere. Sphacterie étant fort étroite, les ſoldats Lacédémoniens étoient obligés d'aller avec des gardes avancées préparer leur repas à l'extrémité de l'île. Un d'entre eux, par mégarde, mit le feu à quelques broſſailles. Le vent vint à s'élever, & la forêt brûla preſque toute entiere ſans qu'on pût arrêter l'embraſement. Alors Démoſthene vit que les ennemis étoient en plus grand nombre qu'il n'avoit conjecturé d'après les vivres qu'on leur faiſoit paſſer pendant la ſuſpenſion. Il exhorte donc les Athéniens à redoubler d'activité, en leur montrant, d'une part, qu'ils avoient à combattre des troupes en état de ſe défendre, & de l'autre que la deſcente dans l'île étoit devenue beaucoup plus facile. Il ſe diſpoſoit à l'attaquer,

(1) Thucydide parle, dans ſon livre troiſieme, de la défaite que Démoſthene eſſuya en Etolie, & des circonſtances de cette défaite.

& en conſéquence il demandoit des ſecours aux alliés les plus proches, & prenoit toutes ſes meſures.

Cependant Cléon, qui lui avoit fait ſavoir par un courier qu'il venoit avec un renfort, arrive à Pylos. Les deux chefs tiennent conſeil ; ils commencent par dépêcher au camp ennemi un héraut, pour demander ſi l'on vouloit livrer les aſſiégés aux conditions qu'ils ſeroient gardés & traités avec douceur, juſqu'à ce qu'on eût fait un arrangement définitif. Les Lacédémoniens n'ayant pas accepté la propoſition, ils demeurerent un jour ſans rien faire. Le lendemain, ils partirent dès la nuit avec toute l'infanterie peſamment armée, qu'ils avoient embarquée dans quelques vaiſſeaux. Huit cents oplites (1) deſcendirent un peu avant le jour dans l'île, tant du côté du port que du côté de la pleine mer, & coururent au premier corps-de-garde où il y avoit environ trente hommes. Epitadas, avec le gros de ſa troupe, étoit poſté au milieu de l'île, près d'une fontaine, dans l'endroit le plus découvert. Quelques hommes occupoient une autre extrémité qui regardoit Pylos. Cette partie étoit eſcarpée du cote du port, & du côté de

(1) *Oplites.* J'ai encore franciſé ce mot. *Oplitai*, en Grec, étoient des ſoldats peſamment armés.

la terre n'étoit pas facile à prendre. On y voyoit un vieux fort bâti de gros quartiers de pierres, qui pouvoit ſervir de retraite ſi l'on ſe trouvoit forcé de toute autre part. Voilà comme étoit diſpoſée la troupe Lacédémonienne. Les Athéniens égorgent les ſoldats de la premiere garde, contre leſquels ils avoient couru, & qu'ils avoient ſurpris encore couchés, avant qu'ils puſſent ſe mettre en défenſe. Ceux-ci ne s'étoient point apperçu de la deſcente : ils s'imaginoient que ce n'étoit que la garde ordinaire qui avoit coutume de faire le tour de l'île. Le reſte de l'armée arriva au point du jour ſur plus de ſoixante & dix vaiſſeaux, dont preſque tous les rameurs deſcendirent avec des armes. Il y avoit huit cents archers, autant de peltaſtes, ſans compter les Meſſéniens, & toutes les troupes de Pylos, où l'on n'avoit laiſſé que quelques ſoldats pour garder le mur. Démoſthene les diviſa en pluſieurs pelotons, de deux cents hommes plus ou moins; il les plaça ſur les hauteurs, afin que les ennemis, enveloppés de toutes parts, ne ſuſſent à qui répondre, toujours aſſaillis, de quelque côté qu'ils ſe tournaſſent, en tête, en queue, & par les deux flancs. Sur-tout, ils devoient toujours avoir derriere eux les troupes les plus légeres, archers, pierriers, frondeurs, qui ſignalent de loin leur courage; ſorte d'ennemis qu'ils ne pou-

voient atteindre, qui triomphoient en fuyant, qui les pourſuivoient s'ils lâchoient pié. Voilà comme Démoſthene avoit projetté d'abord ſa deſcente ; & c'eſt ainſi qu'il l'exécuta.

Epitadas & le gros de ſa troupe voyant le premier corps-de-garde égorgé, & l'armée athénienne venir à eux, ſe rangerent en bataille & marcherent contre l'infanterie peſamment armée, qu'ils avoient en tête. Mais ils ne purent en venir aux mains, ni faire preuve de leur bravoure, à cauſe de la décharge continuelle de l'infanterie légere qui les harceloit parderriere & par les deux flancs, tandis que les troupes peſantes reſtoient tranquilles, toujours dans la même place. S'ils s'avançoient contre elle du côté où elle les incommodoit davantage, elle tournoit le dos, mais elle ne tardoit pas à revenir & à les accabler de traits. Cette manœuvre lui étoit d'autant plus facile, qu'étant légerement armée elle prenoit aiſément la fuite dans un terrein difficile & raboteux, où les Lacédémoniens chargés du poids de leurs armes, ne pouvoient les pourſuivre. Ces combats par eſcarmouche ayant duré quelque temps, les Lacédémoniens commencerent à ſe laſſer ; & l'infanterie légere, devenue plus hardie par leur foibleſſe, par la ſupériorité du nombre & par un ſuccès inattendu, s'accoutumant à ne plus regarder comme ſi terrible

cette bravoure des Spartiates, dont la ſeule idée l'avoit fait trembler à la deſcente, mépriſant les guerriers qu'elle avoit craints, ſe raſſemble, fond ſur eux avec de grands cris, fait pleuvoir de tous côtés des pierres, des fleches, des javelots. Ces aſſauts & ces clameurs étonnerent des hommes qui n'étoient pas accoutumés à ce genre de combat. Les cendres de la forêt nouvellement embraſée, s'élevant, formoient un nuage, qui, joint à la grêle de traits, obſcurciſſoit l'air, & leur déroboit la vue de ce qui étoit devant eux. Ils ſe trouvoient dans un embarras cruel. Leurs armes ne les garantiſſoient plus des coups, & le bois des fleches s'y rompant, y demeuroit attaché. Toute leur bravoure devenoit inutile. Aveuglés par la pouſſiere, aſſourdis par les clameurs des ennemis qui les empêchoient d'entendre les ordres du général, inveſtis de tous côtés par le péril, ils n'avoient aucun moyen de ſe défendre & de ſe ſauver.

Enfin, couverts pour la plupart de bleſſures, parce qu'ils étoient toujours demeurés dans le même poſte, ils ſerrent leur bataillon, & marchent vers l'extrémité de l'île, où étoit la forteresſe avec leur troiſieme garde. Dès qu'ils commencerent à s'ébranler, l'infanterie légere redoubla ſes cris & les preſſa avec plus d'audace, de ſorte que tous ceux qui ſe détacherent du

gros périrent. Mais le plus grand nombre gagnerent le fort, où ils ſe rangerent en bataille avec la garniſon, & firent face de tous les endroits par où l'on pouvoit les prendre. Les Athéniens qui les ſuivirent de près, ne pouvant les inveſtir à cauſe de la ſituation du lieu, les attaquoient de front & tâchoient de les déloger. Haraſſés d'un combat qui avoit duré une grande partie du jour, épuiſés de chaud, de ſoif, de laſſitude, les uns s'efforçoient de chaſſer leurs adverſaires du fort où ils étoient retranchés, les autres vouloient s'y maintenir. Les Lacédémoniens ſe défendoient mieux qu'ils n'avoient fait juſqu'alors, parce qu'on ne pouvoit les aſſaillir par les flancs.

Comme rien ne ſe décidoit, le chef des Meſſéniens s'adreſſant à Cléon & à Démoſthene, leur dit qu'ils ſe fatiguoient inutilement, que, ſi l'on vouloit lui donner quelques gens de trait & quelques ſoldats de l'infanterie légere, il pourroit ſe frayer une route, tourner les ennemis & paroître à leurs dos. Lorſqu'on lui eut donné les hommes qu'il demandoit, il part le plus ſecrettement poſſible pour n'être pas apperçu, ſe traîne entre des roches eſcarpées, par-tout où il peut aſſurer ſes pas, tente des paſſages que les ennemis négligeoient de garder, parce qu'ils comptoient ſur la ſituation de la place; & après avoir

tourné long-temps avec beaucoup d'efforts & de peines, il arrive enfin ſur la hauteur ſans avoir été découvert. Tout à coup il ſe montre au dos des aſſiégés, & les étonne par cette apparition ſubite, en même temps qu'il raffermit les Athéniens qui s'attendoient à le voir dans ce poſte. Les Lacédémoniens ſe virent aſſaillis en front & parderriere, &, pour comparer les petites choſes aux grandes, ſe trouverent pris comme au pas des Thermopyles. Alors les Perſes, montant par un ſentier détourné, les avoient enveloppés & taillés en pieces. Ici, vaincus par le nombre, attaqués de toutes parts, ils ne ſe défendoient preſque plus; mais épuiſés de fatigues & d'inanition, ils commençoient à reculer devant les Athéniens qui ſe rendoient maîtres des paſſages, & leur fermoient toute retraite.

Alors, Cléon & Démoſthene voyant que, ſi l'on preſſoit davantage des hommes qui reculoient toujours, il n'en échapperoit pas un ſeul, firent ceſſer le combat & arrêterent leurs guerriers. Jaloux d'emmener à Athenes les Lacédémoniens vivans, ils veulent eſſayer de vaincre leur opiniâtreté, ils veulent voir ſi ces braves Spartiates pourront céder aux maux préſens, & livrer leurs armes. Ils leur font demander, par un héraut, s'ils vouloient les remettre, & ſe rendre eux-mêmes à diſcrétion. Dès qu'ils ont

entendu ce cri, la plupart jettent bas leurs boucliers, &, frappant des mains, font ſigne qu'ils acquieſcent à la demande. Il ſe fit donc une ſuſpenſion d'armes : Cléon & Démoſthene aurent une conférence avec Styphon, fils de Pharax, déſigné le troiſieme, ſuivant la loi, pour commander la troupe. Epitadas avoit été tué, & le chef de bande qui avoit pris ſa place, ſe trouvoit, quoique vivant, étendu parmi les morts. Styphon & ceux qui l'accompagnoient dirent qu'ils vouloient envoyer au camp pour conſulter ſur ce qu'ils avoient à faire. Les Athéniens n'ayant pas voulu le permettre, mais appellant eux-mêmes des hérauts de deſſus la côte, après pluſieurs meſſages, la derniere réponſe fut que les ſoldats de Sphacterie pouvoient prendre tel parti qu'ils jugeroient à propos, pourvu qu'ils ne fiſſent rien contre leur honneur. D'après cette réponſe, ayant délibéré entre eux, ils livrerent leurs armes & leurs perſonnes. On les tint ſous bonne garde le reſte du jour & pendant la nuit. Le lendemain, les généraux d'Athenes ayant dreſſé un trophée, & rendu aux Lacédémoniens leurs morts, qu'ils envoyerent redemander par un héraut, s'embarquerent pour le départ, après avoir diſtribué les priſonniers par navires & les avoir donnés à garder aux triérarques.

Il périt dans le combat cent vingt-huit Lacé-

démoniens de quatre cents vingt qu'ils étoient; de ſorte qu'il reſta deux cents quatre-vingt douze priſonniers, dont cent vingt étoient Spartiates (1). Les Athéniens perdirent fort peu de monde, parce que l'on ne combattoit pas de pié ferme. Les guerriers renfermés dans l'île y furent aſſiégés ſoixante & dix jours en tout, depuis la bataille navale juſqu'au combat qu'ils ſoutinrent. Pendant les vingt jours que les députés furent abſens pour conclure un accord, il fut permis aux Lacédémoniens de leur fournir des vivres; le reſte du temps ils vécurent de ce qu'on leur faiſoit paſſer par ſurpriſe. On trouva encore dans l'île du blé & d'autres proviſions, parce qu'Epitadas, leur chef, ſavoit les ménager. Les Athéniens & les Péloponéſiens, ſe retirant de devant Pylos, s'en retournerent chacun dans leur pays; & la promeſſe de Cléon, toute téméraire qu'elle étoit, ſe trouva remplie exactement: car il amena les Lacédémoniens dans les vingt jours, ainſi qu'il l'avoit annoncé.

Durant tout le cours de la guerre, aucun événement ne ſurprit davantage les Grecs. On croyoit que ni la faim ni aucune eſpece de

(1) Rien ne me paroît manquer dans cette narration pour l'exactitude & la clarté des détails. Je n'y deſire qu'une choſe: Thucydide ne dit pas ce que devinrent les Hilotes qui ſervoient ſous les Lacédémoniens. Je me ſuis fait à moi-même cette difficulté que je n'ai pu réſoudre.

néceſſité ne forçoit les Lacédémoniens à rendre les armes ; mais que combattant juſqu'à la derniere extrémité, ils mouroient les tenant toujours à la main. On ne pouvoit donc ſe perſuader que ceux qui avoient rendu les armes fuſſent auſſi braves que ceux qui étoient reſtés ſur le champ de bataille. Quelqu'un des alliés d'Athenes demandant à un des priſonniers, comme pour lui faire inſulte, ſi ceux d'entre eux qui avoient été tués étoient de braves gens : *Ce ſeroit une choſe merveilleuſe*, lui répondit le Lacédémonien, *qu'une fleche qui ſauroit diſtinguer le brave du lâche ;* faiſant entendre par-là que tous ceux qui avoient péri n'avoient péri que parce qu'ils s'étoient rencontrés ſous les traits.

Lorſque les priſonniers eurent été tranſportés à Athenes, les Athéniens ordonnerent qu'ils reſteroient enfermés juſqu'à ce qu'on eût fait la paix, & qu'ils ſeroient tous mis à mort ſi les Péloponéſiens entroient dans l'Attique. Ils mirent garniſon dans Pylos, & les Meſſéniens de Naupacte, ayant choiſi ceux d'entre eux qui avoient le plus de force & de courage, les y envoyerent comme dans leur patrie : car Pylos autrefois avoit été renfermée dans leur territoire. Ces guerriers ravageoient la Laconie & incommodoient beaucoup les Lacédémoniens dont ils parloient la langue, & dont les eſclaves venoient ſe jetter

entre leurs bras. Ceux-ci donc, qui n'avoient jamais connu ce genre de guerre, qui d'ailleurs craignoient qu'elle n'occaſionnât chez eux quelque révolution funeſte, étoient alarmés de toutes ces courſes; & quoiqu'ils ne vouluſſent pas le faire ſentir aux Athéniens, ils leur envoyoient ſouvent des hommes pour négocier, s'il étoit poſſible, la reddition de Pylos & de leurs priſonniers. Mais comme ce peuple avoit de trop grandes prétentions, ceux qu'ils envoyoient revenoient toujours ſans avoir pu rien obtenir.

MÉMOIRE SUR PÉRICLÈS.

PÉRICLÈS étoit de la tribu Acamantide, du bourg de Cholarge. Il deſcendoit, par ſon pere & par ſa mere, des premieres maiſons & des plus illuſtres familles d'Athenes. Son pere Xantippe, qui battit à Mycale les lieutenans du roi de Perſe, épouſa Agariſte, niece de ce Cliſthene qui chaſſa les deſcendans de Piſiſtrate, & qui, après avoir aboli courageuſement la tyrannie, ſut affermir la démocratie par de bonnes loix & de ſages réglemens.

Périclès, très-bien formé de tout le reſte de ſon corps, avoit, dit-on, la tête trop longue & mal proportionnée; ce qui donna lieu à bien des plaiſanteries de la part des poètes comiques de ſon temps.

Un de ſes principaux maîtres fut Anaxagoras de Clazomene, philoſophe également diſtingué par l'élévation du génie, par les qualités de l'ame, & par l'étendue de ſes connoiſſances, ſur-tout dans la phyſique. Le diſciple conſerva toujours la plus grande admiration & le plus tendre reſpect pour un maître qui lui avoit donné, dit Plutarque, non-ſeulement une ame élevée, une éloquence ſublime, éloignée de toute affectation,

n'ayant rien de bas ni de commun, mais encore une phyſionomie auſtere, dont le rire n'adouciſſoit jamais la ſévérité, une voix ferme & exempte de trouble, une démarche douce & tranquille, une telle modeſtie dans ſon geſte, dans ſon port & dans ſes vêtemens, que, lorſqu'il parloit en public, la paſſion la plus violente n'étoit pas capable d'altérer la gravité de ſon maintien.

Parmi les maîtres de Périclès il ne faut pas oublier la fameuſe Aſpaſie, de la ville de Milet, courtiſane, mais courtiſane que ſon eſprit & ſon ſavoir firent rechercher des plus illuſtres perſonnages de la république, & des plus grands philoſophes de ſon ſiecle, qui tous parloient d'elle avantageuſement. Socrate lui-même ne dédaignoit pas de l'aller entendre & de converſer avec elle. Périclès s'attacha d'abord à Aſpaſie comme à une perſonne ſavante, & fort habile même dans les matieres politiques ; il ne tarda pas à concevoir pour elle la plus vive paſſion, & finit par la prendre pour épouſe. Je ne fais aucunes réflexions ſur cette licence de mœurs dans les plus graves perſonnages de la Grece : elles viennent naturellement à l'eſprit de tout homme un peu ſévere.

Périclès avoit reçu de ſes peres, avec la ſplendeur du nom, une fortune conſidérable, qu'il ſut conſerver & augmenter par une exacte économie.

Il ſe montra à la fois grand général, grand adminiſtrateur & grand orateur. C'eſt ſous ces trois points de vue que nous allons conſidérer un des hommes les plus extraordinaires qu'ait produit la ville d'Athenes.

Dans ſa jeuneſſe il témoigna beaucoup de courage à la guerre; il fit paroître une intrépidité qui cherchoit & affrontoit le péril. Par la ſuite, il fut employé en chef & comme général dans pluſieurs expéditions importantes, dont il ſortit avec gloire. La réduction de Samos lui fit beaucoup d'honneur, & il en tira de grandes ſommes pour ſa patrie. Il commanda quelquefois dans la guerre du Péloponèſe qu'il avoit conſeillée, & dont il ne vit pas la fin. Sa ſageſſe & ſa prudence dans le commandement des troupes égaloient ſon activité. Jamais il ne s'engageoit dans des affaires incertaines, où il y avoit plus de danger que d'apparence de ſuccès. Il n'eſtimoit ni ne vouloit imiter ces généraux, qui, s'étant haſardés témérairement, avoient pourtant joui d'une réputation brillante, & qui, par les grandes batailles qu'ils avoient gagnées contre toutes les regles de l'art, étoient admirés comme de grands capitaines. Il diſoit ordinairement à ſes concitoyens, que, s'il n'y avoit que lui qui les menât au carnage, ils pouvoient compter qu'ils ſeroient immortels.

Il craignit d'abord de ſe mêler des affaires publiques. Comme il reſſembloit, de viſage, à Piſiſtrate, qu'il voyoit les plus anciens de la ville encore plus frappés de cette reſſemblance, en conſidérant la douceur de ſa voix, & ſa grande facilité à parler ; comme d'ailleurs il étoit fort riche & d'une naiſſance illuſtre, il redoutoit extrêmement le peuple, & appréhendoit de ſubir le ban de l'oſtraciſme. Mais quand il vit Ariſtide mort, Thémiſtocle chaſſé, & Cimon retenu hors de la Grece par des guerres étrangeres, alors il ſe haſarda à entrer dans le gouvernement.

On peut diſtinguer deux époques dans le miniſtere de Périclès; le temps où il trouva dans Cimon & dans Thucydide de dignes rivaux, & celui où, par ſon éloquence & par ſa politique, il gouverna ſeul le peuple avec une autorité preſque abſolue. C'eſt peut-être faute d'avoir diſtingué ces deux époques, & pour s'être arrêtés à la premiere ſans penſer à la ſeconde, que quelques écrivains ſe ſont permis de décrier l'adminiſtration de Périclès, que je ne prétends pas juſtifier dans toutes ſes parties, mais qui a trouvé d'illuſtres défenſeurs, entre autres Plutarque & l'hiſtorien Thucydide. Le Thucydide, rival de Périclès, étoit beau-frere de Cimon. On ignore s'il étoit parent de l'hiſtorien. S'il l'étoit, on ne peut trop applaudir à l'impartialité de celui-ci qui,

qui, sacrifiant à l'amour de la vérité des ressentimens de famille, ne parle jamais de Périclès qu'en lui donnant les plus grands éloges. Quoi qu'il en soit, après la mort de Cimon, Thucydide, son beau-frere, fut opposé à Périclès par ses adversaires, comme un homme d'un rare mérite, qui pouvoit balancer sa puissance.

Tant que Cimon vécut & que Thucydide fut en crédit, Périclès se montra plus complaisant pour le peuple; il le flattoit, le ménageoit davantage, avec dignité cependant : il lui procuroit sans cesse des spectacles, des banquets, des fêtes, cherchant à entretenir la ville dans des plaisirs auxquels Apollon & les Muses présidassent toujours. Il lui faisoit distribuer des deniers du trésor dans les théatres & dans les tribunaux. Plusieurs lui ont reproché ces distributions, comme ayant beaucoup contribué à corrompre le peuple. Il embellit Athenes de temples & d'édifices superbes, qui la rendirent une des plus belles villes de l'univers. Phidias, aussi fameux sculpteur qu'habile architecte, le seconda dans ces projets d'embellissemens. Ses adversaires lui reprochoient d'employer les contributions des alliés à des décorations fastueuses : il se justifioit en disant que, puisque les alliés étoient bien défendus, on ne devoit pas se plaindre de cet emploi de leurs deniers. Un jour qu'on se déchaînoit contre lui

en pleine aſſemblée, & qu'on l'accuſoit d'avoir conſumé trop d'argent en vaines dépenſes, il demanda au peuple s'il trouvoit qu'il eût trop dépenſé. Le peuple ayant répondu tout d'une voix : *Beaucoup trop. Eh bien*, repartit Périclès, *ce ſera donc à mes dépens & non pas aux vôtres : mais auſſi je mettrai ſeul mon nom à ces ouvrages dont vous vous plaignez*. A ces mots, le peuple, ſoit qu'il admirât ſa généroſité magnanime, ou que plein d'émulation il ne voulût pas lui céder la gloire de ces magnifiques ouvrages, lui ordonna à grands cris de prendre dans le tréſor de quoi fournir à tous les frais néceſſaires, ſans rien épargner. Il faiſoit ſervir les pauvres ſur les vaiſſeaux, où ils étoient ſoudoyés la plus grande partie de l'année. Il établit pluſieurs colonies, & il procuroit aux citoyens indigens des établiſſemens honnêtes, en même temps qu'il déchargeoit la ville d'une multitude oiſive qui devenoit tous les jours plus dangereuſe.

Lorſqu'après la mort de Cimon, il fut parvenu à éloigner Thucydide, il ne ſe montra plus ſi doux & ſi traitable à l'égard du peuple ; il céda moins à ſes fantaiſies & à ſes caprices ; il le gouverna avec une fermeté mêlée de douceur, ſe ſervant à propos de la crainte & de l'eſpérance pour calmer ſes fougues ou pour ranimer ſon courage. Il alloit toujours droit au but qu'il

s'étoit propoſé, ſans être détourné par les cris & par les plaintes de la multitude. L'hiſtorien Thucydide, dans le portrait qu'il nous a laiſſé de ce grand homme, donne les mêmes louanges à ſon adminiſtration. Elle fut juſqu'à la fin, cette adminiſtration, ferme & vigoureuſe, mais jamais cruelle. Il étoit près de mourir; ſes amis & les principaux citoyens, qui entouroient ſon lit, parloient de ſa grande puiſſance; ils comptoient ſes exploits & ſes victoires, ils diſoient qu'étant général il avoit érigé à l'honneur de ſa ville neuf trophées pour autant de batailles qu'il avoit gagnées. Ils diſcouroient ainſi entre eux, croyant qu'il avoit déja perdu tout ſentiment, & qu'il ne pouvoit plus les entendre; mais il ne lui étoit pas échappé une ſeule de leurs paroles: *Je m'étonne*, leur dit-il, rompant tout-à-coup le ſilence, *je m'étonne que vous conſerviez dans votre mémoire & que vous releviez des exploits auxquels la fortune a tant de part, qui me ſont communs avec beaucoup de généraux; & que vous perdiez le ſouvenir de ce que j'ai fait de plus grand & de plus glorieux: c'eſt*, ajouta-t-il, *que mon adminiſtration n'ait fait prendre le deuil à aucun de nos citoyens.*

Il me reſte maintenant à faire connoître Périclès comme orateur. Périclès, dit Plutarque, accommodant ſon langage à ſa maniere de vivre, & à la grandeur de ſes ſentimens, comme un

inſtrument digne de lui, ſe ſervoit fort à propos des connoiſſances qu'il devoit à Anaxagoras; il teignoit, pour ainſi dire, la philoſophie des couleurs de l'éloquence. Cet eſprit ſublime, capable des plus hautes conceptions, rapportant tout ce qu'il ſavoit à l'art de bien parler, ſurpaſſa tellement tous les orateurs de ſon ſiecle, qu'on lui donna le ſurnom d'*Olympien*, parce que, ſans doute, il étoit autant au-deſſus des autres orateurs que le ſouverain de l'Olympe eſt au-deſſus des autres dieux. Les poètes comiques, qui ſe plaiſoient à lancer ſur lui des traits piquans, ne pouvoient s'empêcher de dire, que, lorſqu'il parloit devant le peuple, il ſortoit de ſa bouche des tonnerres & des éclairs, & que ſa langue lançoit la foudre. On rapporte de Thucydide, ſon rival, un mot qui exprime parfaitement la force & l'aſcendant de ſon éloquence. Archidame, roi de Lacédémone, lui ayant demandé un jour lequel étoit le meilleur lutteur de lui ou de Périclès, il lui répondit: *Quand je l'ai jetté par terre, il ſoutient qu'il n'eſt pas ſous moi, & en fait convenir tous ceux qui nous regardent.* Cet homme cependant qui avoit une ſi grande ſupériorité pour la parole, étoit ſi circonſpect & ſi timide quand il devoit parler au peuple, qu'il n'alloit jamais à la tribune, ſans avoir prié les dieux de lui faire la grace de ne

rien dire imprudemment, rien qui ne fût néceſſaire & convenable à ſon ſujet.

Après la réduction de Samos, de retour à Athenes, il fit des obſeques magnifiques à ceux qui étoient morts dans cette guerre, & prononça lui-même une éloge funebre ſur leur tombeau : uſage qu'il avoit établi le premier & qui fut pratiqué après lui. On rapporte qu'on fut ſi tranſporté de ſa harangue, que, lorſqu'il fut deſcendu du lieu où il avoit parlé, toutes les femmes coururent l'embraſſer, & lui mettre ſur la tête des bandelettes & des couronnes, comme à un athlete qui ſeroit revenu vainqueur des jeux ſolemnels de la Grece. Plutarque rapporte de ſon éloge funebre une penſée citée par Stéſimbrote. *Nos braves Athéniens*, diſoit-il, *ſont devenus immortels comme les dieux mêmes. Car*, ajoutoit-il, *nous ne voyons pas les dieux ; mais par les honneurs qu'on leur rend, & par les biens infinis dont ils nous comblent, nous jugeons qu'ils ſont immortels. Ceux qui ſont morts pour leur pays, ne partagent-ils pas avec eux tous ces avantages ?*

On regrette qu'il ne ſoit reſté aucun diſcours d'un auſſi grand orateur. On peut regarder néanmoins les harangues que l'on trouve ſous ſon nom dans Thucydide, comme donnant l'idée la plus juſte de ſes principaux diſcours, d'autant plus que l'hiſtorien promet, au commencement

de ſon hiſtoire, de rapporter le plus fidellement qu'il lui ſera poſſible, non-ſeulement les faits, mais encore les diſcours tels qu'ils avoient dû être prononcés dans la circonſtance. Il eſt donc probable qu'il avoit recueilli les traits les plus frappans des principales harangues de Périclès. On peut lire dans ce volume trois harangues qui portent ſon nom, un éloge funebre pour les citoyens morts dans les premieres années de la guerre du Péloponèſe, deux diſcours politiques, &, à la ſuite du ſecond, un portrait de cet illuſtre perſonnage, tracé de la main même de l'hiſtorien.

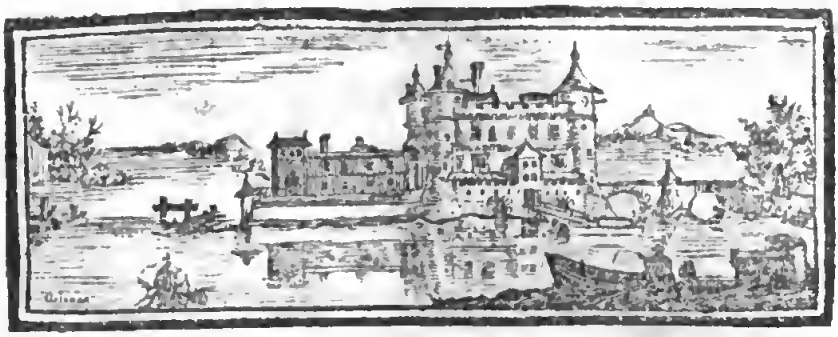
FAUTES

A corriger dans ce volume.

PAGE xxv, ligne derniere, critiques ; *lisez* critique.
— lxxxix, lig. 4, aurent, *lis.* eurent.
— 24, lig. derniere, un, *lis.* une.
— 120, lig. 14, réduite, *lis.* réduire.
— 173, lig. 9, avis, *lis.* un avis.
— 268, lig. 19. fort, *lis.* fort.

N O T A.

Je n'ai oſé, dans aucune des harangues de Cicéron, employer le tutoiement; mais j'ai cru devoir le faire dans celles des hiſtoriens que je donne maintenant au public : j'ai penſé que le tutoiement ici feroit un bon effet, & repréſenteroit mieux la vérité des hiſtoires anciennes.



HARANGUES

TIRÉES D'HÉRODOTE.

LIVRE PREMIER.

LE deſſein d'Hérodote eſt de raconter les guerres des Grecs & des Barbares (1) : ſon hiſtoire n'eſt pas moins celle des uns que des autres ; & même il paroît s'étendre davantage ſur ce qui concerne les Barbares, ſans doute parce qu'ils étoient moins

(1) Ainſi l'hiſtoire d'Hérodote, comme l'ont penſé quelques littérateurs de nos jours, n'eſt pas une hiſtoire univerſelle. L'hiſtorien ne parle pas de tous les Barbares en général, mais de ceux uniquement qui ont eu quelque rapport avec les Grecs. Perſonne n'ignore qu'on appelloit Barbare tout ce qui n'étoit pas Grec.

connus dans la Grece. Il rapporte d'abord, en peu de mots, les ſentimens des hiſtoriens Perſes & Phéniciens ſur les enlevemens des femmes (1) qui commencerent à armer l'une contre l'autre l'Europe & l'Aſie ; &, ſans daigner ajouter ſon opinion ſur des faits auſſi peu certains, il commence par le premier monarque barbare, dont les démêlés avec les Grecs ne pouvoient être révoqués en doute. C'étoit Créſus, roi de Lydie. L'hiſtoire expoſe comment la couronne de Lydie, qui avoit appartenu d'abord aux Héraclides ou deſcendans d'Hercule, étoit tombée dans la maiſon de Créſus, appellée les Mermnades ; il fait une hiſtoire ſuccinte des rois aïeux de ce prince. Candaule fut le dernier roi de la famille des Héraclides. Gygés fut le premier des Mermnades qui occupa le trône uſurpé ſur Candaule. Sadyatte, ſon fils, lui ſuccéda, & eut pour ſucceſſeur Alyatte, pere de Créſus.

An. M. 3442. Av. J. C. 262.

Perſonne n'ignore que la Grece, trop reſſerrée, vu le nombre de ſes habitans, avoit établi dans l'Aſie inférieure un grand nombre de colonies qui furent continuellement en guerre avec les Perſes, lorſque ceux-ci ſe furent emparés de toute l'Aſie ſupérieure. Créſus fit la guerre à tous les Grecs

(1) *Les enlevemens des femmes*, par exemple celui d'Hélene, qui fut la cauſe du fameux ſiege de Troye.

Aſiatiques du continent, qu'il obligea de lui payer tribut. Il voulut même attaquer les Inſulaires, mais il en fut détourné par Bias de Priene, ou, ſelon d'autres, par Pittacus de Mitylene; tous deux s'étoient rendus à Sardes, capitale de ſon royaume. Il ſubjugua pluſieurs autres peuples & devint un prince fort puiſſant & le plus riche de l'univers. Les plus ſavans hommes de la Grece viſiterent ſa cour, ſoit par curioſité, ſoit par intérêt. Solon, légiſlateur d'Athenes, avoit compoſé pour les Athéniens un code de loix, & leur avoit fait prêter ſerment qu'ils les obſerveroient durant dix années (1). Il s'étoit embarqué ſous prétexte de voyager & de s'inſtruire en parcourant le monde; mais, en effet, pour ne pas ſe voir forcé de rompre lui-même les loix dont il étoit l'auteur. Il alla d'abord en Egypte, où régnoit Amaſis, & de-là il ſe rendit à Sardes, où Créſus le reçut avec diſ-

(1) Plutarque dit que Solon donna force à ſes loix pour cent années. Pour concilier ici Hérodote & Plutarque, on peut dire que Solon fit jurer aux Athéniens qu'ils obſerveroient ſes loix au moins dix années, mais ſans dire qu'il faudroit qu'elles fuſſent renouvellées & confirmées après ce terme. Quelques ſavans ont révoqué en doute l'entretien de Solon avec Créſus; mais M. Larcher penſe d'après Plutarque, qu'on ne peut point rejetter une hiſtoire appuyée d'un grand nombre de témoignages. Au reſte, cet entretien dans Hérodote eſt fort piquant & très-philoſophique.

tinction. Ils eurent enſemble un entretien : Solon, comme nous allons voir, lui parla avec une liberté & une ſageſſe vraiment dignes d'un philoſophe. Le prince, après lui avoir montré tous ſes tréſors, & avoir étalé à ſes regards ce qui pouvoit le mieux annoncer la grandeur & la proſpérité d'un monarque, lui adreſſa ces paroles :

Entretien de Solon avec Créſus.

Etranger Athénien, j'ai beaucoup entendu parler de ta ſageſſe, je ſais que tu as parcouru une partie de la terre en philoſophe qui veut voir & s'inſtruire. Je deſirerois de te faire une demande ; dis-moi, de tous les hommes que tu as vus, quel eſt celui qui t'a paru le plus heureux ? Il lui ſaiſoit cette queſtion s'imaginant être lui-même le plus heureux de tous les hommes. Solon, qui ne vouloit pas le flatter, mais lui parler ſincérement, lui répondit : Prince, c'eſt Tellus, citoyen d'Athenes. Et pourquoi donc, reprit vivement Créſus étonné, pourquoi ce Tellus te paroît-il ſi heureux ? Tellus, repliqua Solon, étoit citoyen d'une république bien gouvernée : il a eu des enfans vertueux ; de ces enfans il en a vu naître d'autres qui ont tous vécu. Et cette vie, la plus fortunée pour un mortel, a été couronnée par la fin la plus glorieuſe. Ayant pris les armes pour la défenſe d'Athenes ſa patrie, & s'étant trouvé à une bataille qui ſe

donna près d'Eleuſis (1), contre des peuples voiſins, il mit en fuite les ennemis, & obtint le plus honorable des trépas. Les Athéniens lui ont élevé un tombeau aux frais de la république, dans l'endroit même où il avoit ſuccombé : illuſtre & magnifique récompenſe.

Comme Solon s'étendoit ſur le bonheur de Tellus, Créſus, plus empreſſé encore, lui demanda quel homme, après Tellus, lui paroiſſoit le plus heureux, ſe perſuadant qu'il lui donneroit au moins la ſeconde place. Le philoſophe nomma Cléobis & Biton. Ils étoient d'Argos, dit-il ; ils avoient un bien ſuffiſant, & une force de corps qui leur fit remporter le prix dans les jeux ſolemnels de la Grece. Voici un trait qu'on rapporte de ces deux freres. Les Argiens célébroient une fête en l'honneur de Junon, la loi vouloit que la prêtreſſe, leur mere, fût conduite au temple dans un char tiré par un couple de bœufs. Comme on n'amenoit pas les deux animaux au temps preſcrit, & que l'heure preſſoit, les deux jeunes hommes ſe mirent eux-mêmes ſous le joug, traînerent le char où étoit portée leur mere l'eſpace de quarante-cinq ſtades, & arriverent ainſi au temple. Cette action faite à la vue & au milieu

(1) Eleuſis, ville de l'Attique, où il y avoit un fameux temple de Cérès.

d'un grand concours de peuple, fut récompenſée par la mort la plus paiſible : & les dieux montrerent dans leurs perſonnes qu'il eſt plus avantageux à l'homme de mourir que de vivre. Les Argiens, dont ils étoient environnés, applaudiſſoient à leur force & à leur courage ; les Argiennes félicitoient leur mere d'avoir donné la naiſſance à de tels enfans : cette mere, comblée de joie, auſſi ſatisfaite de l'action de ſes fils que de la gloire qui leur en revenoit, debout devant la ſtatue de Junon, pria la déeſſe de récompenſer dignement la piété rare qu'ils avoient ſignalée à ſon égard, & de leur accorder le plus grand bonheur que l'homme pût obtenir. Quand elle eut fait cette priere, & que ſes fils eurent ſacrifié & mangé avec elle, ils s'endormirent dans le temple d'un ſommeil qui finit leur vie. Pour perpétuer la mémoire d'une vertu auſſi diſtinguée, les Argiens leur dreſſerent des ſtatues (1) qu'ils placerent dans le temple de Delphes. Ce fut donc à Cléobis & Biton que Solon donna la ſeconde place parmi les mortels heureux.

(1) Il y avoit à Argos, dans le temple d'Apollon Lycius, une ſtatue de Biton, qui portoit un taureau ſur ſes épaules On voyoit auſſi dans le même temple Cléobis & Biton en marbre, traînant eux-mêmes leur mere ſur un char, & la conduiſant au temple de Junon. *M.* LARCHER, d'après Pauſanias.

Le roi de Lydie reprenant d'un ton un peu animé : Quoi donc, dit-il, étranger Athénien, fais-tu ſi peu de cas de la proſpérité dont je jouis, que tu préferes à Créſus même de ſimples particuliers ? Prince, repliqua Solon, tu interroges ſur la condition des choſes humaines un homme intimement convaincu que les dieux, jaloux du bonheur des mortels (1), s'étudient à le troubler. Dans une longue carriere, l'on voit & l'on ſouffre bien des choſes que l'on ne voudroit ni voir ni ſouffrir. Prenons pour terme de la vie de l'homme ſoixante-dix années. Ces ſoixante-dix années ſont compoſées de vingt-cinq mille deux cents jours (2), ſans compter les mois intercalaires. Si de deux ans en deux ans on ajoute un mois pour que les années ſe rapportent avec le cours du ſoleil, on aura trente-cinq mois de plus qui formeront mille cinquante jours. Or, des vingt-ſix mille deux cents cinquante jours qui compoſent

(1) Hérodote a ſuivi les idées reçues de ſon temps ſur la divinité. On n'en avoit point encore de juſtes notions. De-là ces plaintes contre les dieux que l'on rencontre ſi ſouvent dans Homere & dans les poëtes tragiques. Platon penſoit mieux ſur la divinité. *L'envie*, dit-il, *ne ſe trouve point dans les dieux.* M. LARCHER.

(2) Il y a dans le calcul d'Hérodote de grandes difficultés que je n'entreprendrai pas de réſoudre. M. Larcher croit que le texte eſt altéré.

les ſoixante-dix années & leurs mois intercalaires, il n'en eſt pas deux qui offrent un cours de choſes parfaitement ſemblable. Il faut donc convenir, Créſus, que la vie de l'homme eſt ſujette à mille traverſes. Je te vois poſſéder de grandes richeſſes & régner ſur un peuple nombreux : mais pour répondre à la queſtion que tu me fais, il faudroit que je ſuſſe ſi tu termineras heureuſement tes jours. Celui qui poſſede de grands tréſors, n'eſt pas plus heureux que celui qui n'a que le ſimple néceſſaire, à moins que ſa fortune ne l'accompagne juſqu'au bout, & qu'il ne meure au ſein de la félicité. Beaucoup ne ſont pas heureux (1), quoique fort riches, & beaucoup le ſont, quoiqu'avec un bien médiocre. L'homme riche, qui n'eſt pas heureux, n'a que deux avantages ſur celui qui eſt heureux ſans être riche; celui-ci en a un grand nombre ſur l'autre. Le riche eſt plus en état de ſatisfaire ſes deſirs, & de ſupporter de grandes pertes : celui qui n'eſt qu'heureux manque de ces deux reſſources, mais

(1) Tout cet endroit n'eſt pas facile à faire paſſer dans notre langue, parce que la différence des expreſſions grecques n'eſt point aiſée à fixer, ou du moins à exprimer. J'ai tâché de le rendre le plus clairement qu'il m'a été poſſible. Le mot grec *olbios* ſignifie proprement un homme dont le bonheur n'eſt pas interrompu, qui eſt heureux toute ſa vie.

ſon bonheur conſiſte à pouvoir s'en paſſer. Il ne connoît ni les deſirs violens ni les grandes pertes ; il a l'uſage de tous ſes membres, il jouit d'une bonne ſanté, il n'éprouve aucun malheur, il eſt beau & heureux en enfans. Si à tout cela il ajoute de finir heureuſement ſa vie, c'eſt-là, Créſus, l'homme que tu cherches & qui mérite d'être appellé heureux. Nous devons ſuſpendre notre jugement & attendre ſa mort pour lui donner ce titre (1). Il eſt impoſſible que ſur la terre un homme réuniſſe tous ces avantages, comme il eſt impoſſible qu'une ſeule région ſe ſuffiſe à elle-même, & qu'elle renferme tous les biens. Si un pays en a quelques-uns, il eſt privé de quelques autres : le meilleur eſt celui qui en a le plus. Ainſi tous les avantages ne ſe rencontrent pas dans un ſeul homme. S'il en poſſede quelques-uns, il en eſt d'autres qui lui manquent. Le monarque ou le particulier qui en a poſſédé le plus durant toute ſa vie & qui meurt content, c'eſt-là, ſuivant moi, celui qui mérite le nom d'heureux. En toute choſe il faut attendre quelle ſera la fin, parce que les dieux ont ſouvent précipité dans un abîme de malheurs les mortels qu'ils avoient élevés d'abord au comble de la proſpérité. ——

(1) *Et attendre....* Cette ſentence de Solon a été ſouvent répétée par les auteurs grecs & latins.

La vérité qui plaît à ſi peu d'hommes, ne plut pas à un prince enivré de ſa fortune, dont tout le monde vantoit le bonheur & la puiſſance. Il congédia honnêtement Solon, & le regarda comme un homme peu ſenſé, qui, ne faiſant aucune attention aux biens préſens, vouloit que l'on ne conſidérât que la fin des choſes. Mais, après le départ du philoſophe, il ne tarda pas à ſentir la ſageſſe de ſes réflexions. Les dieux jaloux de ce qu'il s'eſtimoit le plus heureux des mortels, commencerent à le pourſuivre & à lui faire éprouver les effets de leur colere. Il avoit deux fils, dont l'un étoit muet & incapable de gouverner; & l'autre, nommé Atys, ſurpaſſoit de beaucoup tous les jeunes gens de ſon âge. Une viſion nocturne lui montra ſon cher Atys percé d'une pointe de fer. Effrayé de ce ſonge, il ſe preſſa de marier ſon fils, ne voulut plus lui permettre d'aller à la guerre, & lui interdit même la chaſſe. Cependant les campagnes de Myſie furent infeſtées par un ſanglier d'une prodigieuſe grandeur, qui ruinoit les moiſſons, & dont les habitans ne purent jamais ſe délivrer. Les Myſiens députerent à Créſus, pour le prier de leur envoyer le prince, ſon fils, avec des jeunes gens d'élite & ſon équipage de chaſſe. Le roi refuſa ſon fils, mais promit d'envoyer ſes chaſſeurs & ſes chiens, avec des hommes pleins de courage pour les conduire. Le jeune Atys

arriva avant que les députés fuſſent partis. Ayant ſu ce qu'ils demandoient, & que ſon pere refuſoit de l'envoyer avec eux, il lui adreſſe ces paroles :

Diſcours du fils de Créſus à ſon pere, réponſe du pere, & replique du fils.

Autrefois, ô mon pere, les exercices les plus nobles ne m'étoient pas interdits ; il m'étoit permis de chercher la gloire dans la guerre ou à la chaſſe ; aujourd'hui tu me défends l'une & l'autre, ſans que tu aies remarqué en moi ni lâcheté ni foibleſſe. De quel œil me verra-t-on aller à la place publique ou en revenir ? quelle idée auront de moi tes ſujets ? quelle opinion en aura la jeune princeſſe que tu viens de me donner pour épouſe ? à quel homme croira-t-elle s'être unie ? Laiſſe-moi donc aller à la chaſſe, ou fais-moi voir que tu as raiſon de me la défendre.

Mon fils, lui répondit Créſus, ſi je te défends la chaſſe, ce n'eſt pas que j'aie remarqué en toi quelque lâcheté, ni rien qui me déplaiſe : mais j'ai eu un ſonge qui m'a trop clairement appris que tu ne vivrois pas long-temps, & que tu périrois d'une pointe de fer. C'eſt ce ſonge qui eſt cauſe que j'ai hâté ton mariage, & que je t'interdis la chaſſe à laquelle on ſe prépare. Je ferai enſorte de te dérober, du moins pendant ma vie, au malheur qui te menace. Car je te regarde comme mon fils unique, puiſque ton frere, malheureu-

ſement privé de l'ouie (1) & de la parole, n'exiſte point pour moi.

Je te pardonne, mon pere, repliqua le jeune prince, le ſoin que tu prends de ton fils, après la viſion que tu as eue : mais permets-moi de te le dire, tu ne comprends pas ton ſonge, & je dois te l'expliquer, puiſque tu n'en ſaiſis pas le vrai ſens. La viſion t'a appris, dis-tu, que je périrois d'une pointe de fer : mais un ſanglier a-t-il des mains ? eſt-il armé de ce fer que tu redoutes ? Si elle t'eût dit que je périrois d'une défenſe de ſanglier, ou de quelque autre maniere ſemblable, tu ſerois fondé à m'interdire la chaſſe : mais c'eſt une pointe de fer qu'elle te fait craindre. Laiſſe-moi donc aller, puiſque ce n'eſt pas contre des hommes qu'il s'agit de combattre. Mon fils, dit Créſus, cette explication de mon ſonge me perſuade ; je me rends à tes raiſons, je change d'avis, & je te permets d'aller à la chaſſe. ——

Adraſte, fils de Gordius, & petit-fils de Midas ;

(1) *De l'ouie.* Ces mots ſembleroient faire entendre que le ſecond fils de Créſus étoit ſourd & muet, quoique dans les autres paſſages il ſoit dit uniquement qu'il étoit muet. Je ne ſerois pas éloigné de croire, avec M. Larcher, que les deux mots grecs *tèn akoèn* ont été ajoutés au texte par quelque copiſte qui ignoroit qu'anciennement *kôphos* ne ſignifioit que *muet.*

roi de Phrygie, s'étoit retiré à la cour de Créſus. Il avoit tué ſon frere par imprudence, & ſon pere irrité l'avoit chaſſé & dépouillé de ſes biens. Créſus le reçut avec bonté, le purifia (1), & le mit en état de vivre honorablement. L'ayant fait venir dans cette circonſtance, il lui parla en ces termes :

Diſcours de Créſus à Adraſte, & réponſe d'Adraſte.

Tu ſais, Adraſte, combien tu m'as trouvé favorable dans ton malheur ; après t'avoir purifié de ton meurtre, je t'ai reçu dans mon palais où je fournis à toutes tes dépenſes. Je ſuis loin de te reprocher de l'ingratitude ; mais t'ayant obligé le premier, je demande que tu m'obliges à ton tour. Mon fils part pour la chaſſe ; je te prie de veiller ſur ſa perſonne, & de prendre garde que des brigands, ſortis de leur retraite, ne viennent vous attaquer dans la route. Au reſte, il eſt auſſi de ton intérêt de courir aux occaſions où l'on peut acquérir de la gloire : tes peres t'en ont donné l'exemple, & tu es dans la vigueur de l'âge.

Prince, lui répondit Adraſte, je ne me ſerois jamais permis de rentrer dans la carriere que tu

(1) C'étoit une coutume chez les anciens, que celui qui avoit commis un meurtre involontaire ſe ſauvoit de ſa patrie & ſe retiroit dans la maiſon d'un homme riche ; que là, couvert & aſſis, il le prioit de le purifier. Il y avoit certaines cérémonies pour cette purification.

me rouvres ; &, au comble du malheur, je rougis de me rencontrer avec ceux de mon âge qui ſont heureux & innocens : je n'en ai plus la volonté, & j'ai ſouvent retenu mon deſir. Mais puiſque je me vois preſſé par un prince à qui je veux complaire, & dont je dois reconnoître les bienfaits, je ſuis prêt à obéir. Tu m'ordonnes de veiller ſur un fils qui t'eſt cher, crois que je ne négligerai rien pour te le ramener plein de vie. —

On partit pour la chaſſe ; le malheureux Adraſte, qui venoit d'être purifié d'un meurtre, lança, avec les autres, ſon dard ſur le ſanglier, le manqua, frappa le fils de Créſus, & accomplit le ſonge par ce coup funeſte. En vain le roi, touché de ſa douleur, lui pardonna un homicide qu'il n'avoit pas commis volontairement ; il ne put ſurvivre au jeune prince, & alla ſe tuer lui-même ſur ſon tombeau.

Créſus, inconſolable de la mort de ſon fils, le pleura deux ans : mais la proſpérité de Cyrus, fils de Cambyſe, qui avoit dépouillé le roi des Medes, allié des Lydiens, & la grandeur des Perſes qui s'augmentoit de jour en jour, lui firent oublier ſa triſteſſe, lui donnerent d'autres ſoins & d'autres penſées. Il fit conſulter pluſieurs oracles. Tous, ſuivant leur coutume, lui firent des réponſes obſcures & équivoques, qui, expliquées

par le vif deſir du ſuccès de l'entrepriſe ſur laquelle il leur demandoit conſeil, l'induiſirent en erreur, & le conduiſirent à ſa ruine totale. Un de ces oracles lui conſeilloit de prendre pour alliés les plus puiſſans des Grecs. Le prince penſa que les Lacédémoniens & les Athéniens étoient ceux dont parloit l'oracle.

A ce ſujet Hérodote ſuſpend ſa narration pour entrer dans quelques détails ſur les Grecs, & en particulier ſur les villes d'Athenes & de Lacédémone. Il repréſente l'état actuel de ces deux républiques. Le tyran Piſiſtrate (1), chaſſé deux fois d'Athenes, y étoit rentré pour la troiſieme fois, & y dominoit en maître. Lacédémone avoit reçu les ſages loix de Lycurgue, & venoit enfin de remporter ſur les Tégéates une victoire complette. Le roi de Lydie s'adreſſa aux Lacédémoniens; mais, ſans attendre le ſecours qu'ils lui promettoient, il leva une armée, & ſe préparoit à marcher contre Cyrus. Un de ſes ſujets, nommé

(1) Quoique Piſiſtrate gouvernât les Athéniens avec douceur, il eſt appellé tyran, parce qu'il gouvernoit le peuple d'Athenes contre ſon gré, qu'il n'étoit pas prince légitime. C'eſt dans ce ſens qu'il faut toujours entendre chez les écrivains grecs le nom de tyran, & le diſtinguer de celui de roi. = Tégéates, peuple d'Arcadie, avec leſquels les Lacédémoniens furent long-temps en guerre. Ceux-ci eurent d'abord de mauvais ſuccès, mais enfin ils remporterent l'avantage.

Sandanis, qui étoit en grande réputation de ſageſſe, lui fit ces repréſentations :

Diſcours de Sandanis à Créſus.

Prince, tu vas attaquer des peuples qui ne ſont vêtus que de peaux, qui mangent ce qu'ils peuvent, la ſtérilité de leur pays ne leur permettant pas de manger ce qu'ils veulent ; des peuples qui ignorent l'uſage du vin, & n'ont que de l'eau pour boiſſon, qui ne connoiſſent ni les figues, ni aucun autre fruit agréable. Vainqueur, que peux-tu enlever à des hommes qui n'ont rien ? & que ne peux-tu pas perdre ſi tu es vaincu ? Dès qu'ils auront commencé à goûter les délices de notre pays, ils n'y renonceront pas aiſément, & nous ne pourrons plus les chaſſer. Pour moi, je rends graces aux dieux de ce qu'ils n'ont pas inſpiré aux Perſes le deſſein de venir attaquer la Lydie. —

Ainſi parla Sandanis, ſans pouvoir perſuader Créſus, & l'empêcher d'aller attaquer les Perſes qui étoient vraiment tels qu'il les repréſente avant qu'ils euſſent ſubjugué les Lydiens. Le monarque entra dans la Cappadoce, où Cyrus vint à ſa rencontre & lui livra la bataille. Elle fut ſanglante de part & d'autre, & la nuit ſépara les combattans ſans que ni les uns ni les autres fuſſent vainqueurs. Créſus, qui avoit remarqué que Cyrus étoit ſupérieur en nombre, retourna à Sardes pour

y attendre le ſecours de ſes alliés. Cyrus, plein d'activité, réſolut de l'y ſuivre. Le roi de Lydie eut l'imprudence de ſortir de Sardes & de lui préſenter le combat. Il n'y rentra qu'après avoir eſſuyé une défaite entiere; il y fut aſſiégé, la ville fut priſe, & lui-même, fait priſonnier, fut convaincu par l'excès de ſa diſgrace, que pour appeller un homme heureux, il faut attendre ſon trépas. Conduit au bûcher, ſur lequel il devoit périr, il répétoit ſans ceſſe le nom de Solon; Cyrus étonné lui fit demander quel étoit ce Solon. *C'eſt un homme*, lui fit dire Créſus, *avec lequel je deſirerois que tous les rois puſſent avoir un entretien.* Preſſé par de nouvelles queſtions, il raconta enſuite comment Solon, étant venu à ſa cour, lui avoit parlé avec franchiſe, ſans être ébloui de l'éclat de ſes richeſſes. Le roi de Perſe, touché de l'infortune d'un prince dont tout le monde avoit admiré la proſpérité, & craignant pour lui-même la viciſſitude des choſes humaines, ſe repentit de ſa rigueur, fit éteindre le feu du bûcher, & faiſant approcher ce malheureux monarque, il l'interrogea en ces termes:

Entretien de Cyrus avec Créſus.

Dis-moi, Créſus, qui t'a perſuadé d'entrer avec une armée dans mes états, & d'aimer mieux être mon ennemi que mon ami? Prince, lui répondit Créſus, ton heureux deſtin & ma mauvaiſe fortune m'ont jetté dans cette entrepriſe, & le

dieu des Grecs a cauſé mon malheur en m'excitant à marcher contre toi : car il n'eſt pas d'homme aſſez inſenſé pour préférer la guerre à la paix. Dans la paix, les enfans ferment les yeux à leurs peres ; dans la guerre, les peres enſeveliſſent leurs enfans. Mais enfin telle a été la volonté des dieux ; il faut s'y ſoumettre.

Ainſi parla Créſus ; Cyrus l'ayant fait dégager de ſes fers, le fit aſſeoir près de lui, & le traita avec beaucoup d'égards. Le monarque & toute ſa cour, admiroient ſa conſtance : l'infortuné prince reſta quelque temps penſif, ſans dire un mot ; puis ſe retournant tout-à-coup, & voyant les Perſes qui pilloient la ville de Sardes : Grand roi, dit-il, te dirai-je ce que je penſe, où mon état préſent doit-il me fermer la bouche ? Cyrus lui ayant permis de parler hardiment & ſans nulle contrainte : Que fait, lui demanda-t-il, toute cette multitude déchaînée ? Elle pille ta ville, répondit Cyrus, & enleve tes richeſſes. Ce n'eſt ni ma ville, ni mes richeſſes qu'elle pille, reprit Créſus, puiſqu'elles ne m'appartiennent plus ; ce ſont tes biens qu'elle prend & qu'elle emporte. Cyrus fut frappé de ces paroles de Créſus, & ayant fait retirer tout le monde, il lui demanda ce qu'il penſoit qu'on dût faire dans la circonſtance. Puiſque les dieux, dit Créſus, m'ont livré entre tes mains & m'ont rendu ton eſclave, je

crois devoir t'indiquer ce qui me ſemble le meilleur parti à prendre. Les Perſes, quoique pauvres, ſont naturellement inſolens & ſuperbes. Si tu abandonnes la ville au pillage, & ſi tu leur permets de s'enrichir, tu dois t'attendre que ceux qui auront emporté le plus de richeſſes, ſeront diſpoſés à la révolte. Si donc tu goûtes mon avis, exécute ce que je vais te dire. Fais placer à toutes les portes de la ville quelques-uns de tes gardes pour empêcher qu'on ne faſſe ſortir les biens qu'elle renferme, ſous prétexte que tu en veux conſacrer la dixieme partie à Jupiter. Par-là, tu ne te rendras pas odieux à tes ſoldats, en leur ôtant de force leur butin, & ils ſouſcriront volontiers à tes ordres, parce qu'ils en reconnoîtront la juſtice.

Cyrus fut enchanté de cet avis dont il reconnut la ſageſſe, il commanda à ſes gardes de l'exécuter; & donnant au prince de grands éloges : Puiſque tes actions, dit-il, & tes paroles ſont vraiment celles d'un roi, demande-moi, dès ce moment, tout ce qu'il te plaira, & ſois aſſuré de l'obtenir. Seigneur, repartit Créſus, la plus grande grace que tu puiſſes m'accorder, c'eſt de me permettre d'envoyer les fers que voici au dieu des Grecs, à qui j'ai prodigué mes hommages, & de lui faire demander s'il eſt juſte de tromper ceux qui lui font les plus riches offrandes. ——

Cyrus permit à Créſus d'envoyer à Delphes. L'oracle expliqua ſa réponſe ambiguë de maniere à perſuader au prince qui avoit enrichi le temple de ſes préſens, qu'il avoit tort de n'avoir pas ſu l'expliquer.

Ici Hérodote, après avoir rapporté quelques ſingularités de la Lydie, quelques loix & coutumes des Lydiens, l'établiſſement d'une partie d'entre eux dans la Toſcane, ſous le nom de Tyrrhéniens, entreprend de donner une hiſtoire abrégée de Cyrus, tout-à-fait différente de celle que nous a laiſſée Xénophon. Lui-même annonce qu'on pouvoit écrire la vie de ce prince de trois manieres diverſes, & qu'il a choiſi celle qui lui a paru la plus véritable.

Il reprend les choſes au temps où les Aſſyriens dominoient dans la haute Aſie. Les Mèdes furent les premiers qui ſecouerent le joug. Dejocès, doué de toutes les qualités royales, & ſur-tout de la ſageſſe & de la juſtice, mérita de régner ſur ce peuple devenu libre. Phaorte, ſon fils, héritier de ſa couronne, ne s'en contenta pas. Il fit la guerre aux Perſes qu'il réduiſit ſous ſa puiſſance, & ſubjugua enſuite toute l'Aſie ſupérieure. Il entreprit, contre les Aſſyriens, une expédition où il périt avec la plus grande partie de ſon armée. Il laiſſa le trône à ſon fils Cyaxare, qui fut un prince très-belliqueux, & qui néanmoins ne put

empêcher que les Scythes n'envahiſſent toute l'Aſie. Leur domination ne dura que vingt-huit ans, après leſquels l'empire fut recouvré par les Mèdes. Cyaxare mourut, & eut pour ſucceſſeur ſon fils Aſtyage, qui eut une fille appellée Mandane. Il rêva que ſa fille rendoit une ſi grande quantité d'eau que toute l'Aſie en étoit inondée. Croyant éviter l'effet de ce ſonge en ne la mariant pas à un Mède, il choiſit pour gendre un Perſe nommé Cambyſe, qui étoit d'une bonne famille, & dont les mœurs étoient ſimples & douces.

L'année même du mariage il eut un nouveau ſonge & crut voir une vigne qui ſortoit de Mandane, & qui couvroit toute l'Aſie de ſon ombre. Ce ſonge annonçoit, ſuivant les interpretes, qu'il naîtroit d'elle un fils qui enleveroit la couronne à ſon grand-pere. Il fit donc revenir auprès de lui Mandane, qui étoit près d'accoucher, & ſi-tôt que l'enfant fut venu au monde, il chargea Harpage, ſon miniſtre, de le faire périr. Harpage n'ayant pas la force d'exécuter cette barbare commiſſion, en charge le berger Mitradate. La femme du berger, qui venoit d'accoucher d'un fils mort, engage ſon mari à l'expoſer ſur une montagne déſerte, & à garder le fils de Mandane pour l'élever à la place du ſien. Ils donnerent à cet enfant adoptif un nom qu'Hérodote ſemble igno-

An. M. 3405. Av. J. C. 599.

rer : ce ne fut que par la ſuite qu'on lui donna le nom de Cyrus.

Parvenu à l'âge de dix ans, ſes camarades, dans un de leurs jeux, l'élurent pour roi : il en rempliſſoit les fonctions avec toute l'intelligence & toute la ſévérité d'un prince véritable. Le fils d'un ſeigneur Mède, nommé Artembarès, qui venoit quelquefois jouer avec eux, ayant refuſé de lui obéir, fut fouetté ſur le champ par ſon ordre. L'enfant en porte des plaintes à ſon pere ; le pere va demander juſtice au roi, qui ſe fait amener Mitradate & ſon fils. Dès qu'ils furent venus :

Diſcours d'Aſtiage au jeune Cyrus, & réponſe de Cyrus.

Comment, dit Aſtyage au jeune Cyrus, tu es fils d'un tel pere, & tu as eu la hardieſſe de faire battre de verges le fils d'un des premiers hommes de mon royaume ?

Seigneur, répondit le petit pâtre ſans être effrayé, je n'ai rien fait que de juſte. Les enfans du bourg, au nombre deſquels étoit le fils d'Artembarès, m'avoient choiſi en jouant pour leur roi, parce qu'ils m'en jugeoient plus capable que les autres. Tous obéiſſoient à mon commandement ; le fils d'Artembarès ſeul refuſoit de m'obéir & dédaignoit mes ordres : il en a été juſtement puni. Si pour cette action je te parois mériter quelque châtiment, me voici prêt à le ſubir. —

L'aſſurance avec laquelle le jeune Cyrus prononça ce diſcours, ſon maintien, les traits de ſon viſage, le rapport de ſon âge avec celui qu'auroit le fils de Mandane, font naître au roi des ſoupçons; il veut les éclaircir; il menace. Mitradate découvre le myſtere, & Harpage avoue ſon infidélité. Aſtyage feint de pardonner à ſon miniſtre, l'invite à ſouper comme pour ſe réjouir d'avoir retrouvé ſon petit-fils, & lui recommande de lui envoyer auſſi-tôt un fils unique qu'il avoit. Le malheureux pere, bien éloigné de ſoupçonner la perfidie du monarque, & ravi du ſuccès ineſpéré de ſa faute, envoie ſon fils, & accourt lui-même ſur le ſoir, empreſſé de répondre à l'honneur que lui faiſoit le prince. On lui ſert ſon propre fils, qu'on avoit égorgé, & dont les membres avoient été mis en pieces, pour lui en préparer un repas. La tête, les piés & les mains de l'enfant lui ſont préſentés dans une corbeille, après le ſouper, pour qu'il ne pût point douter du mets qu'on venoit de lui ſervir. Maître de ſa douleur, il ſut diſſimuler, mais ce ne fut que pour mieux aſſurer ſa vengeance. Cyrus étoit retourné en Perſe. Aſtyage l'avoit renvoyé à ſes parens, s'étant laiſſé raſſurer par les diſcours des mages, qui déclaroient que les ſonges avoient eu leur accompliſſement, lorſque les camarades de ſon petit-fils l'avoient élu pour leur roi. Le jeune prince avançoit en âge, & ſe diſtinguoit par

mille belles qualités. Harpage, qui brûloit de ſe venger, trouva le moyen de lui faire paſſer une lettre conçue en ces termes :

Lettre d'Harpage à Cyrus.

Fils de Cambyſe, que les dieux protegent ; puiſque, ſans leur aſſiſtance, tu ne ſerois jamais parvenu à une ſi grande fortune, venge-toi maintenant d'Aſtyage ton meurtrier. Tu ne vivrois pas s'il eût dépendu de ce monarque ; c'eſt au ciel & à mes ſoins que tu dois ta conſervation. Tu as, ſans doute, appris ce qui eſt arrivé dans les premiers jours de ta naiſſance, & le traitement que m'a fait Aſtyage, parce que ne pouvant me réſoudre à te donner la mort, je t'ai remis à un de ſes bergers. Si tu veux m'en croire, tu ne peux manquer de te rendre maître de tout le pays qui eſt ſous la domination de ce prince. Engage les Perſes à ſecouer le joug, & tu marcheras enſuite contre les Mèdes. Tu réuſſiras ſelon tes deſirs, ſoit qu'Aſtyage me donne le commandement de ſes troupes, ſoit qu'il le confie à quelqu'un des principaux ſeigneurs de Médie. Ils ſeront les premiers à l'abandonner, & à ſe joindre à toi pour s'efforcer de détruire ſa puiſſance. Compte donc ſur notre ſecours, & commence au plutôt ton entrepriſe. ——

Cyrus, animé par cette lettre, en ſuppoſe un

écrite par le roi des Mèdes, qui le choiſiſſoit général des Perſes ; il aſſemble le conſeil de ſa nation, auquel il en fait part, & en même temps il annonce aux différens peuples qui la compoſent, qu'ils aient à ſe raſſembler auprès de lui un certain jour avec leurs faux. Il leur ordonne d'applanir, durant ce jour-là, un lieu rempli d'épines & de buiſſons, les renvoie épuiſés de fatigue, & leur recommande de ſe trouver le lendemain au même endroit, repoſés & bien lavés. Il leur fait préparer un grand feſtin, les fait aſſeoir ſur l'herbe, & les exhorte à faire bonne chere. Il leur demande enſuite quelle condition ils aimeroient mieux, celle du jour précédent ou la condition préſente. Ils ne furent pas embarraſſés pour lui répondre, & ils s'écrierent tous qu'une condition qui n'offroit que des biens & des douceurs, leur paroiſſoit infiniment préférable à celle qui ne préſentoit que des maux & des peines. Alors Cyrus leur découvrit ſon deſſein, & leur adreſſa ce diſcours :

Diſcours de Cyrus aux Perſes.

Perſes, telle eſt votre poſition ; ſi vous voulez m'écouter, vous jouirez de tous ces biens & d'une infinité d'autres, ſans éprouver aucune des rigueurs de la ſervitude : ſinon vous ſouffrirez une foule de maux ſemblables à ceux que vous ſouffrîtes hier. Dociles à mes ordres, rendez-vous donc libres. Je me flatte d'être né pour vous faire

jouir de tous ces avantages ; & je ne penſe pas que vous ſoyez inférieurs aux Mèdes, ni dans la guerre, ni dans tout le reſte. Ainſi ne tardez point à ſecouer le joug ſous lequel Aſtyage vous tient aſſervis. ——

Les Perſes, qui depuis long-temps ſupportoient impatiemment le joug des Mèdes, ſe révoltent dès qu'ils ont trouvé un chef, & ſe diſpoſent à défendre leur liberté les armes à la main. L'imprudent Aſtyage donne le commandement de ſes troupes à ce même Harpage, qu'il avoit cruellement outragé. Il ſe voit trahi, vaincu, pris & chargé de chaînes. Cyrus, devenu roi des Mèdes & des Perſes, marcha contre Créſus qui lui déclaroit la guerre, comme nous l'avons vu plus haut, remporta ſur ce prince une victoire complette, & ſe rendit maître de toute l'Aſie. L'hiſtorien s'arrête un peu pour décrire les mœurs & les coutumes des Perſes, leur religion & leur culte, leur haine pour le menſonge, l'éducation qu'ils donnoient à leurs enfans, & quelques autres uſages particuliers avec une idée de leurs mages : telle eſt la matiere de cette courte digreſſion qui eſt ſuivie d'une autre, à-peu-près de la même longueur, ſur les Eoliens & les Ioniens du continent, qui envoyerent des ambaſſadeurs à Cyrus, lorſqu'il eut ſubjugué les Lydiens. Hérodote fait connoître,

en peu de mots, les villes & les peuples qui occupoient la terre ferme de l'Aſie inférieure. Il reprend le même ſujet un peu plus loin, parle encore de pluſieurs peuples de cette contrée, & ſur-tout des Cariens & des Phocéens ou habitans de Phocée. Il raconte les différentes courſes de ces derniers; & l'on conjecture que ce fut dans ce temps-là qu'ils allerent fonder Marſeille. Cyrus avoit rebuté les ambaſſadeurs des Ioniens & des Eoliens, parce que ces peuples, avant ſa conquête de la Lydie, avoient refuſé de joindre leurs forces aux ſiennes, quoiqu'il les en eût ſollicités. Il chargea Harpage, qui lui reſta toujours fidele, de lui aſſujettir toute la terre ferme de l'Aſie inférieure. Pour lui, après avoir établi un gouverneur dans Sardes, & donné au Lydien Pactyas l'intendance des tréſors de Créſus, il partit pour aller ſubjuguer l'Aſie ſupérieure, & mena Créſus à ſa ſuite. Il apprit en chemin que les Lydiens, ſoulevés par Pactyas, s'étoient révoltés. Il en fut très-mécontent, & s'adreſſant à Créſus leur ancien monarque :

Diſcours de Cyrus à Créſus, & réponſe de Créſus.

Créſus, dit-il, quand donc verrai-je la fin de ces troubles? Les Lydiens, ſelon toute apparence, ne ceſſeront jamais de me cauſer de la peine, & de s'en faire à eux-mêmes. Veulent-ils m'obliger à les réduire en ſervitude? Il me ſemble

que j'ai agi comme quelqu'un qui feroit mourir le pere, & qui épargneroit les enfans. Je t'emmene priſonnier toi qui es quelque choſe de plus que pere des Lydiens, & j'ai remis aux Lydiens leur ville & leur liberté. Je ſuis donc ſurpris qu'ils ſe révoltent contre Cyrus.

C'eſt ainſi que ce prince manifeſtoit ſes ſentimens; Créſus, qui appréhendoit qu'il ne renverſât de fond en comble la ville de Sardes, lui répondit en ces mots : Seigneur, tes diſcours ſont auſſi ſenſés que ton reſſentiment eſt juſte; mais, je t'en ſupplie, n'écoute pas ta colere, & ne détruis pas une ville ancienne qui n'eſt coupable ni des premieres entrepriſes, ni de la derniere révolte. C'eſt moi qui ſuis auteur de la premiere faute, & j'en porte la punition : Pactyas a commis la ſeconde, en refuſant d'obéir au gouverneur établi par toi (1); qu'il en reçoive le châtiment, mais pardonne aux Lydiens. Et pour qu'ils n'aient plus ſujet de ſe ſoulever, pour que tu n'aies plus lieu de les craindre, fais-leur défenſe d'avoir des armes dans leurs maiſons; commande-leur de porter ſous leurs manteaux de longues tuniques, & de chauſſer des brodequins; ordonne-

(1) Pactyas n'avoit que la garde des tréſors; c'étoit un nommé Tabalus que Cyrus avoit établi gouverneur de la ville.

leur encore de faire inſtruire leurs enfans à chanter, à jouer des inſtrumens, à faire le trafic. Par-là, prince, tu verras bientôt les hommes convertis en femmes, & tu n'auras plus de révolte à appréhender de leur part. ——

Cyrus fut adouci par ces paroles de Créſus, & ſuivit exactement ſon conſeil. Pactyas prit la fuite; &, après avoir erré chez pluſieurs peuples, il fut enfin livré entre les mains du roi de Perſe, qui le punit comme auteur de la révolte. Lorſque le prince eut réduit ſous ſa puiſſance tout le continent de la haute & baſſe Aſie par lui-même ou par ſes généraux, il alla déclarer la guerre aux Aſſyriens, vainquit leur roi en bataille rangée, l'attaqua dans Babylone ſa capitale, où il ſe renferma, & emporta la ville de force.

Babylone étoit une ville trop conſidérable, & trop opulente pour que Hérodote ne s'y arrêtât point quelque temps. Il en fait une deſcription étendue, & parle des édifices & ouvrages admirables dont l'avoient embelli pluſieurs de ſes rois & ſur-tout deux grandes reines, Sémiramis & Nitocris. Cette derniere étoit mere de Labynet, nommé dans l'écriture Balthaſar, qui fut vaincu par Cyrus. Il parle auſſi de la fertilité du territoire, de l'habillement, des mœurs, loix & coutumes des Babyloniens.

Après ces détails, il nous préſente le roi de Perſe allant chercher de nouvelles conquêtes, & trouvant la mort au lieu de triomphes. Les Maſſagetes, peuples preſque ſauvages, mais belliqueux, dont il décrit d'abord la maniere de vivre, & dont il doit montrer enſuite les coutumes ſingulieres, ſont un nouvel aliment pour l'ambition de Cyrus, toujours plus avide de conquérir. Le prince attaque ces peuples qui ne lui avoient fait aucune injure, & qui pour lors étoient gouvernés par Tomyris, reine d'un grand courage. Il faiſoit conſtruire ſur l'Araxe un pont de bateaux pour le paſſage de ſes troupes; Tomyris, inſtruite de ſon deſſein, lui envoya un ambaſſadeur qui lui tint ce diſcours de ſa part:

Diſcours de l'ambaſſadeur de Tomyris à Cyrus.

Roi des Mèdes, ne te jette pas avec une ardeur ſi téméraire dans une entrepriſe dont le ſuccès eſt incertain. Renonce à ton projet; & content de régner ſur tes peuples, ſouffre que nous régnions ſur les nôtres. Mais, ſans doute, ſourd à nos conſeils, tu préféreras tout autre parti au repos. Eh bien! ſi tu as une ſi grande envie d'éprouver tes forces contre celles des Maſſagetes, ne te donne pas tant de peine pour conſtruire un pont; nous nous retirerons à trois journées du fleuve, afin que tu puiſſes paſſer ſur nos terres; ou, ſi tu aimes mieux nous recevoir ſur les tien-

nes, fais ce que nous te propoſons de faire nous-mêmes. ——

Alors Cyrus ayant aſſemblé les principaux des Perſes, mit l'affaire en délibération, & leur demanda leur avis. Tous penſoient qu'il falloit laiſſer entrer Tomyris dans leur pays; Créſus qui étoit du conſeil, n'approuva pas cette opinion, & propoſa, en ces termes, un avis contraire :

Diſcours de Créſus à Cyrus.

Prince, je t'ai toujours aſſuré que, puiſque les dieux m'avoient livré entre tes mains, j'empêcherois, autant qu'il ſeroit en moi, les fautes que je pourrois remarquer dans la conduite de tes affaires. L'adverſité m'a inſtruit en m'affligeant, & les coups du ſort ont été pour moi des leçons. Si tu crois être immortel, & commander une armée d'immortels, il n'eſt pas beſoin que je te diſe mon ſentiment : ſi tu reconnois que tu es homme, & que tu commandes à des hommes, ſois convaincu avant tout de l'inconſtance de la fortune, dont la roue emporte toutes les choſes humaines, & ne permet point que le bonheur ſe fixe ſur les mêmes têtes. Je ne ſuis donc pas de l'opinion de ton conſeil touchant l'objet que tu propoſes. Si tu reçois les Maſſagetes dans ton pays, il eſt à craindre que perdant la bataille tu ne perdes auſſi ton empire, parce que, ſans doute, les ennemis vainqueurs

ne retourneront pas en arriere, mais ſe jetteront ſur tes provinces. Si tu la gagnes, tu ne gagnerois pas autant que ſi tu fuſſes entré dans le pays des vaincus, & qu'après leur défaite tu te miſſes à les pourſuivre. Faiſant alors ce qu'ils feroient eux-mêmes s'ils étoient victorieux, & profitant de tes avantages, tu pénétrerois dans le royaume de Tomyris. Ajoute à ces raiſons que ce ſeroit une honte & un opprobre, que Cyrus, fils de Cambyſe, cédât à une femme, & ſe retirât devant elle. Je ſuis donc d'avis que paſſant le fleuve tu avances dans le pays des Maſſagetes juſqu'à ce que tu aies rencontré leur armée, & que tu prennes enſuite les moyens les plus propres pour les vaincre. J'ai oui dire que les Maſſagetes ignorent les délices des Perſes, qu'ils manquent des principales commodités de la vie : fais leur préparer dans ton camp un feſtin ; qu'on y étale une grande abondance de viandes, de vins délicieux, & des mets de toute eſpece. Après quoi, tu laiſſeras les plus mauvaiſes de tes troupes, & tu te retireras vers le fleuve avec le reſte. Je ne doute pas que, quand les Maſſagetes verront cet appareil, ils n'y courent plutôt qu'au combat, & que dès-lors ils ne te donnent occaſion d'obtenir les ſuccès que tu deſires. ——.

Cyrus ſuivit l'opinion de Créſus, & paſſa le fleuve.

fleuve. Pendant la nuit, un ſonge lui fit voir Darius, fils d'Hyſtape, que ſon pere avoit laiſſé en Perſe, avec des ailes aux épaules, dont l'une couvroit de ſon ombre l'Aſie, & l'autre l'Europe. Ne croyant pas devoir négliger ce ſonge, il fit venir Hyſtape, & lui dit :

Diſcours de Cyrus à Hyſtape, & réponſe d'Hyſtape.

Hyſtape, ton fils conſpire contre ma perſonne & contre mon royaume. Je vais t'apprendre avec quelle certitude je puis le ſavoir. Les dieux ont ſoin de moi, & ils me découvrent tout ce qui doit m'arriver. La nuit derniere, j'ai vu ton fils aîné avec des ailes aux épaules, dont l'une couvroit de ſon ombre l'Aſie, & l'autre l'Europe. D'après ce ſonge, je ne doute pas qu'il ne conſpire contre ſon prince. Retourne donc promptement en Perſe ; & quand j'y ſerai de retour après la conquête des Maſſagetes, fais enſorte de me repréſenter ton fils pour ſe juſtifier devant moi.

Ainſi parla Cyrus. Il croyoit que Darius attentoit à ſes jours ; mais c'étoit un avis que lui donnoient les dieux, qu'il alloit périr dans ſon expédition, & que ſa couronne par la ſuite paſſeroit à Darius. Hyſtape lui fit cette réponſe :

Aux dieux ne plaiſe, grand prince, qu'un Perſe conſpire jamais contre toi ! s'il en eſt quelqu'un,

qu'il meure ſur le champ, & qu'il ſoit puni d'attenter aux jours d'un monarque, par le courage duquel les Perſes, qui étoient eſclaves & qui obéiſſoient à d'autres, ſont devenus libres & maîtres de tous les peuples. Si un ſonge t'a fait voir mon fils formant contre toi quelque entrepriſe, je te le livrerai moi-même, pour le traiter comme il te plaira. ——

Après cette réponſe, Hyſtape repaſſa l'Araxe, & retourna en Perſe pour veiller ſur les actions de ſon fils, & le repréſenter à Cyrus. Cependant le prince ayant fait avancer ſes troupes dans les terres de Tomyris, exécuta le conſeil de Créſus, fit préparer un grand feſtin dans ſon camp, y laiſſa les plus foibles de ſes ſoldats, & ſe retira vers le fleuve avec ſes meilleures troupes. Les Maſſagetes ne tarderent pas à arriver avec le tiers de leur armée, taillerent en pieces ceux que Cyrus avoit laiſſés, & voyant un feſtin tout préparé, ils ſe remplirent de viandes & de vin, & s'endormirent ſur la place. Les Perſes revinrent auſſi-tôt, en tuerent une grande partie, & en firent pluſieurs priſonniers, parmi leſquels ſe trouva le fils de la reine, qui ſe tua lui-même, dès qu'il fut revenu de ſon ivreſſe, & qu'il ſe vit entre les mains des ennemis.

Tomyris ayant appris la défaite & la priſe de

ſon fils, envoya quelqu'un vers Cyrus, & lui fit dire :

Diſc. de l'envoyé de Tomyris à Cyrus.

Prince altéré de ſang, ne ſois pas ſi fier du ſuccès que tu as obtenu. Si par le jus de la vigne, par cette liqueur qui vous rend furieux, & qui ne peut entrer dans votre corps qu'il ne faſſe ſortir de votre bouche des paroles impures; ſi par ce poiſon tu as vaincu mon fils, c'eſt par la fraude que tu en as triomphé, & non par la force & le courage. Ecoute Tomyris qui ne te donne pas un mauvais conſeil. Rends-moi mon fils, retire-toi de mes états, & contente-toi d'avoir outragé impunément le tiers de mes troupes. Si tu rejettes mon avis, j'en jure par le ſoleil, dieu des Maſſagetes, je t'aſſouvirai de ſang, bien que tu en ſois inſatiable. ——

Tomyris voyant que Cyrus ne tenoit aucun compte de ſes paroles, ramaſſa toutes ſes troupes & livra la bataille qui fut ſanglante, & la victoire long-temps diſputée. Les Perſes enfin furent défaits & leur monarque tué dans le combat. La reine victorieuſe le fit chercher dans le champ de bataille, & l'ayant trouvé, elle lui fit couper la tête, la fit mettre dans une outre remplie de ſang humain, & inſultant au prince mort :

Quoique je ſois vivante & victorieuſe, tu m'as, Paroles de

Tomyris à Cyrus mort.

dit-elle, enfoncé le poignard dans le ſein, en faiſant périr mon fils que tu as pris par une ruſe; mais, ſelon la menace que je t'en avois faite, je te raſſaſierai de ſang. ——

Ainſi finit Cyrus, ſuivant Hérodote (1) : vaincu par une femme qui régnoit ſur des peuples à demi-ſauvages, le vainqueur de la Médie, de l'Aſie & de l'Aſſyrie, paya de ſa mort l'injuſtice de ſon expédition, & laiſſa la couronne à ſon fils Cambyſe. Avant la premiere bataille livrée aux Maſſagetes, comme s'il eût preſſenti la fin de ſa vie, il l'avoit renvoyé en Perſe avec Créſus, lui recommandant, s'il venoit à mourir, de traiter ce prince avec toute ſorte d'égards, & de le combler de ſes bienfaits.

---

(1) Hérodote convient lui-même qu'on racontoit diverſement la mort de ce prince. M. Rollin adopte le récit de Xénophon, qui fait mourir Cyrus tranquillement dans ſon lit. « Quelle apparence, dit-il, qu'un prince ſi expérimenté dans la guerre, & plus recommandable encore par ſa prudence que par ſon courage, eût donné ainſi dans des embûches qu'une femme lui auroit préparées » ?

LIVRE II.

DÈS que Cambyſe fut monté ſur le trône, il ſongea à reculer les limites d'un empire déja fort étendu, & ſe diſpoſa à faire la guerre aux Egyptiens. Ce peuple ſi célebre dans l'hiſtoire du monde, moins par ſa bravoure & par ſes conquêtes que par ſa ſageſſe & par ſes connoiſſances; qui fut, pour ainſi dire, un centre de lumieres d'où la ſcience ſe répandit ſur toute la face du globe, & que l'écriture nous repréſente comme très-ſavant dès le temps de Moïſe, en nous annonçant ce légiſlateur comme fort inſtruit dans toutes les ſciences des Egyptiens; ce peuple chez qui les ſages & les légiſlateurs de la Grece voyagerent à l'envi pour s'inſtruire eux-mêmes, & en rapporter ces tréſors de doctrine qui ont éclairé leur patrie & la terre entiere; ce peuple chez lequel notre hiſtorien s'étoit tranſporté lui-même, & dont il avoit étudié avec la plus grande attention le pays, les loix & les uſages, lui a paru mériter une place conſidérable dans ſon hiſtoire. Il emploie, en effet, tout le ſecond livre pour montrer l'ancienneté des Egyptiens, la poſition & l'étendue de l'Egypte, la ſource & les débordemens du Nil, les regles & les cauſes de ces

An. M. 3475. Av. J. C. 529.

débordemens, la fertilité qui en réſultoit, les uſages tout-à-fait ſinguliers d'un peuple dont le climat étoit ſi différent de ceux des autres, les habillemens de ſes prêtres, les cérémonies de ſes ſacrifices, ſa mythologie dont la Grece paroît avoir tiré la ſienne, ſon ſcrupule dans les rits du culte qui alloit juſqu'à la ſuperſtition, ſes oracles qui ont auſſi paſſé chez les Grecs, ſes fêtes religieuſes & ſes feſtins, ſa maniere de traiter les maladies & d'embaumer les morts, les productions diverſes du ſol, les édifices & les ouvrages au-deſſus de toute imagination qui ſervoient à l'embelliſſement ou à la commodité; enfin tout ce qui méritoit d'être obſervé dans un pays, qui, comme le dit Hérodote lui-même, renfermoit plus de merveilles que tous les autres enſemble.

Parmi les rois qui ont régné dans cette heureuſe contrée, on ne voit qu'un conquérant, le fameux Séſoſtris. Les autres, en général, ſongeoient plus à cimenter le bonheur des peuples qui leur étoient confiés, par la juſtice & la ſageſſe de leur adminiſtration, qu'à étendre leur empire en portant hors de leur royaume la déſolation & le ravage. L'art militaire n'étoit pourtant pas négligé chez les Egyptiens : puiſqu'il y a des hommes injuſtes qui attaquent, c'eſt une néceſſité d'entretenir des forces pour ſe défendre. Ils ſentoient que l'état qui met à l'abri les profeſſions

tranquilles, qui eſt le plus pénible & le plus périlleux, doit être le premier des états & obtenir le plus de conſidération. Cependant, comme les exercices, en temps de paix, ne peuvent jamais remplacer, pour aguerrir des troupes, les mouvemens & les marches que fait une armée en préſence d'un ennemi qui cherche à ſurprendre, & à la vue d'un péril réel qu'il faut attendre de pied ferme ou aller braver ſans crainte, les Egyptiens qui ne faiſoient ordinairement la guerre que dans le cas d'une légitime défenſe, n'étoient pas d'excellens guerriers, & ils eurent ſouvent à ſouffrir de l'ambition de leurs voiſins. Mais ils ont eu cet avantage, que les peuples qui les ont ſubjugués, ont reſpecté leur conſtitution, & les ont gouvernés ou les ont laiſſé ſe gouverner par leurs propres loix.

Le monarque qui régnoit dans l'Egypte, lorſque Cambyſe y porta ſes armes, mais qui mourut preſque auſſi-tôt qu'il y fut entré, étoit Amaſis, qui, d'une condition baſſe, s'étoit élevé à la royauté; prince fort propre aux affaires, quoique d'une humeur gaie & agréable. Il aimoit à rire & à railler; &, ſur ce qu'on lui repréſenta que cette conduite étoit peu digne de la majeſté royale, il répondit qu'on ne bandoit un arc qu'à meſure qu'on en avoit beſoin, & qu'on le débandoit lorſqu'on s'en étoit ſervi; qu'il ſe romproit infailli-

blement ſi on le tenoit toujours tendu, & qu'on ne pourroit plus s'en ſervir dans l'occaſion : qu'il en étoit de même de l'eſprit de l'homme ; que, s'il s'appliquoit continuellement à l'étude & aux choſes ſérieuſes, ſans ſe relâcher jamais, il perdroit toute ſa vigueur, & que ne trouvant plus même de ſecours dans le corps affoibli, il ne pourroit plus être employé à rien d'utile. L'Egypte fut heureuſe ſous ſon regne. Ce fut lui qui fit la loi que Solon adopta pour ſa ville, par laquelle il étoit ordonné à chaque particulier de montrer tous les ans aux gouverneurs des provinces de quelle profeſſion il vivoit.

LIVRE III.

CAMBYSE marcha contre Amaſis avec des troupes conſidérables : il fit alliance avec le roi d'Arabie, & entra de ce côté dans l'Egypte. Amaſis venoit de mourir après un regne de quarante-quatre ans, dont le bonheur ne fut troublé par aucune diſgrace. Pſammenite, ſon fils, vint à la rencontre des Perſes ; il eſſuya une défaite entiere ; Memphis, où il ſe retira, fut priſe, & il tomba en la puiſſance de l'ennemi. Cambyſe uſa de ſa victoire en prince cruel & inſenſé, qui n'a aucun reſpect pour les loix divines & humaines.

Peu de temps après la conquête de l'Egypte, il entreprit de faire la guerre aux Ethiopiens, ſurnommés Macrobes, qui habitoient dans l'Afrique le long de la mer auſtrale. Voulant d'abord ſonder les ſentimens de leur roi, il lui envoya des députés qui ſavoient la langue éthiopienne, & qui, chargés de lui offrir des préſens de ſa part, lui dirent ce peu de mots :

Diſc. d'un envoyé de Cambyſe au roi des Ethiopiens, & réponſe de ce roi.

Cambyſe, roi des Perſes, qui veut faire alliance & amitié avec toi, nous a envoyés pour t'en parler, & pour t'offrir ces préſens dont la jouiſſance le flatte le plus.

Le roi d'Ethiopie, qui pénétroit le motif de leur voyage, leur fit cette réponſe : Le roi de Perſe ne vous a pas envoyés avec vos préſens, parce qu'il eſt jaloux de faire amitié avec moi ; vous ne dites pas la vérité ; vous venez pour ſonder mes ſentimens & pour reconnoître les forces de mon royaume. Cambyſe n'eſt pas un prince juſte ; car s'il étoit juſte, il ne chercheroit pas à envahir les domaines d'autrui ; content des ſiens, il ne viendroit pas aſſervir des peuples qui ne lui ont fait aucune injure. Au reſte, remettez-lui cet arc de ma part, & répétez-lui ces paroles : Voici le conſeil que le roi d'Ethiopie donne au roi de Perſe ; quand les Perſes pourront ſe ſervir, auſſi aiſément que je viens de faire, d'un arc de cette grandeur, qu'ils viennent nous attaquer, & qu'ils amenent plus de troupes que n'en a Cambyſe ; que cependant ils rendent graces aux dieux de ce qu'ils n'ont pas mis dans le cœur des Ethiopiens le deſir de s'étendre hors de leur pays. —

Cambyſe fut tranſporté de colere lorſqu'il eut entendu la réponſe du roi d'Ethiopie ; il ſe mit en campagne, comme un furieux, ſans prendre de vivres & ſans conſidérer qu'il alloit faire la guerre aux extrémités du monde. Les vivres ne tarderent pas à lui manquer, & il fut obligé de revenir à Memphis ſans avoir pu joindre les Ethiopiens,

& ayant perdu preſque toute ſon armée par la famine.

Aigri par ce mauvais ſuccès, il donna de nouvelles preuves de folie, & tourna ſa fureur contre ſa propre famille. Il fit mourir Smerdis, ſon frere, parce qu'un ſonge le lui avoit montré aſſis ſur le trône & touchant le ciel de ſa tête. Il tua lui-même une ſœur qu'il aimoit & qu'il avoit épouſée contre toutes les loix, parce qu'elle ſe montroit un peu trop ſenſible à la mort de Smerdis. Pluſieurs princes éprouverent les effets de ſa violence & de ſa cruauté : il n'épargna pas même Préxaſpe, ſon ſerviteur le plus fidele, dont il perça le fils d'un coup de fleche pour lui montrer ſon adreſſe, & lui prouver que le vin ne lui ôtoit pas la raiſon, comme quelques-uns le lui reprochoient. Créſus, témoin de ces excès, & d'autres ſemblables, crut devoir lui donner quelques avis, & ſe haſarda de lui dire :

Diſc. de Créſus à Cambyſe & réponſe de Cambyſe.

Prince, tu ne dois pas ſuivre en tout la vivacité de l'âge & la fougue des paſſions, mais travailler à te modérer & à te réprimer toi-même. Il eſt bon d'avoir de la prudence, & il eſt de ta ſageſſe de prévoir les choſes. Tu fais périr de ta main tes propres ſujets ſans des cauſes ſuffiſantes ; tu n'épargnes pas même leurs enfans. Si tu fais beaucoup d'actions pareilles, prends garde que les Perſes ne ſe révol-

tent contre toi. Cyrus, ton pere, m'a enjoint expreſſément de te donner des avis, & de te repréſenter ce que je jugerois le meilleur pour tes intérêts.

Tels étoient les conſeils que Créſus donnoit à Cambyſe par attachement à ſa perſonne. Ce prince ne les prit pas comme il devoit :

Quoi, dit-il, tu as auſſi la hardieſſe de me donner des conſeils, comme ſi tu avois gouverné ſagement ton royaume, & que tu euſſes bien conſeillé mon pere en l'engageant à paſſer l'Araxe, & à marcher contre les Maſſagetes qui demandoient à entrer dans notre pays ! Tu t'es perdu toi-même pour n'avoir pas ſu conduire tes états ; tu as perdu Cyrus qui s'en eſt rapporté à tes avis. Mais tu ne triompheras pas davantage de ton impunité ; il y a long-temps que je cherche l'occaſion de venger mon pere. ——

En prononçant ces mots, il prit ſon arc comme pour percer Créſus, qui ſe retira de ſa préſence & ſe ſauva par la fuite. Il commanda à ſes gens de le tuer ; mais on le cacha, parce que, connoiſſant ſon humeur, on ſe doutoit bien qu'il ne tarderoit pas à regretter ce prince. Il témoigna, en effet, au bout de quelques jours, du regret de ſa mort : on lui apprend qu'il vit ; il en paroît ſatisfait, & cependant il fait mourir ceux qui avoient négligé d'exécuter ſes ordres.

Mais laiſſons ce monarque furieux, & occupons-nous un moment de Polycrate, tyran de Samos, & de Périandre, tyran de Corinthe. Voici à quelle occaſion l'hiſtorien parle de ces deux princes. Polycrate voulant éloigner ceux de ſes ſujets qui lui étoient contraires, avoit fait prier ſecrettement Cambyſe qui levoit des troupes contre l'Egypte, de lui faire demander des ſecours. Cambyſe envoie volontiers à Samos, & fait demander des troupes navales à Polycrate, qui ayant chargé quarante vaiſſeaux, des Samiens qui lui étoient les plus ſuſpects, les plus portés à la révolte, les envoya au roi de Perſe, & le pria de faire enſorte qu'ils ne revinſſent jamais. Ils ne revinrent pas, en effet, à Samos; mais ils trouverent moyen d'échapper, & de ſe rendre à Lacédémone qu'ils déterminerent à leur donner des troupes pour aller attaquer Polycrate. Les Lacédémoniens leverent une armée plutôt pour ſe venger de Samos, dont ils avoient à ſe plaindre, que pour attaquer le tyran. Ils engagerent dans la querelle les Corinthiens, qui étoient auſſi mécontens des Samiens pour la raiſon que nous allons voir. Corinthe étoit de tout temps ennemie de Corcyre : Périandre, pour tirer vengeance d'un meurtre dont nous parlerons tout-à-l'heure, envoyoit trois cents jeunes enfans des meilleures maiſons de Corcyre, à Alyatte, roi de Lydie,

qui devoit en faire des eunuques à ſon ſervice. Les Corinthiens, qui conduiſoient les enfans, paſſerent à Samos. Les Samiens ayant ſu la cauſe pour laquelle on les menoit à Sardes, les retinrent, & les firent remener à Corcyre. Polycrate ſe diſpoſa à réſiſter aux forces qui ſe réuniſſoient contre ſa puiſſance. Depuis qu'il s'étoit rendu maître de Samos, tout lui avoit réuſſi ſelon ſes deſirs; & la fortune favoriſoit ſi conſtamment toutes ſes entrepriſes, qu'Amaſis, roi d'Egypte, ſon allié, en conçut de l'inquiétude, & lui écrivit cette lettre.

AMASIS A POLYCRATE.

Il m'eſt agréable d'apprendre que tout ſuccede heureuſement à un prince mon ami : mais comme je ſais que les dieux ſont jaloux du bonheur des hommes (1), tes grandes proſpérités me déplaiſent. J'aimerois mieux & pour moi-même & pour ceux auxquels je m'intéreſſe, que notre vie, partagée entre l'une & l'autre fortune, fût mêlée de bons & de mauvais ſuccès, que de nous voir réuſſir également en tout : car je ne ſache pas avoir oui dire qu'un homme qui a été heureux toute ſa vie, n'ait point péri malheureuſement. Si donc tu veux m'en croire, emploie le moyen

(1) Voyez plus haut la note, page 7.

que je vais te dire pour corriger ta bonne fortune. Examine ce que tu as de plus précieux, ce que tu perdrois avec le plus de regret, & abandonne-le de façon qu'il diſparoiſſe pour toujours. Si tes proſpérités continuent à n'être mêlées d'aucune diſgrace, il faut y remédier par les ſacrifices volontaires que je te propoſe. ——

Polycrate goûta le conſeil d'Amaſis & le ſuivit. Il avoit un cachet fait d'une émeraude enchâſſée dans de l'or, auquel il étoit fort attaché; il le prit & le jetta dans la mer. Mais la fortune n'accepta pas ſon ſacrifice, & lui renvoya, quelques jours après, ſon cachet dans le corps d'un poiſſon énorme que prit un pêcheur de Samos, qui en fit préſent à ſon prince.

Polycrate, toujours ſi heureux, le fut encore contre les Samiens qu'il avoit chaſſés, & qui étoient ſoutenus des troupes de Lacédémone & de Corinthe. Il les obligea de ſe retirer. Les Lacédémoniens & les Corinthiens s'en retournerent chez eux après avoir inutilement conſumé quarante jours au ſiege de Samos. Les Samiens exilés, après bien des courſes & des aventures diverſes, bâtirent une ville en Crete, nommée Cydonie. Hérodote nous apprend ailleurs la fin tragique de Polycrate. Orétès, gouverneur de Sardes, jaloux de ſa proſpérité, l'attira dans une entrevue,

en lui promettant de grandes ſommes d'argent ; dès qu'il l'eut en ſon pouvoir, il ſe ſaiſit de lui & le fit mettre en croix.

Au temps de l'expédition des Lacédémoniens & des Corinthiens contre Samos, Périandre étoit mort. Voici pourquoi il vouloit ſe venger des Corcyréens, & qu'il envoyoit à Sardes les trois cents jeunes enfans de Corcyre, dont nous avons parlé. Il avoit fait mourir Méliſſe, ſa femme, ſur de faux ſoupçons. Il en avoit deux fils déja d'un certain âge, dont l'un étoit comme imbécille, incapable de régir les affaires, & l'autre, nommé Lycophron, étoit en état de lui ſuccéder. Ce dernier, animé par ſon aïeul maternel, ne pouvoit pardonner à ſon pere le meurtre de ſa mere ; il en vint juſqu'à ne vouloir plus lui parler, ni faire aucune réponſe à ſes demandes. Périandre indigné le chaſſa de ſon palais, & fit annoncer que quiconque le recevroit dans ſa maiſon ou lui parleroit ſeulement, ſeroit puni de mort. Le malheureux Lycophron erroit dans la ville ne trouvant d'aſyle nulle part. Au bout de quelques jours, ſon pere le voyant preſque mort de faim & de miſere, fut ému par ce triſte ſpectacle, & la colere faiſant place à la compaſſion, il s'approcha & lui dit :

Diſc. de Périandre à ſon fils.

Mon fils, lequel vaut mieux de vivre miſérablement comme tu fais, ou de jouir, en obéiſſant

à

à ton pere, de la puiſſance ſouveraine & des biens que je poſſede. Tu es fils de Périandre, prince de la floriſſante ville de Corinthe; & un reſſentiment opiniâtre contre celui que tu devrois reſpecter, te fait choiſir une vie errante & pauvre. S'il t'eſt arrivé quelque affliction qui te rende ma perſonne peu agréable, cette affliction eſt tombée auſſi ſur moi, & je la ſens d'autant plus vivement que j'en ſuis moi-même l'auteur. Toi qui viens d'apprendre combien il eſt plus avantageux d'être un objet d'envie que de pitié, & qui ſais ce que c'eſt que de s'opiniâtrer contre des parens qui ont la force en main, reviens dans le palais de ton pere. —

Lycophron ne répondit autre choſe à ce diſcours de ſon pere, ſinon qu'il méritoit lui-même la peine dont il avoit menacé ſes ſujets, puiſqu'il avoit parlé à ſon fils. Périandre jugea par cette réponſe, que le reſſentiment de ſon fils étoit un mal incurable; il l'éloigna de ſes yeux & l'envoya à Corcyre, qui étoit auſſi un pays de ſa domination. Quelque temps après, ſe ſentant affoibli par l'âge & moins propre aux affaires, Périandre fit une nouvelle tentative pour triompher de la haine de Lycophron, & l'engager à revenir dans Corinthe gouverner à ſa place. Il lui envoya ſa ſœur, perſuadé qu'il l'écouteroit plutôt que les autres. Lorſqu'elle fut arrivée :

Diſc. de la fille de Périandre à ſon frere Lycophron.

Mon frere, lui dit-elle, veux-tu que la puiſſance ſouveraine paſſe en d'autres mains, & que les biens de ton pere ſe diſperſent, plutôt que de revenir & de les poſſéder, toi qui en es l'héritier légitime ? Retourne au palais qui t'a vu naître; ceſſe de te nuire à toi-même. C'eſt un triſte mérite que celui de tenir ſi fort à ſon opinion. Ne guéris pas un mal par un autre mal. Pluſieurs ont préféré les voies les plus douces à celles qui ſembloient les plus juſtes : pluſieurs, par trop d'attachement pour leur mere, ont perdu l'héritage de leur pere. La puiſſance ſouveraine, malgré les écueils qui l'environnent, trouve bien des jaloux. Ton pere eſt âgé & près de deſcendre dans le tombeau : n'abandonne pas à d'autres ton propre bien. —

Lycophron, toujours inflexible, repondit à ſa ſœur qu'il ne retourneroit jamais à Corinthe tant qu'il ſeroit sûr d'y trouver ſon pere. Périandre, qui ne pouvoit ſe réſoudre à voir la puiſſance ſouveraine ſortir de ſa famille, lui envoya dire qu'il revînt à Corinthe pour y ſuccéder à ſon autorité, parce qu'il vouloit ſe retirer à Corcyre. Lycophron y conſentit; mais lorſque Périandre ſe diſpoſoit à paſſer à Corcyre, & que ſon fils devoit ſe rendre à Corinthe, les Corcyréens, qui en furent avertis, & qui ne vouloient pas recevoir Périandre dans leur ville, aſſaſſinerent Lyco-

phron. Telle eſt l'injure que Périandre avoit reçue des Corcyréens, & dont il cherchoit à ſe venger. Au reſte, Périandre, tyran de Corinthe, étoit un prince ſavant & lettré, ami des ſciences & des lettres. Tous les ſages de la Grece étoient bien accueillis dans ſon palais & reçus avec diſtinction. C'eſt ce qui l'a fait mettre lui-même au nombre des ſept ſages, quoique Hérodote nous le repréſente dans ſon hiſtoire comme un prince cruel, qui n'épargnoit pas le ſang pour cimenter ſa puiſſance.

Mais il faut revenir à Cambyſe, que nous avons laiſſé en Egypte ſe livrant à tous les excès de ſa fureur. Il y apprit la révolte de deux mages qui étoient freres, & dont l'un avoit été laiſſé par lui-même en Perſe pour régir ſon palais & les affaires du royaume. Ce dernier ayant ſu la mort de Smerdis, qui étoit connue de peu de perſonnes (car la plupart s'imaginoient qu'il vivoit encore), réſolut de faire tomber la couronne ſur la tête de ſon frere qui portoit le même nom & qui lui reſſembloit de viſage. Il place donc ſon frere ſur le trône, & à l'inſtant il envoie de tous côtés des hérauts pour avertir les peuples de rendre déſormais obéiſſance à Smerdis, fils de Cyrus, & non à Cambyſe. Un de ces hérauts ſe rend à l'armée d'Egypte : Cambyſe apprend cette nouvelle ; il s'imagine que le héraut dit la vérité, que Préxaſpe AN. M. 3482. AV. J. C. 522.

l'a trahi & n'a pas tué Smerdis : jettant ſur lui un regard d'indignation, Préxaſpe, dit-il, tu ne m'as pas obéi.

Diſc. de Préxaſpe à Cambyſe.

Seigneur, répondit le Perſe, il eſt impoſſible que ton frere ſe révolte contre toi, & qu'il te cauſe la moindre inquiétude. J'ai exécuté tes ordres, & ces mains ont travaillé à la ſépulture de Smerdis. Si les morts ſe révoltent, crois qu'Aſtyage, roi des Mèdes, ſe révoltera auſſi. Mais ſi les choſes ſont ce qu'elles furent toujours, & ſi les morts reſtent dans le tombeau, ſois certain que Smerdis n'entreprendra jamais contre ton autorité. Je te conſeille d'envoyer après le héraut pour l'interroger & apprendre de lui qui eſt-ce qui l'envoie nous commander d'obéir à Smerdis. —

D'après les réponſes du héraut, Cambyſe comprit que c'étoit Smerdis le mage qui avoit uſurpé le trône. Ce nom le frappa ; il ſe rappella le ſonge qu'il avoit eu, & reconnut trop tard qu'il avoit fait mourir ſon frere ſans raiſon. Après avoir pleuré ſa mort & gémi ſur ſon malheur, il ſe diſpoſe à ſe rendre en diligence à Suze pour faire punir le mage. Comme il montoit à cheval, ſon épée, dont le fourreau tombe à terre, le bleſſe à la cuiſſe. La bleſſure eſt déclarée mortelle. Tourmenté par les remords de ſes crimes & par les

douleurs du mal, il fait appeller les plus grands ſeigneurs de Perſe qui étoient à ſa ſuite, & leur parle en ces termes :

Diſcours de Cambyſe aux grands-ſeigneurs de Perſe.

Généreux Perſes, je ſuis maintenant contraint de vous découvrir ce que je voulois ſur-tout vous tenir caché. Etant en Egypte, j'eus un ſonge, hélas ! trop funeſte. Il me ſembloit qu'un courier, parti de mon palais, venoit m'annoncer que Smerdis étoit aſſis ſur le trône, & qu'il touchoit le ciel de ſa tête. Craignant que mon frere ne me dépouillât du ſceptre, j'agis avec plus de précipitation que de ſageſſe, puiſqu'il eſt impoſſible à l'homme d'éviter ſa deſtinée. Inſenſé que j'étois, j'envoyai Préxaſpe à Suze pour donner la mort à Smerdis. Après avoir commis ce crime, je vécus comme n'ayant plus rien à craindre, & je ne pouvois m'imaginer que m'étant défait de Smerdis, il en paroîtroit un autre. Mais que l'événement répond mal à mes eſpérances ! meurtrier coupable de mon frere, je n'en ſuis pas moins privé de la couronne. Smerdis le mage étoit l'uſurpateur que les dieux me montroient en ſonge. J'ai donc fait périr le vrai Smerdis, fils de Cyrus : ſoyez perſuadés qu'il n'exiſte plus. Ce ſont deux mages qui ſe ſont emparés du trône. J'avois laiſſé l'un en Perſe pour régir mon palais & les affaires du royaume ; l'autre, qui eſt ſon frere, s'appelle

Smerdis. Celui qui auroit été plus intéreſſé que perſonne à me venger des injures de ces téméraires, eſt mort indignement par la main de ſes plus proches. Puiſqu'il n'eſt plus, & que je ſuis près de mourir, je me ſens obligé, généreux Perſes, & c'eſt le ſeul parti qui me reſte, de vous déclarer ce que je deſire qu'on faſſe après ma mort. Je vous le demande à vous ſur-tout, Achéménides (1), qui êtes ici préſens, je vous en conjure au nom des dieux vengeurs des rois, ne laiſſez pas retomber l'empire entre les mains des Mèdes : mais s'ils l'uſurpent par la ruſe, reprenez-le par la ruſe ; s'ils l'envahiſſent par les armes, recouvrez-le par la force des armes. Si vous exécutez mes derniers ordres, puiſſe la terre vous donner ſes fruits ! puiſſent vos enfans & vos troupeaux ſe multiplier ! puiſſiez-vous vivre toujours libres ! Mais ſi vous ne recouvrez pas, ou ſi vous n'entreprenez pas de recouvrer la puiſſance ſouveraine, je vous ſouhaite tous les maux au lieu de tous les biens, & pour dire ce qu'il y a de plus fort, je ſouhaite à chacun des Perſes une fin auſſi malheureuſe que la mienne. ——

Cambyſe ne vécut pas long-temps après ce diſcours ; il mourut ſans laiſſer d'enfans, n'ayant

(1) Achéménides, deſcendans d'Achéménès, un des ancêtres de Cambyſe.

régné que ſept ans & cinq mois. Les ſeigneurs Perſes qui avoient entendu les dernieres paroles de ce prince, ne pouvoient ſe perſuader que les mages ſe fuſſent rendus maîtres du royaume : ils croyoient que Cambyſe avoit parlé comme il avoit fait de la mort de Smerdis pour rendre ſon frere odieux aux Perſes. Ils étoient d'autant plus portés à le croire, que Préxaſpe, qui ne trouvoit pas de ſûreté à avouer qu'il eût tué de ſa main le fils de Cyrus, nioit de lui avoir donné la mort. Le mage, qui ſe diſoit fils de Cyrus, régna donc, ſans être troublé, les ſept mois qui reſtoient de la huitieme année du regne de Cambyſe. Otane, ſeigneur Perſe, eut des ſoupçons qu'il vérifia. Cyrus avoit fait couper les oreilles au mage pour quelque mauvaiſe action ; comme la fille d'Otane étoit une des femmes du faux Smerdis, il s'aſſura par ſon moyen que véritablement il n'avoit plus d'oreilles. Auſſi-tôt il découvre à des ſeigneurs Perſes ce ſecret dont ils avoient déja eux-mêmes quelques ſoupçons. Darius, dont le pere étoit général de l'armée des Perſes, étoit revenu du camp à Suze. Otane & les autres le mirent dans leur parti. Ils s'aſſemblerent au nombre de ſept, ſe donnerent la foi réciproquement, & tinrent conſeil ſur ce qu'ils feroient dans la circonſtance. Lorſque le tour de Darius fut venu de dire ſon opinion, il parla de la ſorte :

Disc. de Darius, d'Otane & de Gobryas, dans le conseil qu'ils tiennent pour tuer Smerdis le mage.

Je croyois être le seul qui sût qu'un mage étoit assis sur le trône, & que Smerdis, fils de Cyrus, étoit mort; & je venois en conséquence avec le dessein d'égorger l'usurpateur. Mais puisque vous savez aussi le secret, il me semble qu'il faut user de promptitude & ne pas remettre au lendemain; car le délai pourroit nous être funeste.

Fils d'Hystape, lui dit Otane, tu es né d'un pere généreux, & tu montres bien de quel sang tu es sorti. Mais il faut te conduire avec sagesse, & ne pas précipiter imprudemment une entreprise qui demande que nous soyons en plus grand nombre.

Braves compagnons, reprit vivement Darius, si vous suivez le conseil d'Otane, votre perte est certaine. Flatté par l'espoir d'une récompense personnelle, quelqu'un des conjurés découvrira au mage notre projet. Vous devriez prendre sur vous de l'exécuter seuls: mais puisque vous êtes résolus de le communiquer à un plus grand nombre, & de m'associer à votre entreprise, que le coup se fasse dès aujourd'hui; ou si nous laissons passer ce jour, je vous déclare que je préviendrai les délateurs, & que ce ne sera pas un autre que Darius qui vous dénoncera aux mages.

Otane voyant que Darius les pressoit sans qu'ils pussent reculer: Puisque tu nous obliges, lui dit-il, de précipiter les choses, & que tu ne nous

permets aucun retardement, dis-nous donc comment nous pourrons pénétrer dans le palais & exécuter notre deſſein. Car tu ſais, ſinon pour l'avoir vu, du moins pour l'avoir oui dire, qu'il y a par-tout des gardes. Or, comment parviendrons-nous à les traverſer ?

Il eſt beaucoup de choſes, Otane, répondit Darius, qu'on peut montrer par les effets, & qu'il n'eſt guere poſſible d'expoſer par le diſcours : il en eſt d'autres, au contraire, qu'on peut expliquer aiſément, & dont il ne réſulte pas une grande gloire. Mais crois-tu qu'il ſoit ſi difficile de traverſer les gardes ? aucun, ſans doute, n'oſera refuſer le paſſage à des hommes tels que nous, ſoit par crainte, ſoit par le reſpect qu'ils nous portent. D'ailleurs, j'ai un excellent prétexte pour qu'ils me laiſſent paſſer ; je dirai que je viens du camp des Perſes, & que j'ai des choſes ſecretes à dire au roi de la part de mon pere. Il ne faut pas craindre de mentir quand cela eſt à propos. On emploie le menſonge ou la vérité ſelon l'intérêt du moment. On fait des menſonges pour perſuader ce qu'on veut & en tirer quelque profit : on dit la vérité pour obtenir quelque avantage, & s'aſſurer la confiance. On parvient donc aux mêmes fins par des voies différentes. Si on n'avoit rien à gagner, il ſeroit indifférent de mentir ou de dire vrai ; on feroit l'un ou l'autre ſuivant ſon

humeur (1). Au reſte, ſi quelques-uns des gardes nous livrent le paſſage, nous ſaurons le reconnoître dans l'occaſion : quant à ceux qui feront réſiſtance, comme ils agiront en ennemis, nous les traiterons en ennemis. Nous forcerons les portes, & nous acheverons notre entrepriſe.

Gobryas prenant la parole après Darius : Mes amis, dit-il, il nous ſera honorable de recouvrer l'autorité ſouveraine ; ou ſi nous ne pouvons la reprendre, il ſera plus glorieux pour des Perſes de mourir, que d'obéir à un Mède, à un mage, à un homme privé de ſes oreilles. Que ceux d'entre vous qui ſe ſont trouvés près de Cambyſe dans ſa derniere maladie, ſe rappellent les imprécations qu'il fit contre les Perſes qui négligeroient de recouvrer l'empire. Nous refuſions alors d'ajouter foi à ſes paroles ; nous nous imaginions que c'étoit la haine contre ſon frere qui le faiſoit parler. Je crois donc que nous devons nous ranger de l'opinion de Darius, & au ſortir de cette conférence, aller droit attaquer le mage. ——

Ainſi parla Gobryas : ſon avis fut approuvé unanimement. Les ſeigneurs Perſes, au nombre de ſept, vont donc au palais, attaquent coura-

(1) Il faut en convenir, ce lieu commun ſur le menſonge, dans le diſcours de Darius, eſt auſſi contraire au bon goût qu'à la ſaine morale.

geuſement les deux mages, les égorgent, & montrent leurs têtes au peuple qu'ils inſtruiſent. On prend auſſi-tôt les armes, & on fait main-baſſe ſur tous les mages qui ſe rencontrent dans la ville. Cependant les meurtriers du faux Smerdis tiennent conſeil pour délibérer ſur les affaires du royaume.

Diſc. d'Otane en faveur de la démocratie.

Otane vouloit qu'on fît une république de la Perſe, & que les affaires fuſſent gouvernées en commun. Je ne ſuis pas d'avis, dit-il, qu'on mette de nouveau le pouvoir entre les mains d'un ſeul; forme de gouvernement qui n'eſt ni bonne, ni agréable. Vous avez vu à quels excès s'eſt porté Cambyſe, & vous venez d'éprouver à quel point le mage a pouſſé l'inſolence. En effet, comment l'état pourroit-il être bien réglé dans une monarchie, qui donne à un ſeul la liberté de faire ce qu'il veut ſans rendre compte à perſonne, & qui ne tarde pas à corrompre le mortel le plus ſage. Le faſte & l'abondance dont on ſe voit environné, produiſent bientôt l'inſolence, qui ſe joint à l'envie, paſſion que nous portons tous au dedans de nous-mêmes. Or, quiconque a ces deux vices, a tous les vices à la fois. Enivré d'inſolence & tourmenté par l'envie, un monarque ſe permet les crimes les plus atroces. Cependant il ſemble qu'il ne devroit pas être envieux, puiſqu'il eſt comblé

de biens. C'eſt tout le contraire malheureuſement pour ſon peuple. Il porte envie aux plus vertueux de ſes ſujets, s'attache aux plus méchans, & croit qu'il lui eſt utile d'accueillir favorablement la calomnie. Mais ce qui indigne davantage, c'eſt que, par un caprice inſupportable, ſi on lui donne des louanges modérées, il s'offenſe de ce qu'on ne le loue pas avec excès; & ſi on le loue avec excès, il s'offenſe encore d'une louange qui lui paroît une flatterie. Enfin, pour dire en peu de mots ce qu'il y a de plus fort, il renverſe les loix & les coutumes du pays, attaque l'honneur des femmes, & fait mourir les citoyens ſans les juger. Mais lorſque la multitude gouverne, ſans parler du beau nom que reçoit cette forme d'adminiſtration qu'on appelle *égalité*, tout ſe conduit bien autrement que ſous le monarque. Les magiſtrats élus par le ſort, ſont obligés de rendre compte de leurs charges; toutes les délibérations ſont miſes en commun. Mon avis eſt donc que nous renoncions à la monarchie, & que nous remettions au peuple l'autorité, parce que, ſans doute, on trouve toutes choſes dans un grand nombre plutôt que dans un ſeul. ——

Diſcours de Mégabyze en faveur de l'ariſtocratie.

Tel fut l'avis d'Otane. Mégabyze parla en faveur de l'ariſtocratie. J'adopte, dit-il, tout ce que vient de dire Otane pour nous faire abolir la monar-

chie; mais je penſe qu'il eſt bien loin de la vérité quand il nous conſeille de remettre le pouvoir ſuprême entre les mains du peuple. Il n'eſt rien, en effet, de moins ſage, de plus inſolent, qu'une multitude confuſe; & il n'y auroit pas de raiſon pour éviter la tyrannie d'un ſeul de s'abandonner aux caprices d'une foule aveugle & téméraire. Ce que fait le monarque, au moins le fait-il avec connoiſſance. Le peuple ne connoît rien. Et comment connoîtroit-il quelque choſe, puiſqu'il n'eſt pas inſtruit, puiſqu'il ignore ce qui eſt honnête, & même ce qui eſt utile? Sans jugement & ſans regle, il pouſſe au haſard les affaires; c'eſt un torrent impétueux qui ſe précipite. Puiſſent les ennemis de la Perſe adopter le gouvernement populaire! Pour nous, choiſiſſons les principaux de l'état, & remettons entre leurs mains l'autorité ſouveraine. Nous ſerons nous-mêmes de ce nombre; & il y a toute apparence qu'une aſſemblée de gens ſages ne prendra que de ſages réſolutions. —

Diſc. de Darius en faveur de la monarchie.

Darius donna ſon avis le troiſieme, & dit: J'approuve l'opinion de Mégabyze quant à la démocratie, mais non quant à l'ariſtocratie. En ſuppoſant les trois gouvernemens dans toute la perfection dont ils ſont ſuſceptibles, je dis que le monarchique l'emporte ſur les deux autres. En effet, on ne peut rien imaginer de meilleur que

le gouvernement d'un parfait monarque. Un tel prince gouvernera ſon peuple d'une maniere irréprochable : il ſaura tenir ſes réſolutions ſecretes, & les dérober à la connoiſſance de ſes ennemis. Lorſque pluſieurs hommes même vertueux ſont à la tête des affaires, & s'occupent du bien public, il eſt impoſſible qu'il ne naiſſe des inimitiés violentes parmi les chefs. La rivalité & l'attachement à ſon opinion produiſent les haines réciproques ; les haines enfantent les ſéditions, d'où proviennent bientôt les meurtres, qui font recourir ordinairement à la monarchie, & montrent l'excellence de ce gouvernement. Lorſque c'eſt le peuple qui commande, il y a néceſſairement dans l'état beaucoup de corruption ; cette corruption n'engendre pas des haines parmi les méchans, mais forme entre eux des ligues puiſſantes. Ceux qui nuiſent à la république n'ont garde de ſe découvrir, ils ſe cachent, juſqu'à ce qu'il s'éleve quelque citoyen qui les faſſe connoître & qui les réprime. Honoré de l'eſtime & de la confiance du peuple, il en abuſe, s'érige en monarque, & prouve par ſon uſurpation la ſupériorité de la monarchie. Pour conclure en un mot, d'où la liberté nous eſt-elle venue ? qui nous l'a donnée ? eſt-ce le peuple, les grands, ou un monarque ? Je ſuis donc d'avis, puiſque nous avons été délivrés par un ſeul homme, que nous obéiſſions à un homme

ſeul, & de plus, que nous n'abandonnions pas les loix ſages de notre pays : notre intérêt s'y oppoſe. ——

Avant d'aller plus avant, diſons des trois diſcours qui précedent, qu'on peut les regarder comme des chefs-d'œuvre, parce qu'ils renferment dans un très-court eſpace ce qu'on peut dire d'eſſentiel pour ou contre les trois gouvernemens. Ajoutons-y les réflexions judicieuſes de Polybe. « Le plus parfait de tous les gouvernemens, dit-il, ne ſeroit-il pas celui dont les parties intégrantes ſe ſerviroient mutuellement de contre-poids : où l'autorité du peuple réprimeroit la trop grande puiſſance des rois, & où un ſénat choiſi, & nullement dans la dépendance du prince, mettroit un frein à la licence du peuple ? Telle fut la forme de gouvernement établi à Sparte par Lycurgue, inſtruit par les fautes de ſes voiſins : telle fut celle que donnerent au leur les Romains, inſtruits par leurs propres fautes ». La traduction de ce morceau eſt de M. Larcher. Après cette digreſſion, qu'on me pardonnera ſans doute, je reviens à mon ſujet.

Lorſque Otane, Mégabyze & Darius eurent propoſé chacun leur opinion, les quatre autres ſeigneurs ſe déclarerent pour la troiſieme. Otane, qui étoit jaloux d'établir l'égalité parmi les Perſes,

voyant que ſon avis n'avoit point prévalu, s'expliqua en ces termes :

Second diſcours d'Otane.

Braves compagnons, il eſt donc décidé que l'un de nous ſept poſſédera ſeul la puiſſance ſouveraine, ſoit que le ſort, ou l'élection des Perſes, ou quelqu'autre moyen le place ſur le trône. Ne voulant ni commander, ni obéir, je ne vous diſputerai pas la couronne : je vous cede le droit que je pourrois y avoir, mais à condition que ni moi ni mes deſcendans ne ſerons aſſujettis à aucun de vous. ——

An. M. 3483. Av. J. C. 521.

On accorda à Otane ce qu'il demandoit ; ſa maiſon en conſéquence demeura toujours entiérement libre, maîtreſſe ſouveraine de toutes ſes actions, pourvu qu'elle ne fît rien contre les loix du pays. Il fut réſolu entre les ſix autres ſeigneurs, qu'ils ſe trouveroient le lendemain à cheval dans un fauxbourg de la ville, & que celui dont le cheval henniroit le premier, ſeroit élu roi. Le cheval de Darius hennit le premier par un artifice d'Ebare, ſon écuyer, qui, la veille, avoit fait approcher une jument du cheval de ſon maître, & l'avoit fait courir dans l'endroit par où il devoit paſſer. Le fils d'Hyſtape fut donc proclamé roi, & tous les peuples de l'Aſie lui rendirent obéiſſance. Il diviſa tout ſon empire en vingt gouvernemens appellés *Satrapies*, & il fut le premier qui exigea

exigea que chaque nation lui payât des tributs : car, durant le regne de Cyrus & de Cambyſe, on ne payoit pas de tributs au prince, mais on lui faiſoit chaque année des dons gratuits. L'établiſſement de ces nouvelles impoſitions fit dire aux Perſes que Cyrus avoit gouverné en pere, Cambyſe en maître, & que Darius gouvernoit en financier. Au ſujet des peuples qui payoient tribut à ce monarque, Hérodote parle des Indiens & des Arabes, qui étoient placés aux extrémités de l'empire de Perſe. Il fait connoître leurs coutumes les plus extraordinaires, les productions rares & les animaux ſinguliers de ces régions peu connues, la maniere de recueillir l'or, la caſſe & la cannelle.

Avant l'élection du roi, il avoit été décidé entre les ſeigneurs qui avoient conſpiré contre le mage, que chacun d'eux pourroit entrer dans l'appartement du roi ſans être introduit, à moins qu'il ne fût avec la reine. Intapherne, un d'eux, voulut entrer malgré toute défenſe, quoiqu'on lui dît que le roi étoit avec la reine : il outragea cruellement & mutila avec ſon cimeterre les gardes & les introducteurs. Lorſque Darius ſe fut aſſuré que les cinq autres ſeigneurs n'avoient point participé à cette violence, & qu'ils la déſapprouvoient, il fit arrêter Intapherne & le fit punir de mort comme coupable de lèſe-majeſté.

Nous avons dit plus haut, en prévenant la narration qui ſe trouve ici dans l'hiſtorien, qu'Orétès, gouverneur de Sardes, avoit fait périr Polycrate par une perfidie. Il avoit paru favoriſer l'uſurpation des mages : il venoit de faire aſſaſſiner deux Perſes de diſtinction, & un courrier de Darius, parce qu'il ne lui annonçoit pas des nouvelles agréables. C'étoit un méchant homme, un ſcélérat dangereux, dont le monarque vouloit ſe délivrer. Il fit aſſembler ſon conſeil compoſé des principaux du royaume, & leur parla en ces termes :

Diſcours de Darius dans ſon conſeil.

Généreux Perſes, qui d'entre vous me promettra d'exécuter une entrepriſe par ſon habileté & par ſa prudence, ſans employer la violence & les armes ? car il eſt inutile d'avoir recours à la force quand on peut réuſſir par l'adreſſe. Qui donc d'entre vous fera périr ou m'amenera vivant, Orétès, qui, ſans avoir rendu aucun ſervice aux Perſes, a commis une infinité de crimes, auxquels il vient de mettre le comble par le meurtre de Mitrobate & de ſon fils (1), & par l'aſſaſſinat de ceux que je lui ai envoyés pour lui ordonner de comparoître devant moi ? Une pareille inſolence

(1) Mitrobate & ſon fils étoient les deux Perſes de diſtinction qu'avoit fait périr Orétès.

n'eſt pas ſupportable. Avant donc qu'il ſe permette des attentats d'une plus grande conſéquence pour cet empire, il faut le prévenir, & lui faire ſubir la mort qu'il mérite. ——

Trente-deux ſeigneurs s'offrirent pour exécuter le coup, & le ſort tomba ſur Bagée, fils d'Artonte, qui réuſſit à faire égorger Orétès par ſes propres gardes.

Quelque temps après, Darius étant à la chaſſe, ſe démit le pied. Les chirurgiens, qu'il avoit auprès de lui, le traiterent fort mal, ils ne firent que le mettre dans un état plus fâcheux & rendre la douleur plus violente. On lui parla d'un certain Démocede, médecin de Crotone, qui s'étoit attaché à Polycrate, & qu'on avoit pris parmi les eſclaves d'Orétès. Démocede le guérit promptement & parfaitement. Il fut récompenſé comme il pouvoit l'être par un roi riche & libéral, à qui il venoit de rendre la faculté de marcher. Les richeſſes dont il étoit comblé en Perſe, & la confiance que lui témoignoit le prince, ne lui firent pas oublier ſa patrie. Il deſiroit d'y retourner & en cherchoit l'occaſion, qui ſe préſenta. Il guérit la reine Atoſſe d'un ulcere au ſein, à condition qu'elle engageroit Darius à l'envoyer en Grece avec quelques-uns des principaux Perſes pour reconnoître le pays. Son deſſein étoit de leur échapper & de retourner

dans ſa ville. Atoſſe n'oublia pas ce qu'elle avoit promis à Démocede, & lorſqu'elle ſe trouva ſeule avec Darius :

Entret. de Darius avec Atoſſe, ſa femme.

Quoi, prince, lui dit-elle, avec des forces auſſi conſidérables tu reſtes oiſif, ſans te mettre en peine d'étendre ton pouvoir & d'ajouter à ton empire de nouveaux peuples ? Un jeune monarque, poſſeſſeur de biens immenſes, doit ſe ſignaler par des actions qui faſſent connoître à ſes ſujets que c'eſt un homme qui leur commande. Il t'importe d'entreprendre quelque expédition, pour que les Perſes apprennent qu'ils ont à leur tête un prince courageux ; & de plus, pour que l'occupation & les fatigues de la guerre leur ôtent l'envie de ſe ſoulever contre toi. Signale-toi donc par quelque exploit, tandis que tu es dans la fleur de l'âge. Si l'eſprit ſe fortifie avec le corps, il vieillit avec lui, & s'appeſantiſſant il devient inhabile aux grandes entrepriſes.

Ainſi parla Atoſſe à Darius, par le conſeil de Démocede ; le monarque lui fit cette réponſe :

Princeſſe, ce que tu viens de me dire, je me ſuis propoſé de le faire ; j'ai réſolu de porter mes armes chez les Scythes, en faiſant conſtruire ſur la mer un pont qui joigne les deux continens, & ce projet ne tardera pas à s'exécuter.

Non, prince, reprit Atoſſe, ne commence point

par les Scythes qui ſeront à toi quand tu voudras: marche d'abord contre la Grece. J'ai ſouvent entendu parler de ce pays; je ſerois flattée de me voir ſervie par des captives de Lacédémone, d'Argos, d'Athenes & de Corinthe. Tu as un homme qui eſt plus propre que perſonne à te donner toutes les inſtructions néceſſaires ſur les différens peuples de cette région; c'eſt celui qui a guéri ton pied.

Puiſque tu veux, lui repliqua Darius, que je commence par les Grecs, il me ſemble qu'il eſt à propos, avant tout, d'envoyer quelques Perſes avec l'homme que tu dis, pour reconnoître le pays & les forces de la Grece; afin que, ſur le rapport fidele qui m'en ſera fait, je puiſſe les attaquer plus sûrement. ——

Dès que le jour fut venu, Darius manda quinze des premiers ſeigneurs de la Perſe, & les envoya avec Démocede pour reconnoître le pays & les forces de la Grece, en leur recommandant ſurtout de lui ramener ſon médecin (1). Les Perſes ne purent pas aller bien loin, parce que Démocede

(1) On voit ici combien les Grecs étoient attachés à leur patrie: Démocede préfere le ſéjour de ſa petite ville de Crotone à tout l'or & à toute la faveur d'un grand monarque.

s'échappa d'eux, & retourna à Crotone dont ils ne purent jamais l'arracher.

La premiere des villes, tant grecques que barbares, que prit Darius, fut Samos; & voici à quel ſujet. Lorſque Cambyſe alloit faire la guerre en Egypte, pluſieurs Grecs l'y ſuivirent. Il y avoit parmi eux un nommé Syloſon, fugitif de Samos, frere de Polycrate. Il ſe promenoit un jour dans Memphis avec un manteau d'écarlate dont il étoit enveloppé : Darius, qui étoit alors un des gardes de Cambyſe, & qui ne jouiſſoit pas d'une très-grande conſidération, eut envie de ce manteau, & alla demander à Syloſon s'il le vouloit vendre. Syloſon s'étant apperçu que Darius en avoit une extrême envie, lui dit, comme inſpiré par quelque dieu, qu'il ne le vendroit pas pour tout l'or qu'il voudroit lui en donner; mais que, puiſqu'il le deſiroit, il lui en faiſoit préſent de bon cœur. Darius le remercia de ſon honnêteté & prit le manteau : pour Syloſon, il penſa que c'étoit une perte qu'il avoit faite. Mais dès que ce Samien ſut que le ſceptre de Perſe étoit entre les mains de celui auquel il avoit donné un manteau en Egypte, il accourut à Suze, ſe préſenta à la porte du palais, & dit qu'il vouloit parler au prince, qu'il lui avoit rendu autrefois un bon office.

Entret. de Sy- On ne manqua pas d'avertir Darius qui fut ſur-

pris de ce qu'on venoit lui annoncer : Et quel eſt le Grec, ſe dit-il à lui-même, qui ſe vante de m'avoir rendu un bon office ? à qui d'entre eux aurois-je obligation, moi qui ſuis nouvellement monté ſur le trône ? à peine en ai-je encore vu dans mon palais. Je ne ſache pas avoir jamais rien reçu d'un Grec. Cependant, dit-il à ſon introducteur, fais entrer cet homme, afin que je ſache ce qu'il veut dire. Lorſque Syloſon eut été introduit, les interpretes du roi lui demanderent qui il étoit, & comment il avoit rendu un bon office au prince. Syloſon leur conta l'hiſtoire du manteau qu'il avoit autrefois donné à Darius. Le monarque reconnoiſſant la perſonne & le ſervice qu'il en avoit reçu : O le plus généreux des hommes, s'écria-t-il, c'eſt donc toi qui m'as fait un préſent lorſque je n'avois encore aucune puiſſance. Quoique tu m'aies donné peu de choſe, je t'en ſais autant de gré que ſi tu me faiſois aujourd'hui les dons les plus magnifiques. Je te donne pour ton manteau une grande quantité d'or & d'argent, afin que tu ne te repentes pas d'avoir obligé Darius, fils d'Hyſtape. Prince, repliqua Syloſon, je ne te demande ni or ni argent : donne-moi Samos ma patrie, quand tu l'auras délivrée d'oppreſſion. Depuis la mort de Polycrate mon frere, tué par Orétès, c'eſt un de ceux à qui Polycrate avoit donné ſa confiance qui y domine. Rends-moi

Syloſon avec Darius.

Samos, je t'en prie, mais ſans qu'elle ſoit ſaccagée, ſans qu'il en coûte de ſang. ——

Dariùs lui accorda ſa demande, & chargea Otane, un des ſept libérateurs de la Perſe, de s'embarquer pour Samos avec une armée. Méandrie s'en étoit rendu ſouverain depuis la mort de Polycrate, qui, à ſon départ, lui en avoit donné le gouvernement. Il avoit voulu d'abord la rendre libre. Dès qu'on eut apporté la nouvelle de la mort de Polycrate, il fit dreſſer un autel à Jupiter libérateur, déſigna à l'entour un temple, & ayant fait aſſembler les citoyens, il leur tint ce diſcours :

Diſcours de Méandrie aux habitans de Samos.

Habitans de Samos, vous le ſavez, le ſceptre & la toute-puiſſance de Polycrate ont été remis entre mes mains ; je pourrois maintenant exercer ſur vous la domination ſouveraine : mais autant qu'il ſera en moi, je ne ferai pas ce que je condamne dans autrui. Je n'ai jamais approuvé que Polycrate s'érigeât en maître de ſes égaux, & je n'approuverai jamais qu'un autre ſe permette la même injuſtice. Polycrate a accompli ſa deſtinée ; je vous remets le commandement, & je vous conſeille de vivre dans l'égalité républicaine. La ſeule récompenſe que je vous demande pour vous avoir rendus libres, c'eſt que vous trouviez bon qu'on me donne ſix talens ſur les tréſors de Poly-

crate, & que, comme j'ai bâti le temple de Jupiter libérateur, le ſacerdoce en demeure pour toujours à moi & à mes deſcendans. ——

Ainſi parla Méandrie : mais voyant qu'on animoit contre lui les Samiens, & croyant que, s'il abandonnoit la puiſſance ſouveraine, un autre s'en ſaiſiroit peut-être à ſa place, il réſolut de ne pas s'en deſſaiſir, & il ſe retira dans la citadelle où il ſe fortifia. Ce fut dans ces circonſtances que les Perſes arriverent à Samos où ils reconduiſoient Syloſon. Perſonne d'abord ne leur réſiſta ; & Méandrie paroiſſoit diſpoſé à abandonner l'île de Samos. Mais excité par un de ſes freres, il attaqua les Perſes, qui n'emporterent l'île qu'après beaucoup de ſang répandu, & ne purent la livrer à Syloſon que dépeuplée & preſque déſerte. Méandrie s'enfuit ſur un vaiſſeau, emportant avec lui des richeſſes immenſes.

Tandis que l'armée navale ſe tranſportoit à Samos, les Babyloniens ſe révolterent, & obligerent Darius d'aller aſſiéger leur ville avec toutes ſes forces. Le ſiege paroiſſoit devoir traîner en longueur, parce que les Babyloniens avoient amaſſé tout ce qui étoit néceſſaire pour le ſoutenir long-temps. Zopyre, un des principaux Perſes, voulant aſſurer la priſe de Babylone & plaire au monarque, forma de lui-même la réſo-

lution étrange de ſe découper le viſage, & de paſſer tout défiguré chez les ennemis, ſans s'embarraſſer de la difformité qui en réſulteroit pour la ſuite. S'étant donc coupé les cheveux, le nez, les oreilles, & déchiré tout le corps, il vint trouver Darius. Celui-ci ne put retenir ſon indignation en voyant un des premiers hommes de la Perſe ainſi maltraité, il s'élance de ſon ſiege, il demande d'un ton animé qui l'a ainſi défiguré, & ce qu'il avoit fait.

Diſcours de Zopyre à Darius, réponſe de Darius, & réplique de Zopyre.

Prince, lui dit Zopyre, perſonne que toi qui es revêtu de la ſuprême puiſſance, n'eût pu me traiter de la ſorte. Ce n'eſt pas une main étrangere qui m'a mis dans cet état, c'eſt moi-même, ne pouvant ſouffrir que les Aſſyriens inſultent plus long-temps aux Perſes.

O le plus miſérable des hommes, reprit le monarque, tu cherches à couvrir d'un beau voile une action honteuſe, quand tu dis que tu t'es auſſi indignement outragé toi-même à cauſe des ennemis que nous aſſiégeons. Inſenſé, les Aſſyriens ſe rendront-ils plutôt parce que tu t'es mutilé & lacéré de ta propre main? ne faut-il pas avoir perdu la raiſon pour s'être déchiré auſſi cruellement?

Prince, repliqua Zopyre, ſi je t'euſſe communiqué mon deſſein, tu ne m'aurois jamais permis

de me traiter comme tu vois; je n'ai donc pris conſeil que de moi-même. Il ne tiendra plus qu'à toi de prendre Babylone. Je m'approcherai des murs dans l'état où je ſuis, comme ſi j'étois fugitif; je dirai aux Aſſyriens que c'eſt toi qui m'as fait ces indignités, & je m'imagine que, ſi je le leur perſuade, je n'aurai point de peine à obtenir qu'ils me mettent à la tête d'une partie de leurs troupes. Dix jours après que je ſerai entré dans la ville, fais placer à la porte de Semiramis mille hommes de ceux dont la perte t'eſt indifférente. Sept jours après fais en mettre deux mille autres à celle des Ninivites. Tu laiſſeras écouler vingt jours, après leſquels tu feras avancer d'autres hommes au nombre de quatre mille vers la porte des Chaldéens. Tu ne feras prendre aux uns & aux autres que des épées pour toute arme. Après quoi laiſſant encore paſſer vingt jours, fais marcher toute ton armée vers la ville pour donner un aſſaut général; mais place ſur-tout les Perſes vers les portes Bélides & Ciſſiennes. Je ne doute pas que les Babyloniens, après les exploits par leſquels je me ſerai ſignalé à leur ſervice, ne me confient, entre autres choſes, les clefs de ces deux portes. Alors ce ſera aux Perſes & à moi d'avoir ſoin du reſte, & d'achever l'entrepriſe. ——

Zopyre exécuta ſon deſſein : tout réuſſit comme

il l'avoit projetté, la ville fut priſe; &, ſans parler des autres récompenſes, elle lui fut donnée pour en jouir le reſte de ſa vie. Darius admiroit l'action de Zopyre, qui néanmoins cauſe plus d'horreur que d'admiration, & il diſoit ſouvent qu'il eût mieux aimé un Zopyre ſain & entier, que de prendre encore vingt Babylones.

LIVRE IV.

LA plus grande partie de ce quatrieme livre eſt employée à décrire la Scythie & les nations voiſines, la Lybie & les colonies grecques qui y étoient établies. On y voit l'étendue de ces contrées, les fruits qu'elles produiſent, les animaux qu'elles nourriſſent, les fleuves qui les arroſent, les nations diverſes & les différens peuples qui les habitent, leur maniere de vivre, leurs loix, leurs uſages & leurs coutumes. Les Perſes firent une expédition dans la Scythie & dans la Lybie. L'expédition de la Lybie termine le livre, & fut faite ſous le commandement d'Aryandès, gouverneur d'Egypte, pour venger la querelle de Phérétime, princeſſe de Cyrene, dont les Barcéens avoient aſſaſſiné le fils. Barcée fut priſe, & Phérétime ſe vengea ſur les habitans du meurtre de ſon fils Arcéſilas avec une cruauté ſans exemple.

L'expédition de la Scythie commence le livre, & fut faite par Darius en perſonne, pour ſe venger des Scythes qui s'étoient autrefois jettés dans la Médie, & avoient poſſédé pendant vingt-huit ans l'empire de l'Aſie, dont les Mèdes étoient auparavant en poſſeſſion. Chaſſés enfin par ceux-ci, ils voulurent retourner dans leur pays; mais une

armée formidable vint à leur rencontre & leur barra le chemin. Elle étoit compoſée de jeunes gens nés du mariage de leurs femmes avec leurs eſclaves. Les eſclaves des Scythes étoient ordinairement aveugles : ces peuples crevoient les yeux à leurs priſonniers, & ils s'en ſervoient pour extraire & battre le lait qui faiſoit leur principale nourriture. Il ſe donna pluſieurs combats où les Scythes ne purent avoir aucun avantage. Enfin, après beaucoup de ſang répandu, un d'entre eux leur dit :

Diſc. d'un Scythe à ſes compagnons.

Quelle eſt notre folie, braves compagnons ; de combattre en regle contre nos eſclaves ? Une partie des nôtres ne peuvent être tués ſans que nos forces diminuent ; ſi nous tuons nos ennemis, nous diminuons le nombre de nos ſerviteurs. Laiſſons nos arcs & nos fleches, & allons à leur rencontre armés chacun d'un fouet. Tant qu'ils nous voient avec des armes, ils s'imaginent qu'ils ſont nés nos égaux : mais, lorſqu'ils nous verront le fouet à la main, ils ſe rappelleront qu'ils ſont nos eſclaves, & ſentant leur baſſeſſe, ils n'oſeront nous tenir tête. ——

Les Scythes ſuivirent ce conſeil qui eut un heureux ſuccès ; leurs ennemis prirent la fuite & ils rentrerent dans leur pays.

Ce fut contre ces peuples que Darius entreprit

de marcher : il fit de grands préparatifs pour une expédition qui fut inutile & qui auroit pu lui être funeſte. En vain Artabane, ſon frere, lui repréſenta qu'il alloit faire la guerre à des peuples pauvres, qui n'habitoient point de maiſons & ne cultivoient point de terres ; il n'écouta que ſon deſir. Après avoir parcouru beaucoup de pays & ſubjugué dans ſa courſe les Getes, peuple de Thrace, il arriva au bord du Danube, le plus grand fleuve de Scythie. Il y fit conſtruire un pont pour le paſſage de ſes troupes. Il vouloit faire rompre le pont, & il avoit déja donné ſes ordres ; mais Choës, fils d'Erxandre, chef des Mityléniens, chercha à l'en diſſuader par ce diſcours :

Diſcours de Choës à Darius & réponſe de Darius.

Prince, puiſque tu portes tes armes dans une région où l'on ne voit ni ville habitée, ni terrein labouré, laiſſe ſubſiſter ce pont, & mets pour le garder ceux qui l'ont conſtruit. Alors, ſoit que rencontrant les Scythes, nous réuſſiſſions ſuivant nos deſirs, ou ſoit qu'ils échappent à notre pourſuite, nous aurons un paſſage aſſuré pour notre retour : non que je craigne que nous ſoyons défaits par ces peuples ; mais j'appréhende, ſi nous ne les rencontrons pas, que nous ne ſoyons obligés d'errer & de ſouffrir de la faim. On pourroit croire que c'eſt mon intérêt & le deſir de

reſter ici qui me font parler de la ſorte ; je te déclare, prince, qu'en te donnant l'avis qui me ſemble le meilleur, je ſuis prêt à te ſuivre, & que je ne voudrois pas reſter en arriere.

Darius ſatisfait, lui répondit : Etranger Leſbien ; quand je ſerai retourné en Perſe, ne manque pas de te préſenter devant moi pour recevoir la récompenſe de ton ſage conſeil. ——

Après cela, prenant une courroie, il fit ſoixante nœuds, & ayant fait venir les chefs des Ioniens : Ioniens, leur dit-il, j'ai changé le deſſein que j'avois pris de rompre le pont. Prenez cette courroie & faites ce que je vais vous dire. Dès que vous me verrez parti pour marcher contre les Scythes, dénouez chaque jour un de ces nœuds. Si je ne ſuis pas revenu quand vous les aurez tous dénoués, & ſi je paſſe les ſoixante jours, vous pouvez vous en retourner dans votre pays. Mais, puiſque j'ai changé d'avis, gardez le pont juſqu'à ce temps, & employez tous vos ſoins pour le conſerver : c'eſt le plus grand ſervice que vous puiſſiez me rendre. ——

Diſcours de Darius aux Ioniens.

Lorſque Darius fut entré dans la Scythie, les Scythes ayant tenu conſeil entre eux, & voyant qu'ils n'étoient pas aſſez forts pour réſiſter au roi de Perſe, envoyerent des ambaſſadeurs aux nations

nations voiſines. Les rois de ces nations s'aſſemblerent pour délibérer ſur le parti qu'ils avoient à prendre ; les ambaſſadeurs Scythes vinrent les trouver & leur dirent :

Diſc. des ambaſſadeurs Scythes aux princes voiſins aſſemblés, & réponſe de ces princes.

Princes qui êtes ici aſſemblés, nous venons vous annoncer que Darius a ſoumis tous les peuples de l'autre continent, qu'il a paſſé dans le nôtre en faiſant conſtruire un pont ſur le Boſphore ; qu'après avoir ſubjugué les Thraces, il vient de faire un nouveau pont ſur le Danube, afin de réduire nos contrées ſous ſa domination. Vous ne devez donc pas reſter indifférens dans cette guerre, & nous laiſſer détruire par les Perſes. Il faut joindre toutes nos forces, & aller à leur rencontre. Si vous ne faites rien pour nous, nous nous verrons forcés d'abandonner notre pays, ou de nous rendre à compoſition : car enfin quel parti pouvons-nous prendre, ſi vous refuſez de nous ſecourir ? Ne vous flattez pas que votre ſort en devienne meilleur. Les Perſes ne marchent pas moins contre vous que contre nous, & n'ont pas envie, en bornant chez nous leurs conquêtes, de vous épargner. La conduite de Darius en eſt une preuve ſuffiſante. S'il eût marché contre nous ſeuls, dans le deſſein de ſe venger de ce que nous avions auparavant aſſujetti une partie de l'Aſie, il eût annoncé qu'il n'en vouloit qu'aux Scythes ;

& laiſſant les autres nations, il fût venu droit à nous. Mais entré dans ce continent, il traite avec douceur tous les peuples qui viennent ſe jetter à ſes piés : quant aux autres, tels que les Thraces & les Getes, nos voiſins, il les a aſſervis à ſon empire.

Les rois aſſemblés délibérerent ſur la demande des Scythes : quelques-uns furent d'avis de leur donner du ſecours ; les autres leur firent cette réponſe :

Si vous n'aviez pas porté les premiers la guerre chez les Perſes, nous croirions vos demandes juſtes, nous y ſouſcririons, & ferions avec vous cauſe commune. Mais vous étant jettés dans leur pays ſans nous conſulter, vous avez eu l'avantage tant que la fortune vous a été favorable ; ſecondés & animés par la même fortune, les Perſes viennent vous rendre la pareille. Pour nous qui ne leur fîmes alors aucune injure, nous ne voulons pas maintenant provoquer leurs armes. S'ils marchent contre nous, & s'ils commencent les hoſtilités, nous ſaurons nous défendre. Juſqu'à ce que nous les voyions paroître ſur nos frontieres nous reſterons tranquilles : car nous ne penſons pas que ce ſoit à nous que les Perſes en veulent, mais à ceux qui les ont attaqués injuſtement. ——

Comme le plus grand nombre des peuples voi-

ſins refuſoient du ſecours aux Scythes, ils prirent le parti de fuir devant les Perſes. Darius laſſé de les pourſuivre inutilement, envoya un cavalier à leur roi Indathyrſe, & lui fit dire :

Diſcours d'un cavalier de Darius au roi Indathyrſe, & réponſe d'Indathyrſe.

O le plus miſérable des hommes, pourquoi fuis-tu ſans ceſſe ? Si tu te crois en état de me tenir tête, que ne t'arrêtes-tu pour me préſenter la bataille ; ſinon, mettant fin à tes courſes, viens me trouver, apporte-moi la terre & l'eau (1) comme à ton ſeigneur & à ton maître.

Indathyrſe lui fit faire cette réponſe : Roi des Perſes, jamais la crainte ne me fit prendre la fuite, & ce n'eſt pas elle qui me fait fuir devant toi. Je ne fais rien maintenant que je ne faſſe durant la paix. Je veux bien te dire pourquoi je ne te préſente pas la bataille. Nous n'avons ni villes ni terres labourées dont nous appréhendions la priſe ou le pillage, & qui puiſſent nous forcer d'en venir à un combat. Si tu veux nous y contraindre, nous avons les ſépulcres de nos peres ; quand tu les auras trouvés, eſſaye de les outrager, & tu verras alors ſi nous ſavons combattre pour la ſépulture de nos ancêtres : mais nous ne combattrons point qu'une juſte raiſon ne

(1) Donner la terre & l'eau à quelqu'un, dans le langage des Perſes, c'étoit reconnoître ſa ſouveraineté.

nous y oblige. Voilà pour ce qui regarde la bataille. Quant au reſte, je ne connois pas d'autres maîtres & d'autres ſeigneurs, que Jupiter qui eſt un de mes ancêtres, & Veſta qui eſt la reine des Scythes. Au lieu de la terre & l'eau que tu me demandes, je t'enverrai des préſens convenables; & tu peux verſer des pleurs, puiſque tu as oſé te dire mon maître. ——

Les Scythes continuerent à faire la guerre en fuyant, haſardant quelquefois, avec leur cavalerie, de légeres eſcarmouches qui leur réuſſirent. L'armée Perſe commença à manquer de vivres, & elle fut bientôt réduite à la derniere extrémité. Cependant les Scythes qu'on avoit laiſſés à la garde du Palus-Méotide, & qui étoient chargés d'aller trouver les Ioniens, auxquels Darius avoit confié la garde du pont ſur le Danube, vinrent les ſolliciter de rompre ce pont, puiſque le nombre des jours que Darius avoit marqués étoit expiré. Ce monarque auroit péri avec toutes ſes troupes, ſi les Ioniens ſe fuſſent rendus aux deſirs des Scythes, & s'ils ne les euſſent pas éloignés en leur promettant de faire ce qu'ils demandoient. Juſqu'alors les Scythes avoient fui devant Darius; ce prince ſe crut alors obligé de fuir devant eux. Enhardis par quelques ſuccès, ils s'étoient préſentés devant les Perſes avec leur infanterie &

leur cavalerie, comme s'ils euſſent voulu livrer la bataille. Il fut décidé dans le conſeil de Darius, qu'on partiroit avec la fleur des troupes auſſi-tôt la nuit venue; qu'on allumeroit des feux dans le camp; qu'on y laiſſeroit les ânes pour épouvanter par leurs cris les chevaux des Scythes; qu'on y laiſſeroit encore les malades & les ſoldats qu'on ne ſe ſoucioit pas de perdre; & que trompant en même temps & les ennemis & les malheureux qu'on abandonnoit, on prendroit ſon chemin vers le Danube avec toute la diligence poſſible. Lorſque le jour parut, ceux qui étoient reſtés dans le camp ne pouvant plus douter que Darius ne les eût abandonnés, tendirent les mains aux Scythes, & leur dirent tout ce qui étoit arrivé. Auſſi-tôt les Scythes ſe mirent en devoir de pourſuivre les Perſes, & de marcher vers le Danube. Comme ils connoiſſoient mieux les chemins, & qu'ils étoient armés plus légerement, ils ne rencontrerent pas l'ennemi, & arriverent les premiers ſur les bords du fleuve. Ils parlerent ainſi aux Ioniens qui gardoient le pont:

Diſcours des Scythes aux Ioniens.

Ioniens, puiſque le nombre de jours que vous deviez reſter en ce lieu eſt paſſé, vous avez tort d'y demeurer plus long-temps. Si la crainte vous y a retenus juſqu'ici, rompez maintenant le pont & retirez-vous au plutôt. Satisfaits d'être libres,

rendez-en graces aux dieux & aux Scythes. Nous allons traiter de telle ſorte celui qui auparavant ſe diſoit votre maître, qu'il ne ſera plus en état de faire la guerre à perſonne. ——

Les Ioniens ayant mis la choſe en délibération; Miltiade (1), Athénien, prince de la Querſoneſe dans l'Helleſpont, étoit d'avis de ſuivre le conſeil des Scythes, & de rendre la liberté à l'Ionie: mais Hiſtiée, prince de Milet, fut d'un avis contraire, & le plus grand nombre ſe rangea de ſon opinion. On crut qu'il étoit à propos de commencer à rompre le pont pour donner le change aux Scythes; & Hiſtiée leur dit au nom des Ioniens:

Rép. d'Hiſtiée aux Scythes, au nom des Ioniens.

Scythes, vous venez nous donner un bon conſeil, & vous nous preſſez avec raiſon de l'exécuter. Vous nous indiquez la meilleure voie que nous puiſſions prendre; nous ſerons fideles à la ſuivre. Vous nous voyez déja occupés à rompre le pont; nous le ferons avec d'autant plus d'ardeur, que nous deſirons d'être enfin libres. Mais tandis que nous agiſſons de notre côté, il eſt à propos que du vôtre vous cherchiez les Perſes, & que

(1) C'eſt le Miltiade qui, de retour dans Athenes ſa patrie, ſe rendit célebre par la victoire de Marathon.

vous vous vengiez vous & nous comme il convient, quand vous les aurez rencontrés.

Les Scythes crurent encore les Ioniens, & ſe retirerent pour aller chercher les Perſes. Ils ſe tromperent de nouveau dans leurs ſpéculations, & prirent par une autre route. Darius ayant échappé aux Scythes, grace à Hiſtiée, repaſſa le Danube, prit ſon chemin par la Thrace, ſe tranſporta en Aſie ſur ſes vaiſſeaux, & laiſſa en Europe, avec quatre-vingt mille hommes de guerre, Mégabaſe, capitaine diſtingué, dont il faiſoit une grande eſtime.

LIVRE V.

LORSQUE Darius eut repaſſé l'Helleſpont, & qu'il fut arrivé à Sardes, il voulut récompenſer le ſervice qu'il avoit reçu d'Hiſtiée, & le conſeil que lui avoit donné Coës. Il accorda à l'un qui étoit déja prince de Milet, la propriété du territoire de Myrcine dans le pays des Edons, où il vouloit bâtir une ville; & à l'autre la principauté de Mitylene ſa patrie. Mégabaſe, qu'il avoit laiſſé en Europe avec une puiſſante armée, ſubjugua les Périnthiens, les Pannoniens, & preſque tous les peuples de la Thrace, vaſte contrée dont Hérodote fait connoître, en peu de mots, les principaux peuples. Il envoya juſqu'en Macédoine demander, au nom du prince, la terre & l'eau, c'eſt-à-dire, un aveu de ſoumiſſion & d'obéiſſance qu'on n'oſa point lui refuſer; il repaſſa l'Helleſpont, & arriva couvert de gloire à Sardes, où il apprit que Darius avoit permis à Hiſtiée de bâtir une ville ſur le territoire de Myrcine. Il va trouver le roi, & lui dit:

Diſcours de Mégabaſe à Darius.

Prince, qu'as-tu fait en permettant à un Grec, à un homme habile & entreprenant, de bâtir une ville dans la Thrace, dans un pays où il y a des mines d'argent, quantité de bois de conſtruction

& propre à faire des rames ; dans un pays environné d'une infinité de peuples grecs & barbares, qui, trouvant un chef propre à les conduire, exécuteront aveuglément tous ſes ordres ? Empêche donc qu'il ne continue ſon entrepriſe, de peur que tu ne te voies bientôt engagé dans une guerre contre tes propres ſujets. Emploie des moyens de douceur pour que, renonçant à ſon deſſein, il revienne près de toi ; & alors fais enſorte qu'il ne retourne plus en Grece. ——

Mégabaſe, dont l'eſprit liſoit dans l'avenir, n'eut pas de peine à perſuader Darius. Ce prince dépêcha donc auſſi-tôt à Hiſtiée, & lui fit porter ces paroles :

Hiſtiée, je ne pourrois trouver un homme plus attaché que toi à ma perſonne, ni plus zélé pour mes affaires. Je m'en ſuis convaincu moins par des diſcours que par des effets. Comme je médite de grands deſſeins, reviens au plutôt pour que je puiſſe te les communiquer. —— Diſcours d'un envoyé de Darius à Hiſtiée.

Hiſtiée ajouta foi à ces paroles, & tenant à un grand honneur d'être conſeiller du prince, il ſe rendit à Sardes en diligence. Dès qu'il fut arrivé, Darius lui dit :

Hiſtiée, du moment où je ſuis revenu de Scythie, & que je t'ai perdu de vue, j'ai eu la plus grande Diſc. de Darius à Hiſtiée.

envie de te revoir, & de m'entretenir avec toi : c'eſt la raiſon pour laquelle je t'ai mandé. Je ſais qu'un ami prudent & fidele eſt la plus précieuſe richeſſe : or, d'après des ſervices ſolides, je puis rendre témoignage à ta prudence & à ta fidélité. Tu as donc bien fait de revenir. Voici ce que je te propoſe : laiſſe-là Milet, & la ville que tu viens de bâtir en Thrace ; ſuis-moi à Suze. Partageant mes honneurs & mes plaiſirs, tu mangeras à ma table, tu ſeras mon conſeiller & mon confident. ——

Darius marcha donc du côté de Suze, menant Hiſtiée avec lui, & il donna le gouvernement de Sardes à Artapherne, ſon frere de pere. Naxe étoit alors la plus riche & la plus opulente de toutes les îles ; & la ville de Milet étoit en ce même temps plus floriſſante qu'elle n'avoit jamais été ; on la regardoit comme l'ornement de l'Ionie. Quelques citoyens des plus riches de Naxe, en ayant été bannis, ſe retirerent à Milet, qui étoit gouvernée par Ariſtagoras, gendre & couſin de cet Hiſtiée que Darius retenoit à Suze. Les particuliers de Naxe, refugiés à Milet, prierent Ariſtagoras, en qualité d'anciens hôtes d'Hiſtiée, de leur donner des troupes pour tâcher de retourner dans leur patrie. Ariſtagoras s'imaginant qu'il pourroit dominer dans Naxe, ſi ceux qui en avoient été chaſſés y pouvoient rentrer par ſon

moyen, leur dit que par lui-même il n'avoit pas de forces ſuffiſantes pour les ſervir, mais qu'il pourroit obtenir de puiſſans ſecours d'Artapherne, frere de Darius, ſon ami, qui commandoit ſur toutes les côtes maritimes de l'Aſie. Les citoyens de Naxe approuverent cette idée, & s'engagerent même à fournir à l'entretien des troupes. Ariſtagoras ſe rendit donc à Sardes, & parla en ces termes au frere de Darius :

Diſc. d'Ariſtagoras à Artapherne, & réponſe d'Artapherne.

Artapherne, l'île de Naxe, ſans être fort étendue, eſt auſſi belle que fertile, riche en argent & en eſclaves, & voiſine de l'Ionie. Je te conſeille donc de faire marcher des troupes de ce côté-là, & de rappeller dans Naxe les citoyens qui en ont été bannis. Si tu ſuis ce conſeil, je te remettrai des fonds conſidérables que j'ai entre les mains, outre ceux qu'on te donnera pour la ſubſiſtance de ton armée : car il eſt juſte que nous fourniſſions à la dépenſe, puiſque nous t'aurons fait venir. Tu enrichiras donc le tréſor du roi, & tu ajouteras à ſes poſſeſſions l'île de Naxe, avec celles qui en dépendent (1), Paros, Andros, & les autres

(1) *Qui en dépendent.* Les autres Cyclades n'étoient pas ſoumiſes à l'île de Naxe ; mais celle-ci étoit la plus conſidérable, la plus accréditée, & ſa priſe entraînoit celle des autres. *M.* LARCHER.

Cyclades. De-là tu n'auras pas beaucoup de peine à t'emparer de l'Eubée, cette île puiſſante & riche, qui n'eſt pas moindre que l'île de Cypre, & dont il eſt facile de ſe rendre maître. Cent vaiſſeaux ſuffiront pour toutes ces conquêtes.

Tu ne me parles, en effet, lui répondit Artapherne, que pour l'avantage & la grandeur du prince. Ton conſeil eſt bon dans toutes ſes parties; je n'y trouve à redire que le nombre des vaiſſeaux. Tu auras le double de ce que tu demandes dès que le printemps ſera venu. Mais il faut que je communique ton projet au monarque, & que j'aie ſon agrément. ——

Artapherne ayant obtenu l'agrément de Darius, fit équipper deux cents vaiſſeaux, & armer un grand nombre tant de Perſes que d'alliés, auxquels il donna pour chef Mégabate, Perſe de la maiſon des Achéménides. L'entrepriſe étoit bien concertée & auroit réuſſi; mais elle manqua par le dépit de Mégabate, qui, ayant eu une conteſtation avec Ariſtagoras, fit avertir ſecrettement les habitans de Naxe. Ceux-ci prirent ſi bien toutes leurs précautions, & firent de ſi bons préparatifs, qu'il fut impoſſible de la réduire.

Ariſtagoras retourna à Milet, cherchant de nouvelles occaſions pour remuer. Il ne tarda pas à s'en préſenter une. Hiſtiée ſouffroit impatiemment

de languir dans Suze à la ſuite du monarque : cette vie lui paroiſſoit triſte, ennuyeuſe, & fort peu utile à ſes intérêts. Il eſpéroit repaſſer la mer, s'il engageoit Ariſtagoras à tramer une révolte. Comme tous les chemins étoient fermés, il lui fit ſavoir de ſes nouvelles par le moyen le plus ſingulier peut-être qu'ait imaginé l'induſtrie humaine. Il fit raſer la tête d'un de ſes plus fideles ſerviteurs, y imprima des caracteres, le tint près de lui juſqu'à ce que ſes cheveux fuſſent un peu revenus, & l'envoya en diligence à Milet, ſans le charger d'un autre ordre que de ſe faire raſer la tête par Ariſtagoras, dès qu'il ſeroit arrivé. Ariſtagoras ſervit Hiſtiée comme il le deſiroit. Il ſe révolta ouvertement contre Darius, & pour que les Miléſiens le ſuiviſſent plus volontiers dans ſa rébellion, il établit dans Milet le gouvernement démocratique. Il engagea les autres villes d'Ionie à ſuivre l'exemple de la ſienne ; & voulant ſe fortifier par une alliance conſidérable, il partit lui-même en ambaſſade pour Lacédémone. L'hiſtorien s'arrête un peu pour montrer l'état actuel de Sparte, dont nous avons dit plus haut qu'elle étoit gouvernée par les loix de Lycurgue. Elle avoit alors pour roi Cléomene, qui paſſoit déja pour inſenſé, & qui ſe tua dans un accès de ſa fureur. Son frere Doriée, qui avoit beaucoup de mérite, ne pouvant ſouffrir d'être ſubordonné à

Cléomene, partit avec des troupes pour aller s'établir ailleurs & périt dans ſon entrepriſe. Ariſtagoras, arrivé à Lacédémone, alla trouver Cléomene avec une carte géographique, & lui adreſſa ce diſcours :

Diſc. d'Ariſtagoras à Cléomene.

Cléomene, ne ſois pas étonné de mon empreſſement à me rendre ici ; cette ardeur eſt bien naturelle. Ce doit être une grande honte & une peine extrême pour nous tous, & pour vous principalement qui êtes les premiers des Grecs, de voir les Ioniens dans la ſervitude. Je vous conjure donc, par les dieux de la Grece, de mettre en liberté les Ioniens vos parens & vos freres. L'entrepriſe n'eſt pas difficile. Les Barbares ne ſont pas de grands guerriers ; & votre courage vous a acquis toute la gloire qu'on peut acquérir par les armes. Les Perſes ne ſe ſervent dans les batailles que de l'arc, & de courts javelots ; ils viennent au combat avec de longues tuniques & la tiare en tête (1). On peut les vaincre aiſément dans une pareille armure. Au reſte, ils poſſedent plus de

(1) *De longues tuniques.* Le mot grec ne ſignifie pas proprement tuniques, mais de larges culottes qui deſcendoient preſque juſqu'à la cheville du pié. *La tiare.* Le mot grec ſignifie la crête d'un coq, & ſe prend auſſi pour la tiare ou coëffure des Perſes. Le roi ſeul portoit la tiare droite.

biens, ils ont plus d'or & d'argent, plus d'étoffes diverſes, plus de chevaux, de beſtiaux & d'eſclaves, que tous les autres peuples enſemble. Toutes ces richeſſes ſeront à vous ſi vous le voulez. Leurs pays ſont contigus, comme je vais vous le montrer ſur une carte que j'ai apportée avec moi. Les Ioniens, vous le voyez, ſont voiſins des Lydiens dont le pays abonde en fruits & ſur-tout en mines d'argent. La Lydie confine à la Phrygie, pays le plus fertile que je connoiſſe & le plus riche en troupeaux. Ici, les Phrygiens, qui avoiſinent les Cappadociens que nous nommons Syriens. Ces derniers, comme vous voyez, ſont près des Ciliciens, qui s'étendent juſqu'à la mer où eſt l'île de Cypre, & paient chaque année au prince un tribut de cinq cents talens. Les Ciliciens touchent les Arméniens, qui ſont riches en bétail, & ont pour voiſins les Matiènes, leſquels ont pour frontiere la Ciſſie, où eſt ſituée la ville de Suze, proche du fleuve Choaſpe. Suze eſt la demeure du grand roi; c'eſt-là où ſont tous ſes tréſors : ſi vous prenez cette ville, vous pourrez avec aſſurance le diſputer pour les richeſſes à Jupiter même. Il ne s'agit pas maintenant de combattre pour un pays d'une modique étendue ou peu fertile, pour un terrein étroit & reſſerré, comme quand vous combattez contre les Meſſeniens qui ſont vos égaux, ou contre les peuples

d'Arcadie & d'Argos, qui n'ont ni or ni argent pour leſquels on s'expoſe volontiers aux plus grands périls. Mais lorſque vous pouvez ſans peine conquérir toute l'Aſie, chercherez-vous une autre occaſion pour ſignaler votre bravoure ? —

Cléomene demanda trois jours pour lui répondre, au bout deſquels ayant ſu d'Ariſtagoras lui-même qu'il y avoit trois mois de chemin de Sparte à Suze, il lui ordonna de ſe retirer au plutôt, parce que, diſoit-il, il n'y avoit pas de raiſon de propoſer à ſa patrie d'aller porter ſi loin des ſecours. Hérodote explique lui-même fort en détail la route de Sparte à Suze, & montre qu'il y avoit réellement trois mois de chemin.

Les propoſitions d'Ariſtagoras n'ayant pas été bien reçues à Lacédémone, il ſe rendit à Athenes. Cette république venoit d'être délivrée de ſes tyrans, comme l'hiſtorien l'explique dans une longue digreſſion, où il donne des détails curieux pour ces temps-là, ſur les Piſiſtratides; ſur Harmodius & Ariſtogiton, meurtriers d'Hipparque, un des tyrans; ſur la famille des Alcméonides, dont étoit Cliſthene qui partagea le peuple en dix tribus. Lorſque les Athéniens eurent ſecoué le joug de la tyrannie, ils remporterent pluſieurs victoires & acquirent une grande puiſſance. Lacédémone vit d'un œil jaloux ſa proſpérité, & ſouffrant

ſouffrant avec peine qu'Athenes fût moins diſpoſée à lui obéir que lorſqu'elle étoit dominée par des maîtres, elle ſe repentit d'avoir travaillé elle-même à la délivrer de ſes tyrans. Les Lacédémoniens réſolurent donc de faire revenir Hippias, fils de Piſiſtrate, qui s'étoit retiré à Sigée, ville de l'Helleſpont. Lorſqu'il fut arrivé, ils firent aſſembler les députés des peuples alliés, & leur parlerent en ces termes :

Diſcours des Lacédémoniens dans le conſeil des peuples alliés.

Braves alliés, nous reconnoiſſons maintenant que nous avons fait une faute. Trompés par de faux oracles, nous avons obligé de ſortir de leur patrie des hommes qui nous étoient dévoués, & qui s'engageoient à nous en faire hommage. Sans conſidérer notre véritable intérêt, nous avons remis le gouvernement des affaires entre les mains d'un peuple ingrat, qui, tiré par nous d'oppreſſion, fier de la liberté dont il nous eſt redevable, nous a chaſſés de ſa ville avec outrage, nous & notre prince, & qui, voyant augmenter ſes forces, devient plus orgueilleux. Les Béotiens & les Chalcidiens le ſavent & l'ont appris à leurs dépens ; d'autres le ſauront bientôt, pour peu qu'ils choquent cette république ſuperbe. Puis donc que nous avons fait une faute en délivrant le peuple d'Athenes, travaillons aujourd'hui tous enſemble à le remettre ſous le joug. Nous avons appellé Hippias, & nous

vous avons assemblés, afin que, réunissant nos forces & agissant d'un commun accord, nous le remenions dans ses états & lui rendions ce que nous lui avions ravi. ——

Ainsi parlerent les Lacédémoniens; mais les alliés témoignerent par leur silence qu'ils n'approuvoient pas ce qui venoit d'être proposé. Sosiclès, de Corinthe, plus hardi que les autres, parla de la sorte :

Discours du Corinthien Sosiclès dans le même conseil.

Le ciel sera donc au-dessous de la terre & la terre au-dessus du ciel, les hommes habiteront sous les eaux & les poissons dans les villes, puisque des Lacédémoniens, ruinant l'égalité dans les républiques, veulent y établir la tyrannie, puissance la plus injuste & la plus funeste. Si vous trouvez si raisonnable que les villes soient assujetties à un seul homme, commencez par vous donner un maître à vous-mêmes, & engagez les autres à suivre votre exemple. Mais vous qui, remplis d'aversion pour les tyrans, travaillâtes toujours à les éloigner de Sparte, vous voulez que vos voisins gémissent sous le joug de la tyrannie? Si vous l'aviez éprouvée comme les Corinthiens, & que vous eussiez appris à la connoître par expérience, vous ouvririez, sans doute, à présent de meilleurs avis. Corinthe, trop long-temps

assujettie à des tyrans, en a été enfin délivrée par la faveur des dieux (1). Nous avons donc peine à concevoir que vous vouliez faire rentrer Hippias dans Athenes, & nous sommes encore plus surpris des propositions que vous nous faites. Ainsi, invoquant les dieux de la Grece, nous les prions de vous ôter la pensée d'assujettir des républiques à des tyrans; si vous persistez dans votre dessein, & que, contre toute justice, vous vouliez rétablir Hippias, sachez que les Corinthiens n'y consentiront jamais. ——

Les autres alliés ayant entendu le discours de Soscléès, parlerent plus librement; ils se rangerent hautement de son opinion, & conjurerent les Lacédémoniens de ne rien entreprendre contre une ville grecque. Quant à Hippias, piqué du mauvais succès de son voyage, il retourna en Asie, & fit tous ses efforts pour rendre les Athéniens odieux à Artapherne, pour faire tomber la ville d'Athenes sous la puissance de Darius. Artapherne signifia aux Athéniens de recevoir Hippias; sinon, qu'ils encourroient la haine du monarque,

(1) Il y a ici dans Hérodote une très-longue narration que j'ai cru devoir omettre. Soscléès expose la maniere dont la tyrannie s'étoit établie dans Corinthe, & les violences commises par les tyrans.

& riſqueroient de ſe perdre : mais les Athéniens aimerent mieux ſe déclarer ennemis des Perſes, que de ſubir de nouveau le joug de la tyrannie.

Ce fut dans ces circonſtances qu'Ariſtagoras ſe rendit à Athenes. Il ſe préſenta au peuple, & lui propoſa de faire la guerre aux Perſes. Il montra combien il étoit facile de vaincre de tels ennemis, les grands avantages qu'on pouvoit tirer de la victoire : il ajouta que les Miléſiens étoient originaires d'Athenes, & qu'il étoit juſte que les plus puiſſans tiraſſent les plus foibles de l'oppreſſion. En un mot, par ſes louanges, ſes promeſſes & ſes prieres, il vint à bout de perſuader un peuple déja mécontent de ceux contre leſquels il l'animoit.

Il fut réſolu dans l'aſſemblée, qu'on lui donneroit vingt vaiſſeaux. Avec ce ſecours, & d'autres encore qu'il raſſembla de toutes parts, les Ioniens marcherent contre Sardes ; ils prirent la ville & tout ce qui en dépendoit, excepté la citadelle qu'Artapherne défendit avec de puiſſantes forces. Des ſoldats mirent le feu à quelques maiſons, les flammes ſe communiquerent, & toute cette grande ville fut réduite en cendres. Ce fut-là le ſignal de ces guerres ſanglantes & mémorables qui cauſerent tant de maux aux Grecs & aux Barbares. Les Perſes ſe raſſemblerent de pluſieurs pays, attaquerent les Ioniens & les mirent en fuite. Les

Athéniens retournerent chez eux, & ceſſerent de donner des ſecours à l'Ionie, qui continua la guerre contre Darius avec la même ardeur & la même opiniâtreté.

Lorſque ce monarque reçut la nouvelle de la priſe & de l'embraſement de Sardes, il fut irrité ſur-tout contre les Athéniens. Il demanda, dit-on, un arc, & décocha une fleche contre le ciel en prononçant ces paroles : Grand Jupiter, fais, je t'en conjure, que je me venge des Athéniens. Il chargea même un de ſes ſerviteurs de lui dire toutes les fois qu'il ſe mettroit à table : Prince, ſouviens-toi des Athéniens. Cependant il fait venir Hiſtiée :

Diſcours de Darius à Hiſtiée, & réponſe d'Hiſtiée.

Hiſtiée, dit-il, j'apprends que ton repréſentant à Milet fait contre moi des entrepriſes. Sollicitant les peuples de l'autre continent à ſe réunir aux Ioniens dont je ſaurai bien me venger, il les a portés à joindre leurs forces à celles de l'Ionie, & à m'enlever la ville de Sardes. Approuves-tu cette conduite ? ou puis-je croire que tout s'eſt fait ſans ta participation ? Prends tes meſures pour que je ne ſois plus dans le cas d'avoir des ſoupçons contre toi.

Prince, lui répondit Hiſtiée, que viens-tu de me dire ? me crois-tu capable de former quelque deſſein qui puiſſe te cauſer le moindre déplaiſir ?

que prétendrois-je en agiſſant de la ſorte ? de quoi manquai-je près de ta perſonne ? eſt-ce que je ne jouis pas des mêmes avantages que toi-même ? ne me fais-tu pas l'honneur de me communiquer tous tes ſecrets ? Si mon repréſentant à Milet a fait ce que tu dis, ſois perſuadé qu'il a agi de ſon chef. Mais j'ai bien de la peine à croire que les Miléſiens & lui ſe portent à quelque entrepriſe contre tes états. Si la choſe néanmoins n'eſt que trop véritable, & ſi les rapports ne ſont pas faux, vois, prince, ſi tu as travaillé pour tes intérêts en me tirant des pays maritimes pour me faire venir à ta cour. Si les Ioniens ſe ſont révoltés, comme ils le deſiroient depuis long-temps, il eſt probable qu'ils n'ont éclaté que parce qu'ils ne m'avoient point près d'eux. Si j'euſſe été dans l'Ionie, aucune ville n'eût oſé remuer. Renvoie-moi donc au plutôt afin que je remette toutes choſes dans l'ordre, & que je te livre l'auteur de ces entrepriſes criminelles. Quand j'aurai exécuté ce que je dis ſelon tes deſirs, je te jure par les dieux vengeurs des rois, que je ne quitterai pas l'habit que j'aurai en arrivant dans l'Ionie, que je n'aie rendu la grande île de Sardaigne (1) tributaire de ta couronne. —

(1) On ne voit pas d'abord comment Hiſtiée promet à Darius de lui ſoumettre l'île de Sardaigne qui eſt dans la

Ces paroles trompeuſes d'Hiſtiée perſuaderent le roi ; il lui permit de partir, en lui ordonnant de revenir le trouver à Suze dès qu'il auroit exécuté ſes promeſſes.

Cependant les Ioniens continuent leurs hoſtilités ; ils courent l'Helleſpont, s'emparent de Byzance, mettent dans leur parti les Cariens, les Cypriotes, & Onéſile, roi de Salamine, ville de Cypre. Celui-ci apprend qu'Artibius, capitaine Perſe, tenoit la route de Cypre avec une armée formidable : il envoie auſſi-tôt demander du ſecours aux Ioniens, qui arrivent avec une grande flotte. Les Perſes en même temps, partis de Cilicie, viennent par terre à Salamine, tandis que les Phéniciens, leurs alliés, ſe rendent avec leurs vaiſſeaux au promontoire qu'on appelle les Clés de Cypre. Les rois de cette île font aſſembler les capitaines d'Ionie, & leur parlent en ces termes :

Diſcours des rois de Cypre aux capitaines d'Ionie, & réponſe de ces capitaines.

Ioniens, les Cypriotes vous donnent le choix de combattre contre les Phéniciens ou contre les

Corſe, & dont les Ioniens étoient fort éloignés. Mais il faut ſavoir que les Ioniens étoient bons navigateurs, qu'ils avoient déja eu deſſein de s'emparer de la Sardaigne, & qu'en promettant cette conquête, Hiſtiée flattoit l'ambition d'un prince qui avoit le projet d'une monarchie univerſelle.

Perſes. Si vous voulez vous meſurer ſur terre contre ceux-ci, il eſt temps que vous quittiez vos vaiſſeaux & que vous vous rangiez en bataille, afin que nous entrions dans ces mêmes vaiſſeaux & que nous combattions contre les Phéniciens. Si vous aimez mieux vous éprouver contre ces derniers, à la bonne heure. Mais prenez l'un ou l'autre parti : car il faut que nous joignions nos efforts pour mettre en liberté l'Ionie & l'île de Cypre.

Nous avons été envoyés, répondirent les Ioniens, par tout le corps de l'Ionie pour défendre la mer, & non pour abandonner nos vaiſſeaux aux Cypriotes, & combattre ſur terre contre les Perſes : nous ferons notre devoir dans le poſte où nous avons été placés. Quant à vous, le ſouvenir des mauvais traitemens que vous avez eſſuyés de la part des Mèdes auxquels vous fûtes aſſervis, doit vous ſolliciter à montrer du courage. ——

Telle fut la réponſe des Ioniens. Les Perſes ſe rendent dans la plaine de Salamine, & les rois de Cypre mettent leurs troupes en bataille. Artibius, général des Perſes, montoit un cheval parfaitement inſtruit à ſe cabrer, dans la mêlée, contre les guerriers qui attaquoient ſon maître. Onéſile en ayant eu avis, dit à ſon écuyer, Carien d'origine, ſavant dans la guerre, & d'ailleurs plein de courage :

J'apprends que le cheval d'Artibius ſe cabre contre l'adverſaire de ſon maître, & l'attaque des piés & des dents. Vois donc quel parti tu as à prendre, ſi tu veux frapper le cheval ou Artibius qui le monte. Diſc. d'Onéſile à ſon écuyer, & réponſe de cet écuyer.

Prince, lui répondit l'écuyer, je ſuis prêt à faire l'une ou l'autre de ces deux choſes, ou même toutes les deux, ou enfin tout ce que tu voudras me commander. Je te dirai cependant ce que j'eſtime pour toi le plus convenable. Il me ſemble qu'un général, un prince, doit naturellement ſe meſurer contre ſon égal. Si tu fais tomber ſous tes coups le commandant des ennemis, tu te couvriras de gloire : ſi par un malheur que je prie les dieux d'éloigner, tu meurs de ſa main, c'eſt une conſolation de ſuccomber ſous un ennemi digne de ſoi. Un ſujet, un ſerviteur, doit combattre contre ſon ſemblable. Au reſte, n'appréhende rien des mouvemens du cheval ; je puis te répondre qu'il ne ſe cabrera plus contre perſonne. ——

Les deux armées de terre & de mer donnerent en même temps la bataille. Les Ioniens combattirent vaillamment, & eurent l'avantage ſur les Phéniciens. L'écuyer d'Onéſile tint parole à ſon maître. Dès qu'il vit le cheval d'Artibius ſe cabrer, il lui coupa les jarrets, de ſorte qu'Artibius & ſon

cheval tomberent à terre du même coup. Mais ce ſuccès n'empêcha pas que la bataille ne fût perdue par la déſertion de quelques troupes alliées, & que le roi de Salamine ne fût tué dans la déroute. Les Ioniens & les autres qui avoient combattu ſur mer, ayant appris qu'Onéſile avoit été défait, & que toutes les villes de Cypre étoient aſſiégées, ſe retirerent promptement en Ionie. Les villes aſſiégées furent priſes, & toute l'île retomba dans la ſervitude. Les Ioniens & leurs alliés remporterent quelques victoires; mais les Perſes eurent la ſupériorité preſque par-tout. Ariſtagoras, qui avoit fait ſoulever l'Ionie, déſeſpéré de n'avoir pu réuſſir dans ſes entrepriſes, réſolut d'abandonner Milet. Il en laiſſa le gouvernement à Pythagoras; &, prenant avec lui ceux qui voulurent le ſuivre, il fit voile en Thrace, & ſe rendit maître de Myrcine, qu'Hiſtiée avoit fait revêtir de murailles. Cet homme inquiet & remuant, ennemi de ſon repos & de celui des autres, périt enfin au ſiege d'une ville de Thrace, qu'il étoit allé attaquer.

LIVRE VI.

HISTIÉE, qui avoit engagé Ariſtagoras à ſoulever l'Ionie, n'eut pas un meilleur ſort, comme on le verra par la ſuite. Il étoit parti de Suze. Au lieu de réduire la grande île de Sardaigne ſous la puiſſance de Darius, ſelon la promeſſe qu'il en avoit faite, il ſe rend chef des Ioniens dont il ranime le parti. Les habitans de Chio, où il s'étoit retiré, veulent le faire rentrer dans Milet, où ils le reconduiſent; mais les Miléſiens, qui ſe voyoient délivrés de la domination d'Ariſtagoras, & qui avoient déja goûté les douceurs de la liberté, ne purent ſe réſoudre à recevoir chez eux un autre maître. Hiſtiée retourna donc à Chio, & n'ayant pu perſuader aux habitans de le ſecourir de leurs vaiſſeaux, il paſſa à Mitylene dont il obtint huit navires équipés en guerre. Il ſe tranſporta avec cette petite flotte du côté de Byzance, & raſſembla un aſſez grand nombre d'autres navires, ſoit de gré, ſoit de force.

Tandis qu'Hiſtiée ſe donnoit tous ces mouvemens, les Perſes faiſoient avancer contre Milet une puiſſante armée de terre & de mer. Lorſque les Ioniens furent avertis que l'ennemi venoit fondre ſur Milet, ils envoyerent les principaux

& les plus ſages d'entre eux à l'aſſemblée générale ; où il fut réſolu qu'on n'oppoſeroit point aux Perſes d'armée de terre, que les Miléſiens tâcheroient de ſe défendre & de repouſſer l'ennemi de leurs murailles ; mais qu'on formeroit la plus forte armée navale qu'il ſeroit poſſible, & qu'on s'aſſembleroit au plutôt près de Lada, petite île voiſine des Miléſiens, pour terminer le différend, à la vue de Milet, par une bataille ſur mer. Les chefs des Perſes, effrayés en voyant la flotte des Miléſiens, firent aſſembler tous les princes d'Ionie, qui ayant été chaſſés de leurs villes par Ariſtagoras, s'étoient refugiés chez les Mèdes, & faiſoient la guerre contre Milet. Ils leur adreſſerent ce diſcours :

Diſcours des chefs des Perſes aux Ioniens.

Ioniens, ſi vous avez du zele pour le ſervice du roi, c'eſt aujourd'hui que vous devez le témoigner. Que chacun de vous faſſe enſorte de retirer ſes compatriotes de la confédération. Pour y réuſſir, aſſurez-les qu'ils ne ſeront pas punis de leur révolte, qu'on ne brûlera leurs édifices ni ſacrés ni profanes, qu'enfin ils ne ſeront pas traités plus mal qu'ils ne l'ont été juſqu'ici. S'ils perſiſtent & s'ils veulent en venir à une action déciſive, menacez-les de tous les malheurs qui ne manqueront pas de fondre ſur eux. Vaincus dans le combat, ils ſeront réduits en ſervitude ; nous ferons mutiler leurs jeunes fils, nous reléguerons

leurs filles chez les Bactriens, & nous donnerons leur pays à d'autres peuples. ——

Ce fut inutilement que les princes Ioniens envoyerent vers leurs peuples : on mépriſa & leurs repréſentations & les menaces des Perſes. Il ſe tint près de l'île de Lada une aſſemblée générale, où Denys, capitaine de Phocée, parla en ces termes :

Diſc. de Denys, capitaine de Phocée, aux Ioniens.

Ioniens (1), nous ſommes dans la poſition la plus critique, réduits à l'alternative d'être libres ou eſclaves, & eſclaves fugitifs. Si donc vous voulez ſupporter la fatigue, vous aurez quelque peine dans le moment ; mais vous ſerez en état de vaincre vos ennemis, & de reſter libres pour toujours. Si au contraire vous montrez de la lâcheté & que la crainte vous diſperſe, je n'eſpere plus rien de vous, & je vois que le monarque ne tardera pas à vous punir de votre révolte. Ecoutez-moi donc & abandonnez-vous à moi ; je puis vous aſſurer, ſi les dieux nous ſecondent comme nous avons lieu de nous y attendre, que les ennemis n'oſeront pas combattre, ou qu'ils ſeront pleinement vaincus. ——

(1) Longin, dans ſon traité du ſublime, ſection XXII, parle de ce diſcours ; il le loue comme débutant par un beau mouvement.

Les Ioniens, animés par ce diſcours de Denys, réſolurent d'exécuter tout ce qu'il propoſeroit. Heureux, s'ils euſſent perſiſté dans cette réſolution ! mais ayant eu le courage d'entreprendre de recouvrer leur liberté, ils n'eurent pas celui de ſupporter tous les travaux qui pouvoient faire réuſſir leur entrepriſe. Fatigués des exercices qu'ils faiſoient preſque tous les jours ſous les ordres d'un capitaine habile qui vouloit leur apprendre à combattre & à vaincre, ils commencerent à murmurer & à ne plus obéir qu'avec répugnance.

Diſc. des Ioniens entre eux pour ſe ſouſtraire au commandement de Denys.

Quel crime, ſe diſoient-ils les uns aux autres, avons-nous commis envers les dieux pour ſupporter tant de peines & de fatigues ? Inſenſés ! nous avons aſſez peu de raiſon pour nous ſoumettre à l'orgueil d'un habitant de Phocée qui n'a fourni que trois navires, d'un homme dur qui nous accable de travaux inſupportables. Pluſieurs d'entre nous ont déja éprouvé des maladies, pluſieurs en ſont menacés. Ne vaut-il mieux nous réſoudre à tout ſouffrir que d'endurer de tels maux ? quel eſclavage ne ſeroit pas préférable à la diſcipline d'un pareil chef ? Allons, n'obéiſſons pas davantage à ce maître cruel. ——

Ils ſe retirerent, en effet, ſous des tentes qu'ils établirent dans l'île, & refuſerent de retourner aux exercices. Ce déſordre diſpoſa quelques peu-

ples à ſe retirer pendant le combat, & fit perdre la bataille navale, dans laquelle les habitans de Chio furent les ſeuls qui combattirent vaillamment, qui périrent preſque tous, ſoit dans le combat, ſoit dans la fuite. Toute la flotte fut abîmée ou diſperſée. Le capitaine Denys ſe retira de la mêlée, & avec trois vaiſſeaux qu'il prit aux ennemis, il fit voile vers la Sicile, d'où il exerçoit des brigandages ſur les Toſcans & ſur les Carthaginois. Milet, aſſiégée par terre & par mer, ne tarda pas à être priſe : elle fut entiérement détruite, & tous ſes habitans envoyés à Suze. Les Athéniens furent très-ſenſibles à la ruine de Milet, ils en témoignerent publiquement leur affliction dans une tragédie où l'on repréſentoit le déſaſtre de cette ville malheureuſe.

Hiſtiée étoit encore près de Byzance avec ſa petite flotte, lorſqu'il apprit la deſtruction entiere de ſa patrie. Il fit voile ſur le champ vers l'île de Chio, dans laquelle il entra de force, & dont il n'eut pas beaucoup de peine à ſubjuguer les peuples. De-là il marcha contre Thaſe avec de grandes troupes d'Ioniens & d'Eoliens. Averti, lorſqu'il aſſiégeoit cette ville, que les Phéniciens étoient partis de Milet, & qu'ils alloient faire la guerre dans le reſte de l'Ionie, il leva le ſiege de Thaſe, & paſſa à Leſbos avec toute ſon armée ; &, comme il craignoit encore dans ce poſte, il ſe tranſporta

dans la province d'Atarne, où ſe trouvoit alors par haſard une puiſſante armée de terre commandée par Harpage. Celui-ci attaqua Hiſtiée dès qu'il fut à terre, le fit priſonnier, & tailla en pieces la plus grande partie de ſes troupes. Artapherne & Harpage le firent mettre en croix à Sardes, & envoyerent ſa tête à Darius. Ce prince qui, malgré ſa derniere révolte, n'avoit pas oublié le ſervice important qu'il lui avoit rendu dans ſon expédition contre les Scythes, fut mécontent qu'on l'eût fait mourir, & lui fit rendre les honneurs de la ſépulture.

Les Perſes, ne trouvant plus d'obſtacle, eurent bientôt ſubjugué & aſſervi toute l'Ionie. Ils paſſerent enſuite dans l'Helleſpont, où ils firent encore pluſieurs conquêtes. Les courſes des Perſes, dans la Querſonèſe, donnent ſujet à notre hiſtorien de parler de Miltiade, capitaine d'Athenes, fameux dans l'hiſtoire grecque, qui avoit été prince de la Querſonèſe. Du temps de Piſiſtrate, un Miltiade, fils de Cypſele, d'une famille illuſtre d'Athenes, avoit été choiſi pour roi par les Dolonces, peuple de Thrace dans la Querſonèſe. Il mourut ſans enfans, & laiſſa le royaume à Stéſagoras, ſon neveu, fils de Cimon, ſon frere utérin. Stéſagoras mourut auſſi ſans enfans. Miltiade, fils de Cimon, frere germain de Stéſagoras, régna après lui ſur le même peuple. Il éprouva pluſieurs aventures; abandonna

abandonna la Querſonèſe, revint à Athenes chargé de richeſſes, & ſe rendit célebre par la victoire de Marathon.

Lorſque les Perſes eurent aſſujetti & pacifié l'Ionie, Mardonius, fils de Gobryas, jeune & plein d'ardeur, parcourut & ſubjugua pluſieurs pays avec des troupes de terre & de mer, pénétra juſqu'à la Macédoine, qu'il ſoumit à ſes armes; mais il fut obligé de revenir, ſon armée navale ayant eſſuyé une tempête violente qui en fit périr une grande partie, & lui-même ayant éprouvé ſur terre un échec conſidérable où il fut bleſſé & perdit un grand nombre des ſiens. Darius, après avoir obligé les Thaſiens, qui avoient été conquis & qui paroiſſoient vouloir ſe révolter, d'abattre leurs murs & d'envoyer leurs vaiſſeaux à Abdere, voulut ſonder les Grecs pour ſavoir s'ils lui feroient la guerre ou s'ils ſe ſoumettroient à ſa puiſſance. Il envoya des hérauts de tous côtés dans la Grece pour demander, en ſon nom, la terre & l'eau, & il fit, en même temps, des préparatifs pour une grande expédition. Pluſieurs inſulaires, & pluſieurs Grecs de la terre-ferme, entre autres les Eginetes, accorderent à Darius ce qu'il demandoit. Les Athéniens ſaiſirent cette occaſion pour s'aller plaindre à Sparte des Eginetes, leurs anciens ennemis, & les accuſer de trahir toute la Grece.

Sparte avoit alors pour rois Cléomene & Démarate : car on ſait qu'il y avoit à Lacédémone deux rois, ou plutôt deux chefs de la république, qui, dans la réalité, étoit ſeule ſouveraine. Hérodote s'étend un peu ſur l'origine des rois de Lacédémone, ſur leurs privileges en temps de paix & de guerre, ſur les honneurs qu'on leur rendoit pendant leur vie & après leur mort. On conteſtoit à Démarate ſa qualité de fils d'Ariſton, & on prétendoit que ſa mere l'avoit conçu d'un autre homme. L'hiſtorien diſcute encore cet article. Les ennemis de Démarate, & ſur-tout Cléomene, ſon collegue, firent tant par leurs artifices & par leurs manœuvres, qu'il fut dépoſé, & qu'il ſe vit ſimple particulier dans une ville où il avoit régné. Ne pouvant ſupporter l'humiliation de ſon état préſent, il ſe retira en Aſie auprès de Darius, qui le reçut avec beaucoup d'égard, lui donna des terres & des villes. Leutychide, fils de Ménaris, avoit été fait roi à la place de Démarate : Cléomene, ſon collegue, irrité contre les Eginetes, parce qu'ils avoient ſouſcrit aux demandes de Darius, & qu'ils avoient refuſé de lui livrer les principaux auteurs de cette lâcheté, prit avec lui Leutychide & marcha contre eux. N'ayant trouvé aucune réſiſtance, ils entrerent dans Egine, choiſirent dix des plus conſidérables de la ville par leur naiſſance & par leurs richeſſes, & les donnerent en dépôt

aux Athéniens les plus grands ennemis des Eginetes. Après cette expédition, Cléomene qui craignoit de retourner à Lacédémone, parce que la fraude qu'il avoit employée contre Démarate étoit découverte, ſe retira en Theſſalie, puis en Arcadie, où il intrigua contre les Lacédémoniens. Ceux-ci craignant pour eux-mêmes les effets de ſa méchanceté, le rappellerent. Dès qu'il fut revenu, il devint furieux & frappoit tous ceux qui l'approchoient. Dans un accès de fureur, il ſe déchira de la maniere la plus cruelle, & ſervant d'inſtrument à la vengeance divine, il ſe punit lui-même des crimes dont il s'étoit rendu coupable. On donnoit à ſa manie furieuſe & à ſa fin tragique différentes cauſes qu'explique l'hiſtorien.

Lorſque les Eginetes eurent appris ſa mort, ils ſe rendirent à Lacédémone, & ſe plaignirent de ce qu'on avoit envoyé en ôtage dix de leurs principaux dans une ville ennemie de la leur. Les Lacédémoniens obligerent Leutychide de ſe rendre à Athenes avec les députés d'Egine pour redemander les ôtages. Les Athéniens, qui ne vouloient pas les rendre, trouverent des défaites, & reculerent autant qu'ils purent; ils diſoient que, les deux rois leur ayant mis ces ôtages entre les mains, il n'étoit pas juſte de les rendre à un ſeul ſans que l'autre fût préſent. Sur ce refus, Leutychide leur parla en ces termes :

Diſcours de Leutychide, roi de Lacédémone, aux Athéniens.

Athéniens, faites ce qu'il vous plaira : ſi vous rendez les ôtages, vous ferez une action de juſtice; vous ferez le contraire, ſi vous les retenez. Ecoutez à ce ſujet un fait arrivé dans notre ville; voici comme on le raconte parmi nous. Il y avoit à Lacédémone, il y a environ deux ſiecles, un certain Glaucus, fils d'Epycide, diſtingué entre ſes compatriotes par pluſieurs qualités excellentes, & ſur-tout par la probité. Un habitant de Milet, attiré par ſa vertu, ſe rendit à Lacédémone, vint le trouver, & lui dit : Glaucus, je ſuis Miléſien, la réputation de ta probité s'eſt répandue dans toute la Grece, & même dans l'Ionie; je m'adreſſe à toi avec confiance. Comme je voyois que le Péloponèſe étoit à l'abri de tout péril, tandis que l'Ionie étoit ſujette à mille révolutions, & que les fortunes y changeoient continuellement de maîtres, j'ai vendu la moitié de mes biens, & je viens t'en dépoſer l'argent entre les mains. Je te prie de le garder avec cette marque que je te remets, & de ne le rendre qu'à celui qui te montrera une pareille marque. Ainſi parla l'habitant de Milet, & Glaucus reçut le dépôt à cette condition. Long-temps après, les enfans du Miléſien vinrent à Lacédémone trouver Glaucus. Ils lui montrerent la marque, & lui redemanderent l'argent de leur pere. Glaucus chercha à éluder leur demande par ſa réponſe. Je ne me ſouviens point

de cette affaire, leur dit-il, je ne me la rappelle en aucune façon. Si cependant elle me revient à la mémoire, je ferai tout ce qui ſera juſte. Si j'ai reçu quelque choſe, il convient de le rendre; ſi je n'ai rien reçu du tout, je vous prêterai le ſerment uſité chez les Grecs. Je vous remets à quatre mois pour vous donner une réponſe certaine. Les Miléſiens s'en retournerent fruſtrés de leur argent, & ne comptant plus le recouvrer. Glaucus partit pour Delphes afin de conſulter l'oracle : il lui demanda s'il pouvoit prêter le ſerment & retenir le dépôt. La Pythie lui fit cette réponſe :

RÉPONSE DE L'ORACLE.

« Fils d'Epycide, c'eſt un avantage pour le » moment de s'approprier une quantité d'or par » le moyen d'un parjure : jure donc, puiſqu'auſſi- » bien la mort n'épargne pas celui qui eſt fidele » à ſon ſerment plus que celui qui le viole. Mais » ſonge que du parjure naît un enfant ſans nom, » ſans piés, ſans mains, & qui cependant ſe » jette tout-à-coup ſur celui qui s'eſt parjuré, » attaque ſa maiſon & ſa race juſqu'à ce qu'il les » ait entiérement détruites; au lieu que la maiſon » de celui qui eſt fidele à ſon ſerment ſubſiſte & » proſpere dans tous les âges ».

Effrayé de cette réponſe, Glaucus pria le dieu

de lui pardonner ſa démarche. Tenter les dieux, dit la Pythie, ou faire l'injuſtice, c'eſt la même choſe. Alors Glaucus manda les Miléſiens & leur rendit l'argent. Mais quelle eſt l'application que je fais de cette hiſtoire ? La voici, Athéniens. Il ne reſte plus dans Lacédémone aucun veſtige de la race & de la maiſon de Glaucus ; elles ont été entiérement détruites. D'où il faut conclure que, quand on a reçu un dépôt, ce qu'on a de mieux à faire, c'eſt de le rendre ſur le champ à ceux qui le redemandent. ——

Leutychide n'ayant pu perſuader les Athéniens, ſe retira. Les Eginetes, irrités & ne reſpirant que la vengeance, rallumerent la guerre, dans laquelle les Athéniens eurent le plus ſouvent l'avantage.

Mais Darius préparoit à ceux-ci de plus grands périls, & de plus rudes combats à ſoutenir. On avertiſſoit tous les jours ce monarque, ſuivant l'ordre qu'il en avoit donné, de ſe ſouvenir des Athéniens : les Piſiſtratides étoient ſans ceſſe autour de lui pour l'animer contre eux ; & ce prince ſaiſiſſoit avec ardeur ce prétexte d'aller faire la guerre à ceux des Grecs qui lui avoient refuſé la terre & l'eau. Il ôta donc le commandement à Mardonius qui n'avoit pas réuſſi dans la premiere expédition, & envoya pour chefs contre Athenes & Erétrie,

Datis, Mède d'origine, & Artapherne, fils de ſon frere, avec ordre de piller ces deux villes & de lui en amener tous les priſonniers. Ils partirent donc de l'Aſie avec des armées formidables de terre & de mer; &, après avoir pris & ruiné dans leur route l'île de Naxe dont les habitans s'étoient enfuis, & d'autres îles dont les peuples leur refuſerent des troupes & des ôtages, ils arriverent ſur les côtes d'Erétrie. Les Erétriens avoient demandé du ſecours aux Athéniens, qui leur envoyerent quatre mille hommes. Mais, comme parmi les principaux d'Erétrie, il y avoit beaucoup de traîtres prêts à livrer leur ville aux Barbares, on conſeilla aux troupes d'Athenes de ſe retirer, & elles ſe retirerent. Erétrie fut aſſiégée & tint pluſieurs jours par le courage de ſes habitans; mais enfin elle fut livrée par des citoyens perfides, aux ennemis qui la ruinerent de fond en comble, ſans épargner les temples qu'ils mirent au pillage & qu'ils réduiſirent en cendres. Ils firent voile enſuite vers l'Attique dont ils ravagerent le pays; ils paſſerent par Marathon, ne croyant pas qu'on osât venir à leur rencontre : mais les Athéniens marcherent de ce côté avec leurs forces pour repouſſer les Barbares. Ils étoient conduits par dix capitaines, parmi leſquels étoit Miltiade, fils de Cimon. Quelques peuples, entre autres les Platéens qu'ils avoient défendus avec zele contre

les Thébains, leur envoyerent des ſecours. Les Lacédémoniens avoient promis de les ſecourir; mais un ſcrupule de religion les ayant empêchés de partir ſur le champ, ils n'arriverent qu'après le combat. Les deux armées étoient en préſence: les capitaines Athéniens étoient partagés d'opinion; les uns, & ſur-tout Miltiade, étoient d'avis qu'on donnât la bataille; les autres craignoient de la donner, parce qu'on étoit inférieur en nombre. Il avoit été réſolu que l'avis de Callimaque, un des principaux officiers, décideroit la choſe; Miltiade le prit à part & lui dit:

Diſcours de Miltiade à Callimaque.

Callimaque, il dépend de toi aujourd'hui de laiſſer Athenes réduite en ſervitude, ou d'aſſurer ſa liberté, & de t'acquérir par-là une réputation qui vivra dans tous les ſiecles, qui ſurpaſſera la gloire d'Harmodius & d'Ariſtogiton. Depuis que les Athéniens exiſtent, ils ne ſe trouverent jamais dans une extrémité auſſi preſſante. S'ils ſuccombent ſous la puiſſance des Perſes, tu ne peux douter de ce qu'ils auront à ſouffrir étant livrés à Hippias: s'ils ſe retirent vainqueurs, Athenes ſera la premiere des villes grecques. Je vais te dire comment la choſe ſe peut faire, & te prouver qu'elle eſt en ta diſpoſition. Nous ſommes dix généraux: les ſentimens ſont partagés; les uns veulent la bataille, les autres ne la veulent pas.

Si nous différons de combattre, j'appréhende qu'il ne s'éleve entre les Athéniens des diſſenſions qui les obligent de ſe rendre aux Perſes. Mais ſi nous livrons le combat avant que des citoyens mal intentionnés ne forment quelque projet nuiſible, j'eſpere, avec l'aide des dieux, que nous remporterons la victoire. C'eſt toi que cela regarde, c'eſt de toi que cela dépend aujourd'hui. Si tu ſuis mon opinion, notre patrie ſera libre, & notre république la premiere de la Grece; ſi au contraire tu te ranges du parti de ceux qui s'oppoſent à ce qu'on livre la bataille, au lieu des biens que j'ai annoncés, nous éprouverons tous les maux imaginables. ——

Ces paroles de Miltiade perſuaderent Callimaque, & il fut arrêté que l'on combattroit. Chaque capitaine commandoit ſon jour : les autres conſentoient de céder leur rang à Miltiade ; mais il voulut attendre que ſon tour fût arrivé, & auſſi-tôt il rangea les Athéniens en bataille. La valeur l'emporta ſur le nombre, & les Perſes furent complettement vaincus. Les Lacédémoniens partirent dès qu'ils furent libres, & firent une ſi grande diligence qu'ils arriverent en trois jours de Sparte dans l'Attique. Regrettant d'être venus trop tard, & de n'avoir pu partager le péril & le triomphe des vainqueurs, ils donnerent de

An. M. 3514. Av. J. C. 490.

grands éloges à la bravoure des Athéniens. Les Perſes retournerent dans l'Aſie avec les priſonniers d'Erétrie. Quoique Darius fût irrité contre les Erétriens, il ne leur fit aucun mauvais traitement; mais il les envoya dans un lieu de la contrée de Siſſie, appellé Andérice, où ils demeurerent & conſerverent leur premiere langue.

On reprochoit aux Alcméonides, famille d'Athenes, d'avoir eu des intelligences avec les Barbares: Hérodote les défend avec chaleur; il prend de-là occaſion de parler de cette maiſon illuſtre, d'en faire l'éloge, & de montrer comment elle s'allia à celle de Cliſthene. Cliſthene étoit prince de Sicyone; il avoit une fille nommée Agariſte, qu'il avoit réſolu de marier à celui des Grecs, en qui il reconnoîtroit le plus de mérite. Ayant gagné le prix dans la courſe des chars à quatre chevaux, il fit annoncer à ſon de trompe, dans l'aſſemblée des jeux olympiques, que quiconque ſe jugeroit digne d'être ſon gendre, ſe rendît à Sicyone dans ſoixante jours. On y vit accourir une foule de Grecs qui s'eſtimoient recommandables par eux-mêmes ou par leurs ancêtres. Cliſthene fit célébrer des jeux qu'il termina par un feſtin, après lequel, ayant fait faire ſilence, il parla ainſi à ceux qui demandoient ſa fille en mariage:

O vous qui aſpirez au mariage de ma fille, croyez que je vous eſtime tous, & que, ſi la choſe ſe pouvoit, je vous ſatisferois tous également. Mais n'ayant qu'une fille dont je puiſſe diſpoſer, il ne m'eſt pas poſſible de la donner à tous ceux qui la demandent. Ceux d'entre vous qui ſeront obligés de renoncer à un mariage ſur lequel ils avoient des prétentions & dont je les juge dignes, je leur fais préſent d'un talent pour reconnoître l'honneur qu'ils m'ont fait, & les dédommager de la peine qu'ils ont priſe de venir à Sicyone : je donne Agariſte, ma fille, à Mégaclès, fils d'Alcméon, pour qu'il l'épouſe ſelon les coutumes d'Athenes. ——— Diſc. de Cliſthene aux prétendans de ſa fille.

Du mariage d'Agariſte & de Mégaclès naquit un fils nommé Cliſthene, du nom de ſon aïeul maternel, qui aſſura dans Athenes le gouvernement populaire, & diviſa le peuple en dix tribus.

Miltiade, qui étoit déja conſidéré dans ſa ville, & qui avoit mis le comble à ſa gloire par le triomphe de Marathon, demanda aux Athéniens ſoixante & dix vaiſſeaux, des ſoldats & de l'argent, ſous prétexte de les conduire dans un pays d'où ils devoient remporter ſans peine de l'or en abondance ; mais, en effet, pour aller attaquer les habitans de Paros dont il avoit reçu quelque

injure. Son entrepriſe ne réuſſit pas ; il fut obligé de revenir ſans avoir rien fait, ſans rapporter d'or, ayant dépenſé celui qu'il avoit emporté, enfin étant bleſſé lui-même dangereuſement. Il fut accuſé à ſon retour, & condamné à une amende de cinquante talens, qui fut payée non par lui (car il mourut de ſa bleſſure), mais par ſon fils Cimon. A l'occaſion de Miltiade, l'hiſtorien parle de Lemnos, & c'eſt par où il termine le ſixieme livre. Ce général s'étoit emparé de cette île avant la bataille de Marathon : les Pélaſgiens qui l'occupoient avoient déja été chaſſés du territoire de l'Attique, où ils s'étoient établis ; ils furent encore chaſſés de Lemnos, où ils s'étoient refugiés ; & la poſſeſſion en fut aſſurée à la république d'Athenes.

LIVRE VII.

DARIUS étoit déja fort animé contre les Athéniens ; la bataille de Marathon l'anima encore davantage, & il témoigna plus de paſſion que jamais de porter la guerre dans la Grece. Il avoit employé trois ans à faire les plus grands préparatifs, lorſqu'il apprit que les Egyptiens s'étoient révoltés. Irrité contre les Grecs & contre les Egyptiens, il étoit déterminé à faire la guerre en même temps aux uns & aux autres ; & après avoir décidé, en faveur de Xerxès, une conteſtation qui s'étoit élevée entre ſes enfans pour la ſucceſſion au trône, il ſe diſpoſoit à partir lui-même pour la Grece, & à envoyer ſes généraux dans l'Egypte ; mais il fut prévenu par la mort. Il mourut ayant régné trente-ſix ans accomplis. Ce prince avoit de grandes vues, quoiqu'il ait fait de grandes fautes. Humain & généreux, il pardonnoit à des ennemis, même dans la colere ; noble & magnanime, il ſavoit honorer le mérite & récompenſer les ſervices. Il laiſſa à Xerxès, avec la couronne, l'exécution de l'entrepriſe qu'il avoit faite contre les Grecs & contre les Egyptiens.

Ici le ſtyle de l'hiſtorien s'éleve ; ſes diſcours ſont plus éloquens ; ſa narration eſt plus rapide. Av. M. 3519. Av. J. C. 485.

On y trouve beaucoup moins de digreſſions & d'écarts : il a fait connoître dans ce qui précede la plus grande partie des peuples dont il doit parler ; & il raconte une expédition célebre & mémorable, qui lui a paru aſſez importante pour remplir les trois derniers livres de ſon hiſtoire. Xerxès, ſans avoir un grand deſir d'aller faire la guerre en Grece, portoit toutes ſes penſées du côté de l'Egypte ; mais les diſcours de Mardonius, qui avoit beaucoup d'autorité ſur ſon eſprit, & ceux de pluſieurs autres Perſes, l'engagerent à réduire d'abord l'Egypte, & à marcher enſuite contre la ville d'Athenes. Il commença donc par les Egyptiens ; les ayant vaincus, il les réduiſit dans une plus grande ſujétion qu'ils n'étoient ſous Darius, & en donna le gouvernement à Achéménès (1), ſon frere. Après quoi, il fit aſſembler les principaux Perſes pour leur propoſer ſon avis ſur l'expédition qu'il méditoit, & leur demander ce qu'ils en penſoient eux-mêmes. Il leur parla ces termes :

Premier diſcours de Xerxès aux Perſes.

Généreux Perſes, je ne prétends pas introduire

(1) Nous verrons par la ſuite que ce même Achéménès ſuivit Xerxès dans ſon expédition. Comme les préparatifs durerent quatre ans, ſans doute que durant cet intervalle le gouvernement d'Achéménès fut donné à un autre.

un nouvel uſage, mais ſuivre celui que je trouve établi parmi nous. Depuis que nous avons arraché l'empire aux Mèdes, & qu'Aſtyage en a été dépouillé par Cyrus, jamais, ſi j'en crois le rapport de nos anciens, nous ne ſommes demeurés dans l'inaction. Conduits par les dieux & marchant ſous leurs auſpices, nous avons vu le ſuccès couronner preſque toutes nos grandes entrepriſes. Vous ſavez par quels exploits ſe ſont ſignalés Cyrus, Cambyſe, & Darius, mon pere; vous ſavez par combien de conquêtes ils ont agrandi leurs états, & il ſeroit inutile de vous en faire le récit. Du moment où je ſuis monté ſur le trône, jaloux de ne point dégénérer de mes auguſtes ancêtres, j'ai examiné comment, à leur exemple, je pourrois étendre la puiſſance des Perſes. Mes réflexions m'ont fait connoître que nous pouvions illuſtrer de plus en plus notre nom, acquérir un pays qui n'eſt pas inférieur au nôtre, qui même eſt plus fertile, en même temps que nous pourſuivrions nos injures & que nous en tirerions une vengeance éclatante. Je vous ai donc fait aſſembler pour vous faire part de mes deſſeins. J'ai réſolu d'établir un paſſage ſur l'Helleſpont, & conduiſant une armée à travers l'Europe, de porter la guerre dans la Grece, d'aller venger les injures que les Perſes & mon pere ont reçues des Athéniens. Vous ne pouvez ignorer combien

Darius deſiroit d'aller en perſonne attaquer les Grecs. Surpris par la mort, il ne lui a pas été permis de ſatisfaire lui-même un juſte reſſentiment. J'entreprends, moi, de le venger lui & les autres Perſes; je ne quitterai pas les armes que je ne me ſois rendu maître d'Athenes, que je n'aie réduit en cendres cette ville audacieuſe qui a attaqué mon pere, qui a provoqué ſon courroux. Aſſez hardis pour favoriſer dans ſa révolte Ariſtagoras de Milet, un de nos ſujets, les Athéniens, vous le ſavez, ont envahi notre ville de Sardes, ont embraſé ſes temples & ſes bois ſacrés. Vous êtes inſtruits encore des nouveaux motifs qu'ils ont fournis depuis à notre vengeance, lorſque vous êtes entré dans l'Attique ſous le commandement de Datis & d'Artapherne. Voilà ce qui m'anime à marcher contre les Athéniens. Mais, en y refléchiſſant, je trouve un grand avantage dans cette expédition. Si nous venons à les ſubjuguer eux & leurs voiſins, habitans du pays (1) conquis anciennement par le Phrygien Pélops, la Perſe nous devra cet avantage qu'elle n'aura pas d'autres limites que le ſéjour du grand Jupiter.

---

(1) *Habitans du pays*.... c'eſt-à-dire, les Lacédémoniens & autres habitans du Péloponèſe qui avoit pris ſon nom de Pélops, lequel Pélops étoit venu de Phrygie s'établir dans la contrée appellée depuis Péloponèſe.

Embraſſant

Embraſſant toute l'Europe, de toutes les régions je n'en ferai qu'une ſeule, & le ſoleil n'éclairera dans le monde aucune contrée qui borne notre empire. En effet, on m'aſſure que, les Grecs une fois ſoumis, il n'eſt point ſur la terre de ville ni de nation qui puiſſe nous réſiſter. Ainſi, coupables ou non, tous ſubiront également notre joug. Vous, Perſes, ſi vous voulez me plaire, vous vous tiendrez prêts pour le jour que je vous indiquerai. Ceux qui m'ameneront les plus belles troupes, je leur ferai préſent de ce que je poſſede de plus précieux. Telle eſt ma réſolution. Mais afin qu'il ne paroiſſe pas qu'ici je veuille régler tout par mon ſeul ſentiment, je vous permets de délibérer ſur cette affaire, & je vous exhorte chacun à donner votre avis. ——

Diſc. de Mardonius à Xerxès, dans le conſeil de ce prince.

Après que Xerxès eut parlé, Mardonius prenant la parole : Seigneur, dit-il, tu n'es pas ſeulement le plus grand des rois qui juſqu'ici aient regné dans la Perſe, mais le plus grand encore de ceux qui y régneront à l'avenir. Peut-on en douter quand on voit la raiſon & la ſageſſe qui regnent dans tes diſcours, & ſur-tout cette grandeur d'ame qui ne peut ſouffrir de ſe voir inſulté par des ennemis mépriſables, par les Ioniens d'Europe. Quoi donc ? nous avons ſubjugué les Saces, les Indiens, les Ethiopiens, les Aſſyriens, & tant

d'autres nations puiſſantes, quoiqu'elles ne nous euſſent fait aucune injure, uniquement pour augmenter nos forces & reculer nos frontieres; & nous n'oſerions entreprendre de nous venger des Grecs qui nous ont attaqués les premiers! Que craindrions-nous dans cette entrepriſe? quelles troupes, quelles richeſſes pourroient-ils nous oppoſer? Nous connoiſſons leur maniere de combattre, & nous ſavons quelle eſt leur foibleſſe. Les Ioniens, les Eoliens, les Doriens qui ſont leurs enfans & qui habitent nos contrées, ſont déja réduits ſous notre puiſſance. Je connois par moi-même, prince, les forces des Grecs; j'en fis l'épreuve lorſque je marchai contre eux par les ordres du roi ton pere. Je pénétrai juſques dans la Macédoine, j'approchai même de la ville d'Athenes ſans que perſonne osât venir à ma rencontre. Cependant les Grecs, à ce que j'ai oui dire, entreprennent la guerre entre eux avec autant d'imprudence qu'ils la font avec peu d'adreſſe, faute d'en connoître l'art. Quand ils ont réſolu de donner la bataille, ils ſe rendent dans la plaine la plus belle & la plus unie qu'ils puiſſent trouver; de ſorte qu'indépendamment des vaincus qui ſont tous taillés en pieces, la victoire coûte toujours beaucoup de ſang aux vainqueurs. Mais, puiſqu'ils parlent la même langue, ne devroient-ils pas s'envoyer des hérauts & des ambaſſadeurs pour

diſcuter leurs différends & les terminer par toute autre voie que par celle des armes ? ou s'il falloit néceſſairement employer la force, ne devroient-ils pas choiſir les poſtes où leurs ennemis ne puſſent les combattre qu'avec déſavantage ? Ces Grecs ſi peu intelligens, qui donnent la bataille indifféremment par-tout, n'ont point oſé m'offrir le combat lorſque j'allai juſqu'en Macédoine : croit-on, prince, qu'ils ſe préſentent devant toi, lorſque tu iras les attaquer avec tous les hommes & tous les vaiſſeaux de l'Aſie ? Non, ſans doute, ils n'auront point aſſez de confiance dans leurs armes. Si toutefois je m'étois trompé dans mes idées, s'ils étoient aſſez téméraires pour accepter le combat, ils apprendront à leurs dépens quels guerriers produit la Perſe. Enfin il faut tenter le ſort : rien ne s'exécute de ſoi-même ; & c'eſt la hardieſſe à entreprendre qui procure tous les avantages. ——

Ce fut ainſi que Mardonius flatta l'opinion du monarque. Quand il eut ceſſé de parler ; comme les autres Perſes gardoient le ſilence, & n'oſoient contredire le ſentiment du roi, Artabane, fils d'Hyſtape & oncle de Xerxès, à qui cette qualité & ſon âge donnoient de l'aſſurance, parla en ces termes :

Prince, ſi l'on n'ouvre pas, dans un conſeil, des Premier diſ-

cours d'Artabane à Xerxès, dans le conseil de ce prince.

opinions diverses, il est impossible de connoître & de choisir la meilleure, il faut nécessairement qu'on suive la seule qui a été proposée : mais quand il y a diversité d'opinions, on peut alors discerner la plus utile en l'opposant aux autres, comme on distingue le bon or en le comparant avec le faux. Je conseillois à Darius, ton pere & mon frere, de ne point marcher contre les Scythes qui n'ont ni villes ni bourgades ; mais sourd à mes conseils, & se flattant de subjuguer des hommes qui n'ont nulle habitation fixe, il entreprit cette expédition, qu'il abandonna après avoir perdu ses meilleures troupes. Pour toi, prince, tu te disposes à marcher contre des peuples bien plus courageux que les Scythes, contre des peuples redoutables sur terre & sur mer ; je dois donc te mettre sous les yeux tous les dangers de cette entreprise. Tu dis que tu établiras un passage sur l'Hellespont, & que, conduisant ton armée à travers l'Europe, tu porteras la guerre dans la Grece. Mais il peut arriver que tu sois vaincu sur terre ou sur mer, ou même sur l'un & l'autre élément ; car on dit que les Grecs ne manquent point de bravoure : & nous en avons d'assez fortes preuves. Les Athéniens seuls ont défait de puissantes troupes de nos Perses, qui étoient entrées dans l'Attique sous la conduite de Datis & d'Artapherne ; il n'est donc pas vrai qu'on ait réussi de toutes parts,

Mais ſi, vainqueurs ſur mer, ils ſont voile vers le pont que tu auras fait conſtruire, le danger, ô prince, ne ſera-t-il pas extrême ? Ce n'eſt point ici une conjecture priſe dans mon imagination : quel malheur ne fûmes-nous pas à la veille d'éprouver, lorſque ton pere faiſant jetter un pont ſur le Boſphore de Thrace, & puis ſur le Danube, paſſa dans le pays des Scythes, & que ces peuples s'étant réunis preſſerent les Ioniens, à qui l'on avoit commis la garde du dernier pont, de le rompre pour fermer le paſſage à Darius ? Si dans cette circonſtance Hiſtiée, prince de Milet, ſe fût rendu à l'opinion des autres & ne l'eût pas combattue, c'en étoit fait de la Perſe. Toutefois peut-on même penſer ſans frémir que tout l'état d'un grand monarque dépendoit d'un ſeul homme ? Ne te jette pas, ô Xerxès, ſans néceſſité dans un péril ſemblable. Suis mon avis, congédie pour le moment l'aſſemblée ; &, après que tu auras fait de ſérieuſes réflexions, ordonne-nous ce que tu jugeras le meilleur. Pour moi je trouve un grand avantage à bien conſulter avant que de rien entreprendre. Quand les événemens ſeroient peu favorables, on a du moins cette ſatisfaction qu'on s'eſt décidé avec ſageſſe, & que c'eſt la fortune qui a triomphé de la prudence. Mais quand on a ſuivi des conſeils peu ſages, la fortune qui les favoriſe, en donnant le ſuccès, laiſſe la honte d'une

conduite téméraire. Ne vois-tu pas que le ciel lance ſa foudre ſur les plus grands animaux, qu'il les fait diſparoître, tandis que les plus petits ne lui cauſent aucune inquiétude ? ne vois-tu pas que les plus hauts arbres & les plus grands édifices ſont les premiers atteints des traits enflammés ? Car la divinité ſe plaît à abaiſſer tout ce qui s'éleve. Ainſi une armée nombreuſe eſt ſouvent taillée en pieces par une poignée de ſoldats, lorſqu'un dieu jaloux, ne permettant pas qu'un autre que lui s'attribue quelque gloire, frappe de terreur ou d'aveuglement des mortels ſuperbes, & les jette dans des malheurs dont leur puiſſance ſembloit les garantir. La précipitation fait commettre des fautes qui occaſionnent des diſgraces éclatantes : une ſage lenteur procure des biens qui viennent en leur temps ſi on ne les recueille pas auſſi-tôt. Voilà, prince, le conſeil que je te donne. Pour toi, Mardonius, ceſſe de parler auſſi légérement des Grecs, qui ne ſont pas auſſi mépriſables que tu l'annonces. C'eſt en les déprimant que tu excites le roi à marcher contre eux ; tu épuiſes ton ardeur & tes efforts pour les avilir. Ne te permets point la médiſance, le plus odieux des vices. Par elle, deux perſonnes font injure à une ſeule. Celui qui médit & celui qui écoute ſont également criminels ; l'un attaque un abſent, & l'autre croit le mal ſans avoir bien examiné. Enfin l'abſent, objet

de la médiſance, reçoit une double injure, & parce qu'on veut le faire paſſer pour méchant, & parce qu'on le juge tel ſur un faux rapport. Au reſte, s'il eſt abſolument réſolu qu'on marchera contre les Grecs, eh bien! que le roi, ſans quitter la Perſe, reçoive mes enfans & ceux de Mardonius, comme des gages de nos avis. Toi, fils de Gobryas, mets-toi à la tête de l'expédition avec les meilleures troupes que tu pourras choiſir & en auſſi grand nombre que tu voudras. Si les affaires réuſſiſſent comme tu t'en flattes, qu'on me faſſe mourir moi & mes enfans: ſi elles ont le ſuccès que je prédis, qu'on faſſe ſubir la mort à tes enfans & à toi-même, ſuppoſé que tu reviennes. Si tu te refuſes à cette condition, & que tu perſiſtes toujours à vouloir conduire une armée contre les Grecs, je ne crains pas d'aſſurer que ceux qui reſteront ici entendront dire que Mardonius, après avoir cauſé aux Perſes quelque grande calamité, a été dévoré par les chiens & les oiſeaux dans le pays d'Athenes ou de Lacédémone, à moins qu'il n'eſſuie une entiere défaite même en chemin, & qu'il ne nous apprenne par ſon déſaſtre à quels hommes il veut que notre prince aille porter la guerre. ——

Ainſi parla Artabane; Xerxès irrité lui fit cette réponſe: Artabane, rends grace à ta qualité de

Réponſe de Xerxès à Artabane.

frere de mon pere, ſi je ne paie pas, comme elle le mérite, la témérité de tes diſcours. Je te ferai du moins l'affront, puiſque tu es ſi lâche, puiſque tu montres ſi peu de courage, de ne pas te mener en Grece, & de te laiſſer ici avec les femmes : je ſaurai bien exécuter ſans toi mes deſſeins. Je ne ſerois point fils de Darius ni petit-fils d'Hyſtape, je ne compterois point parmi mes ancêtres Arſame, Armnès, Téiſpe, Cyrus, Cambyſe, Achéménès (1), ſi je négligeois de me venger des Athéniens, qui, ſans doute, agiront ſi nous n'agiſſons pas nous-mêmes ; qui ne manqueront pas d'envahir nos états avec une armée, ſi on en juge par les hoſtilités qu'ils ſe ſont déja permiſes, par l'embraſement de Sardes, & par leurs courſes dans l'Aſie. Les Perſes & les Grecs ſont trop avancés pour reculer. Il faut qu'ils préviennent ou qu'ils ſoient prévenus, que la Perſe tombe au pouvoir des Grecs ou que les Grecs paſſent ſous la domination des Perſes : leur haine eſt trop violente pour ſouffrir quelque tempérament. Il eſt donc de notre honneur de commencer l'attaque & de venger nos injures. Je veux ſavoir s'ils ſont ſi

(1) Xerxès rappelle ici ſes ancêtres paternels & maternels. On peut conſulter M. Larcher, qui établit la généalogie des rois de Perſe avec cette érudition profonde qui lui eſt propre.

redoutables ces hommes (1) que le Phrygien Pélops, eſclave de mes peres, a tellement ſubjugués, que juſqu'à ce jour les peuples & leur pays ont été appellés du nom de ce conquérant. —

Ainſi parla le roi de Perſe : lorſqu'on ſe fut retiré & que la nuit fut venue, il réfléchit ſur l'opinion d'Artabane, & jugeant qu'il n'étoit pas à propos d'aller faire la guerre en Grece, il s'endormit ſur cette penſée. On prétend qu'il eut un ſonge, qu'il crut voir un fantôme qui le preſſoit de ne pas changer la réſolution qu'il avoit priſe la veille ; mais que, ſans avoir égard à ce ſonge, il convoqua les mêmes perſonnes, dès que le jour fut venu, & leur parla de la ſorte :

Second diſcours de Xerxès aux Perſes.

Généreux Perſes, ſi vous me voyez changer ſi ſubitement de réſolution, je vous prie de me le pardonner. Je ne ſuis pas encore arrivé à cette plénitude de ſageſſe requiſe en un monarque ; & d'ailleurs je ſuis continuellement obſédé par ceux qui m'exhortent à l'entrepriſe dont je vous entretins hier. Lorſque j'ai entendu l'avis d'Artabane, je me ſuis laiſſé emporter au feu de ma jeuneſſe juſqu'à maltraiter de paroles ce vieillard reſpectable : mais je reconnois maintenant ma faute, &

(1) *Ces hommes....* Voyez plus haut, pag. 128, note 1.

je veux ſuivre ſon conſeil. Demeurez donc tranquilles, puiſque je renonce à porter la guerre en Grece. ——

Ravis de ce diſcours, les Perſes ſe proſternerent devant le roi. Le même fantôme, dit-on, ſe préſenta à Xerxès la nuit ſuivante, & lui annonça que, s'il ne ſe diſpoſoit au plutôt à ſon expédition en Grece, il ne tarderoit pas à voir toute ſa puiſſance anéantie. Le prince ſe réveille effrayé, ſe leve, & envoie chercher Artabane, auquel il parle en ces termes :

Second diſcours de Xerxès à Artabane.

Artabane, j'ai manqué de raiſon quand je me ſuis emporté contre toi, & que j'ai payé de paroles dures un bon conſeil : mais je ne fus pas longtemps ſans me repentir, & ſans reconnoître que je devois ſuivre tes avis. Je ne le puis cependant, quelque deſir que j'en aie. J'avois changé de ſentiment, & j'avois renoncé à marcher contre les Grecs ; il m'eſt apparu un fantôme qui m'ordonne le contraire, & qui a accompagné ſes ordres de menaces. Si c'eſt un dieu qui me l'envoie, & qui veut abſolument que je porte mes armes dans la Grece, le même fantôme ſe préſentera devant toi, & te ſignifiera les mêmes ordres. Pour qu'il t'apparoiſſe à toi-même, voici ce que j'imagine. Tu te revêtiras de mes habits royaux ; & après

t'être assis sur mon trône, tu iras dormir dans mon lit. ——

Ainsi parla Xerxès : Artabane se refusa à sa premiere invitation (1), parce qu'il ne se croyoit pas digne de s'asseoir sur le trône royal ; mais se voyant pressé par le roi, il se rendit à ses instances après lui avoir adressé ces paroles :

Second discours d'Artabane à Xerxès.

Prince, il y a, suivant moi, autant de mérite à suivre un bon conseil qu'à le trouver soi-même ; tu peux, sans doute, l'un & l'autre, mais les discours des méchans corrompent ton heureux caractere. C'est ainsi que la mer, cet élément si utile aux hommes, agitée par le souffle des vents, ne peut suivre sa bonté naturelle. Je l'avouerai, prince, j'ai été moins affligé des choses dures que tu m'as dites que de voir qu'entre deux opinions, dont l'une enflammoit ta jeune ardeur, l'autre la réprimoit, tu as choisi celle qui étoit la plus nuisible pour toi & pour les Perses, sans penser combien il est dangereux d'écouter les desirs d'une insatiable ambition. Tu dis qu'après être revenu à l'opinion la plus sage, il t'est apparu en songe un fantôme envoyé par un dieu, qui te défend de

(1) C'étoit un crime capital chez les Perses de s'asseoir sur le trône du roi.

congédier ton armée, qui t'ordonne de marcher contre les Grecs ; apprends, ô mon fils, qu'il n'y a rien de divin dans ce ſonge. Ces viſions nocturnes ne ſe préſentent ſouvent aux hommes que pour les abuſer ; & comme j'ai plus d'âge que toi & plus d'expérience, je peux t'inſtruire ſur ce ſujet. Pour l'ordinaire, on penſe la nuit à ce qui a occupé le jour ; or, tu ſais que depuis trois jours il n'eſt queſtion parmi nous que de l'expédition contre la Grece : les ſonges ne ſont donc ſouvent que de vaines illuſions. Si le tien eſt d'une autre nature, ſi c'eſt un dieu qui te l'envoie, tu as tout dit en peu de mots, le même fantôme m'apparoîtra, & me ſignifiera les mêmes ordres : mais il n'eſt pas néceſſaire que je me revête de tes habits, ni que je dorme dans ton lit. Car enfin le fantôme qui t'a apparu en dormant, quel qu'il puiſſe être, ſera-t-il aſſez ſimple pour ſe méprendre, & ne pas me reconnoître ſous tes vêtemens. Il faut voir (1) s'il n'aura pour moi nul égard, s'il ne daignera pas ſe montrer à moi, ſoit que je prenne tes habits ou que je garde les miens. S'il continue d'apparoître, je conviendrai moi-même qu'il y a quelque choſe de divin dans ta viſion. Au reſte,

(1) Artabane, dans toute cette fin de ſon diſcours, prend le ton un peu ironique, comme perſuadé que le ſonge de Xerxès n'étoit qu'une vaine illuſion.

ſi telle eſt abſolument ta volonté, & ſi le fantôme ne peut ſe détourner de ſa route, je vais de ce pas coucher dans ton lit. Mais que le fantôme ſe préſente auſſi à moi quand j'aurai fait tout ce qui eſt convenable : juſque-là je perſiſterai dans mon ſentiment. ——

Si cette hiſtoire de fantôme n'eſt pas une fable, il faut croire que Mardonius & d'autres, qui deſiroient que l'expédition eût lieu, avoient apoſté quelqu'un pour jouer un pareil rôle. C'eſt probablement ce trait hiſtorique ſuppoſé vrai, qu'avoit en vue Iſocrate, lorſqu'il diſoit dans ſon Panégyrique : « Sans doute ce fut quelque dieu, ami de nos peres, qui, touché de leur vertu, leur ſuſcita ce péril, ne pouvant permettre que d'auſſi grands hommes vécuſſent dans l'oubli ou mouruſſent ignorés, mais voulant que, par leurs actions, ils méritaſſent les mêmes honneurs que ces héros d'origine céleſte que nous appellons demi-dieux. Comme eux, en effet, rendant à la nature le corps qu'ils en avoient reçu, ils nous ont laiſſé un ſouvenir immortel de leur courage ». Quoi qu'il en ſoit de l'apparition rapportée par Hérodote, & de l'alluſion qu'y a faite Iſocrate, le même fantôme, dit l'hiſtorien, apparut à Artabane couché dans le lit de Xerxès, & lui parla d'un ton ſi menaçant, que, ſe réveillant en ſurſaut, il pouſſa

un grand cri, ſe leva, alla trouver le monarque; & lui adreſſa ce diſcours :

Troiſieme diſcours d'Artabane à Xerxès.

Prince, après avoir vu pluſieurs grands empires renverſés par des forces inférieures, je ne pouvois conſentir que tu te livraſſes trop à la vivacité de l'âge. Je connoiſſois tous les dangers d'une exceſſive ambition : je me rappellois l'expédition de Cyrus contre les Maſſagetes, celle de Cambyſe contre les Ethiopiens, enfin celle de Darius contre les Scythes où je me trouvai moi-même. Inſtruit par de tels exemples, je m'imaginois qu'en demeurant tranquille tu ſerois le plus heureux de tous les hommes. Mais puiſque les dieux t'excitent à cette entrepriſe, & ſemblent menacer les Grecs de quelque grande calamité, je me rends moi-même & je change d'avis. Annonce aux Perſes le ſonge que le ciel t'envoie, fais-leur ſavoir qu'ils aient à continuer les préparatifs pour la guerre, ſelon tes premiers ordres; enfin, avec le ſecours des dieux, ne néglige rien de ta part pour le ſuccès de ton expédition. ——

Dès que le jour fut venu, Xerxès aſſembla, pour la troiſieme fois, les principaux des Perſes, leur communiqua le ſonge qu'il avoit eu, & leur commanda de ſe préparer pour l'expédition. Artabane, qui avoit ouvertement déſapprouvé ce

voyage, étoit le premier à y exhorter les autres. On employa quatre années à raſſembler des forces de toutes parts; & le monarque s'éloigna de Suze avec l'armée la plus nombreuſe de terre & de mer dont on ait jamais entendu parler : les ruiſſeaux & les rivieres ne pouvoient ſuffire à déſaltérer ces tróupes innombrables : toutes les eaux, excepté les grands fleuves, étoient épuiſées par leur paſſage. Le roi ſuperbe qui étoit à leur tête, s'applaudiſſoit follement d'avoir réuni ſous ſes ordres une multitude immenſe, qu'il falloit nourrir à grands frais, difficile à mouvoir dans les marches & dans les combats, & dont il étoit impoſſible de faire agir toutes les parties de concert. Quelle différence entre ces troupes confuſes & les armées de la Grece (je me ſers des expreſſions du célebre Boſſuet), ces armées médiocres, à la vérité, mais ſemblables à ces corps vigoureux où il ſemble que tout ſoit nerf, & où tout eſt plein d'eſprits; ces armées ſi bien commandées, & ſi ſouples aux ordres de leurs généraux, qu'on eût cru que les ſoldats n'avoient tous qu'une même ame, tant on voyoit d'accord dans leurs mouvemens. Au reſte, avant de partir, Xerxès avoit fait percer le mont Athos & fait entrer la mer dans un canal, afin d'y faire paſſer ſa flotte. Pour lui il prit ſon chemin par terre, & tourna du côté de Sardes. Il traverſa le fleuve Halys & s'arrêta dans la Phrygie. Il y

fut reçu magnifiquement avec toute ſon armée par un nommé Pythius, Lydien, qui s'offrit à lui fournir de l'argent pour cette guerre. Le monarque étonné qu'un ſimple particulier lui fît une pareille offre, lui demanda combien il avoit d'argent comptant :

Premier entretien de Pythius avec Xerxès.

Prince, lui dit Pythius, je ne prétexterai point que je l'ignore; j'en ſais le compte exact, & je vais te le dire ſans rien déguiſer. Dès que j'eus appris que tu marchois vers la mer grecque, dans le deſſein où j'étois de te donner des fonds pour la guerre, je voulus m'aſſurer de ce que j'avois en eſpeces; j'en fis le calcul, & je trouvai deux mille talens d'argent & quatre millions de dariques d'or moins ſept mille. Je te fais préſent de ces deux ſommes : le travail de mes eſclaves & de mes fermiers fournira ſuffiſamment à ma ſubſiſtance.

Xerxès, ravi de cette généroſité, étranger Lydien, dit-il, depuis que je ſuis parti de Perſe, je n'ai encore trouvé perſonne qui ait logé mon armée, & qui ſoit venu m'offrir ſon bien pour contribuer volontairement à la guerre. Puiſque, non content d'avoir reçu mes troupes avec tant de magnificence, tu me fais des offres ſi généreuſes, il eſt juſte que je te paie de retour. Sois mon hôte & mon ami; &, pour completter la ſomme

ſomme de tes quatre millions de dariques, je te donne les ſept mille qui te manquent. Jouis ſeul du bien que tu as acquis, & conſerve-moi l'affection que tu me témoignes : je ferai enſorte que tu n'aies jamais lieu de t'en repentir. ——

Pythius ſuivit Xerxès, qui, paſſant de la Phrygie dans la Lydie, alla droit à Sardes. Dès qu'il y fut arrivé, il envoya des hérauts en Grece pour demander la terre & l'eau, & faire publier dans toutes les villes, excepté dans Athenes & dans Lacédémone, qu'on préparât à ſouper au grand roi. Après cela, il ſe remit en marche, & tourna du côté d'Abydos, tandis que par ſes ordres on travailloit à unir les deux bords de l'Helleſpont pour que ſon armée paſsât d'Aſie en Europe. Un pont conſtruit avec de grands travaux, étoit déja achevé ; il s'éleva une tempête qui le rompit entiérement. Le monarque orgueilleux, tranſporté d'une colere puérile, commande qu'on donne trois cents coups de fouet à l'Helleſpont, & qu'on y jette deux paires de ces ſortes de fers qu'on met aux piés des criminels ; & ajoutant la cruauté à l'extravagance, il veut qu'on tranche la tête aux entrepreneurs, qui reçurent cette récompenſe de leur travail. D'autres ouvriers furent employés, & on conſtruiſit un nouveau pont qui réuſſit mieux. Lorſque le prince marchoit du côté d'Abydos

avec toute ſon armée, il y eut une éclipſe de ſoleil ſubite & conſidérable qui l'effraya lui & tous ceux qui l'accompagnoient. Les mages conſultés répondirent que ce prodige (car dans ces temps on regardoit les éclipſes comme des prodiges) préſageoit la ruine des villes grecques. Ils annonçoient des choſes agréables, & ils furent crus.

Second entretien de Pythius avec Xerxès.

Leurs réponſes ne raſſurerent point Pythius; épouvanté par le prodige qui venoit de paroître & encouragé par les faveurs qu'il recevoit de Xerxès, il vint le trouver & lui dit : Seigneur, voudrois-tu m'accorder une grace qui ſeroit pour toi peu de choſe, & beaucoup pour moi? Xerxès s'imaginant qu'il lui feroit toute autre demande, promit de lui tout accorder, & lui ordonna de dire ce qu'il ſouhaitoit :

Prince, lui dit Pythius, enhardi par cet ordre, j'ai cinq fils qui te ſuivent tous dans ton expédition contre les Grecs, je te conjure d'avoir pitié de ma vieilleſſe, & d'exempter du ſervice l'aîné d'entre eux, pour qu'il ait ſoin de moi & qu'il prenne la conduite de mes biens. Je t'abandonne les quatre autres. Ainſi puiſſe-tu retourner bientôt dans la Perſe après avoir terminé glorieuſement ton entrepriſe!

Le monarque indigné de cette demande, lui

répondit en ces termes : Lâche que tu es, tu vois que je pars moi-même pour l'expédition contre la Grece, que j'y mene mes enfans, mes freres, mes proches, mes amis ; & tu as le front de me parler de ton fils, toi qui es mon eſclave, toi qui ſerois obligé de me ſuivre avec toute ta famille & même avec ta femme ! apprends aujourd'hui que le cœur de l'homme habite dans ſes oreilles ; que, lorſqu'il entend des paroles agréables, la joie qu'il en éprouve paſſe dans tout le corps ; que lorſqu'il en entend de contraires, il s'irrite. Quand tu m'as reçu moi & mes troupes, & que tu m'as fait des offres, j'ai voulu que tu n'euſſes pas à te glorifier d'avoir vaincu un monarque en généroſité. Mais puiſque changeant tout-à-coup, tu me fais une demande dont tu devrois rougir, je t'en punirai, beaucoup moins pourtant que tu ne le mérites. Ta généroſité à notre égard, te ſauvera toi & quatre de tes enfans. Tu ſeras puni de ta lâcheté par la perte de celui que tu chéris davantage. En même temps il commande qu'on prenne le fils aîné de Pythius, & que coupant ſon corps en deux, on en mette une moitié à droite & l'autre à gauche, par le chemin où devoit paſſer l'armée : ——

Après cet acte de barbarie, il continua ſa marche juſqu'à Abydos. Là il lui prit envie de contempler

de deſſus une éminence toutes ſes troupes de terre & de mer. A la vue de ſes vaiſſeaux qui couvroient tout l'Helleſpont, & de ſes guerriers qui rempliſſoient tous les rivages & les campagnes des Abydéniens, il vanta ſon bonheur, & un moment après il verſa des larmes.

Entretien de Xerxès avec Artabane.

Artabane, ſon oncle, qui l'avoit diſſuadé avec tant de franchiſe de faire la guerre aux Grecs, le voyant pleurer, lui dit : Prince, que tu montres en un inſtant des ſentimens bien oppoſés ! tu vantes ton bonheur, & tu verſes auſſi-tôt des larmes. Je m'afflige, répondit Xerxès, quand je conſidere la briéveté de notre vie, puiſque de tous ces milliers d'hommes il n'en reſtera pas un ſeul dans cent ans. Toutefois, repliqua Artabane, nous éprouvons, durant notre vie, des choſes plus triſtes que la mort même. Pendant le peu de jours qu'on paſſe ſur la terre, il n'eſt point d'homme, quelque heureux qu'on le ſuppoſe, qui n'ait ſouhaité pluſieurs fois de mourir. Les malheurs & les maladies qui troublent notre vie nous la font eſtimer trop longue malgré ſa briéveté ; de ſorte que la mort eſt pour l'homme le refuge le plus deſirable d'une vie malheureuſe. Ainſi les dieux font voir combien ils ſont jaloux de notre bonheur, même par le peu de biens qu'ils nous font goûter dans ce monde.

Artabane, reprit Xerxès, puiſque la condition de l'homme eſt telle que tu la repréſentes, n'en parlons pas davantage, & n'occupons pas notre eſprit d'objets triſtes, lorſque nous en avons ſous les yeux de ſi agréables. Mais, dis-moi, quand tu n'aurois pas été frappé par une viſion auſſi claire & auſſi peu équivoque, perſiſterois-tu dans ta premiere opinion ? me détournerois-tu encore de faire la guerre aux Grecs ? changerois-tu d'avis ? parle-moi ſincérement.

Prince, répondit Artabane, puiſſe notre ſonge avoir l'heureux accompliſſement que nous deſirons l'un & l'autre ! mais je ſuis encore extrêmement effrayé, & je ne me ſens pas maître de moi-même, lorſque entre autres choſes ſur leſquelles je réfléchis, je vois qu'il en eſt deux de la plus grande importance qui te ſont abſolument contraires.

O le plus difficultueux des hommes, reprit Xerxès ! & quelles ſont ces deux choſes qui me ſont ſi contraires ? eſt-ce mon armée de terre que tu dédaignes, & crois-tu que les Grecs puiſſent m'en oppoſer de plus nombreuſe ? eſt-ce mon armée navale, & penſes-tu qu'elle ſera inférieure à celle des Grecs ? eſt-ce l'une & l'autre en même temps ? Si tu juges que nos forces ne ſont pas ſuffiſantes, on peut lever promptement de nouvelles troupes.

Prince, repliqua Artabane, il n'eſt point d'homme raiſonnable qui puiſſe mépriſer ton armée ni cette flotte immenſe ; mais je dis que, ſi tu leves de nouvelles troupes, les deux choſes dont je parle te deviendront encore plus contraires. Tes deux plus grands ennemis ſont la terre & la mer. Et d'abord, pour ce qui eſt de la mer, je crois que, dans toute ſon étendue, il n'eſt pas un ſeul port capable de recevoir ta flotte, & de tenir tes vaiſſeaux à l'abri s'il s'éleve une tempête. Cependant tu as beſoin de plus d'un port, il t'en faut dans tous les pays où tu navigeras. Ainſi n'ayant pas de ports commodes pour cette multitude de navires, conſidere que les hommes ſont au pouvoir des accidens, & non les accidens au pouvoir des hommes. Quant à la terre, tu dois la redouter d'autant plus, que tu y rencontreras moins d'obſtacles qui t'empêchent d'aller en avant, & de marcher toujours à de nouvelles conquêtes dont les hommes ſont inſatiables. Or, quand perſonne ne s'oppoſeroit à ta marche, il te faudra beaucoup de temps pour conquérir de grands pays, & ce temps amenera la famine dans ton armée. Enfin, le ſage doit délibérer avant que d'entreprendre, redouter les événemens, examiner tous les malheurs qui peuvent ſurvenir, & ſe montrer hardi dans l'exécution.

Artabane, reprit Xerxès, tu parles avec beaucoup de raiſon & de ſens ; mais il ne faut pas tout

craindre, ni uſer toujours de tant de circonſpection. Si, dans chaque affaire, on vouloit examiner tous les inconvéniens poſſibles, on n'exécuteroit jamais rien. Il vaut mieux, en entreprenant tout avec hardieſſe, éprouver la moitié des maux, que de n'en ſouffrir aucun en s'effrayant de tout. Celui qui trouve des difficultés à tous les partis qu'on propoſe, ſans pouvoir lui-même en propoſer un qui n'en offre point, n'eſt pas plus près de la vérité que ceux dont il attaque les avis. Il y a en tout des raiſons pour & contre, & il n'eſt pas donné à l'homme d'être aſſuré du ſuccès dans ſes entrepriſes. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que pour l'ordinaire la fortune ſe plaît à favoriſer l'activité courageuſe, & que rarement on réuſſit par une circonſpection lente & timide. Tu vois à quel degré de puiſſance ſont arrivés les Perſes. Si les rois, mes prédéceſſeurs, euſſent agi d'après tes principes, ou s'ils euſſent ſuivi des conſeils tels que tu m'en donnes, jamais nous ne ſerions parvenus à ce point de grandeur. C'eſt par le mépris des dangers qu'ils ont agrandi leur empire; & c'eſt, en effet, par les grands périls qu'on obtient les grands ſuccès. Jaloux de marcher ſur leurs traces, nous nous ſommes mis en campagne dans la plus belle ſaiſon de l'année; & après avoir ſubjugué toute l'Europe, nous retournerons glorieux en Perſe ſans avoir éprouvé de famine, ni

aucune aventure fâcheuſe. Car, outre que nous portons avec nous une grande quantité de vivres, nous enleverons le blé de tous les pays par où nous paſſerons, puiſque nous allons faire la guerre à des laboureurs & non à des peuples ſauvages.

Prince, repliqua Artabane, puiſque tu ne nous permets ni la crainte ni la défiance, écoute du moins l'avis que je vais te donner. Quand on diſcute beaucoup, on eſt forcé d'étendre ſon diſcours. Cyrus, fils de Cambyſe, a ſubjugué toute l'Ionie, excepté la ville d'Athenes, & l'a rendue tributaire de la Perſe : je te conſeille de ne pas mener les Ioniens contre leurs peres, d'autant plus que nous pouvons ſans eux triompher de nos ennemis. Ils ne peuvent joindre leurs efforts aux nôtres pour aſſervir leur mere patrie qu'en étouffant tout ſentiment d'honneur & de vertu; & s'ils écoutent l'un & l'autre, ils l'aideront à défendre ſa liberté. Ainſi, ou ils ne nous ſeront d'aucun ſecours, ou ils pourroient nous porter un grand préjudice. Prince, n'oublie pas cette parole ancienne qui n'eſt que trop véritable; tel qui commence une entrepriſe, n'en voit pas toujours l'iſſue.

Artabane, reprit Xerxès, c'eſt ſur-tout pour ce dernier avis que tu es dans l'erreur. Tu crains que les Ioniens ne nous trahiſſent, eux qui nous ont donné les plus fortes preuves de fidélité. Tu

as été témoin toi & les autres qui ont combattu ſous Darius contre les Scythes, qu'il dépendoit d'eux de ſauver ou de perdre l'armée des Perſes, & que cependant ils nous ont gardé leur foi, ſans nous cauſer aucune peine. D'ailleurs, dois-je craindre quelque entrepriſe de la part de peuples qui m'ont laiſſé pour gages dans mes états, leurs biens, leurs femmes & leurs enfans ? Sois donc tranquille de ce côté-là, aie bon courage, & diſpoſe-toi à aller gouverner mon palais & mon royaume. Car c'eſt à toi ſeul que je confie le ſoin de ma couronne. ——

Après ce diſcours, il renvoya Artabane à Suze; & avant de paſſer l'Helleſpont, ayant convoqué les principaux ſeigneurs de la Perſe, il leur parla en ces termes :

Troiſieme diſcours de Xerxès aux Perſes.

Généreux Perſes, je vous ai fait aſſembler pour vous exhorter à montrer de l'aſſurance, & à ne pas démentir les grands exploits de vos ancêtres. Tous enſemble & chacun en particulier, ſignalons notre ardeur, puiſqu'il s'agit de l'utilité commune. Redoublez de courage dans cette guerre; car j'apprends que nous allons combattre des hommes valeureux, & que, ſi nous parvenons à les vaincre, nous ne trouverons plus de forces capables de nous réſiſter. Paſſons donc la mer

de Darius, ſon pere, & qu'il menoit avec lui dans le voyage de la Grece.

Premier entretien de Xerxès avec Démarate.

Démarate, lui dit-il, tu es Grec, &, comme je l'apprends de toi-même ainſi que d'autres Grecs que j'ai eu occaſion d'entretenir, tu es d'une des plus grandes & des plus puiſſantes villes de la Grece. J'ai une queſtion à te faire. Dis-moi ſi les Grecs auront le courage de me tenir tête. Car il me ſemble qu'en les ſuppoſant tous réunis & même ligués avec les autres peuples de l'Occident, ils ne ſeroient pas en état de me réſiſter, & ne ſe croiroient jamais en aſſez grand nombre pour ſoutenir mes efforts. Je voudrois donc ſavoir quel eſt là-deſſus ton ſentiment.

Prince, lui répondit Démarate, te dirai-je la vérité? ou ne te parlerai-je que pour te plaire? Le roi lui commanda de lui dire la vérité, l'aſſurant qu'il ne l'en aimeroit pas moins. Sur cette parole, Démarate lui dit:

Prince, puiſque tu exiges de moi que je te parle avec franchiſe, je vais te parler de maniere à ne pouvoir être dans la ſuite convaincu par toi de menſonge. Elevée à l'école de la pauvreté, la Grece y a appris la vertu dans laquelle elle s'eſt fortifiée par la ſageſſe & par une diſcipline ſévere: fidelle à la vertu, elle a éloigné d'elle toute ſervi-

tude (1) & toute tyrannie. Quoique j'eſtime tous les Grecs qui habitent les villes Doriennes ou dans les environs, je ne te parlerai pas de tous ces peuples, mais ſeulement des Lacédémoniens. Je dis donc que ceux-ci n'écouteront jamais de propoſitions qui pourroient tendre à aſſervir la Grece; j'ajoute qu'ils ſe préſenteront pour te combattre quand tous les autres Grecs auroient pris ton parti. Quant à leur nombre, ne demande pas combien ils ſont pour pouvoir ſignaler ce courage intrépide : quand ils ne compoſeroient qu'un corps de mille hommes, ou même moins, ils ne redouteront point le combat. Que me dis-tu là, Démarate, répondit en riant Xerxès ? quoi ? mille hommes oſeroient combattre une armée auſſi puiſſante que la mienne ? dis-moi, je te prie, toi qui es leur roi, voudrois-tu dans l'inſtant combattre ſeul contre dix hommes ? Car enfin, ſi tous les citoyens de Lacédémone ſont tels que tu le prétends, toi qui es leur prince, tu dois, ſuivant les inſtitutions de ta patrie, être en état de te meſurer avec deux fois plus d'ennemis que chacun d'eux; & ſi un ſeul de tes Lacédémoniens eſt capable de combattre dix de mes Perſes, je puis croire que tu peux en combattre vingt. C'eſt la

(1) J'ai traduit comme ſi dans le grec on liſoit *doulëiën* au lieu de *peniën*.

ſeule maniere de prouver ce que tu avances. Mais ſi tu as une ſi grande idée de tes ſoldats de Sparte, quoiqu'ils ne ſoient ni plus robuſtes ni d'une plus haute taille que toi, ou que les Grecs que j'ai été à portée de voir & d'entretenir, prends garde que leur éloge dans ta bouche ne ſoit qu'une vaine jactance. Mais montre-moi par des raiſons plauſibles, comment mille hommes, ou même dix mille, ou même cinquante mille, qui tous également libres, ne ſont pas gouvernés par un ſeul, pourroient réſiſter à une armée auſſi formidable que la nôtre. En ſuppoſant que tes Spartiates forment un corps de cinq mille ſoldats, nous ſerions plus de mille contre un. S'ils étoient gouvernés par un monarque, la crainte du chef rendroit braves les plus lâches; & contraints par les châtimens, ils marcheroient, quoiqu'en petit nombre, contre des troupes plus nombreuſes. Mais abandonnés à leur propre liberté, ils ne pourront tenir, ni même paroître devant nous. Je dis plus, quand les Grecs ſeroient égaux en nombre aux Perſes, ils ne ſe réſoudroient pas facilement à combattre contre eux. Ce que tu dis de tes Lacédémoniens, je puis le dire de mes Perſes, du moins de quelques-uns. J'ai des hommes parmi mes gardes qui combattroient chacun trois de tes Grecs, dont tu ne me parles ſi avantageuſement que parce que tu ne connois point mes guerriers.

Prince, repliqua Démarate, je m'étois bien douté d'abord que la vérité ne te plairoit pas; mais c'eſt parce que tu m'as ordonné de ne te dire que des choſes véritables, que je t'ai expoſé le vrai caractere des Lacédémoniens. Tu ſais toi-même ſi je dois être porté d'affection pour eux, après qu'ils m'ont dépouillé de mon rang, fruſtré de mon patrimoine, & chaſſé de ma patrie. Darius, ton pere, m'a reçu dans ſes états, il m'a donné une maiſon & des domaines conſidérables (1). Seroit-il donc croyable qu'un homme ſage ne tînt nul compte d'une bienveillance ſi marquée, & n'en témoignât point la plus vive reconnoiſſance? Je ne me flatte pas de pouvoir combattre ſeul dix hommes; je n'en combattrois point deux, ni même un ſeul, ſans néceſſité. Mais, ſi je m'y voyois obligé, ou qu'il fallût ſe ſignaler dans quelque grande occaſion, je ne craindrois pas de me meſurer contre un de ces Perſes qui s'eſtiment capables de combattre chacun trois Grecs. Les Lacédémoniens ne le cedent à perſonne quand il s'agit

(1) Darius avoit donné à Démarate les villes de Pergame, de Teuthranie & d'Haliſarnie. Euryſthene & Proclès, deſcendans de Démarate, en jouiſſoient encore dans la XCV^e Olympiade, & ſe joignirent à Thymbron, général de Lacédémone, qui paſſa dans l'Aſie mineure pour faire la guerre aux Perſes. *M.* LARCHER.

de combattre ſeul à ſeul ; mais c'eſt dans un corps d'armée qu'ils ſont les meilleurs guerriers de la terre. Car bien qu'ils ſoient libres, ils ne le ſont pas en tout. Ils ont pour ſouveraine la loi, qu'ils redoutent beaucoup plus que tes ſujets ne te craignent. Ils font donc tout ce qu'elle leur commande : & elle leur commande toujours la même choſe, de ne pas fuir dans le combat quel que ſoit le nombre de leurs adverſaires, de tenir ferme en leur poſte, de vaincre ou de mourir. Si les louanges que je leur donne te ſemblent de vaines paroles, je n'ajouterai rien. Ce que j'ai dit à leur avantage, c'eſt toi qui m'as contraint de le dire. Au reſte, prince, puiſſe ton expédition réuſſir au gré de tes vœux ! ——

Xerxès trouva dans ce diſcours plus de ſujet de rire que de ſe fâcher, & il fit retirer civilement Démarate.

Après avoir parcouru divers pays, & traverſé les villes grecques maritimes, qui s'épuiſerent chacune à donner un ſeul repas à l'armée, on arriva en Theſſalie. Cependant les Grecs ne reſtoient pas tranquilles. Pluſieurs d'entre eux avoient accordé aux hérauts de Xerxès ce qu'ils leur avoient demandé au nom de leur maître. Les Argiens, entre autres, s'étoient rangés du parti de ce prince, qui avoit chargé un héraut de leur dire de ſa part ;

Discours d'un héraut de Xerxès au peuple d'Argos.

Habitans d'Argos, voici ce que nous fait dire le grand roi : nous croyons que Persès, de qui nous descendons, eut pour pere Persée, fils de Danaé, & pour mere Andromede, fille de Céphée (1) : ainsi nous tirons de vous notre origine. Il ne conviendroit donc ni à nous de faire la guerre à nos ancêtres, ni à vous de vous déclarer contre vos descendans en donnant du secours à nos ennemis. Demeurez tranquilles dans vos maisons, & soyez assurés que, si le succès répond à notre attente, il n'y aura point de peuples pour qui nous ayons plus d'égards que pour vous. —

Les peuples de la Grece qui aimoient leur pays & qui se montroient disposés à le défendre avec courage, s'étoient assemblés à l'Isthme pour délibérer sur les affaires communes. Les Lacédémoniens & les Athéniens étoient à la tête des défenseurs de la liberté publique. On fut d'avis d'envoyer des députés à Gélon, tyran de Syracuse, pour l'engager à entrer dans la ligue. L'historien explique comment Gélon étoit parvenu à dominer dans la Sicile, & fait ensuite connoître les Siciliens dont il rapporte les principales guerres. Les députés se rendirent au palais de Gélon, & lui adressèrent ce discours :

(1) Xerxès fait parler aux Argiens par son héraut suivant l'opinion des Grecs qui admettoient cette généalogie.

Les

Les Lacédémoniens & leurs alliés nous envoient pour te ſolliciter à entrer dans leur ligue contre un roi barbare. Nous ne doutons pas que tu n'aies appris qu'un Perſe ſe diſpoſe à faire la guerre aux Grecs, qu'il a établi un paſſage ſur l'Helleſpont, qu'il traîne à ſa ſuite toutes les nations orientales de l'Aſie, ſous prétexte de marcher contre les Athéniens, mais, en effet, pour réduire la Grece entiere ſous le joug. Poſſeſſeur d'une grande puiſſance, maître de la Sicile, qui n'eſt pas une des moindres parties de la Grece, tu dois donner du ſecours à ceux qui veulent ſauver la Grece de la ſervitude, & les aider à maintenir ſa liberté. Quand toute la nation ſera unie, nous formerons un corps redoutable, & nous ſerons en état de repouſſer d'injuſtes agreſſeurs. Mais, ſi parmi nous les uns la trahiſſent, les autres refuſent de la ſecourir, & qu'il n'en reſte qu'un petit nombre qui aient le courage de la défendre, il eſt à craindre qu'elle ne périſſe toute entiere : car ſois certain que, quand le roi de Perſe nous aura vaincus & ſoumis, il tombera ſur toi pour t'accabler. Préviens ce malheur, & crois qu'en nous ſecourant tu te défends toi-même. Des entrepriſes concertées avec ſageſſe ſont preſque toujours couronnées du ſuccès.

Diſc. & repliques des députés de Lacédémone & de ceux d'Athenes à Gélon, roi de Syracuſe, & réponſes de ce prince.

Tel fut le diſcours des députés de la Grece; Gélon y répondit d'un ton dur & amer : Grecs,

dit-il, je trouve que c'eſt manquer de pudeur de venir me ſolliciter à entrer dans votre alliance pour repouſſer un Barbare, vous qui m'avez rebuté autrefois quand je réclamois votre aſſiſtance contre une armée de Barbares qui venoit fondre ſur mes états. J'étois en guerre avec Carthage; je voulois venger ſur les Egeſtains la mort de Doriée, fils d'Anaxandride; je m'offrois à rendre libres des villes de commerce dont vous tiriez de grands ſecours en tout genre : vous n'avez rien fait pour me ſecourir contre les Carthaginois, ni pour m'aider à venger la mort de Doriée : il n'a pas tenu à vous que les Barbares ne ſe ſoient rendus maîtres de tous ces pays. Toutefois les choſes ont tourné à mon avantage. Aujourd'hui que vous êtes menacés de la guerre, & que c'eſt contre vous qu'elle s'avance, vous vous êtes enfin reſſouvenus de Gélon. Au reſte, quoique vous m'ayez traité avec mépris, je ne ſuivrai pas votre exemple. Je ſuis prêt à vous donner un ſecours de deux mille vaiſſeaux, de deux mille hommes de cavalerie, de vingt mille d'infanterie peſante, de quatre mille d'infanterie légere, & de deux mille frondeurs. Je m'engage à fournir des blés pour toutes les troupes de la Grece, tant qu'on reſtera ſous les armes. Mais je ne vous promets tous ces ſecours qu'à condition que je ſerai chef & général des Grecs contre les Barbares. Autrement, je ne

paroîtrai pas dans cette guerre, & je n'y enverrai perſonne.

Syagre, indigné d'une telle demande : Combien, s'écria-t-il, combien ne gémiroit pas Agamemnon, petit-fils de Pélops, s'il apprenoit que les Spartiates ont donné le commandement à Gélon & aux Syracuſains ! Ne nous fais jamais, ô Gélon, de pareilles propoſitions. Si tu as envie de ſecourir la Grece, diſpoſe-toi à marcher ſous la conduite des Lacédémoniens ; ſi tu ne veux pas qu'ils te commandent, nous ne voulons pas de tes ſecours.

Gélon voyant, à ces paroles de Syagre, qu'il étoit entiérement oppoſé à ſes deſirs, ſe relâcha un peu de ſa demande, & lui dit : Etranger Spartiate, quoique les injures ſoient faites pour irriter, tes paroles outrageantes ne peuvent m'engager à te répondre par des propos offenſans. Si les Lacédémoniens ſont jaloux du commandement, il me ſemble que je puis l'être avec beaucoup plus de raiſon, moi qui puis fournir beaucoup plus d'hommes & de vaiſſeaux. Mais enfin, puiſque vous êtes trop oppoſés à ma premiere demande, je veux bien me relâcher de quelque choſe, & vous propoſer un partage. Si vous prenez pour vous le commandement des troupes de terre, je me réſerve celui de l'armée navale ; ou ſi vous aimez mieux commander ſur mer, je commanderai ſur terre. Il faut que vous vous contentiez

de l'un ou de l'autre, ou que vous vous retiriez ſans obtenir notre alliance.

Voilà ce que propoſa Gélon; le député d'Athenes, prévenant celui de Lacédémone, répondit au prince en ces termes : Roi de Syracuſe, la Grece nous envoie pour te demander des ſoldats & non des chefs. Tu annonces que tu ne lui enverras point de ſecours ſi tu n'es général de ſes troupes; tu voudrois commander aux Grecs. Lorſque tu demandois le commandement de toute l'armée, nous avons gardé le ſilence, ſachant bien que le député de Lacédémone ſauroit te répondre en ſon nom & au nôtre. Mais lorſque ne pouvant obtenir ta premiere demande, tu te réduis à demander le commandement de l'armée navale, apprends que nous ne te le céderons pas quand les Lacédémoniens te l'accorderoient; car c'eſt à nous qu'il appartient s'ils y renoncent. Si donc ils veulent commander ſur mer, nous ne leur diſputerons pas le commandement, mais nous ne le céderons à nul autre. Eh! pourquoi aurions-nous fourni plus de vaiſſeaux que tout le reſte des Grecs, ſi nous cédions le commandement aux Syracuſains, nous Athéniens, nous les plus anciens peuples de la Grece, les ſeuls qui n'aient jamais changé de ſol (1);

(1) Les Athéniens ſe diſoient Autochthones, c'eſt-à-dire, nés du pays même, & n'en étant jamais ſortis.

nous habitans d'une ville d'où, comme dit Homere, partit jadis pour le ſiege d'Ilion, l'homme le plus capable de mettre une armée en bon ordre & de la ranger en bataille. Ainſi, nous pouvons, ſans rougir, parler avantageuſement de nous-mêmes.

Etranger Athénien, répondit Gélon, il paroît que vous ne manquez pas d'hommes qui commandent, mais que vous n'avez pas de ſoldats à qui commander. Puiſque ne cédant rien à perſonne vous voulez tout retenir, ſortez au plutôt de mes états, & allez annoncer à la Grece que pour elle l'année ſera ſans printemps.

Gélon entendoit par-là que, comme le printemps eſt la plus agréable ſaiſon de l'année, ſon armée étoit la meilleure partie de toutes les forces de la Grece; & que la Grece, privée de ſon alliance, ſeroit comme une année de laquelle on auroit retranché le printemps. ——

Les députés de la Grece partirent de Sicile, & paſſerent en Crete où ils ne reçurent pas une réponſe plus favorable. Hérodote, ſuivant ſa coutume, fait une hiſtoire ſuccincte des Crétois. Les Corcyréens promirent des ſecours qu'on ne reçut pas, & envoyerent ſecrettement dire au roi de Perſe qu'ils ne vouloient point ſe déclarer contre lui. Les Aleuades, qui dominoient dans la Theſſalie, avoient ſouſcrit aux demandes de Xerxès,

les Theſſaliens, qui n'approuvoient pas leur conduite, députerent quelques-uns des leurs aux Grecs aſſemblés à l'Iſthme, avant que le monarque paſsât en Europe. Voici quel fut le diſcours des députés.

Diſcours des députés Theſſaliens, dans le conſeil des Grecs.

Grecs, il faut faire garder le paſſage du mont Olympe, afin que la Theſſalie & toute la Grece ſoient à l'abri des ravages de la guerre. Nous ſommes prêts à le défendre avec toutes nos forces; mais il faut que vous y envoyiez de puiſſans corps de troupes. Si vous négligez de le faire, ſachez que nous traiterons avec le monarque : car il n'eſt pas juſte qu'étant expoſés les premiers à la rencontre de l'ennemi, nous périſſions ſeuls pour toute la Grece. Si vous refuſez de nous ſecourir, vous ne pouvez nous contraindre, puiſque la néceſſité & l'impuiſſance ſont au-deſſus de toutes les loix. Nous tâcherons donc de pourvoir par quelque moyen à notre conſervation. ——

Les Grecs envoyerent en Theſſalie dix mille hommes de troupes; mais, comme on leur repréſenta que ce poſte n'étoit pas avantageux, ils le quitterent & s'en retournerent dans l'Iſthme. Les Theſſaliens ſe voyant abandonnés des alliés, ſe rendirent au roi barbare qui en tira de grands ſervices dans cette guerre. Les Grecs, de retour

à l'Iſthme, tinrent conſeil ſur le meilleur parti qu'ils avoient à prendre dans la circonſtance. Il fut décidé qu'on garderoit le paſſage des Thermopyles, comme étant plus étroit & plus proche que celui de Theſſalie; & que l'armée navale s'avanceroit au-deſſus du promontoire d'Artémiſe, parce que cet endroit n'eſt pas éloigné des Thermopyles, & qu'il faut peu de temps pour envoyer de l'un à l'autre. L'hiſtorien fait une courte deſcription de ces deux poſtes. Il calcule ce qu'il pouvoit y avoir d'hommes combattans & autres, dans les armées de terre & de mer de Xerxès, depuis la jonction des guerriers qu'il avoit recueillis dans ſa route : il trouve qu'il devoit y en avoir plus de cinq millions trois cents mille. L'armée navale du monarque partit de la ville de Thermes; dix vaiſſeaux des plus vîtes ſe détacherent & firent voile vers Scyathe, où les Grecs avoient envoyé trois vaiſſeaux pour épier ce qui ſe paſſeroit. Les trois vaiſſeaux furent attaqués; deux furent pris & le troiſieme coulé à fond. Lorſque les Grecs, qui étoient à Artémiſe, eurent appris cette nouvelle, ils ſe tranſporterent à Chalcis pour défendre le paſſage de l'Euripe. Toute la flotte barbare cingla vers le promontoire de Magnéſie, où elle éprouva une violente tempête qui dura quatre jours, & qui fit périr plus de vaiſſeaux que n'auroit pu faire une défaite conſidérable. Deux Grecs

qui s'étoient placés ſur les lieux les plus éminens pour obſerver ce qui ſe paſſoit, en partirent, & donnerent avis de ce naufrage à leurs compatriotes, qui, après avoir fait des ſacrifices à Neptune Libérateur, retournerent à Artémiſe. Quinze vaiſſeaux Perſes vinrent ſe jetter parmi ceux des Grecs, croyant joindre des navires de leurs compagnons : on n'eut pas de peine à les prendre. Le reſte de la flotte, diſperſée par la tempête, ſe raſſembla & ſe rendit aux Aphetes (1). Quant à Xerxès, après avoir marché pendant deux jours par la Theſſalie & par l'Achaïe, il arriva enfin le troiſieme chez les Méliens, dans le territoire de Trachis, où il campa. Environ quatre mille Grecs, dont trois cents étoient Spartiates, occupoient le paſſage des Thermopyles, réſolus de le diſputer à toute l'armée du monarque. Ils étoient commandés par Léonidas, roi de Lacédémone. La plupart de ces Grecs étoient d'avis qu'on retournât au Péloponèſe, & qu'on gardât le paſſage de l'Iſthme : mais Léonidas voyant que les Phocéens & les Locriens n'étoient pas de cette opinion, fit décider qu'on demeureroit aux Thermopyles,

(1) Les Aphetes, golfe de la Magnéſie. Ce mot ſignifie proprement *lieu d'où l'on part.* Les Argonautes, dit-on, ſe remirent en mer dans cet endroit, & en partirent après avoir fait leur proviſion d'eau.

& qu'on enverroit promptement demander du ſecours aux villes alliées. Tandis qu'ils tenoient conſeil, Xerxès envoya un cavalier pour reconnoître les forces des Grecs & ſavoir ce qu'ils faiſoient. Ce cavalier apperçut, entre autres choſes, des guerriers de Lacédémone qui faiſoient les exercices, tandis que d'autres arrangeoient leur chevelure (1). Il rapporta ce qu'il avoit vu, à Xerxès qui fit venir Démarate, & l'interrogea ſur cette conduite des Lacédémoniens dont il vouloit connoître les motifs.

Second entretien de Xerxès avec Démarate.

Prince, lui répondit Démarate, je te parlai des Lacédémoniens quand nous partions pour la Grece; & quand je te dis ce que je prévoyois, tu ne tins aucun compte de mes paroles. Quoiqu'il y ait du péril à te ſoutenir en face la vérité, écoute-la encore. Ces hommes ſont venus pour nous diſputer le paſſage; c'eſt à cela qu'ils ſe diſpoſent. C'eſt leur coutume de s'arranger la chevelure quand ils ſont à la veille d'expoſer leur vie. Apprends, ô grand roi, que, ſi tu parviens à les vaincre, eux, & leurs compatriotes qui ſont

(1) Les Lacédémoniens portoient de longs cheveux; leſquels, ſelon Lycurgue, comme on lit dans Plutarque, donnoient de la grace aux beaux hommes, & rendoient les laids encore plus terribles.

demeurés à Lacédémone, il n'y aura plus dans le monde de peuples qui oſent te faire réſiſtance. Tu vas attaquer la république la plus diſtinguée de la Grece; tu vas combattre ſes plus vaillans hommes.

Xerxès ne pouvoit croire ce que lui diſoit Démarate; il lui demanda encore comment un ſi petit nombre de guerriers oſeroit ſe meſurer avec une armée auſſi nombreuſe que la ſienne. Prince, lui répondit-il, traite-moi comme un impoſteur, ſi la choſe n'arrive pas comme je te le dis. ——

Tout ce que pouvoit dire Démarate ne put perſuader à Xerxès qu'on lui feroit réſiſtance, & il reſta quatre jours ſans rien faire, s'imaginant que les ennemis reconnoîtroient leur foibleſſe & prendroient la fuite. Le cinquieme jour, comme il croyoit qu'il y avoit en eux de la témérité de demeurer en ce poſte, il envoya contre eux, dans un mouvement de colere, les Mèdes & les Ciſſiens, avec ordre de les prendre vivans & de les amener à ſes piés. Les Mèdes, & les meilleures troupes Perſes qui vinrent prendre leur place, furent repouſſés avec perte par les Grecs qui combattirent avec autant de bravoure que d'intelligence. Le lendemain les Barbares ne furent pas plus heureux. Ils penſoient que comme les Grecs

étoient en petit nombre & que la plupart étoient bleſſés, ils n'auroient pas aſſez de forces pour ſe défendre, & d'après cette idée ils allerent les attaquer. Mais les Grecs, rangés en bon ordre, ſoutinrent courageuſement leurs efforts, & les obligerent de ſe retirer ſans avoir mieux réuſſi que le jour précédent. Enfin, quatre mille hommes en auroient arrêté dix-ſept cents mille, ſi un Grec perfide, nommé Epialte, ne fût venu trouver le roi, & ne lui eût offert de lui découvrir un chemin dans les Thermopyles qui le rendroit maître des hauteurs. Le prince témoigna une joie extraordinaire de cette offre qui le tiroit d'embarras. Un corps de troupes qu'il détacha ſuivit le guide, & parvint réellement au ſommet de la montagne. Quand les Grecs en furent inſtruits, ils furent partagés d'opinion; les uns vouloient qu'on demeurât dans ſon poſte; les autres ſoutenoient avec ardeur qu'il falloit ſe retirer : Léonidas leur donna à tous leur congé, & ne garda avec lui que ſes trois cents Spartiates. Ces trois cents braves & leur chef voyoient qu'il falloit mourir, mais ils vouloient du moins vendre cher leur vie. Ils firent des prodiges de valeur. Quatre fois ils mirent en fuite l'ennemi, & enleverent courageuſement le corps de Léonidas qui avoit été tué. Mais enfin il fallut ſuccomber. Ecraſés ſous le nombre & non vaincus, ils ne périrent qu'après avoir pleinement

vengé leur trépas, & mériterent qu'on gravât sur leur tombeau cette inscription si belle dans sa simplicité : *Passant, va-t-en dire à Lacédémone que nous sommes tous morts pour obéir à ses loix.* Un de ceux qui se distingua le plus dans cette occasion, ce fut un Spartiate, nommé Diénecès. Avant les premiers combats contre les Perses, un habitant de Trachis, croyant l'effrayer, lui disoit que les ennemis étoient en si grand nombre, qu'ils obscurciroient l'air & cacheroient le soleil par la quantité de leurs fleches : *Tant mieux*, dit-il, *nous combattrons à l'ombre.*

Troisieme entretien de Xerxès avec Démarate.

Après cette victoire, qui étoit une vraie défaite, Xerxès fit venir Démarate, & lui adressant la parole : Démarate, dit-il, je reconnois maintenant par le témoignage de la vérité même, que tu es un homme vrai ; car tout ce que tu m'as dit s'est trouvé confirmé par l'événement. Apprends-moi donc combien il reste encore de Lacédémoniens. En est-il beaucoup d'aussi braves que ceux qui viennent de périr ? Prince, répondit Démarate, je vais satisfaire à ta demande. Les Lacédémoniens sont en grand nombre, & ils ont beaucoup de villes. Dans Sparte, capitale (1) du pays

(1) Cette capitale étoit appellée indifféremment *Lacédémone* de Lacédémon, un de ses premiers rois ; ou *Sparte*

de Lacédémone, on compte environ huit mille hommes parfaitement ſemblables aux guerriers qui viennent de combattre. Ceux des autres villes, quoique braves, ne les égalent pas. Indique-nous donc, reprit Xerxès, le moyen le plus facile de les vaincre : ayant été leur roi, tu dois connoître quels ſont leurs procédés & leurs reſſources. Démarate lui répondit en ces mots : Grand roi, puiſque tu me demandes avis avec confiance, je dois te donner celui que je crois le meilleur. Envoie trois cents vaiſſeaux de ta flotte ſur les côtes de la Laconie. Près de ces côtes eſt une île, nommée Cythere; Chilon, l'homme le plus ſage que nous ayons eu, diſoit de cette île qu'il ſeroit avantageux qu'elle fût ſubmergée : il en appréhendoit (1) toujours quelque choſe de pareil à ce que je te propoſe : non qu'il ſongeât à ta flotte, mais il craignoit toute autre armée navale. Que tes navires partent donc de cette île pour répandre la terreur dans le pays des Lacédémoniens. Occupés chez eux par tes armes, ils ne

---

de Sparte, fille de Lacédémon. Les *Spartiates* proprement dits, étoient les anciens & premiers citoyens de Sparte; on n'appelloit pas ainſi les citoyens nouveaux.

(1) Ce que craignoit Chilon arriva dans la guerre du Péloponèſe. Les Athéniens s'emparerent de l'île de Cythere, & incommoderent beaucoup les Lacédémoniens.

pourront te nuire hors de leur pays, ni ſecourir le reſte de la Grece que tu attaqueras avec ton armée de terre. Le reſte de la Grece aſſervie, la Laconie ſeule ſera trop foible pour te réſiſter. Si tu négliges de faire ce que je te conſeille, voici ce que tu as à craindre. L'Iſthme du Péloponèſe eſt fort étroit. Tous les Péloponéſiens étant réunis dans ce poſte, je prévois pour toi de plus rudes combats que tu n'en auras encore ſoutenus : au lieu que ſi tu ſuis mon avis, l'Iſthme & les autres villes ſe rendront ſans coup férir. ——

Diſc. d'Achéménès, frere de Xerxès, à ce prince, & réponſe de celui-ci.

Après ce diſcours, Achéménès, frere de Xerxès, & chef de l'armée navale, qui avoit été préſent à cet entretien, craignant que le roi ne ſuivît le conſeil de Démarate, prit la parole : Prince, dit-il, tu écoutes donc un homme qui eſt jaloux de tes proſpérités, qui même trahit tes intérêts. Il eſt dans le caractere des Grecs d'être envieux du bonheur d'autrui, & de haïr tout ce qui s'éleve au-deſſus d'eux. Si, dans ta poſition préſente, lorſque tu as perdu quatre cents vaiſſeaux par un naufrage, tu en envoies trois cents autres croiſer ſur les côtes du Péloponèſe, tes ennemis deviendront auſſi forts que toi : au lieu qu'en ne diviſant pas tes forces navales, tu ſeras invincible, & tes adverſaires ſeront hors d'état de te réſiſter. Tes armées de terre & de mer marchant enſemble,

ſe prêteront un mutuel ſecours ; ſi tu les ſépares, elles ſeront inutiles l'une à l'autre. Il eſt de ta ſageſſe, prince, de bien régler tes affaires ſans raiſonner ſur celles des ennemis : n'examine pas dans quel endroit ils s'arrêteront, ce qu'ils feront, ou quel eſt leur nombre : laiſſons-les penſer à eux, & penſons à nous-mêmes. Si les Lacédémoniens viennent encore préſenter la bataille aux Perſes, ils ne pourront réparer le coup qu'ils viennent de recevoir.

Achéménès, répondit le monarque, ton conſeil me paroît ſage, & je le ſuivrai. Démarate me propoſe ce qu'il croit m'être le plus avantageux ; & quoique ton avis l'emporte ſur le ſien, je ne puis me perſuader qu'il ſoit mal intentionné pour moi. Ses diſcours que l'événement a juſtifiés, me ſont garans de ſa droiture. Un citoyen peut être jaloux de la proſpérité d'un citoyen, lui porter une haine ſecrette, &, s'il n'a une vertu rare parmi les hommes, ne pas lui donner le conſeil qu'il juge le plus ſalutaire. Mais on eſt toujours bien intentionné pour un ami d'un rang ſupérieur ; & s'il nous conſulte, nous le conſeillons pour le mieux. Démarate eſt mon ami ; je défends que par la ſuite on cherche à me le rendre ſuſpect. ——

Le bonheur de la Grece voulut que Xerxès ne ſuivît jamais les bons conſeils. C'étoit une preuve

de ſon peu de ſageſſe : mais ce qui prouva ſon peu de généroſité, c'eſt qu'au lieu d'honorer le courage dans un ennemi qui n'étoit plus, il fit chercher le corps de Léonidas, & le fit attacher à un poteau, après en avoir fait couper la tête.

LIVRE VIII.

TANDIS que l'on combattoit aux Thermopyles avec une intrépidité ſans pareille, mais avec peu de ſuccès, on ſoutenoit auprès d'Artémiſe un combat naval avec la même bravoure & plus d'avantage. La flotte grecque étoit compoſée d'environ trois cents vaiſſeaux, dont cent vingt-ſept de la part des Athéniens. Hérodote prétend & prouve dans le Livre qui précede, que le ſalut de la Grece dépendoit d'Athenes & du parti qu'elle devoit prendre; il montre que la muraille de l'Iſthme & toute la valeur lacédémonienne n'auroient jamais pu empêcher que la Grece entiere n'eût été réduite ſous la puiſſance des Barbares. Les Athéniens, en effet, par le conſeil de Thémiſtocle, génie ferme & plein de reſſources, avoient conſtruit & équipé deux cents vaiſſeaux pour la guerre des Eginetes; ils s'étoient inſtruits & exercés dans la marine; leurs navires & leur expérience, joints à une fermeté de courage & de réſolution que la ruine totale de leur patrie ne put ébranler, ſauverent évidemment toute la Grece. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que fourniſſant à eux ſeuls la plus grande partie de la flotte, & quoiqu'on eût mis en délibération

de leur donner la conduite de l'armée navale; ils abandonnerent ſans peine le commandement à Lacédémone qui ne fourniſſoit que dix vaiſſeaux, parce que, les alliés n'étant pas d'accord, ils prévoyoient que tout étoit perdu s'ils s'amuſoient à diſputer de la prééminence. Quoi qu'il en ſoit, la flotte des Barbares, que nous avons laiſſée aux Aphetes, étoit encore formidable quoiqu'elle eût été battue par une violente tempête. Le grand nombre de leurs vaiſſeaux effraya la plupart des capitaines Grecs, & ils conſeilloient de ſe retirer; mais Thémiſtocle les engagea tous à tenir ferme. Les Perſes avoient envoyé deux cents vaiſſeaux d'élite avec ordre de faire le tour de l'Eubée, ſans être vus des ennemis, & de tomber tout-à-coup dans l'Euripe pour les enfermer. Les Grecs furent avertis à propos. Ils étoient partis ſur le minuit, avec l'intention d'aller à la rencontre du détachement qu'on envoyoit pour les attaquer par derriere; mais au point du jour, ne voyant paroître perſonne, ils revinrent ſur leurs pas, & voulurent tenter la fortune en attaquant toute la flotte. Les Perſes, qui mépriſoient leur petit nombre, apprirent ce que peut la valeur échauffée par l'amour de la liberté. Ils ne ſe retirerent qu'après avoir perdu pluſieurs vaiſſeaux & eſſuyé un déſavantage réel. Pendant la nuit, qui avoit ſéparé les combattans, il y eut une tempête qui

incommoda beaucoup les Barbares, & qui, jettant en pleine mer les deux cents vaiſſeaux envoyés pour faire le tour de l'Eubée, les fit périr malheureuſement. Les Grecs encouragés par la nouvelle de ce naufrage, & par un renfort de cinquante vaiſſeaux qui leur vint de l'Attique, attaquerent des vaiſſeaux Ciliciens, & ſortirent encore de ce combat avec avantage. Le lendemain, les chefs des Barbares, indignés qu'une armée ſi foible leur fît tant de mal, réſolurent de ne plus endurer que les Grecs les attaquaſſent les premiers, mais de lever l'ancre ſur le midi & de marcher contre eux en bataille. Le combat fut opiniâtre de part & d'autre, les Egyptiens du côté des Perſes & les Athéniens du côté des Grecs, ſe diſtinguerent le plus dans cette journée, & la victoire reſta indéciſe.

Cependant on apprit à Artémiſe le ſort de Léonidas & de ſon armée : il fut arrêté d'un commun accord qu'on partiroit de ce lieu, & qu'on ſe retireroit ailleurs. Thémiſtocle ayant choiſi les vaiſſeaux les plus légers des Athéniens, ſe rendit aux endroits où l'on puiſoit de l'eau douce, & y grava ſur une pierre ces paroles, dont les Ioniens firent la lecture étant venus le lendemain à Artémiſe.

Paroles de Thémiſtocle aux Ioniens.

Ioniens, vous faites une action peu convenable en marchant contre vos peres, & en travaillant

gravées ſur une pierre.

vous-mêmes à aſſervir la Grece. Rangez-vous donc de notre parti ; ou, ſi cela n'eſt pas poſſible, prenez dès à préſent la réſolution de reſter neutres, & engagez les Cariens à ſuivre votre exemple. Si vous ne pouvez ni l'un ni l'autre, & ſi une néceſſité puiſſante vous attache au ſervice du roi de Perſe, du moins dans l'action & dans la mêlée, n'uſez pas de tout votre courage : n'oubliez pas que vous êtes nos deſcendans, & que primitivement c'eſt vous qui avez allumé la guerre entre les Grecs & les Barbares. ——

L'intention de Thémiſtocle, en gravant ces paroles, étoit ou de perſuader aux Ioniens d'abandonner le monarque ſi elles ne venoient pas à ſa connoiſſance ; ou ſi elles y venoient, de lui rendre les Ioniens ſuſpects, & de l'engager à les retrancher du nombre de ſes alliés.

Lorſque les Perſes eurent appris que les Grecs étoient partis, ils ſe rendirent à Artémiſe ; de-là ils marcherent contre la ville d'Hiſtiée dont ils ſe rendirent maîtres, & firent des courſes ſur les côtes maritimes. Xerxès leur envoya un héraut pour leur annoncer ſa victoire aux Thermopyles, & les inviter à venir voir eux-mêmes comment il avoit puni des téméraires qui s'imaginoient triompher de ſon armée : il s'applaudiſſoit d'un ſuccès dont il auroit dû plutôt rougir.

Quelques déſerteurs Arcadiens furent préſentés au monarque. Après les avoir interrogés ſur beaucoup d'articles, on leur demanda ce que faiſoient pour lors les Grecs. Ils répondirent qu'ils célébroient les jeux olympiques, & qu'ils étoient occupés à regarder les combats d'athletes & les courſes de chevaux. On leur demanda quel prix étoit propoſé aux vainqueurs : ils dirent que c'étoit une couronne d'olivier. Tigrane, fils d'Artabane, dit alors une parole qui mérite d'être remarquée. Se tournant du côté de Mardonius : Grands dieux, lui dit-il, contre quels hommes tu nous as perſuadé de faire la guerre ! Ils ne combattent point pour l'or & pour l'argent, mais pour la gloire & pour la vertu.

Les Theſſaliens accompagnoient les Barbares & ils étoient ennemis mortels des Phocéens (Hérodote explique la cauſe de cette inimitié) : ils firent propoſer à ceux-ci que, s'ils vouloient leur donner cinquante talens, ils oublieroient les anciennes injures qu'ils avoient reçues d'eux, & qu'ils détourneroient de leur pays les malheurs dont ils étoient menacés. Les Phocéens firent réponſe qu'ils ne donneroient pas d'argent, & qu'ils ne trahiroient jamais la Grece. Les Barbares, conduits par les Theſſaliens, paſſerent donc de la contrée de Trachine dans la Doride, & de la Doride dans la Phocide, qu'ils ravagerent entié-

rement, ſans épargner les temples qu'ils brûlerent & qu'ils pillerent. Les Phocéens avoient abandonné le pays, & s'étoient retirés, les uns ſur les ſommets du Parnaſſe, & les autres chez les Locriens-Ozoles. Lorſque les Perſes eurent parcouru le rivage, ils arriverent à Panopée, où ils ſe diviſerent en deux corps. La partie la plus conſidérable marcha vers Athenes & prit ſon chemin par la Béotie : l'autre partie de l'armée ayant côtoyé à droite le mont Parnaſſe, dirigea ſa marche vers le temple de Delphes, dont elle vouloit piller les tréſors. Un violent orage, & des prodiges extraordinaires, crus dans ces temps-là, repouſſerent les Barbares, qui ſe retirerent effrayés. Ils furent pourſuivis par les habitans de Delphes, qui ſortirent de leurs retraites & en firent un grand carnage.

Cependant l'armée navale des Grecs, partie d'Artémiſe, s'étoit arrêtée auprès de Salamine, à la priere des Athéniens. Ceux-ci avoient appris que les Péloponéſiens, au lieu de ſe tranſporter dans l'Eubée pour s'oppoſer aux Barbares, travailloient à fermer l'Iſthme d'une muraille, & ſongeoient à défendre leur pays ſans penſer au reſte. Ils prierent donc les alliés de s'arrêter près de Salamine, tandis qu'ils iroient à Athenes pour réſoudre ce qu'ils avoient à faire dans une telle extrémité. Ils firent embarquer les femmes, le enfans, les eſclaves, pour les tranſport er à Tré-

zene, à Egine, ou à Salamine, & retournerent à la flotte avec un nouveau renfort de vaiſſeaux. Il en vint encore de pluſieurs côtés : l'hiſtorien nomme les peuples qui en fournirent, & le nombre qu'ils en donnerent chacun. Il y avoit plus de deux cents navires d'Athenes ; & la flotte n'étant que de trois cents ſoixante-dix vaiſſeaux, ils en formoient près des deux tiers. Le même Eurybiade qui avoit commandé à Artémiſe, commandoit à Salamine. Il aſſembla les capitaines Grecs, & leur propoſa d'examiner quel lieu ſembloit le plus propre pour donner la bataille navale. La plupart étoient d'avis qu'on ſe tranſportât à l'Iſthme, & que l'on combattît à la vue du Péloponèſe. On délibéroit encore ; un Athénien arrive, & rapporte que les Barbares étoient déja dans l'Attique, qu'ils mettoient tout à feu & à ſang. En effet, Xerxès accompagné d'une partie de ſes troupes, après avoir paſſé par la Béotie, brûlé les villes de Theſpies & de Platée, entra dans l'Attique, s'empara d'Athenes qui étoit déſerte & abandonnée, emporta de force la citadelle défendue par un petit nombre d'hommes qui n'avoient pas voulu quitter la ville, mit le feu aux maiſons & aux temples, & dépêcha un courrier à Suze pour informer Artabane de l'heureux ſuccès de ſon entrepriſe, ſans penſer qu'Athenes étoit dans ſes vaiſſeaux, & qu'elle ſauroit venger ſa ruine.

La deſtruction de cette ville, qui donna tant d'orgueil au monarque, épouvanta ſi fort les Grecs de l'armée navale, que quelques capitaines étant retournés ſur le champ à leurs vaiſſeaux, firent déployer les voiles comme pour partir; & que les autres, qui reſterent au conſeil, furent tous d'avis de ſe rendre à l'Iſthme pour y attendre les ennemis. On étoit ſorti du conſeil, & chacun retournoit dans ſes navires: Mnéſiphile, Athénien, ayant appris de Thémiſtocle ce qui avoit été décidé, lui dit:

Diſc. de Mnéſiphile à Thémiſtocle.

Thémiſtocle, ſi la flotte part une fois de Salamine, tu ſeras forcé de combattre ſeul ſur mer pour une patrie entiérement détruite. Chacun ſe retirera dans ſa ville, ſans qu'Eurybiade ni aucun autre puiſſe les retenir, ni empêcher que les troupes ne ſe diſſipent, & que la Grece ne périſſe par notre imprudence. Imagine donc, s'il eſt poſſible, quelque moyen de rompre ce qui a été décidé. Va retrouver Eurybiade, ne néglige rien pour le faire changer de réſolution, & pour l'engager à reſter ici. ——

Divers diſcours directs ou indirects de Thémiſtocle & d'Adimante, dans le conſeil tenu avant la

Thémiſtocle goûta fort ce conſeil; &, ſans rien répondre à Mnéſiphile, il alla ſur le champ trouver Eurybiade, & lui dit qu'il avoit quelque choſe à lui communiquer qui intéreſſoit le ſalut de toute

la Grece. Eurybiade le fit entrer dans ſon vaiſſeau, & lui demanda ce qui l'amenoit. Thémiſtocle s'étant aſſis près de ce général, lui fit part de l'avis de Mnéſiphile, comme s'il eût été de lui-même ; il l'appuya de raiſons ſi fortes qu'il engagea Eurybiade à remettre l'affaire en délibération, & à convoquer de nouveau le conſeil. bataille de Salamine.

Lorſque tous les généraux furent aſſemblés, avant qu'Eurybiade eût expoſé le ſujet pour lequel il les convoquoit, Thémiſtocle avoit propoſé l'avis qu'il deſiroit de faire paſſer, & le ſoutenoit avec chaleur. Adimante, fils d'Ocyte, général des Corinthiens, lui coupant la parole (1) : Thémiſtocle, lui dit-il, ceux qui dans les jeux publics partent avant les autres, ſont punis : Oui, répondit Thémiſtocle, mais ceux qui reſtent en arriere ne ſont pas couronnés. Telle fut la réponſe vive & ingénieuſe qu'il fit au général des Corinthiens. S'adreſſant enſuite à Eurybiade, il ceſſa de montrer, ainſi qu'il avoit commencé de le faire, que les troupes ſe diſperſeroient lorſqu'on ſeroit parti de Salamine ; car il ne trouvoit pas décent d'ac-

(1) Plutarque prétend que ce fut Eurybiade qui interrompit Thémiſtocle, & que ce fut à lui que fut faite une réponſe fort connue. Eurybiade, dit-il, ayant levé le bâton comme pour frapper Thémiſtocle, celui-ci lui adreſſa cette parole remarquable : *Frappe, mais écoute.*

cuſer perſonne en préſence des alliés. Il changea donc de diſcours, & dit à Eurybiade :

Le ſalut de la Grece eſt aujourd'hui entre tes mains ; tu la ſauveras ſi, ayant égard à mon ſentiment, tu reſtes ici pour livrer la bataille, & ſi tu ne paſſes point dans l'Iſthme en ſuivant l'opinion contraire. Ecoute-moi & juge quel avis eſt le meilleur. Si tu livres la bataille au paſſage de l'Iſthme, tu combattras en pleine mer, ce qui nous eſt le moins avantageux, puiſque nous avons des vaiſſeaux peſans & en moindre nombre. D'ailleurs, ſuppoſé même que nous réuſſiſſions, tu perds Salamine, Egine & Mégare. L'armée de terre des ennemis accompagnera celle de mer, & par-là attirant toutes leurs forces dans le Péloponèſe, tu mettras toute la Grece en péril. Mais ſi tu ſuis mon conſeil, voici le bien qui en réſultera. D'abord, en combattant dans un détroit avec un petit nombre de vaiſſeaux contre un plus grand, nous l'emporterons de beaucoup ſelon toutes les probabilités de la guerre, parce qu'un détroit nous eſt auſſi avantageux que la pleine mer le ſeroit aux ennemis. De plus, on conſerve Salamine où ſont dépoſés nos femmes & nos enfans. Mais la raiſon qui doit te paroître déciſive, c'eſt qu'en reſtant ici tu combattras pour le Péloponèſe comme ſi tu étois dans l'Iſthme. Si donc tu es ſage, tu ne conduiras pas ailleurs

notre flotte. Enfin, s'il arrive, comme je l'eſpere, que nous gagnions la bataille navale, les Barbares n'entreront pas dans l'Iſthme; &, loin de pénétrer plus avant dans l'Attique, ils ſe retireront en déſordre; ſans compter que nous aurons conſervé Egine, Mégare, & ſur-tout Salamine, où un oracle annonce que nous vaincrons les ennemis. Lorſqu'on délibere ſagement, on réuſſit preſque toujours; lorſqu'on n'écoute pas la ſageſſe, les dieux ſe retirent, & refuſent de ſeconder les délibérations des hommes.

Thémiſtocle parloit encore, le Corinthien Adimante l'interrompit pour la ſeconde fois, lui impoſant ſilence comme à quelqu'un qui n'avoit plus de ville, & ne voulant pas qu'Eurybiade fît prononcer d'après l'opinion d'un homme qui étoit ſans patrie. Je ne permettrai à Thémiſtocle, ajoutoit-il, de dire ſon ſentiment, que quand il pourra montrer la ville dont il eſt citoyen. Il lui reprochoit par-là qu'Athenes étoit priſe & au pouvoir des ennemis. Alors Thémiſtocle ne put s'empêcher de dire beaucoup de choſes dures à Adimante & aux autres Corinthiens; il leur prouva, par de fortes raiſons, qu'il avoit encore une patrie, & une ville plus puiſſante que Corinthe, puiſqu'elle fourniſſoit deux cents vaiſſeaux pour cette guerre, & des vaiſſeaux ſi bien équipés qu'il n'y en avoit pas dans la Grece qui puſſent ſoutenir leurs atta-

ques. Après avoir répondu aux Corinthiens, revenant à Eurybiade : Si tu reſtes à Salamine, lui dit-il avec encore plus de véhémence, & ſi tu te comportes en homme de cœur, tu ſauveras la Grece, ſinon tu la perdras. Nos vaiſſeaux, dans cette guerre, ſont toute notre reſſource. Suis donc mon conſeil. Si tu refuſes de le ſuivre, nous reprendrons nos enfans & nos femmes, pour nous tranſporter à Siris, contrée d'Italie, qui eſt à nous anciennement, & où nous devons bâtir une ville ſuivant la prédiction des oracles. Quand vous ſerez abandonnés par des hommes tels que nous, vous vous ſouviendrez alors de mes paroles. —

Ce diſcours fit changer de ſentiment à Eurybiade & aux autres capitaines ; & tous d'un commun accord ſe diſpoſerent pour le combat. Les troupes navales de Xerxès, qui ſéjournoient dans la ville d'Hiſtiée, paſſerent ſur l'Euripe, & arriverent en trois jours à Phalere. Le prince lui-même entra dans les vaiſſeaux pour conférer avec les principaux chefs & prendre leurs opinions. Il leur envoya demander par Mardonius s'ils étoient d'avis qu'on donnât la bataille navale. Tous penſerent qu'il falloit la donner. Artémiſe ſeule fut d'un avis contraire.

Conſeil qu'Ar- Dis à ton maître de ma part, dit-elle à Mar-

donius : Seigneur, puiſque je n'ai pas montré de lâcheté dans les batailles navales auprès de l'Eubée, & que je ne t'ai pas rendu de légers ſervices, je dois t'expoſer mes vrais ſentimens, & te dire ce qui me ſemble le plus utile pour tes intérêts. Je te conſeille d'épargner tes vaiſſeaux, & de ne point livrer de bataille navale contre des peuples qui, dans ce genre de combat, l'emportent autant ſur tes ſujets que des hommes l'emportent ſur des femmes. N'es-tu pas maître d'Athenes contre laquelle tu as entrepris ton expédition ? ne diſpoſes-tu pas du reſte de la Grece ? Perſonne ne te réſiſte ; ceux qui ont oſé le faire ont ſubi le traitement qu'ils méritoient. Je vais te dire ce que deviendront tes ennemis, ſi tu ſuis mon conſeil. Ne te preſſe pas de donner la bataille, tiens ici tes vaiſſeaux à l'ancre, ou bien paſſe dans le Péloponèſe ; & alors, prince, les deſſeins qui t'ont amené en Grece réuſſiront au gré de tes deſirs. Les Grecs ne pouvant tenir long-temps, ſe diſperſeront bientôt, & ſe retireront chacun dans leurs villes. Il n'y a pas de vivres dans l'île, à ce que j'apprends ; & il eſt croyable que, ſi tu fais marcher tes troupes dans le Péloponèſe, les Péloponéſiens, qui ſont à Salamine, n'y reſteront pas, & que peu empreſſés de combattre pour les Athéniens, ils s'en retourneront dans leur pays : au lieu que, ſi tu précipites la bataille, je crains que

Xémiſe fait adreſſer à Xerxès par Mardonius.

la défaite de la flotte ne nuiſe à ton armée de terre. Enfin, ſeigneur, conſidere que, comme les mauvais maîtres ont quelquefois de bons ſerviteurs, les bons en ont ſouvent de mauvais. Tu es le meilleur des maîtres, mais tu as de mauvais ſerviteurs dans ceux que tu comptes au nombre de tes alliés, tels que les Egyptiens, les Cypriotes, les Ciliciens, les Pamphyliens, peuples lâches & mépriſables. ——

Xerxès loua ſon avis & ne le ſuivit pas, parce que tous les autres penſoient autrement. On fit donc marcher la flotte du côté de Salamine, & on la mit en bataille, pour combattre le lendemain. La même nuit, l'armée de terre prit le chemin du Péloponèſe. Hérodote fait connoître, en peu de mots, les différens peuples qui compoſoient cette partie de la Grece. Les Péloponéſiens & quelques autres Grecs travailloient avec la plus grande ardeur à fortifier l'Iſthme, parce qu'ils avoient peu d'eſpérance dans leur armée navale. Cette nouvelle, apportée à Salamine, réveilla les craintes de la plupart. On s'étonnoit de l'imprudence d'Eurybiade; on en murmuroit ouvertement. Il crut devoir aſſembler le conſeil où les choſes furent long-temps débattues. Thémiſtocle, pour fixer leur incertitude par un coup hardi, ſort du conſeil ſans être vu, & de ſon chef envoie un

homme dans une barque dire aux Perſes, comme en ſecret, que les Grecs épouvantés avoient réſolu de prendre la fuite ; que c'étoit l'occaſion de les attaquer, parce qu'ils n'étoient pas d'intelligence. Les Barbares crurent ce qu'on leur diſoit ; ils firent paſſer dans une petite île, nommée Pſytallée, entre la terre ferme & Salamine, un grand nombre de Perſes. Ils envoyerent des vaiſſeaux en pluſieurs endroits, & diſpoſerent leur flotte de façon que les Grecs fuſſent enfermés dans Salamine, & qu'ils n'euſſent aucun paſſage pour ſe ſauver. Les capitaines Grecs avoient paſſé la nuit au conſeil, toujours fort embarraſſés & en conteſtation ſur le parti qu'il falloit prendre : mais quand le jour fut venu, & qu'ils virent les ennemis en bataille, ils réſolurent de reſter & de combattre. Ils étoient encore aſſemblés ; Ariſtide, Athénien, fameux par ſon intégrité, arriva d'Egine. La faction de Thémiſtocle l'avoit fait exiler, mais croyant que l'intérêt public devoit lui faire oublier toute haine particuliere, il fit demander Thémiſtocle, & dès qu'il fut ſorti du conſeil :

Diſc. d'Ariſtide à Thémiſtocle, & réponſe de Thémiſtocle.

Thémiſtocle, dit-il, en toute occaſion & ſurtout dans cette conjoncture, c'eſt à qui rendra à la patrie le plus de ſervices que nous devons diſputer enſemble. Je viens te dire qu'inutilement les Péloponéſiens conſeilleroient le départ de la

flotte ; les Corinthiens & Eurybiade lui-même ne pourroient ſe retirer quand ils le voudroient. Nous ſommes enfermés de tous côtés par les ennemis ; je le ſais pour l'avoir vu de mes propres yeux : rentre donc dans le conſeil, & fais part de cette nouvelle à l'aſſemblée.

Tu me donnes un bon avis, lui répondit Thémiſtocle, & tu apportes une bonne nouvelle. Tu annonces, comme l'ayant vu de tes propres yeux, ce que je deſirois qui arrivât. Les Perſes, il eſt bon que tu le ſaches, n'ont agi que par mon impulſion. Comme les Grecs n'étoient point portés d'eux-mêmes à livrer la bataille, il falloit bien les y forcer. Mais puiſque tu apportes une bonne nouvelle, annonce-la toi-même. Si je l'annonçois, on s'imagineroit que je l'invente, & on refuſeroit de croire ce que tu viens de me dire. Entre donc dans le conſeil, & fais-y ton rapport de ce que tu as vu. Si on te croit, tant mieux ; ſi on ne te croit pas, cela ſera égal : car ſi, comme tu l'annonces, nous ſommes enfermés de toutes parts, on ne pourra prendre la fuite. ——

AN. M. 3524. AV. J. C. 480. Le rapport d'Ariſtide fut confirmé par un vaiſſeau Ténien qui abandonnoit les Perſes & venoit ſe ranger du côté des Grecs. On livra donc la bataille : les Grecs remporterent une victoire complette, qu'ils durent à leur bon ordre, à leur intelligence

intelligence & à leur bravoure. Ceux qui ſe diſtinguerent le plus furent les Athéniens, & ces Eginetes qui, dans les commencemens, avoient montré quelque foibleſſe & ſouſcrit aux demandes du monarque barbare. Ariſtide, dont nous venons de parler, voyant que les Perſes étoient défaits à Salamine, prit avec lui un corps de ſoldats Athéniens qu'on avoit diſpoſés ſur le rivage, & tailla en pieces les troupes qui étoient paſſées à Pſytallée. Lorſque Xerxès vit que la bataille étoit entiérement perdue; dans la crainte qu'on n'allât rompre le pont qu'il avoit fait conſtruire, & qu'il ne ſe trouvât enfermé dans l'Europe, il réſolut de partir le plus ſecrettement qu'il ſeroit poſſible. Mardonius, qui ſe doutoit bien qu'il avoit deſſein de ſe retirer, commença à craindre pour lui-même, parce qu'il avoit perſuadé au roi d'aller faire la guerre aux Grecs. Il crut donc que ce qu'il y avoit de plus avantageux pour lui, étoit de tenter le haſard, ou de ſubjuguer la Grece, ou de mourir honorablement dans une glorieuſe entrepriſe. Il alla donc trouver le prince, & lui adreſſa ce diſcours :

Seigneur, ne t'afflige pas tant de ce qui vient d'arriver, & ne t'imagine pas avoir eſſuyé une perte ſi énorme. Ce n'eſt point de tes navires que dépend le ſuccès de cette guerre, mais de ta cava- Diſc. de Mardonius à Xerxès.

lerie & de ton infanterie. Nul de ces Grecs qui penſent avoir obtenu une victoire complette, ne ſortira de ſes vaiſſeaux pour s'oppoſer à tes armes, nul dans le continent n'aura cette hardieſſe : ceux qui ont oſé le faire en ont reçu la punition. Si donc tu le juges à propos, jettons-nous ſur le champ dans le Péloponèſe. Non que tu ne puiſſes différer ſans péril, ſi tu le veux ; mais au moins ne perds pas courage. Les Grecs ne peuvent échapper à tes forces ; il faut qu'ils ſoient punis & du préſent & du paſſé ; il faut qu'ils ſubiſſent le joug. Voilà le meilleur parti que tu aurois à prendre. Si toutefois tu as réſolu de t'en retourner avec tes troupes, j'ai un autre avis à te donner. Fais enſorte, prince, que les Perſes ne ſervent pas de riſée aux Grecs. Car enfin tu ne peux nous imputer le contre-temps actuel, ni nous reprocher de nous être comportés lâchement en quelque occaſion. Si les Phéniciens, les Egyptiens, les Cypriotes, les Ciliciens, ont montré peu de courage, doit-on en accuſer les Perſes ? Puis donc qu'on ne peut nous faire aucun reproche, daigne ſuivre mon conſeil. Si tu es décidé à ne pas reſter ici plus long-temps, retourne dans tes états avec la plus grande partie de tes troupes ; mais laiſſe-moi en Grece avec trois cents mille hommes d'élite, & je te promets de la réduire toute entiere ſous ton obéiſſance. ——

Xerxès parut content de ce diſcours, & fut un peu conſolé de ſes mauvais ſuccès. Il dit à Mardonius qu'il l'inſtruiroit de ſa volonté ſur ce qu'il lui propoſoit, quand il en auroit parlé dans ſon conſeil. Lorſqu'il en eut délibéré avec les principaux des Perſes, il voulut prendre l'avis d'Artémiſe, reconnoiſſant qu'avant la bataille elle avoit mieux vu que les autres. Il la manda donc; & quand elle fut arrivée, faiſant retirer tous ſes conſeillers & gardes, il lui parla de la ſorte :

Diſcours de Xerxès à Artémiſe, & réponſe d'Artémiſe.

Mardonius me preſſe de reſter en Grece & d'attaquer le Péloponèſe : il me repréſente que les Perſes & l'armée de terre n'ont contribué en rien à nos mauvais ſuccès, & qu'ils s'offrent à m'en donner des preuves. Il me conſeille donc de demeurer, ou de lui donner trois cents mille hommes d'élite pour réduire toute la Grece ſous mon obéiſſance, & de m'en retourner en Perſe avec le reſte de mes troupes. Toi, princeſſe, qui m'as ſi ſagement diſſuadé de livrer la bataille navale, dis-moi maintenant quel eſt ton avis & ce qui te ſemble le meilleur parti à prendre.

Artémiſe fit cette réponſe au monarque : Prince, il m'eſt difficile de te donner un bon avis : mais en conſidérant l'état préſent de tes affaires, il me ſemble que tu dois t'en retourner en Perſe, & laiſſer en Grece Mardonius avec les hommes qu'il

te demande, puiſqu'il s'engage à la ſubjuguer. S'il remplit ſes engagemens, & s'il réuſſit ſelon ſes deſirs, c'eſt à toi, prince, qu'en reviendra la gloire, puiſque ce ſeront tes ſujets qui auront fait cette conquête. S'il eſt trompé dans ſes eſpérances, le malheur n'eſt pas irréparable, puiſque le roi & ſon royaume ſeront conſervés. Tant que tu ſubſiſteras toi & tes états, les Grecs auront ſouvent à combattre pour ſe défendre. Une défaite de Mardonius n'eſt d'aucune conſéquence; & les Grecs n'auront pas remporté un avantage déciſif pour avoir vaincu un de tes ſujets. Enfin, tu retournes en Perſe après avoir réduit Athenes en cendres, ce qui étoit l'objet principal de ton expédition. ——

Xerxès approuva ce conſeil, parce qu'il ſe trouvoit conforme à ſes ſentimens : car il étoit ſi épouvanté, que, quand tout le monde lui eût conſeillé de demeurer, il n'eût pas laiſſé de ſe retirer. Il décida que Mardonius choiſiroit lui-même parmi les troupes, afin qu'il pût exécuter ſes promeſſes, & fit partir de Phalere ſes vaiſſeaux pour qu'ils allaſſent, en toute diligence, garder le pont par où il devoit paſſer pour s'en retourner en Perſe. Les Grecs croyoient que la flotte des Barbares étoit encore à Phalere, & qu'elle ſe diſpoſoit à donner une ſeconde bataille

navale ; ils ſe préparoient de leur côté à les recevoir. Mais enfin s'étant apperçus qu'elle étoit partie, ils réſolurent auſſi-tôt de la ſuivre, & la ſuivirent en effet juſqu'à Andros. Comme ils ne purent rencontrer les ennemis ni en avoir des nouvelles, ils s'arrêterent dans cette île, & tinrent conſeil ſur ce qu'ils feroient. Thémiſtocle étoit d'avis que l'on côtoyât les îles, qu'on ſuivît les ennemis, & qu'on allât rompre le pont que le monarque avoit fait conſtruire. Mais Eurybiade ne fut pas de ce ſentiment ; il repréſenta qu'il falloit laiſſer fuir l'ennemi, & que, loin de rompre le pont, il faudroit plutôt lui faire un pont pour s'en retourner dans ſon pays, vu tous les maux qu'il pourroit cauſer à la Grece s'il ſe trouvoit forcé de reſter en Europe. Tous ſe rangerent de cet avis qui étoit réellement le plus ſage. Thémiſtocle voyant qu'il ne pouvoit engager les autres capitaines à faire voile vers l'Helleſpont, travailla à ſe ménager un aſyle chez les Perſes en cas de diſgrace dans ſa patrie. Comme les Athéniens ne pouvoient ſouffrir qu'on laiſsât fuir l'ennemi, & qu'ils étoient diſpoſés d'eux-mêmes à le pourſuivre quand tous les autres l'auroient refuſé, il chercha à les diſſuader, & leur adreſſa ce diſcours :

Athéniens, j'ai vu plus d'une fois, par mes propres yeux, & j'ai ſouvent oui dire, que des

Diſc. de Thémiſtocle aux Athéniens.

ennemis réduits à la derniere extrémité, étoient revenus au combat & avoient réparé leur défaite par un coup de déſeſpoir. Nous avons eu le bonheur de nous défendre nous & toute la Grece, de diſſiper cette nuée effroyable de combattans; ne pourſuivons pas des hommes qui fuient. Ce n'eſt point, ſans doute, à nos forces que nous devons notre victoire, mais aux dieux & aux héros, qui n'auroient pu ſouffrir qu'un ſeul homme devînt maître de l'Aſie & de l'Europe, un homme qui eſt un impie & un ſcélérat, qui, ne faiſant aucune diſtinction des choſes ſaintes & profanes, a brûlé les unes & les autres, a renverſé les ſtatues des dieux; un homme qui a pouſſé l'audace juſqu'à faire châtier la mer, & jetter des fers dans ſes flots comme pour les enchaîner. Jouiſſons de notre fortune préſente, reſtons en Grece, ſongeons à nous-mêmes & à nos enfans; & après avoir repouſſé les Barbares, occupons-nous avec ardeur à rétablir nos maiſons & à enſemencer nos campagnes. Au retour du printemps, nous paſſerons dans l'Helleſpont & dans l'Ionie. ——

Les Athéniens ſe laiſſerent aiſément perſuader par un homme dont la prudence les avoit ſauvés des plus grands périls. Thémiſtocle ne s'en tint pas là : il envoya à Xerxès un de ſes ſerviteurs les plus fideles, lui dire en ſon nom, que, par

envie de lui rendre ſervice, il avoit empêché les Grecs de pourſuivre ſon armée navale & d'aller rompre le pont par où il devoit repaſſer en Aſie; qu'il lui conſeilloit de ſe retirer tandis qu'il le pouvoit ſans peine.

Nous venons de voir que les Grecs avoient réſolu de ne pas pourſuivre plus avant la flotte ennemie, & de ne point paſſer dans l'Helleſpont. Ils aſſiégerent Andros avec deſſein de la détruire, parce que les Andriens avoient été les premiers de tous les inſulaires qui avoient refuſé de l'argent à Thémiſtocle. Sur ce que celui-ci leur avoit dit que les Athéniens étoient envoyés chez eux par deux grandes déeſſes, la Perſuaſion & la Force, & qu'ainſi ils ne pouvoient refuſer l'argent qu'on leur demandoit; ils avoient répondu qu'ils ne s'étonnoient pas que la ville d'Athenes fût grande & riche, puiſqu'elle étoit ſous la protection de ſemblables divinités; que les Andriens habitoient une terre pauvre & malheureuſe, parce que deux triſtes déeſſes, la Pauvreté & l'Indigence, y avoient fixé leur domicile & leur empire; que recevant la loi de ces deux divinités, ils ne pouvoient donner d'argent; qu'enfin l'impuiſſance d'Andros étoit plus forte que toute la puiſſance d'Athenes. Les Andriens furent donc aſſiégés; mais les Grecs n'ayant pu réuſſir à prendre leur ville, retournerent à Salamine & partagerent le butin. Thémiſtocle,

regardé par toute la Grece comme le plus prudent & le plus ſage de tous les Grecs, reçut même à Lacédémone les honneurs les plus diſtingués.

Nous avons laiſſé Xerxès à Phalere avec ſes troupes de terre. Il ſe retira dans la Béotie par le même chemin qu'il étoit venu. Car, comme la ſaiſon n'étoit pas propre pour faire la guerre, Mardonius avoit été d'avis que le roi partît le premier, que l'armée paſſeroit l'hiver en Theſſalie, & qu'au commencement du printemps on feroit une irruption dans le Péloponèſe. Lorſqu'on fut arrivé en Theſſalie, il fit le choix des guerriers qu'il devoit garder au nombre de trois cents mille hommes. Xerxès le laiſſa en Grece, & prit le chemin de l'Helleſpont avec une petite partie de ſes troupes, la plupart s'étant écartées pour chercher leur ſubſiſtance. Il en mourut beaucoup de la peſte & de la dyſſenterie; & une grande quantité de malades furent laiſſés dans les villes. L'hiſtorien rapporte diverſes opinions ſur la retraite de Xerxès. Artabaze, qui avoit reconduit le roi avec ſoixante mille hommes de troupes, revint camper aux environs de Pallène. Il alla aſſiéger Potidée & Olynthe; mais une inondation conſidérable qui ſurvint fut cauſe qu'une grande partie de ſon armée périt dans les eaux ou par le fer des habitans de Potidée. Le reſte ſe ſauva en Theſſalie & alla rejoindre Mardonius. Le général Perſe qui étoit

reſté en Theſſalie, & le retour du printemps, réveillerent les Grecs. Toutefois ils ne raſſemblerent pas ſi-tôt leur armée de terre; celle de mer s'aſſembla près d'Egine, ſous la conduite de Leutychide, un des rois de Lacédémone. Les Athéniens avoient pour leur chef Xantippe, fils d'Antiphron, pere du fameux Périclès. La flotte, compoſée de cent dix vaiſſeaux, fit voile à la ſollicitation de quelques peuples de l'Ionie; mais elle s'arrêta à Délos. Mardonius connoiſſoit les Athéniens; il ſavoit que c'étoient eux qui avoient été les principaux auteurs de la victoire navale remportée ſur les Perſes. Il eſpéroit, avec raiſon, que, quand il les auroit attirés à ſon parti, il ſe rendroit facilement maître de la mer: & comme il s'eſtimoit le plus fort ſur terre, il ſe figuroit que par-là il triompheroit bientôt de toute la Grece. Il leur envoya donc, pour eſſayer de les gagner, Alexandre, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, qu'il jugeoit très-propre à cette négociation. L'hiſtorien donne la généalogie de ce monarque, & montre comment le premier de ſes ancêtres s'empara du royaume de Macédoine. Les Lacédémoniens avoient envoyé des députés à Athenes lorſque Alexandre y arriva. Le prince adreſſa ce diſcours aux Athéniens:

Peuple d'Athenes, voici ce que Mardonius vous Diſc. d'Ale-

xandre, roi de Macédoine, aux Athéniens, au nom de Mardonius & en ſon propre nom.

dit par ma bouche : il m'eſt arrivé une lettre du roi, conçue en ces termes : Je remets aux Athéniens toutes les injures qu'ils m'ont faites. Je t'ordonne, Mardonius, de leur rendre leur pays; qu'ils en choiſiſſent outre cela un autre à leur gré, & qu'ils jouiſſent d'une liberté entiere : rétablis même leurs temples que j'ai détruits, s'ils veulent faire alliance avec moi. Ces ordres m'ayant été remis, je ſuis tenu de les remplir, & je les remplirai à moins que vous n'y mettiez obſtacle. Mais s'il faut vous parler en mon nom; je vous le demande, quelle eſt votre folie de ſoutenir la guerre contre un prince que vous ne ſurmonterez jamais, & à qui vous ne pouvez réſiſter long-temps ? Vous ſavez quelles ſont les forces & les exploits de Xerxès; vous avez ouï parler de l'armée que je commande; quand vous parviendriez à la défaire, ce que vous ne pouvez raiſonnablement eſpérer, il en reparoîtra une autre plus formidable. Ne vous mettez donc pas au haſard, en vous égalant au roi de Perſe, d'être privés de votre pays, & d'errer continuellement ſans être aſſurés de vos jours. Réconciliez-vous au plutôt avec ce monarque, puiſqu'il s'y porte de lui-même, & que vous en avez une ſi belle occaſion. Soyez libres, & faites avec nous une alliance ſolide & ſincere.

Voilà, Athéniens, ce que Mardonius m'a chargé

de vous dire : je ne vous parlerai pas de mon dévouement pour votre ville ; ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je vous en ai donné des preuves. Je vous conjure de vous ſoumettre au général des Perſes. Vous n'êtes pas en état de ſoutenir la guerre juſqu'au bout contre le monarque. Si je vous avois crus aſſez forts pour lui réſiſter, je ne ſerois jamais venu ici avec les propoſitions que je vous apporte de ſa part. Les forces de Xerxès ſurpaſſent toutes les forces humaines ; ſon bras eſt étendu & puiſſant. Si vous rejettez les conditions favorables qu'on vous propoſe, je crains pour vous d'autant plus que vous êtes les plus mal ſitués de tous les alliés. Placés ſur le paſſage des ennemis, vous eſſuierez toujours les principales pertes ; & votre pays, théatre de la guerre, ſera continuellement ravagé. Acceptez donc les avantages qu'on vous offre ; penſez qu'il vous eſt important & glorieux d'être les ſeuls auxquels le grand roi remette les injures qui lui ont été faites, les ſeuls dont il recherche l'amitié. ——

Diſc. des députés de Lacédémone aux mêmes Athéniens, & réponſe de ceux-ci au roi de Macédoine & aux députés de Sparte.

Lorſque Alexandre eut ceſſé de parler, les députés de Sparte, qui étoient préſens, prirent la parole, & s'exprimerent en ces mots : Athéniens, nous venons ici au nom de Lacédémone, vous prier de ne pas trahir les intérêts de la Grece, de ne pas écouter les propoſitions d'un Barbare. Un

tel procédé ne ſeroit ni juſte ni honorable pour aucun des Grecs, mais principalement pour vous, que pluſieurs raiſons empêchent de faire alliance avec les Perſes. Vous avez allumé contre notre gré la guerre préſente, qui, après n'avoir regardé d'abord que vous ſeuls, intéreſſe aujourd'hui la Grece entiere. D'ailleurs, il ne conviendroit pas que les Athéniens, déja auteurs des troubles actuels, le fuſſent encore de la ſervitude des Grecs, eux qui de tout temps ſe ſont déclarés les défenſeurs de la liberté des peuples. Vos infortunes nous touchent ſenſiblement : nous voyons avec peine que vos maiſons ſont ruinées, que depuis deux ans vous êtes privés de vos moiſſons & de vos revenus. Pour adoucir vos maux, les Lacédémoniens & les autres alliés s'offrent à nourrir, durant tout le cours de la guerre, vos femmes, vos enfans, toutes vos bouches inutiles. Ne vous laiſſez pas ſéduire par le Macédonien Alexandre, qui cherche à vous rendre agréables les propoſitions de Mardonius. C'eſt un tyran qui travaille pour un tyran; il ne fait que ce qu'il doit faire. Vous, Athéniens, ſi vous êtes ſages, vous agirez par d'autres principes, & vous n'oublierez jamais qu'il n'y a ni foi ni vérité dans les paroles des Barbares.

Après que les députés de Lacédémone eurent fini de parler, les Athéniens firent cette réponſe

à Alexandre : Roi de Macédoine, nous ſavions que les forces du roi de Perſe ſont ſupérieures aux nôtres ; il étoit inutile de venir nous les groſſir avec emphaſe : cependant, jaloux de maintenir notre liberté, nous nous défendrons de tout notre pouvoir. N'entreprends pas de nous perſuader de faire alliance avec les Barbares ; tu ne pourrois réuſſir. Dis à Mardonius, de notre part, que, tandis que le ſoleil fournira ſa carriere accoutumée, nous ne nous allierons jamais avec Xerxès ; mais que nous irons à ſa rencontre, & que nous le repouſſerons courageuſement, avec le ſecours des dieux & des héros pour leſquels il n'a eu aucun reſpect, dont il a brûlé les temples & les images. Pour toi, prince, ne parois plus devant les Athéniens avec de telles propoſitions ; &, ſous prétexte de nous ſervir, ne viens pas nous conſeiller des baſſeſſes & des perfidies. Comme tu es ami de notre ville, nous ſerions fâchés de te voir traité chez nous d'une maniere qui ne te ſeroit pas agréable (1).

Telle fut la réponſe des Athéniens au roi de Macédoine ; voici ce qu'ils répondirent aux députés de Lacédémone :

Les Lacédémoniens ont pu craindre que nous

(1) Nous liſons dans le ſeul diſcours qui reſte de l'orateur Lycurgue, qu'Alexandre manqua d'être lapidé.

ne fiſſions alliance avec les Barbares ; ce mouvement eſt naturel à l'homme : mais c'eſt avoir mal connu les ſentimens d'Athenes que d'avoir témoigné tant de frayeur. Toutes les richeſſes de la terre, les pays les plus rians & les plus fertiles, ne pourroient nous faire prendre le parti des Perſes pour réduire la Grece en ſervitude. Bien des raiſons puiſſantes nous en empêchent quand nous le voudrions. La premiere & la principale, c'eſt que, les temples des dieux ayant été brûlés & leurs ſtatues renverſées, nous devons venger ces attentats plutôt que de faire alliance avec le prince qui les a commis. D'ailleurs, nous ſommes tous Grecs, nés du même ſang, nous avons le même langage, les mêmes temples & les mêmes ſacrifices, des mœurs & des coutumes ſemblables ; tous objets qu'il ne conviendroit pas à des Athéniens de trahir. Si vous en doutiez auparavant, apprenez du moins aujourd'hui, que, tant qu'il reſtera un Athénien au monde, nous ne ferons jamais d'alliance avec Xerxès. Quant à l'offre que vous nous faites, en voyant notre déſaſtre, de nourrir nos femmes & nos enfans, nous ſommes ſenſibles à votre attention, & vous avez rempli à notre égard le devoir de fideles amis ; mais nous reſterons, tant qu'il faudra, dans notre état miſérable, ſans vous être à charge. Seulement, comme nous ſommes dépourvus de

murs & de remparts, mettez au plutôt des troupes en campagne : car, ſans doute, le Barbare ne tardera point à ſe jetter dans notre pays, dès qu'il ſaura que nous refuſons de ſouſcrire à ſes propoſitions. Avant donc qu'il entre dans l'Attique, il faut le prévenir, & aller à ſa rencontre dans la Béotie. ——

LIVRE IX.

LORSQUE les Athéniens eurent fait cette réponſe, les députés Lacédémoniens s'en retournerent à Sparte ; & dès que Mardonius l'eut appriſe de la bouche d'Alexandre, il partit de Theſſalie & marcha en diligence du côté d'Athenes, guidé par les principaux de Theſſalie qui le conduiſoient & l'animoient à la vue de tout le monde. Quand il fut arrivé dans la Béotie, les Thébains viennent le trouver, & lui conſeillent de ne pas aller plus avant. Ils lui repréſentent qu'il n'y avoit pas de lieu plus commode pour camper, & que, s'il vouloit y demeurer, il ſe rendroit bientôt maître de toute la Grece ſans donner de bataille & ſans répandre de ſang ; que, les Grecs reſtant unis, il étoit impoſſible de les ſubjuguer par la force ; qu'en prodiguant l'or aux principaux citoyens des villes, il les gagneroit aiſément, & que, la diviſion étant une fois parmi les Grecs, il réduiroit ſans peine ceux qui oſeroient lui faire réſiſtance. Tel étoit le conſeil que les Thébains donnoient à Mardonius ; mais comme il étoit fort préſomptueux, & qu'il avoit une extrême envie de prendre encore une fois la ville d'Athenes, il ne put ſe réſoudre à le ſuivre. Tant que les Athéniens

Athéniens avoient eſpéré qu'il leur viendroit des ſecours du Péloponèſe, ils étoient demeurés dans l'Attique : mais lorſqu'ils virent que leurs alliés agiſſoient avec lenteur, avec molleſſe, & qu'ils eurent appris que Mardonius étoit déja dans la Béotie, ils firent tranſporter tous leurs effets à Salamine & s'y tranſporterent eux-mêmes. Mardonius ne trouva donc perſonne en armes dans l'Attique, & il prit la ville déſerte dix mois après que Xerxès y fut entré. Maître d'Athenes & de toute l'Attique, il envoya à Salamine un nommé Murichide, avec les mêmes ordres à-peu-près qu'il avoit déja donnés au roi de Macédoine, s'imaginant que les Athéniens y feroient plus d'attention dans la circonſtance. Lorſque Murichide fut entré dans le conſeil, & qu'il eut expoſé ſes ordres, un des membres, nommé Lycidas, étoit d'avis qu'on reçût ſes propoſitions & qu'on en fît rapport au peuple. Dès que les Athéniens l'eurent entendu parler, ceux qui étoient dans le conſeil comme ceux qui étoient dehors, indignés de ſon diſcours, s'attrouperent autour de lui & le lapiderent. Les femmes Athéniennes, inſtruites de ſa mort & en ayant appris le ſujet, s'animerent les unes les autres, coururent à ſa maiſon, & lapiderent de même ſa femme & ſes enfans. Tandis que les Athéniens agiſſoient avec cette vigueur, les Lacédémoniens qui, dans ces conjonctures, ne mon-

trerent pas, à beaucoup près, la même activité & la même générosité, s'amusoient à célébrer la fête d'Hyacinthe (1), & travailloient à leur muraille de l'Isthme pour fortifier le Péloponèse, tandis que l'Attique étoit exposée sans défense à la dévastation & au ravage. Les Athéniens leur envoyerent des députés, qui se présenterent devant les Ephores, & leur parlerent en ces termes :

Premier discours des députés d'Athenes, aux Ephores de Lacédémone.

Nous venons, au nom d'Athenes, vous dire que le roi de Perse nous rend l'Attique, qu'il veut nous faire ses alliés, traiter avec nous d'égal à égal, sans fraude, sans tromperie, & qu'outre notre propre pays, il consent à nous donner tel autre que nous voudrons choisir. Nous cependant, pleins de respect pour le Jupiter Hellénien, & persuadés que nous ne pourrions sans crime trahir la Grece, nous avons rejetté ces offres avantageuses, quoique abandonnés & trahis par les Grecs. Nous savons qu'il nous seroit plus utile de nous allier aux Perses que de les combattre ;

(1) On connoît la fable d'Hyacinthe ; on sait qu'il étoit aimé d'Apollon, & que ce dieu jouant au disque avec lui, le disque qu'il lançoit vint le frapper malheureusement au visage & le tua. Les Lacédémoniens célébroient une fête en son honneur pendant trois jours avec beaucoup d'appareil. C'étoit une de leurs fêtes principales.

toutefois nous ne ferons jamais alliance avec eux de notre propre mouvement. Telles ſont à l'égard des Grecs nos diſpoſitions invariables. Mais vous qui redoutiez ſi fort de nous voir les alliés des Perſes, aujourd'hui que vous nous voyez bien réſolus de ne pas trahir la nation, & que vous avez preſque achevé la muraille qui ferme l'Iſthme, vous ne vous mettez plus en peine des Athéniens. Vous étiez convenus avec nous d'aller à la rencontre des Perſes dans la Béotie; peu fideles à votre parole, vous laiſſez les Barbares ſe jetter dans l'Attique. Ainſi juſqu'à préſent les Athéniens ont à ſe plaindre de Lacédémone, & n'ont pas lieu d'être contens de ſon procédé. Ils vous prient du moins de leur envoyer des troupes au plutôt, afin qu'ayant manqué l'ennemi dans la Béotie, ils le reçoivent dans l'Attique, & qu'ils le combattent dans la plaine de Thria, qui eſt la plus commode pour livrer bataille. ——

Les Ephores remirent de jour en jour les députés, & ne leur rendirent de réponſe que le dixieme. Pendant cet intervalle, tous les Péloponéſiens travailloient, ſans relâche, à la fortification de l'Iſthme, & achevoient la muraille qui devoit les mettre à l'abri. Enfin, ſur la repréſentation d'un Tégéate, nommé Chilée, qui remontra fortement aux Ephores que, ſi les Athéniens pre-

noient le parti des Perſes, l'ennemi trouveroit des paſſages & des portes toujours ouvertes pour ſe jetter dans le Péloponèſe, on fit partir de nuit, ſans en parler aux députés d'Athenes, cinq mille Spartiates, accompagnés chacun de ſept Hilotes, & commandés par Pauſanias, un des rois de Lacédémone. Le lendemain, dès le matin, les députés allerent trouver les Ephores, & leur parlerent de la ſorte pour la derniere fois :

Second diſc. des mêmes députés aux mêmes Ephores.

Lacédémoniens, tandis que vous paſſez ici votre temps à célébrer la fête d'Hyacinthe & à vous réjouir, vous trahiſſez la cauſe de vos alliés. Les Athéniens, abandonnés par vous & dépourvus de ſecours, feront la paix avec les Perſes aux conditions qu'ils pourront. Lorſque nous aurons fait cette paix, & que nous nous ſerons alliés à leur monarque, vous ne pouvez douter que nous ne les ſuivions par-tout où ils voudront nous conduire : vous verrez alors ce qu'il en réſultera pour votre république. ——

Lorſque les députés eurent appris qu'on avoit déja envoyé des troupes, ils partirent promptement pour joindre Pauſanias, avec cinq mille ſoldats d'élite levés chez les peuples voiſins de Lacédémone. Pour Mardonius, dès qu'il ſut qu'on armoit dans le Péloponèſe, il ſe retira de l'At-

tique, parce que cette contrée n'eſt pas propre pour la cavalerie, & alla camper dans la Béotie. Tous les Grecs d'alentour, qui tenoient le parti des Perſes, lui fournirent des troupes & renforcerent ſon armée. Les Phocéens ne lui étoient pas favorables dans le cœur; cependant, forcés par la crainte, ils envoyerent mille hommes bien armés, & leur donnerent pour chef Harmocide. Quand ils furent arrivés à Thebes, Mardonius leur envoya dire par quelques cavaliers, qu'ils campaſſent ſéparément; & ſi-tôt qu'ils eurent exécuté cet ordre, ils virent paroître contre eux toute la cavalerie. Ils crurent, & le bruit s'en étoit répandu, qu'on vouloit tous les faire mourir à coups de dards & les ſacrifier à la haine des Theſſaliens. Harmocide, leur commandant, leur parla ainſi pour les animer :

Diſc. d'Harmocide aux Phocéens, dont il étoit le commandant.

Braves compagnons, il eſt évident que les Barbares nous ont deſtinés à la mort, parce que les Theſſaliens, comme je penſe, les ont prévenus contre nous. Que chacun de vous s'arme donc aujourd'hui de courage. Il vaut mieux mourir avec honneur en combattant, que de ſe rendre lâchement & de perdre la vie avec honte. Apprenons aux Perſes qu'ils ne ſont que des Barbares, & que ceux dont ils ont réſolu la mort ſont des Grecs. ——

La cavalerie Perſe menaça réellement les Phocéens; mais ſoit qu'elle eût voulu ſeulement éprouver leur courage, ou qu'elle craignît pour elle lorſqu'elle les vit en défenſe, elle ſe retira. Mardonius leur envoya dire par un héraut :

Diſcours que Mardonius fait adreſſer par un héraut aux mêmes Phocéens.

Soyez tranquilles, Phocéens; vous vous êtes montrés gens de cœur, & non point tels qu'on me l'avoit dit. Supportez donc avec courage les travaux de cette guerre, & ſoyez aſſurés que vous ne rendrez jamais au roi ni à Mardonius autant de ſervices que vous en recevrez de récompenſes. ——

Cependant les troupes Lacédémoniennes s'arrêterent à l'Iſthme & y camperent. Les autres Péloponéſiens furent animés par cet exemple, & envoyerent des renforts. Après avoir fait des ſacrifices qui ne leur annonçoient que de bons préſages, ils partirent tous de l'Iſthme & ſe rendirent à Eleuſine. Les Athéniens quitterent Salamine, vinrent ſe joindre à eux; & tous enſemble ils allerent camper en préſence des Perſes, au pied du mont Cithéron. Les Athéniens avoient pour chef le fameux Ariſtide, qui avoit été rappellé dans ſa patrie depuis la bataille navale de Salamine. Mardonius envoya contre les Grecs ſa cavalerie commandée par Maſiſtie, capitaine

renommé parmi les Perſes par ſa bonne mine & par ſon courage. Le quartier des Mégariens ſur-tout fut très-maltraité par ce détachement, & ils envoyerent dire aux chefs de l'armée que, ſi on ne leur envoyoit pas au plutôt du ſecours, ils ſeroient obligés de quitter leur poſte. Trois cents Athéniens ſe chargerent d'aller ſoutenir les Mégariens, & avec quelques gens de traits qui les avoient accompagnés, ils attaquerent la cavalerie ennemie. Le cheval de Maſiſtie, percé dans le flanc d'un coup de fleche, renverſa ſon maître qui fut auſſitôt enfermé, & tué quoiqu'il ſe défendît vaillamment. La cavalerie Perſe, qui juſqu'alors n'avoit combattu que par petites troupes, ſe raſſembla pour tirer le corps de leur capitaine des mains de l'ennemi. Alors toute l'armée grecque accourut & obligea les Perſes de ſe retirer. Ce ſuccès enhardit les Grecs, & le corps de Maſiſtie fut porté dans tous les quartiers. On réſolut de faire paſſer les troupes dans une plaine du pays des Platéens que le voiſinage d'une fontaine ſur-tout rendoit plus commode : on décida d'y camper en ordre de bataille. Il y eut une grande diſpute entre les Athéniens & les Tégéates, au ſujet des quartiers du camp. Les uns & les autres vouloient y occuper une des ailes, & pour appuyer leurs prétentions, ils rapportoient les exploits anciens & nouveaux par leſquels ils s'étoient ſignalés.

Diſcours des Tégéates dans un conſeil de guerre, & réponſe des Athéniens.

Depuis le temps, diſoient les Tégéates, où les Héraclides (1) entreprirent de rentrer dans le Péloponèſe après la mort d'Euryſthée, dans toutes les expéditions anciennes & récentes que les Péloponéſiens ont faites en commun, on nous accorda toujours ce privilege honorable au préjudice de tous les alliés. Et voici à quelle occaſion on nous déféra cet honneur. Nous étions venus au ſecours des Achéens & des Ioniens qui habitoient alors le Péloponèſe. Arrivés dans l'Iſthme, nous campions en face des guerriers qui s'efforçoient d'y rentrer. On dit qu'Hyllus repréſenta que les deux armées ne devoient pas courir les riſques d'une bataille générale, que les Péloponéſiens n'avoient

(1) Euryſthée continua de perſécuter Hercule dans ſes enfans, connus ſous le nom d'Héraclides. Ils firent pluſieurs tentatives pour rentrer dans le Péloponèſe. Ce fut ſous le regne d'Atrée qu'Hyllus, un d'entre eux, ſe préſenta avec ſes troupes, & qu'il fut tué dans un combat ſingulier par Echeme, roi des Tégéates. Ce ne fut que bien du temps après que les deſcendans d'Hercule rentrerent enfin dans un pays qu'ils regardoient comme leur patrimoine. M. Larcher obſerve que le diſcours des Tégéates n'eſt pas fort adroit, qu'ils auroient dû moins appuyer ſur leurs exploits contre les Héraclides, en préſence des deſcendans de ces mêmes Héraclides. Le même ſavant, dans ce qui ſuit, corrige le texte, & lit Céphée au lieu de Phégée. J'ai adopté ſa reſtitution qu'il fonde ſur de bonnes autorités. Céphée étoit un des Argonautes.

qu'à choiſir celui d'entre eux qu'ils jugeroient le plus vaillant pour ſe meſurer avec lui, & terminer la guerre par un combat ſingulier. Les Péloponéſiens accepterent la propoſition, & demeurerent d'accord que, ſi Hyllus étoit victorieux du Péloponéſien qu'on lui oppoſeroit, les Héraclides rentreroient dans l'héritage de leurs peres; mais que, ſi Hyllus étoit vaincu, ils ſe retireroient avec leur armée, & qu'ils ne ſongeroient de cent ans à revenir dans le Péloponèſe. On choiſit dans tous les alliés Echeme, fils d'Hérope, petit-fils de Céphée, notre général & notre roi, qui s'étoit offert de lui-même pour combattre Hyllus & qui le tua. Cette victoire nous valut parmi les Péloponéſiens de ce temps-là, entre autres honneurs dont nous jouiſſons encore à préſent, celui de commander une des ailes dans toutes les expéditions faites en commun. Nous ne diſputons pas aux Lacédémoniens leur prééminence, & nous leur laiſſons le choix de l'aile qu'ils voudront prendre : mais nous demandons qu'on nous donne une des deux, comme nous l'avons eue dans tous les temps. Indépendamment de la victoire d'Echeme, nous ſommes plus dignes de cet honneur que les Athéniens, par pluſieurs combats que nous avons ſoutenus conjointement avec les Spartiates & avec d'autres peuples, & dont nous ſommes heureuſement ſortis. Nous devons donc avoir une des

ailes préférablement aux Athéniens qui ne ſe ſignalerent jamais par d'auſſi grandes actions que nous.

Tel fut le diſcours des Tégéates ; voici la réponſe qu'y firent les Athéniens. Nous ſavons, dirent-ils, que toutes ces troupes ne ſont pas aſſemblées pour diſputer de la prééminence, mais pour combattre contre les Barbares : cependant, puiſque les Tégéates ont voulu faire montre de leurs belles actions anciennes & nouvelles qu'ils ont préférées aux nôtres, nous nous trouvons obligés de faire voir que de toute antiquité nous ſommes en poſſeſſion d'être valeureux, & que nous ſurpaſſâmes toujours les Arcadiens en bravoure. Les Héraclides (1), dont ils ſe vantent d'avoir tué le chef au paſſage de l'Iſthme, chaſſés de toutes les villes grecques où ils alloient chercher un refuge pour fuir le joug des Mycéniens, ne trouverent d'aſyle que chez nous. Nous réprimâmes avec eux l'inſolence d'Euryſthée, & nous triomphâmes des peuples qui occupoient alors le

(1) Les victoires remportées par les Athéniens ſur Euryſthée, ſur les Thébains ou Cadméens, ſur les Amazones, ſont expoſées plus au long dans le Panégyrique d'Iſocrate & dans l'éloge funebre de Lyſias, dont j'ai publié la traduction. Les Thébains furent auſſi appellés Cadméens de Cadmus leur fondateur, qui donna ſon nom à la Cadmée, citadelle de Thebes.

Péloponèſe. Dans la guerre que les Argiens firent contre Thebes avec Polynice, prenant les armes contre les Cadméens, nous enlevâmes les corps de ceux qui avoient été tués, & nous leur donnâmes à Eleuſis, dans notre pays, la ſépulture qu'on leur refuſoit. Nous pourrions auſſi rapporter nos exploits contre les Amazones, ces femmes cruelles qui partirent jadis des rivages du Thermodon, & vinrent ſe jetter dans l'Attique. Nous ne fûmes pas non plus des derniers parmi les héros qui combattirent devant Troye. Mais il eſt inutile de rappeller ces faits antiques : car on pourroit avoir montré du courage & être devenu lâche, comme après avoir montré de la lâcheté on pourroit être devenu courageux. Nous ne parlerons donc point davantage des exploits de nos ancêtres. Eh ! quand nous ne nous ſerions pas ſignalés autant que les Tégéates & les autres Grecs, par nombre d'actions illuſtres, la ſeule bataille de Marathon ne nous mériteroit-elle pas l'honneur que l'on nous conteſte ? Nous avons combattu ſeuls dans cette journée contre les Perſes ; &, malgré la difficulté de l'entrepriſe, nous avons été victorieux de quarante-ſix nations. Cette ſeule victoire ne nous rend-elle pas dignes de la place que demandent les Tégéates, & d'autres diſtinctions encore ? Mais il convient peu, dans la circonſtance préſente, de diſputer pour la préémi-

nence du poſte. Nous ſommes diſpoſés, Lacédémoniens, à prendre la place où il vous plaira de nous mettre : nous tâcherons, en quelque endroit que nous ſoyons placés, d'y ſignaler notre bravoure. Conduiſez-nous donc où vous voudrez, & ſoyez sûrs de notre obéiſſance. ——

Telle fut la réponſe des Athéniens. Toute l'armée s'écria qu'ils méritoient mieux que les Tégéates le poſte que ceux-ci leur diſputoient ; & ainſi ils l'emporterent avec juſtice ſur leurs adverſaires. L'hiſtorien s'arrête pour décrire la diſpoſition des deux camps, le nombre des troupes, les différentes nations & les divers peuples qui les compoſoient. L'armée de Mardonius étoit de trois cents mille hommes, ſans compter environ cinquante mille auxiliaires tirés de la Grece. On en comptoit déja cent mille dans celle des Grecs, & elle groſſiſſoit tous les jours. Le général Perſe le ſavoit : impatient de combattre, il ne vouloit pas attendre davantage. Ainſi, malgré l'avis de pluſieurs, & ſur-tout d'Artabaze, qui auroit voulu qu'on ſe retirât ſous les murs de Thebes ſans tenter le ſort d'un combat, & qu'on n'épargnât point l'or pour diviſer la Grece, il fit décider qu'on livreroit la bataille. Alexandre, roi de Macédoine, étoit dans l'armée des Barbares ; mais il n'y étoit qu'à regret, & il le prouva par une

démarche périlleuſe. Au milieu de la nuit, il s'avance à cheval juſqu'aux ſentinelles des Athéniens, & demande à parler aux capitaines. Dès qu'ils furent venus :

Diſc. d'Alexandre aux capitaines d'Athènes.

Athéniens, leur dit-il, je viens vous confier un ſecret que vous ne communiquerez qu'à Pauſanias ; autrement vous pourriez me perdre. Je ne vous le confierois pas, ce ſecret, ſi je n'avois fort à cœur le ſalut de toute la Grece. Je ſuis moi-même Grec d'origine, & je ſerois fâché de voir la Grece tomber dans la ſervitude. Je viens donc vous donner avis que Mardonius & ſon armée ne peuvent obtenir de ſacrifices favorables : c'eſt-là ce qui l'empêche de vous préſenter le combat. Mais il eſt enfin déterminé à ne plus s'embarraſſer des ſacrifices, & à en venir aux mains dès que le jour aura paru. Il appréhende, ſuivant que je le conjecture, que de nouvelles troupes ne viennent ſe joindre à vous. Tenez-vous donc prêts à combattre. Si Mardonius differe, & qu'il ne vous attaque pas, gardez-vous bien de quitter votre camp, parce qu'il n'a de vivres que pour peu de jours. Si la guerre ſe termine ſelon vos deſirs, ſongez à mettre auſſi en liberté un prince qui, pour l'amour des Grecs, s'eſt porté avec zele à une démarche auſſi périlleuſe que de venir vous communiquer le deſſein

de Mardonius, pour empêcher que les Barbares ne vous prennent au dépourvu. Je ſuis Alexandre de Macédoine. ——

Après ces paroles, il retourna au camp dans ſon quartier. Les capitaines Athéniens paſſant à l'aile droite, inſtruiſirent Pauſanias de ce qu'ils avoient appris d'Alexandre. Ce général, qui redoutoit les Perſes, leur dit :

Diſcours de Pauſanias aux guerriers d'Athenes, & réponſe de ceux-ci.

Puiſque le combat doit ſe donner demain à la pointe du jour, il faut que vous, Athéniens, vous ſoyez oppoſés aux Perſes, & que nous, Lacédémoniens, nous faſſions tête aux Béotiens & aux Grecs qui ſont dans le parti des Barbares. En voici la raiſon. La journée de Marathon vous a fait connoître les Perſes & leur maniere de combattre. Quant à nous, comme nul des nôtres ne s'eſt encore meſuré contre ces Barbares, nous ne ſavons pas ce qu'ils ſont dans un jour de bataille ; mais nous connoiſſons les Béotiens & les Theſſaliens contre leſquels nous nous ſommes eſſayés quelquefois. Il eſt donc à propos que vous paſſiez à l'aile droite & nous à la gauche. Notre intention d'abord, lui répondirent les Athéniens, étoit de vous conſeiller ce que vous nous propoſez les premiers ; mais nous appréhendions que notre avis ne fût mal reçu : puiſque vous nous en parlez

vous-mêmes, nous acceptons volontiers votre propoſition, & nous ſommes prêts à faire ce que vous deſirez. ——

Cette réſolution ayant été priſe de part & d'autre, les Lacédémoniens & les Athéniens changerent de place. Les Béotiens s'en apperçurent dès le point du jour, & en avertirent Mardonius qui fit changer d'aile aux Perſes pour qu'ils euſſent en tête les Lacédémoniens. Pauſanias voyant que ſon deſſein avoit été découvert, fit repaſſer les Lacédémoniens à l'aile droite. Mardonius fut indigné de ce nouveau changement; il leur envoya un héraut, & leur fit dire :

Diſcours que Mardonius fait adreſſer par un héraut aux Lacédémoniens.

Lacédémoniens, vous paſſez pour être les plus braves des Grecs; on a de vous cette haute opinion que vous ne fuyez jamais dans le combat, & n'abandonnez jamais votre rang. On dit qu'attendant de pié ferme l'ennemi, vous donnez la mort ou la recevez. Mais tous ces bruits ſont faux, puiſque même, avant qu'on livre le combat & qu'on en vienne aux mains, nous vous voyons fuir & quitter votre poſte. Vous laiſſez aux Athéniens le ſoin de nous combattre, & vous changez de place pour n'avoir affaire qu'aux peuples qui nous ſont ſoumis : ce n'eſt point-là le trait de guerriers courageux. Nous nous ſommes donc

bien trompés dans l'opinion que nous avions de vous. Votre renommée nous faiſoit croire que vous nous enverriez un héraut pour nous défier, ne ſouffrant pas que d'autres combattiſſent contre les Perſes, & vous jugeant capables de leur tenir tête. Mais, loin de nous faire aucun défi, nous vous voyons abattus par la crainte. Puis donc que nous n'avons pas été prévenus par vous, nous vous prévenons maintenant. Vous êtes eſtimés les plus braves parmi les Grecs, & nous parmi les Barbares; que ne combattons-nous en pareil nombre les uns contre les autres? Si vous trouvez à propos que tout le reſte combatte enſuite, nous y conſentons: ſi vous croyez qu'il ſuffiſe que nous combattions ſeuls, nous combattrons ſeuls; ceux qui ſeront vainqueurs ſeront ſuppoſés avoir vaincu toute l'armée ennemie. ——

Après que le héraut eut parlé, & qu'il eut attendu quelque temps ſans que perſonne lui fît réponſe, il s'en retourna & fit ſon rapport à Mardonius. Celui-ci, fier de ſa bravade, & ſe croyant déja vainqueur, envoie contre les Grecs ſa cavalerie, qui met le déſordre dans leur armée, & qui ſe faiſant par-tout paſſage, pénetre juſqu'à la fontaine qui leur fourniſſoit de l'eau & la comble entiérement. Cette circonſtance & la diſette de vivres qui commençoit à ſe faire ſentir, embarraſſerent

embarraſſerent beaucoup les Grecs. Ils réſolurent, ſi les ennemis paſſoient le jour ſans donner la bataille, de lever le camp, & de ſe retirer dans une île éloignée de dix ſtades du fleuve Aſope, où ils ne devoient manquer ni d'eau ni de vivres. On ne combattit pas, & ils partirent de nuit à l'heure où on releve les premieres ſentinelles. Les Lacédémoniens & les Tégéates prirent par le haut de la montagne, & ſe virent abandonnés de quelques alliés qui s'enfuirent du côté de Platée pour éviter la cavalerie des ennemis. Les Athéniens marcherent par le bas à travers la campagne. Lorſque Mardonius eut appris que les Grecs s'étoient retirés de nuit & avoient abandonné leur camp, faiſant appeller Thorax de Lariſſe & ſes deux freres :

Diſcours de Mardonius aux Theſſaliens Thorax de Lariſſe.

Fils d'Aleuas, leur dit-il, qu'avez-vous encore à dire du courage des Lacédémoniens, quand vous voyez qu'ils ont abandonné leur camp ? Vous qui habitez près d'eux, & qui croyez les connoître, vous dites qu'ils ne fuient jamais du combat, & qu'ils ſont les plus valeureux des hommes. Toutefois, vous avez vu qu'ils ont d'abord changé de poſte. La nuit derniere, nous le voyons tous, ils ont pris la fuite. Lorſqu'il a été queſtion de ſe meſurer avec des hommes vraiment braves, ils ont montré que, ſans être courageux, ils ſe

faiſoient valoir parmi les Grecs qui ne le ſont pas davantage. Au reſte, quand vous donniez de grands éloges à des peuples que vous connoiſſez, je vous le pardonnois, parce que vous ne connoiſſiez pas les Perſes. Mais j'ai été fort ſurpris qu'Artabaze redoutât les Lacédémoniens, & que, la crainte lui faiſant donner l'avis le plus lâche, il osât dire que nous devions lever le camp, & nous retirer à Thebes pour y attendre un ſiege. Je ferai ſavoir au prince le généreux parti que nous a conſeillé ſon miniſtre. Mais nous parlerons de cet objet dans un autre temps. Puiſque les Grecs ſe comportent avec une telle lâcheté, il faut les pourſuivre juſqu'à ce qu'ils ſoient réduits, & qu'ils ſubiſſent la peine de toutes les injures qu'ils ont faites aux Perſes. ——

Après ce diſcours, il fit paſſer l'Aſope à ſes troupes, & les envoya contre l'armée grecque comme ſi elle eût pris la fuite. Les Lacédémoniens & les Tégéates furent les premiers atteints. Pauſanias ſe ſentant preſſé par la cavalerie ennemie, envoya aux Athéniens & leur fit dire :

Diſcours que Pauſanias fait adreſſer aux guerriers d'Athenes.

Athéniens, dans une conjoncture importante où il s'agit de la liberté & de la ſervitude de la Grece, vous & nous avons été abandonnés, la nuit derniere, par nos alliés qui ont pris la fuite.

Le parti, ſans doute, qui nous reſte à prendre, c'eſt d'unir nos forces, & de nous ſoutenir les uns les autres le mieux que nous pourrons. Si la cavalerie vous eût attaqués les premiers, il eût été de notre devoir & de celui des Tégéates, qui ſont demeurés fideles à la Grece, d'aller à votre ſecours. Mais, puiſqu'elle eſt tombée toute entiere ſur nous, vous devez venir à l'aide de la partie la plus fatiguée. Si vous êtes vous-mêmes dans l'embarras & hors d'état de nous ſecourir, rendez-nous du moins le ſervice de nous envoyer vos gens de traits. L'ardeur que vous témoignez dans cette guerre, nous fait eſpérer que vous écouterez notre demande. ——

Les Athéniens ſe diſpoſoient courageuſement à ſecourir les Lacédémoniens; mais, attaqués par les Grecs qui tenoient le parti des Perſes, ils furent obligés de ſe défendre eux-mêmes. Les Lacédémoniens & les Tégéates, privés de leur ſecours, ne s'oublierent pas dans cette conjoncture critique. Ils tinrent ferme, repouſſerent les Barbares, tuerent Mardonius leur général, & les obligerent de ſe retirer en déſordre entre les murailles de bois qu'ils avoient conſtruites dans une plaine de Thebes. Ils les pourſuivirent & les attaquerent dans leurs retranchemens, où ils ſe défendirent avec vigueur & même avec quelque avan- An. M. 3525. Av. J. C. 479.

tage. Mais les Athéniens, auſſi victorieux de leur côté, arriverent à propos. Les retranchemens furent emportés de force : les Barbares ne ſongeant plus ni à ſe rallier, ni à ſe défendre, furent tous taillés en pieces ; & de trois cents mille hommes, excepté quarante mille avec leſquels Artabaze avoit pris la fuite, il s'en ſauva à peine trois mille. Les Lacédémoniens ne perdirent que quatre-vingt onze de leurs guerriers, les Tégéates ſeize, & les Athéniens cinquante-deux. Quant aux quarante mille hommes ſauvés par Artabaze, voici quelle fut la conduite de ce capitaine. Il n'avoit pas été d'avis qu'on livrât la bataille, & il craignoit ce qui arriva réellement. Il eut ſoin de recommander à ſes ſoldats de marcher par-tout où il les conduiroit & où ils le verroient courir. Après leur avoir donné cet ordre, il les fit avancer comme s'il eût voulu les mener au combat ; mais dès qu'il eut remarqué que les Perſes prenoient la fuite, il la prit lui-même avec ſes quarante mille hommes, non pas du côté des retranchemens des Perſes, ni des murailles de Thebes, mais du côté de la Phocide, avec le deſſein de regagner l'Helleſpont. Il le regagna en effet, & repaſſa en Aſie, ayant perdu beaucoup de ſes alliés, qui furent tués par les Thraces, ou qui moururent de faim & de fatigue. Telle fut la bataille mémorable de Platée,

qui délivra pour toujours la Grece de la crainte des Barbares. Les Lacédémoniens, les Athéniens & les Tégéates, furent ſans contredit les peuples qui s'y diſtinguerent le plus, & qui firent vraiment des prodiges de valeur. Au retour du combat, avant qu'on fît le partage du butin, un des principaux, parmi les Eginetes, Lampon, fils de Pythée, vint trouver Pauſanias, & lui donna ce lâche conſeil :

Diſcours de Lampon à Pauſanias, & réponſe de Pauſanias.

Fils de Cléombrote, lui dit-il, tu viens de te ſignaler par l'exploit le plus brillant & le plus important : les dieux t'ont accordé de ſauver la Grece de la ſervitude, & d'acquérir plus de gloire qu'aucun des Grecs que nous connoiſſions. Mais il faut aller plus loin, ſi tu deſires de te faire un plus grand nom encore, & d'empêcher que les Barbares ne puiſſent plus rien entreprendre contre la Grece. Xerxès & Mardonius ont fait couper la tête de Léonidas qui a péri aux Thermopyles, & ont fait attacher ſon corps à un poteau. Si tu leur rends la pareille, tous les Lacédémoniens & même les autres Grecs t'en eſtimeront davantage. En faiſant attacher à un poteau le corps de Mardonius, tu vengeras ton ſang, tu vengeras Léonidas ton oncle.

Ainſi parla Lampon, s'imaginant flatter Pauſanias qui lui fit cette réponſe :

Citoyen d'Egine, je te ſais gré de ton affection & de ta prévoyance; mais que tu es dans l'erreur! Après m'avoir comblé d'éloges moi & ma patrie, tu nous avilis en me conſeillant d'outrager un mort. Tu dis que j'augmenterai ma gloire ſi je fais des actions qui ne conviennent qu'à des Barbares, & que nous déteſtons chez eux. Je ne me rendrai donc aux deſirs ni des Eginetes, ni de quiconque approuve de pareils procédés. Il me ſuffit de plaire aux Spartiates en ne faiſant & ne diſant rien que d'honnête. Quant à Léonidas que tu m'exhortes de venger, il eſt amplement vengé lui & les autres qui ont péri aux Thermopyles, par la mort de tant de milliers de Barbares; & l'on ne pouvoit leur faire de plus ſuperbes funérailles. Ne viens donc plus me trouver pour m'adreſſer de ſemblables diſcours : regarde, au reſte, comme une grace de n'être point puni de ton lâche conſeil. ——

Lampon, confus de cette réponſe, ſe retira couvert de honte.

Xerxès, en quittant la Grece, avoit laiſſé à Mardonius ſon équipage, qui conſiſtoit en meubles magnifiques, en vaiſſelle d'or & d'argent, & en riches tapiſſeries. Maître de toute cette faſtueuſe opulence, Pauſanias ſe fit préparer à ſouper comme ſi c'eût été pour Mardonius. Lorſ-

qu'on eut exécuté ces ordres, & qu'il eut vu les lits & les tables d'or & d'argent, avec l'appareil du ſouper qu'on lui avoit préparé, il s'étonna de la quantité de biens qu'il voyoit prodigués devant lui, & commanda en riant qu'on lui apprêtât un ſouper à la maniere des Spartiates. Après quoi, il manda les capitaines Grecs; &, quand ils furent aſſemblés, il leur dit en leur montrant l'appareil de l'un & de l'autre ſouper (1):

Paroles de Pauſanias aux capitaines Grecs.

Grecs, je vous ai fait aſſembler pour vous faire voir la folie du général des Perſes, qui, menant une vie ſi voluptueuſe, eſt venu pour nous dépouiller, nous qui vivons ſi durement. ——

Lorſque les Grecs eurent rendu les devoirs de la ſépulture à leurs morts, ils réſolurent de déclarer la guerre à Thebes, & de demander qu'on leur livrât les chefs de la faction qui avoit fait prendre à la ville le parti des Perſes : ils étoient déterminés à ruiner les villes ſi on ne leur livroit ceux qu'ils demandoient. Sur le refus

(1) On verra par la ſuite que Pauſanias ne perſiſta point dans les ſentimens généreux qui le rendoient ſi zélé pour ſa patrie & pour toute la Grece, ni dans cette ſimplicité précieuſe qui le fit triompher lui & les Grecs de toute l'opulence des Perſes.

que firent les Thébains de livrer les coupables quand on les en eut ſommés, on ravagea le pays, & on commença à battre les murailles. Enfin Timégénide, un des principaux chefs, adreſſa ce diſcours à ſes compatriotes aſſemblés :

Diſc. de Timégénide aux Thébains.

Thébains, puiſque les Grecs ont réſolu de ne pas lever le ſiege qu'ils n'aient pris Thebes, ou que vous ne nous ayez remis entre leurs mains, nous ne ſouffrirons pas davantage que la Béotie ſoit plus long-temps accablée de maux à cauſe de nous. Si, ſous prétexte de demander nos perſonnes, ils ne veulent que de l'argent, prenons pour leur donner dans le tréſor de l'état, puiſqu'enfin c'eſt conjointement avec l'état que nous avons embraſſé le parti des Perſes. S'ils vous aſſiegent réellement pour vous forcer de leur remettre nos perſonnes, nous nous livrerons nous-mêmes en leur demandant la permiſſion de nous juſtifier. ——

Les chefs des Thébains que demandoient les Grecs, furent livrés à Pauſanias, qui les envoya à Corinthe, & les fit punir du dernier ſupplice.

Le même jour, où l'on combattit à Platée avec autant de bravoure que de ſuccès, on livra ſur mer à Mycale une bataille où l'on ne fut pas moins heureux. Nous avons dit plus haut qu'une

flotte grecque, compoſée de cent dix vaiſſeaux, & commandée par Leutychide, un des rois de Sparte, avoit fait voile à la ſollicitation de quelques peuples d'Ionie, & qu'elle s'étoit arrêtée à Délos. Quelques principaux des Samiens vinrent trouver Leutychide, & lui perſuaderent de venir attaquer la flotte des Barbares qui étoit près de leur ville. La flotte grecque partit donc de Délos & prit la route de Samos. Les Perſes ayant eu nouvelle qu'on venoit à eux & ſe défiant de leurs forces, ſe retirerent à Mycale, ville maritime de Carie, dans l'Aſie mineure, où étoit une armée de ſoixante mille hommes qu'y avoit laiſſés Xerxès ſous la conduite de Tigrane, pour garder l'Ionie. Ils y conduiſirent leurs vaiſſeaux, & s'y retrancherent comme dans un port où ils étoient en ſûreté. Les Grecs les y attaquerent avec courage, forcerent les retranchemens, mirent en fuite les Barbares, & en taillerent un grand nombre en pieces. Cette victoire fut un ſignal de révolte pour toute l'Ionie qui ſecoua le joug des Perſes pour la ſeconde fois. Les Athéniens faiſoient la plus grande partie de l'armée grecque, & ils ſe ſignalerent dans cette journée plus que tous les autres. Les Barbares, échappés de Mycale, ſe retirerent à Sardes, où le roi étoit reſté depuis la mauvaiſe réuſſite de ſon entrepriſe contre les Grecs d'Europe.

La paſſion de Xerxès pour la femme de ſon frere & les ſuites tragiques de cet amour inceſtueux, la priſe de Seſtos par les Athéniens avant leur retour en Grece, & le ſupplice du Perſe Actaïte qui en étoit gouverneur, finiſſent ce neuvieme Livre & toute l'hiſtoire d'Hérodote.

Fin des Harangues d'Hérodote.

HARANGUES

TIRÉES DE THUCYDIDE.

LIVRE PREMIER.

THUCYDIDE commence par annoncer que la guerre du Péloponèſe, qu'il entreprend d'écrire, eſt plus fameuſe & plus importante que toutes celles qui l'ont précédée, parce que Athenes & Lacédémone étoient alors au plus haut point de leur grandeur, & que cette guerre entraîna tous les Grecs & une grande partie des Barbares. Il fait un tableau vif & précis de l'état de la Grece juſqu'au temps où il commence ſon hiſtoire : il montre combien elle étoit foible & diviſée avant le ſiege de Troye, & que les Grecs ne prirent le nom commun *Helleènes* que long-temps après ce ſiege. La guerre de Perſe même, la plus conſidérable de toutes les précédentes, a été décidée en deux batailles ſur mer & deux ſur terre. Celle du Péloponèſe, outre ſa longue durée, préſente une foule d'événemens malheureux. On n'avoit

jamais vu tant de villes priſes, tant de peuples détruits par les Grecs ou par les Barbares, tant d'exils & de meurtres cauſés par des guerres civiles ou étrangeres. A ces maux, ouvrage des hommes, ſe joignirent de grands tremblemens de terre dans preſque tous les pays, des famines produites par des ſéchereſſes, des peſtes longues & cruelles. Il faut donc des troubles, des malheurs & des calamités pour rendre les hiſtoires intéreſſantes ! Au reſte, la cauſe véritable de cette guerre d'Athenes avec Lacédémone, qui dura vingt-ſept ans, fut la jalouſie que les Lacédémoniens conçurent de la grandeur des Athéniens. Avant que d'en expliquer avec Thucydide les cauſes apparentes, nous allons donner ici un court abrégé de ce qui ſe paſſa depuis la guerre des Perſes juſqu'à celle du Péloponèſe. Il eſt extrait d'une digreſſion de Thucydide lui-même, qu'il place un peu plus loin, & qu'il juge néceſſaire pour remplir le vuide entre ſon hiſtoire & celle d'Hérodote.

An. M. 3525. Av. J. C. 479. Après la retraite des Perſes & leur défaite à Mycale, Léotychide (nommé Leutychide par Hérodote), roi de Lacédémone, qui commandoit alors les Grecs, ſe retira avec tous ceux du Péloponèſe. Les Athéniens, avec leurs alliés, aſſiégerent Seſtos, la prirent, & revinrent dans leur ville qui avoit été détruite par les Barbares.

Ils y ramenerent leurs femmes & leurs enfans qu'ils avoient dépoſés à Salamine; ils ſe préparerent à rebâtir leurs maiſons, & à relever leurs murailles. Les Lacédémoniens, jaloux de la puiſſance d'Athenes, les envoyerent prier de ne pas rétablir leurs murs, ſous prétexte d'empêcher que leur ville pût ſervir de retraite aux Barbares. Mais les Athéniens ſe mirent à y travailler avec la plus grande diligence, ſur l'avis de Thémiſtocle, qui fut député à Lacédémone, & qui, ſous divers prétextes, différa de s'adreſſer aux Ephores.

Dic. indirecte de Thémiſtocle dans le conſeil de Lacédémone, au ſujet des Athéniens qui avoient rétabli leurs murs.

Lorſqu'on l'eut bien aſſuré que les murs étoient déja fort avancés & en état de défenſe, il ſe préſenta hardiment aux magiſtrats de Sparte, & leur dit qu'Athenes étoit déja fortifiée de murs, & en état de défendre ſes habitans; que, ſi les Lacédémoniens & leurs alliés vouloient aller ſe plaindre aux Athéniens, ils leur répondroient en hommes qui ſavoient connoître leur intérêt propre & le bien général; que, lorſqu'ils avoient jugé à propos d'abandonner leur ville & de monter ſur leurs vaiſſeaux, ils s'étoient décidés d'eux-mêmes, & avoient pris courageuſement ce parti ſans conſulter perſonne; que, dans les délibérations faites en commun, ils avoient aſſez montré qu'ils ne manquoient point de prudence; que maintenant

ils penſoient devoir fortifier leur ville de murs, tant pour leur avantage que pour celui de toute la Grece, ne croyant pas qu'il ſoit poſſible de s'intéreſſer, comme les autres, à l'utilité publique, lorſqu'on ne ſe voit point muni des mêmes remparts; qu'enfin il falloit exiger de tous les Grecs qu'ils abattiſſent leurs murailles, ou convenir qu'Athenes avoit raiſon de relever les ſiennes. —

Les Athéniens environnerent donc leur ville de vaſtes murs, ils fortifierent le Pirée, & augmenterent leur marine.

Quelque temps après, Pauſanias, roi de Lacédémone, fut envoyé pour une expédition en Cypre, avec vingt galeres du Péloponèſe, auxquelles il s'en joignit trente d'Athenes, & pluſieurs autres des alliés. Les Grecs, & ſur-tout les Ioniens, ne pouvant ſouffrir l'orgueil de ce prince qui étoit devenu fort impérieux, s'adreſſerent aux Athéniens, & les prierent de prendre le commandement. Sur les plaintes des alliés, les Lacédémoniens rappellerent Pauſanias. Ils envoyerent à ſa place d'autres chefs, qui ſe retirerent, voyant qu'on refuſoit de leur obéir. Les Athéniens prirent donc le commandement qui leur fut déféré par les alliés, & ordonnerent que chaque ville fourniroit une certaine quantité d'argent ou de vaiſſeaux, pour les aider à faire la guerre aux

Perſes. Pendant près de cinquante ans, juſqu'aux guerres de Corcyre & de Potidée, qui ſervirent de prétexte à la rupture, & qui occaſionnerent la guerre du Péloponèſe, ils firent pluſieurs expéditions ſur terre & ſur mer, dont le plus grand nombre leur réuſſit, & leur acquit une puiſſance dont ils abuſerent quelquefois. Sans qu'il y eût une guerre déclarée entre eux & les Lacédémoniens, il s'étoit commis de part & d'autre bien des hoſtilités qui ſe terminerent par une treve conclue pour trente ans.

Cette treve, qui comprenoit les peuples du Péloponèſe, alliés de Lacédémone, ſubſiſtoit depuis pluſieurs années, lorſque la guerre s'alluma entre les Corinthiens & les Corcyréens, au ſujet d'Epidamne, ville dans l'Illyrie, colonie de Corcyre. Les habitans, inquiétés par les principaux qui avoient été chaſſés dans une ſédition, & qui s'étant joints aux Barbares, harceloient leurs compatriotes, implorerent l'aſſiſtance des Corcyréens; &, ſur leur refus de les ſecourir, ils eurent recours aux Corinthiens. Ceux-ci, qui ſe regardoient comme leurs premiers fondateurs, puiſqu'ils avoient fondé Corcyre, les reçurent ſous leur protection, en partie par haine contre les Corcyréens, qui, fiers de leurs richeſſes & de leurs forces maritimes, n'avoient pas pour eux les déférences qu'il eſt naturel d'attendre d'une

colonie. Ils envoyerent des ſecours à Epidamne ; ordonnant aux troupes de s'y établir pour la défendre. Les Corcyréens y envoient une flotte, & font ſignifier aux habitans de recevoir les bannis & de chaſſer la garniſon. On refuſe de ſouſcrire à leurs demandes & la guerre eſt déclarée. Les Corinthiens arment de leur côté. En vain ceux de Corcyre leur offrent de prendre pour juge de leurs prétentions réciproques quelle ville ils voudront du Péloponèſe ; il faut qu'une bataille décide. Les Corcyréens ſont vainqueurs, Epidamne ſe rend, & ils y reglent tout en maîtres.

Les Corinthiens, aigris plutôt qu'abattus par leur défaite, firent de ſi grands préparatifs, que les Corcyréens, qui n'étoient alliés de perſonne, ni compris dans le traité d'Athenes avec les peuples du Péloponèſe, en furent effrayés, & envoyerent aux Athéniens pour ſolliciter leur alliance. Les Corinthiens l'ayant appris, envoyerent auſſi des députés, dans la crainte que ces deux puiſſances maritimes ne vinſſent à réunir leurs forces & ne les empêchaſſent de mettre fin à la guerre. Le peuple étant donc aſſemblé pour entendre les raiſons de part & d'autre, les Corcyréens parlerent les premiers ; &, dans un diſcours plein d'adreſſe, où ils emploient tour à tour les motifs de généroſité, de crainte, d'intérêt, ils tâcherent de déterminer le peuple d'Athenes

d'Athenes à leur accorder l'alliance qu'ils venoient demander :

Disc. des députés de Corcyre aux Athéniens.

Athéniens, dirent-ils, lorſqu'on vient implorer le ſecours d'un peuple, comme nous faiſons en ce jour, ſans lui avoir rendu de ſervice important, ni avoir contracté d'alliance avec lui, il faut montrer avant tout que la grace qu'on ſollicite lui ſera utile, ou du moins ne lui ſera pas nuiſible ; il faut enſuite faire voir qu'elle eſt de nature à lui aſſurer la reconnoiſſance de ceux qu'il obligera : ſinon, on ne doit pas trouver mauvais d'eſſuyer un refus. C'eſt avec la certitude de juſtifier ce double titre, que nous venons vous demander votre alliance. Le ſyſtême que nous avons ſuivi juſqu'à préſent, ſemble combattre la demande que nous vous faiſons & occaſionner notre embarras actuel. Nous qui par le paſſé nous fîmes une loi de ne nous allier à aucun peuple, nous venons maintenant réclamer l'alliance des autres ; & c'eſt-là ce qui, dans notre guerre avec les Corinthiens, nous laiſſe ſeuls & dénués de ſecours. Ainſi donc ce qui auparavant pouvoit être regardé de notre part comme un trait de ſageſſe, de ne nous allier à perſonne, de ne pas nous engager dans les querelles d'autrui, paroît être aujourd'hui un défaut de prudence & le principe de notre foibleſſe. Nous avons repouſſé, ſeuls & par nous-mêmes,

les Corinthiens dans le dernier combat naval : vaincus, ils viennent nous attaquer avec des forces plus conſidérables, tirées du Péloponèſe & du reſte de la Grece ; nous nous voyons hors d'état de réſiſter avec nos ſeules troupes, & d'ailleurs nous avons tout à craindre de la domination de Corinthe : nous ſommes donc réduits à implorer un ſecours étranger, en vous priant de nous pardonner, ſi, par une erreur de notre eſprit plutôt que par un vice de notre cœur, nous ne craignons pas maintenant de nous écarter de notre ſyſtême pacifique. Il vous ſera honorable de ſouſcrire à notre demande, & de vous joindre à nous, ſoit parce que vous défendrez un peuple opprimé & non oppreſſeur, ſoit parce qu'en nous ſecourant dans une conjoncture critique, l'important ſervice que vous nous aurez rendu ſera pour vous un gage ſolide & durable de notre reconnoiſſance.

Nous avons la meilleure marine après la vôtre : & quoi de plus favorable à votre république ou de plus contraire à vos ennemis, que de voir une puiſſance que vous auriez voulu acheter à prix d'or & de bienfaits, venir d'elle-même s'offrir à vous, ſans que vous ayez ni d'argent à dépenſer, ni de dangers à courir ? que de nous voir fournir au peuple d'Athenes une occaſion de ſignaler ſa généroſité, d'acquérir de nouvelles forces, & la

reconnoiſſance de ceux qu'il aura ſecourus ? Il fut toujours difficile de réunir ces avantages ; & il eſt rare qu'on puiſſe procurer à ceux dont on implore le ſecours, un accroiſſement de puiſſance & de gloire égal à celui qu'on en recevra ſoi-même. S'imaginer que la guerre qui pourroit nous rendre utiles à votre république, ne vous deviendra point perſonnelle, c'eſt être dans l'erreur, c'eſt ne pas ſentir que les Lacédémoniens cherchent à allumer la guerre parce qu'ils vous craignent ; que les Corinthiens ont leur confiance, & qu'ils ſont vos ennemis (1) ; qu'ils nous ont attaqués d'abord pour tomber enſuite ſur vous ; qu'ils veulent empêcher que les deux peuples, animés par une haine commune, ne ſe réuniſſent contre eux ; qu'enfin ils voudroient prévenir cette réunion, ou en ruinant nos forces ou en les joignant aux leurs. C'eſt donc à vous de prévenir vous-mêmes leurs deſſeins, d'accepter l'alliance que vous offre Corcyre, & de les attaquer les premiers ſans attendre qu'ils vous attaquent.

S'ils diſent que vous ne devez pas ſoutenir leurs colonies dans la rebellion, qu'ils ſachent que

(1) *Qu'ils ſont vos ennemis*, non pas ennemis déclarés & en guerre ouverte, mais ennemis dans le cœur, & diſpoſés à reprendre les armes dans l'occaſion : tels qu'étoient les Corinthiens à l'égard des Athéniens.

toute colonie ne reſpecte ſa métropole qu'autant qu'elle la traite avec ménagement, mais qu'elle l'abandonne dès qu'elle veut l'opprimer. Non, ce n'eſt point pour être eſclave de la mere-patrie qu'on envoie la colonie, mais pour être ſon égale. L'injuſtice des Corinthiens envers nous eſt viſible. Nous leur avons propoſé de terminer par arbitrage nos querelles au ſujet d'Epidamne; & ils ont préféré la voie des armes aux voies juridiques. La maniere dont ils traitent des hommes originaires de leur ville, doit vous apprendre à ne pas vous laiſſer tromper par leurs artifices, à ne pas leur accorder trop légérement ce qu'ils vous demandent. Le moyen d'être à l'abri de toute inſulte, c'eſt de s'expoſer le moins qu'on peut au repentir par trop de condeſcendance pour ſon ennemi.

Ce ne ſera pas rompre avec Lacédémone que de nous recevoir dans votre alliance, puiſque nous ne ſommes alliés ni de Lacédémone, ni de Corinthe. Il eſt dit dans le traité (1) que toute ville grecque qui ne ſera alliée d'aucun peuple, pourra s'attacher à celui qu'elle voudra : & il ſeroit fort étrange que les Corinthiens qui, pour

(1) *Dans le traité*, par lequel les Athéniens avoient conclu une treve de trente ans avec les Lacédémoniens & les peuples du Péloponèſe, alliés de Lacédémone.

monter leur flotte, croient pouvoir prendre des hommes dans les villes confédérées, dans le reſte de la Grece, en grande partie même chez les peuples ſoumis à votre empire, nous empêchaſſent de nous allier avec un peuple toujours prêt à ſecourir les malheureux, & de chercher par-tout ailleurs du ſecours. Après cela, ils vous feront un crime de ne pas ſouſcrire à leurs demandes! Mais nous ſerions bien plus fondés à nous plaindre, ſi vous ne ſouſcriviez pas aux nôtres. Vous rejetteriez les Corcyréens qui ſont en péril, qui ne ſont pas vos ennemis; & les Corinthiens qui ſont les vôtres, qui viennent nous aſſervir; loin de les repouſſer, vous les laiſſeriez lever des troupes juſques dans les villes de votre obéiſſance. Non, cela ne ſeroit pas juſte. Vous devez, ou les empêcher de tirer des forces des pays de votre domination, ou nous envoyer auſſi des ſecours, ſoit en nous mettant ouvertement au nombre de vos alliés, ſoit de toute autre maniere qu'il vous plaira.

Notre alliance, comme je le diſois en commençant, peut vous être fort utile. D'abord, ce qui eſt un avantage viſible & ce qui ſera le garant de notre amitié réciproque, les ennemis contre leſquels nous implorons votre ſecours ſont les vôtres, & ce ne ſont pas des ennemis foibles, mais aſſez puiſſans pour perdre ceux qui cherchent

à ſecouer leur joug. J'ajoute que rejetter une puiſſance du continent ou une puiſſance maritime, n'eſt pas la même choſe pour vous. Vous devez, s'il eſt poſſible, empêcher que d'autres peuples aient une marine, ſinon vous aſſurer l'amitié de celui qui a la plus forte.

Si, en convenant que nous parlons pour l'intérêt d'Athenes, on héſite de ſe rendre à nos deſirs de peur de rompre la treve, on doit ſavoir que la crainte d'offenſer de redoutables adverſaires, ſoutenue de la force, ſera propre à les contenir; mais que la confiance en la paix, dénuée du ſecours que nous offrons, ſeroit bien foible contre de puiſſans ennemis, & leur impoſeroit fort peu! Sachez encore qu'il ne s'agit pas moins ici d'Athenes que de Corcyre, & que celui-là ſe trompe ſur vos vrais intérêts, qui, occupé de la paix actuelle, ſans appréhender la guerre près de fondre ſur votre république, vous diſſuade d'accepter l'alliance d'un peuple dont l'amitié ou la haine ſont de quelque conſéquence. Sans parler de tous les avantages que vous offre Corcyre, elle eſt ſur le paſſage de l'Italie & de la Sicile, ſituée de façon qu'elle peut empêcher les flottes de ces deux pays d'entrer dans le Péloponèſe, & y faire arriver facilement celles de vos contrées.

Je vais conclure, & dire en peu de mots le principal motif qui doit vous engager à ne pas

nous abandonner. Il n'y a dans la Grece que trois grandes puiſſances maritimes, celle d'Athenes, la nôtre & celle de Corinthe. Si vous en laiſſez deux ſe réunir, en laiſſant les Corinthiens ſe rendre maîtres de notre île, vous aurez en même temps à tenir tête aux forces de Corcyre & du Péloponèſe : ſi vous nous recevez dans votre alliance, vous pourrez combattre les Péloponéſiens avec de plus puiſſantes flottes. ——

Tel fut le diſcours des Corcyréens ; les Corinthiens y répondirent par celui-ci.

Diſc. des députés de Corinthe aux Athéniens, en réponſe à celui des députés de Corcyre.

Athéniens, puiſque les habitans de Corcyre ne ſe bornent pas à vous demander votre alliance, mais qu'ils oſent ſe plaindre que nous les oppri-mons & que nous leur faiſons une guerre injuſte, il eſt néceſſaire avant tout de leur répondre ſur cet article : vous en jugerez plus ſûrement de l'équité de nos demandes, & vous ne rejetterez pas ſans raiſon les avantages qu'ils vous offrent.

C'eſt par ſageſſe, diſent-ils, qu'ils ne ſe ſont alliés à aucun peuple. Mais c'eſt par une politique criminelle plutôt que par vertu, qu'ils ont ſuivi ce ſyſtême. Ils craignoient de prendre des aſſociés & des témoins de leurs brigandages, & d'avoir à rougir en appellant un ſecours. D'ailleurs, la ſituation ſeule de leur ville, ſans qu'il ſoit beſoin d'une convention particuliere, les rend arbitres

des vols qu'ils exercent envers les autres. Ils ne ſe rendent preſque jamais dans les ports étrangers, & on eſt ſouvent forcé de relâcher dans les leurs (1). Si donc ils affectent de s'éloigner de toute alliance, ce n'eſt nullement dans la crainte de partager les injuſtices d'autrui; c'eſt plutôt pour en commettre ſeuls, pour s'enrichir par la violence lorſqu'ils ſont les plus forts, pour multiplier leurs brigandages en ſe cachant, ou enfin pour être en état de nier hardiment leurs rapines. Oui, ſans doute, s'ils étoient auſſi integres qu'ils le diſent, plus ils ſeroient irrépréhenſibles, & plus ils pourroient mettre leur vertu en évidence par des traités équitables.

Mais ce n'eſt pas ainſi qu'ils ſe comportent, ni envers les autres, ni envers nous. Quoiqu'enfans de Corinthe, ils n'ont ceſſé en tout temps de lui être rebelles, & encore à préſent ils lui font la guerre. Ce n'eſt pas, diſent-ils, pour être maltraités par nous qu'ils ont été envoyés en colonie. Eſt-ce donc pour être outragés par eux que nous les avons établis à Corcyre, & non pour être leurs chefs, pour obtenir d'eux les égards qu'ils nous doivent? Nos autres colonies nous reſpec-

(1) Les Corcyréens, comme ils l'ont dit eux-mêmes dans le diſcours précédent, étoient ſur le paſſage de l'Italie & de la Sicile.

tent & nous chériſſent ; preuve évidente que les Corcyréens ont tort de nous mépriſer & de nous haïr, & que, ſi nous leur faiſons la guerre avec éclat, c'eſt qu'ils nous ont offenſés avec ſcandale. Mais quand même nous aurions eu des torts envers notre colonie, elle devoit ſe faire honneur de céder à notre colere ; & alors nous aurions rougi d'abuſer de ſa modération. Devenus inſolens, fiers de leurs richeſſes, ils nous ont déja fait mille injures, & ils viennent encore d'envahir Epidamne qui nous appartient ; cette ville qu'ils n'ont pas revendiquée lorſqu'on l'opprimoit, & qu'ils ont priſe de force parce que nous ſommes venus pour la ſecourir.

Ils diſent qu'ils ont propoſé de terminer la querelle par une déciſion d'arbitres. Mais c'eſt lorſqu'avant de recourir à des voies juridiques, on ſe montre juſte par des actions plutôt que par des paroles, qu'on doit paroître ami de la juſtice ; & non, lorſqu'à l'abri de toute crainte, après avoir déja réuſſi par la force, on propoſe de s'expliquer par des raiſons. Les Corcyréens ont attendu que la place fût aſſiégée, que nous fuſſions diſpoſés à la défendre, pour ſe parer de l'offre d'un arbitrage. Non ſatisfaits d'une conduite auſſi coupable, ils viennent encore vous demander de les ſoutenir dans leur révolte & de vous rendre non leurs alliés, mais leurs complices. Toutefois, c'eſt lorſ-

qu'ils n'avoient rien abſolument à craindre, qu'ils devoient implorer votre ſecours ; & non pas lorſque leurs injuſtices les mettoient en danger ; & non pas dans la circonſtance actuelle, où vous les protégerez de vos armes ſans avoir jamais profité de leur puiſſance, où vous aurez part à nos ſujets de plainte contre eux ſans avoir participé à leurs fautes. Oui, c'eſt par le paſſé qu'ils auroient dû joindre leurs forces à celles d'Athenes pour vous engager à ſubir enſemble les mêmes événemens, plutôt que de vous faire partager leurs périls, vous qui n'avez point partagé leurs torts.

Il eſt aſſez prouvé, ſans doute, que nous nous préſentons ici avec un droit inconteſtable, & que nos adverſaires n'ont pour eux que la violence & l'uſurpation ; il faut vous apprendre que ce ſeroit enfreindre le traité que de les recevoir pour alliés. Si le traité porte que toute ville qui n'y eſt pas compriſe pourra s'attacher au peuple qu'elle voudra, cette clauſe n'eſt pas pour ceux qui entreprennent ſur les droits d'autrui, mais pour ceux qui, n'étant pas des révoltés, ont beſoin d'être ſecourus, pour ceux dont l'alliance ne ſuſcitera pas au peuple qui les recevra une guerre dans laquelle il craindra de s'engager s'il eſt ſage. Prenez garde, Athéniens, de vous jetter dans ce péril en refuſant d'écouter nos raiſons. En effet,

vous ne vous rendriez pas ſeulement les défenſeurs d'un peuple injuſte, mais nos ennemis au lieu de nos confédérés ; & nous ſerions contraints, ſi vous marchiez avec les rebelles, de vous pourſuivre auſſi vous-mêmes. Vous devez reſter neutres ; ou, ſi vous voulez prendre parti, vous joindre plutôt à nous pour attaquer Corcyre. Vous êtes unis aux Corinthiens par un traité ſolemnel ; & vous ne le fûtes jamais aux Corcyréens même par la plus ſimple treve. N'établiſſez pas une loi qui autoriſe à ſoutenir des peuples dans leur révolte. Vous le devez d'autant moins aujourd'hui, que, dans la révolte des Samiens (1), tout le Péloponèſe délibérant ſi on leur donneroit du ſecours, & les avis étant partagés, nous nous déclarâmes hautement pour vous, & nous décidâmes qu'on devoit laiſſer à chacun le ſoin de châtier ſes rebelles. Si vous ſoutenez les nôtres & ſi vous les ſecourez, on verra pluſieurs des peuples qui vous ſont ſoumis recourir à nos

(1) *Dans la révolte des Samiens.* Samos, île de la mer Egée, ſur la côte d'Ionie. Nous liſons dans Thucydide que Samos étant en diſpute avec Milet, au ſujet de Prière, les Athéniens ſe déclarerent contre Samos, qu'ils ſe l'aſſujettirent en y établiſſant le gouvernement démocratique : que cette ville ayant voulu ſecouer le joug, fut attaquée & réduite par Périclès.

armes ; enſorte que ce ſera porter une loi contre vous-mêmes plus encore que contre nous.

Voilà ce que nous avions à dire de nos droits, qui ſont fondés ſur les uſages des Grecs. Nous croyons auſſi, dans la conjoncture, devoir réclamer votre reconnoiſſance, & vous exhorter à payer de retour nos anciens ſervices. Nous ne ſommes ni des ennemis qui puiſſent en abuſer pour vous nuire, ni des amis qui veuillent exiger trop de votre amitié. Dans la guerre des Eginetes (1), qui précéda celle des Perſes, nous vous prêtâmes vingt navires d'une eſpece qui vous manquoit. Ce ſecours, & le ſervice que nous vous rendîmes d'empêcher le Péloponèſe de ſecourir Samos, vous firent vaincre les Eginetes & punir les Samiens. Et nous vous avons ſervis dans des circonſtances où, marchant contre des ennemis mortels, on néglige tout par le deſir de vaincre. On regarde alors comme ami celui qui nous ſeconde quand il auroit toujours été notre ennemi, & comme ennemi celui qui nous traverſe quand il ſeroit notre ami, puiſque même on

(1) Les Eginetes, un peu avant la guerre des Perſes, eurent de violens démêlés avec les Athéniens. Ils ſe réunirent pour combattre l'ennemi commun qu'ils vainquirent à Salamine & à Platée. Mais, les guerres des Perſes finies, les Athéniens ſe les aſſujettirent.

ſacrifie ſes intérêts propres à la vengeance du moment.

Rappellez-vous ces faits dont vous avez pour témoins les anciens de votre ville, & rendez-nous aujourd'hui la pareille, ſans écouter ceux qui vous diront que ce parti eſt juſte, mais ne ſeroit pas utile ſi vous aviez la guerre : comme s'il y avoit rien de plus utile que de reconnoître un bienfait & de ne pas commettre d'injuſtice. D'ailleurs, la guerre que vous font appréhender les députés de Corcyre pour vous rendre injuſtes & ingrats, eſt encore incertaine ; & vous devez craindre de vous faire des ennemis certains pour vous garantir d'une guerre douteuſe. Au lieu de nous donner de nouveaux ſujets de plainte, il eſt de votre ſageſſe de diſſiper nos anciens mécontentemens dans l'affaire de Mégare (1). Un dernier ſervice, même léger, rendu à propos, peut effacer une grande injure. Ne vous laiſſez pas tenter à l'offre qu'on vous fait d'une armée navale. Ne faire tort à perſonne procure une puiſſance plus ſolide, que de s'agrandir avec péril, en ſe laiſſant ſéduire par l'appât d'un avantage actuel. Voici

(1) *Dans l'affaire de Mégare.* Il s'agit probablement des querelles qu'Athenes eut avec Mégare, pour les ſujets que nous verrons bientôt. Les Corinthiens probablement entrerent dans ces querelles.

préciſément pour nous le temps dont nous parlions à Lacédémone, lorſque nous diſions qu'il falloit laiſſer à chacun le ſoin de châtier ſes rebelles. Nous réclamons aujourd'hui le même droit, nous vous prions de ne pas nous nuire par vos ſuffrages, puiſque nous vous avons ſervis par les nôtres. Payez-nous de retour, puiſque nous nous trouvons nous-mêmes dans une conjoncture où l'on eſt auſſi flatté d'être ſecondé que mécontent d'être traverſé. Ne recevez pas malgré nous les Corcyréens dans votre alliance, ne défendez pas des rebelles. Par-là, vous prendrez le parti le plus conforme & à l'honneur & à vos intérêts. ——

Les Athéniens ſe déterminerent en faveur des Corcyréens, les reçurent dans leur alliance, & firent avec eux une ligue ſeulement offenſive: c'eſt-à-dire que, ſans déclarer la guerre aux Corinthiens & ſans rompre avec tout le Péloponèſe, ils s'engagerent à ſecourir les Corcyréens ſi on les attaquoit. Ils envoyerent donc dix galeres, en chargeant le chef de ne pas combattre contre les Corinthiens, s'ils n'attaquoient l'île de Corcyre ou quelqu'autre place de leurs alliés, ce qu'ils ajoutoient pour ne pas rompre la treve. Les Corinthiens attaquerent les Corcyréens avec une flotte conſidérable; il y eut un grand combat

naval où les deux partis s'attribuerent la victoire. Les Corcyréens étoient ſoûtenus des dix galeres Athéniennes, & l'arrivée de vingt autres galeres durant le combat fit retirer les Corinthiens qui ſe croyoient déja vainqueurs.

De cette guerre en naquit une autre qui donna ſujet à la rupture entre Athenes & Corinthe, & enſuite à la guerre du Péloponèſe. Potidée, ville de Thrace ſur les confins de la Macédoine, étoit une colonie de Corinthe. Elle étoit alliée des Athéniens & leur payoit contribution. Ceux-ci donnerent ordre aux habitans de démolir leurs murailles du côté de Pallène, de remettre des ôtages, de renvoyer leurs gouverneurs ou magiſtrats qui étoient de Corinthe, & de n'en plus recevoir par la ſuite. Ils craignoient qu'ils ne les fiſſent révolter, & qu'ils n'entraînaſſent dans leur révolte le reſte de leurs alliés de Thrace. Ces ordres, qu'Athenes avoit donnés, & qu'elle ne voulut point révoquer quelques repréſentations qu'on lui fît, hâterent la révolte qu'elle craignoit. Les Potidéens ſe révolterent, s'étant ligués avec pluſieurs peuples, & comptant ſur les Lacédémoniens qui leur promirent d'entrer dans l'Attique ſi on les attaquoit. Potidée fut aſſiégée vivement par terre & par mer; & ce fut-là le ſujet d'une rupture ouverte & d'une guerre déclarée. Les Athéniens s'offenſoient de ce qu'on avoit fait

ſoulever une place de leurs alliés qui leur payoit contribution, de ce qu'on la maintenoit dans ſa révolte ; & les Corinthiens, de ce qu'on aſſiégeoit une de leurs colonies, défendue par des troupes du Péloponèſe. Ceux-ci voyant le ſiege de Potidée, & craignant de perdre une ville de cette importance, ſolliciterent leurs alliés, & députerent conjointement à Lacédémone pour ſe plaindre des Athéniens comme étant infracteurs de la paix. Les Lacédémoniens ayant aſſemblé leurs alliés & tous ceux qui avoient quelque plainte à faire contre Athenes, leur donnerent audience. Lorſque chacun eut parlé & eut expoſé ſes griefs, les Corinthiens voyant les eſprits irrités, parlerent ainſi après tous les autres. Leur diſcours eſt ſurtout remarquable par un parallele piquant de ces deux républiques puiſſantes dont les rivalités cauſerent tant de maux dans la Grece.

Premier diſcours des députés de Corinthe aux Lacédémoniens.

Lacédémoniens, dirent-ils, la bonne-foi qui regne chez vous dans votre conduite publique & privée, vous empêche de croire ce qu'on peut vous dire au déſavantage d'autrui, &, en maintenant le bon ordre dans l'intérieur de votre ville, elle vous rend moins propres à régler les affaires du dehors. Quoique nous vous ayons ſouvent annoncé les maux dont les Athéniens menaçoient le Péloponèſe, nous n'avons jamais pu réuſſir à

vous

vous convaincre ; vous vous êtes toujours imaginé que nous avions un motif d'animoſité perſonnelle. Auſſi avez-vous attendu pour convoquer vos alliés, que nous euſſions déja ſouffert les injures de nos ennemis. Nous devons d'autant moins nous taire, que nous ſommes plus fondés à nous plaindre de votre négligence & des outrages d'Athenes. Si les violences des Athéniens, dans la Grece, n'étoient pas auſſi publiques & auſſi connues qu'elles le ſont, il nous faudroit chercher des preuves : mais qu'eſt-il beſoin de s'étendre, lorſque vous les voyez aſſervir les uns, menacer les autres, vos alliés ſur-tout, & ſe préparer de loin à la guerre ? s'ils n'avoient réellement ce projet, ſe ſeroient-ils attaché malgré nous Corcyre, qui pouvoit fournir aux Péloponéſiens une puiſſante flotte ? aſſiégeroient-ils Potidée, qui eſt un poſte ſi important pour dominer dans la Thrace ?

C'eſt vous, Lacédémoniens, qui en êtes cauſe, vous qui immédiatement, après les guerres de Perſe, leur avez laiſſé fortifier leur ville, & qui depuis avez ſouffert qu'ils l'environnaſſent de vaſtes murs (1) ; vous qui n'avez point ceſſé de priver de leur liberté, non-ſeulement ceux qu'ils ont aſſervis, mais encore à préſent vos propres alliés.

(1) Voyez plus haut, page 237.

Car c'eſt moins à celui qui opprime qu'on doit imputer la ſervitude, qu'à celui qui, pouvant empêcher l'oppreſſion ne l'empêche pas, ſur-tout quand il ſe pare du titre honorable de libérateur de la Grece. A peine nous accorde-t-on enfin une aſſemblée, & on n'y convient pas même de ce qui n'eſt que trop notoire. Devroit-on, en effet, examiner les motifs de nos plaintes plutôt que les moyens de vengeance ? Ceux dont nous nous plaignons, bien plus décidés, attaquent ſur le champ & ſans délai des hommes toujours irréſolus. On ſait comment la république d'Athenes empiete ſans ceſſe ſur les poſſeſſions d'autrui. Elle aura moins de hardieſſe, ſi elle croit que c'eſt faute de lumieres que vous ignorez ſes deſſeins : mais ſi elle ſe perſuade que c'eſt avec pleine connoiſſance que vous la laiſſez agir, elle deviendra plus entreprenante. Vous êtes les ſeuls des Grecs qui reſtiez tranquilles, & qui penſiez devoir combattre vos ennemis moins par la force des armes que par les lenteurs de la patience ; vous êtes les ſeuls qui attendiez pour les attaquer qu'ils ſoient devenus plus forts & plus puiſſans. La réputation d'hommes prudens & ſages dont vous avez pu jouir, étoit, ſans doute, uſurpée. Nul n'ignore que les Perſes ſont venus des extrémités du monde juſques dans le Péloponèſe, avant que vous allaſſiez à leur rencontre avec un courage digne de vous : &

aujourd'hui vous fermez les yeux ſur les démarches des Athéniens, qui ne viennent pas de loin comme les Perſes, mais qui ſont à vos portes. Vous pourriez les aller attaquer vous-mêmes; vous aimez mieux repouſſer leurs attaques, & courir des riſques en ne les combattant qu'après qu'ils auront acquis de plus grandes forces. Vous ſavez toutefois que les Barbares ont été malheureux en grande partie par leur imprudence; & que, ſi nous avons déja eu quelques avantages ſur les Athéniens, c'eſt à leurs fautes plus qu'à vos ſecours que nous les devons. L'eſpoir d'être défendu par vous en a déja perdu pluſieurs, qui, comptant ſur votre aſſiſtance, ſe ſont trouvés pris au dépourvu. Et ne croyez pas que ce ſoit ici l'invective de la haine plutôt que les reproches de l'amitié. On reprend un ami qui fait des fautes; on s'éleve ſans ménagement contre un ennemi qui commet des injuſtices. D'ailleurs, nous nous croyons d'autant plus en droit de nous plaindre, qu'il s'agit pour Corinthe des intérêts les plus eſſentiels. On diroit que vous y êtes inſenſibles, que vous n'avez jamais conſidéré à quels rivaux vous avez affaire, & combien ils ont d'avantages ſur vous.

Pleins de génie & d'action, les Athéniens ſont auſſi vifs pour former des entrepriſes nouvelles que pour les exécuter : uniquement attentifs à

conſerver, les Lacédémoniens ne peuvent rien imaginer de nouveau, ni même pourvoir aux choſes les plus néceſſaires. D'autant plus entreprenans qu'ils ſont plus foibles, d'autant plus hardis qu'ils ont plus à craindre, les Athéniens montrent toujours dans le péril la plus grande confiance: vous, au contraire, vous n'uſez pas de toutes vos forces; timides lors même que vous êtes le plus aſſurés de réuſſir, vous croyez ne pouvoir jamais échapper au danger. Auſſi actifs que vous êtes lents, vos adverſaires ſe tranſportent par-tout tandis que vous reſtez immobiles; ils croient qu'il y a à gagner pour eux de s'éloigner de leur ville, tandis qu'en portant la guerre hors du Péloponèſe, vous appréhenderiez de perdre votre bien propre. Vainqueurs, ils cherchent à tirer le plus grand parti de leur victoire; vaincus, leur défaite ne peut les abattre. Leur génie & leurs perſonnes ſont toujours au ſervice de l'état, ils les lui conſacrent ſans réſerve. Echouer dans un projet de conquête, c'eſt pour eux comme s'ils ſe voyoient dépouiller de leurs propres poſſeſſions. Ce qu'ils ont conquis ne leur paroît rien auprès de ce qu'ils eſperent conquérir. Le ſuccès vient-il à leur manquer, l'eſpoir ne les abandonne pas, & ils ont bientôt réparé leurs pertes. Telle eſt leur promptitude dans l'exécution, que pour eux ſeuls deſirer c'eſt poſſéder. Impatiens de parvenir à leur but, jamais

les dangers & les travaux ne les effraient. Ils jouiſſent peu de ce qu'ils poſſedent, parce qu'ils brûlent d'acquérir toujours. Nulle fête (1) ne les retient dans leur ville; ils penſent que ſervir la patrie, c'eſt ſervir les dieux. Le travail le plus pénible leur eſt moins à charge qu'une oiſive tranquillité. Enfin on peut dire qu'ils ſont nés pour n'être jamais en repos & pour n'y point laiſſer les autres.

Avec des voiſins auſſi dangereux, ô Lacédémoniens, vous temporiſez ſans ceſſe : vous vous perſuadez que, pour être parfaitement juſte & tranquille, il ne ſuffit pas d'être éloigné de commettre l'injuſtice, en annonçant qu'on eſt incapable de la ſouffrir; il faut encore, & ne faire de mal à perſonne, & ne repouſſer l'injure que quand on eſt attaqué. Vous auriez de la peine à vous ſoutenir, quand même vous auriez près de vous des peuples qui vous reſſemblent : mais avec des

(1) *Nulle fête....* L'orateur fait alluſion au ſcrupule des Lacédémoniens qui, pendant la célébration de leurs fêtes, ne pouvoient ſe déterminer à quitter leur ville. Ce ſcrupule leur fit manquer la bataille de Marathon, & négliger beaucoup d'affaires importantes. Au reſte, les Athéniens étoient alors auſſi actifs qu'ils étoient lents du temps de Démoſthene : il falloit toute la véhémence de celui-ci pour réveiller leur pareſſe, & les tirer de leur inaction.

Athéniens, avec un peuple tel que je viens de le dépeindre, vos mœurs ſont trop antiques. Dans la politique, comme dans les arts, les nouvelles inventions ont l'avantage. On peut garder ſes anciennes maximes, quand on jouit d'un parfait repos; mais, à meſure que les affaires ſe multiplient, il faut multiplier les nouveaux expédiens. Auſſi, grace à leur activité, les Athéniens ont vu chez eux beaucoup plus de changemens utiles qu'il n'y en a jamais eu chez vous.

Sortez donc enfin de votre inaction : vous en avez pris l'engagement, ſecourez les autres Grecs, & ſur-tout Potidée. Faites au plutôt une incurſion dans l'Attique; craignez de livrer à ſes plus grands ennemis un peuple qui vous eſt uni par l'amitié & par le ſang; ne forcez pas Corinthe de recourir par déſeſpoir à d'autres alliances. Sans doute, nous ne ſerions coupables ni devant les dieux vengeurs des ſermens, ni devant les hommes témoins de votre conduite. S'attacher à de nouveaux amis, parce qu'on eſt abandonné des anciens, ce n'eſt pas rompre les traités; celui-là ſeul les rompt, en effet, qui refuſe du ſecours à ceux qu'il s'eſt engagé de ſecourir. Soyez ardens à nous défendre, & nous vous reſterons fideles: car nous ne pourrions changer ſans crime, ni trouver ailleurs des amis qui nous conviennent davantage. Prenez donc enfin une ſage réſolution;

& faites enſorte de ne pas laiſſer à vos enfans le Péloponèſe moins puiſſant que vous ne l'avez reçu de vos peres. ——

Ainſi parlerent les Corinthiens. Il ſe trouvoit par haſard à Lacédémone des députés d'Athenes, qui, pour empêcher qu'on ne fît rien avec précipitation en une affaire de cette importance plutôt que pour juſtifier leur ville, puiſqu'ils n'étoient pas venus pour ce ſujet, demanderent aux magiſtrats la permiſſion de parler au peuple (1). L'ayant obtenu, ils commencerent en ces termes :

Diſcours des députés d'Athenes aux Lacédémoniens.

A notre départ d'Athenes, ô Lacédémoniens ! nous penſions venir délibérer avec vous ſur les intérêts de notre république, & non entrer en diſcuſſion avec vos alliés : mais informés des plaintes que font retentir contre nos prétendus excès les députés des villes du Péloponèſe, nous voulons, non point nous juſtifier devant vous, comme devant leurs juges & les nôtres (vous ne l'êtes pas), mais vous prémunir, dans une

(1) *De parler au peuple.* La conſtitution lacédémonienne étoit mêlée des trois gouvernemens. Certaines affaires ſe traitoient devant le peuple, d'autres devant le ſénat : les rois n'avoient preſque d'autorité qu'à la guerre où ils commandoient les troupes.

affaire auſſi importante, contre la violence de leurs avis & la précipitation de vos jugemens : & en même temps, pour répondre à leurs calomnies, nous tâcherons de faire voir que notre république n'eſt pas moins digne des avantages qu'elle poſſede que de la conſidération qu'elle croit mériter.

Eſt-il beſoin de remonter à des temps fort anciens, & de vous citer des faits dont vous ne pouvez être inſtruits que par oui-dire ? Quant à nos exploits contre les Perſes, ils ſont trop illuſtres & trop connus pour nous en taire. Nous en ferons le récit, duſſions-nous ennuyer, l'ayant déja répété tant de fois. Nous avons affronté les périls pour l'utilité de la Grece ; vous avez recueilli avec les autres les fruits de notre bravoure : ſerions-nous privés du foible avantage d'en rappeller briévement la mémoire ? C'eſt moins pour obtenir une grace que nous le ferons, que pour vous faire ſentir quels ennemis vous aurez à combattre, ſi vous prenez mal votre réſolution.

Je dis donc qu'à Marathon nous avons ſoutenu ſeuls le choc des Barbares, & qu'à leur retour dans la Grece, nous voyant hors d'état de leur réſiſter ſur terre, nous nous ſommes tous mis en mer pour les combattre à Salamine : ce qui les empêcha de faire voile vers le Péloponèſe, & d'en ruiner, les unes après les autres, les villes qui

n'auroient pu ſe ſecourir mutuellement contre une flotte nombreuſe. La conduite même de notre ennemi démontre la ſupériorité de nos vues. Vaincu ſur mer, il ſe retira avec la plus grande partie de ſon armée, & par ſa retraite il prouva que le ſalut des Grecs dépendoit de leurs forces maritimes. Or, je le demande : qui a plus contribué que nous à la victoire navale, ſoit par le nombre des vaiſſeaux que nous avons fournis, ſoit par le génie du chef que nous avons envoyé, ſoit par l'aſſurance que nous montrâmes dans le péril ? Sur trois cents vaiſſeaux, près de deux cents étoient à nous. On doit ſur-tout à Thémiſtocle, notre général, d'avoir livré la bataille dans un détroit, ce qui ſauva inconteſtablement toute la Grece. Auſſi vous rendîtes vous-mêmes hommage à ſon mérite, & jamais étranger ne fut reçu à Lacédémone avec autant de diſtinction. Et quelles furent, dans ces temps d'alarme, notre ardeur & notre intrépidité ? Nous ne recevions aucun ſecours ſur terre ; depuis l'entrée de la Grece juſqu'à nos portes, tout étoit ſoumis & aſſervi : après avoir brûlé nous-mêmes nos demeures, déſertant notre ville, occupés des intérêts de nos alliés, craignant de leur devenir inutiles par notre diſperſion, nous avons pris le parti de nous mettre en mer & de combattre, ſans nous offenſer de ce que vous tardiez à venir nous défendre.

Ainſi nous prétendons que nous vous fûmes alors d'un auſſi grand ſecours que vous nous avez pu l'être. Quoique vos villes ne fuſſent pas endommagées, quoique vous fuſſiez certains de les retrouver après le combat, vos périls ſeuls & non les nôtres, vous ont avertis de les quitter, & vous n'êtes venus nous ſecourir que quand Athenes n'exiſtoit plus. Nous, au contraire, nous avons déſerté notre ville ruinée de nos propres mains, parce qu'elle ne nous offroit que de trop foibles reſſources; & bravant le danger, nous nous ſommes ſauvés nous-mêmes, nous vous avons ſauvés avec courage. Si, à l'exemple de quelques autres Grecs, appréhendant pour notre pays, nous nous fuſſions d'abord réunis aux Perſes; ou du moins, ſi, nous croyant perdus, nous n'euſſions pas pris la réſolution généreuſe de nous mettre en mer, vous n'auriez pu livrer la bataille faute de vaiſſeaux, & le roi barbare eût complettement réuſſi ſans beaucoup d'effort (1).

Tant d'ardeur & d'intelligence dans des conjonctures critiques, ne devoient-ils donc pas, ô Lacédémoniens! empêcher les Grecs de nous porter une ſi violente envie pour l'empire dans la Grece, récompenſe de nos travaux? Cet empire

(1) On peut voir en leur lieu tous les faits qui précedent, dans l'abrégé d'Hérodote.

que nous méritions, nous ne l'avons pas ravi de force : c'eſt ſur votre refus de garder les armes pour completter la défaite des Perſes, que les alliés ont eu recours à nous, & nous ont preſſés de nous mettre à leur tête. Mais ce qui nous a obligés d'appeſantir un peu le joug du commandement, c'eſt la crainte, l'honneur & notre propre avantage. En butte à la haine de pluſieurs peuples de la Grece, forcés d'en réduire quelques-uns qui s'étoient déja révoltés, devenus ſuſpects à vous, Lacédémoniens, qui nous étiez auſſi contraires que vous aviez été nos amis, nous trouvions peu sûr de relâcher de notre autorité, & de nous expoſer aux riſques de voir les peuples abandonner notre parti pour paſſer dans le vôtre. Non, on ne fit jamais un crime à perſonne de ménager ſes intérêts dans des circonſtances difficiles. Vous-mêmes, je le demande, ne conſultez-vous pas votre propre utilité dans la maniere dont vous gouvernez les villes du Péloponèſe ? Et ſi d'abord, étant toujours reſtés les chefs de la Grece, vous euſſiez vu, ainſi que nous, les peuples mécontens de votre empire, nous pouvons l'aſſurer, vous n'auriez pas moins appeſanti le joug, & vous auriez été obligés de gouverner avec rigueur, ou de craindre pour vous-mêmes. Nous n'avons donc rien fait qui doive ſurprendre, rien qui ne s'accorde avec la nature de l'homme, ſoit en acceptant

le commandement qui nous étoit offert, soit en craignant de relâcher de sa force; les plus puissans motifs, je le répete, la crainte, l'honneur, notre propre utilité, nous y contraignoient. On a vu de tout temps, ce n'est pas nous qui en avons établi l'usage, on a vu le plus foible dominé par le plus fort. Nous nous croyons dignes de commander; & vous nous avez jugés tels jusqu'à ce jour, où, ne songeant en effet qu'à vos intérêts, vous vous parez des grands principes de la justice: principes qui n'empêcherent jamais de s'agrandir lorsqu'on avoit la force en main. On doit des éloges à tous ceux qui, jaloux de commander par une suite de ce penchant qui n'est que trop naturel, ne se sont pas montrés aussi injustes que sembloit le comporter leur puissance. Oui, nous pensons que d'autres, à notre place, feroient bientôt regretter notre modération.

Mais c'est cette modération-là même qui, fort injustement, nous attire plus de reproches que d'éloges: c'est parce que nous nous réduisons à plaider avec nos alliés, & à juger chez nous les contestations réciproques selon des loix justes, que nous passons dans leur esprit pour aimer les débats judiciaires: aucun d'eux ne refléchit pourquoi la plupart de ceux qui gouvernent, & qui traitent leurs inférieurs avec moins de réserve & d'égards, n'encourent pas ce reproche. Quand

on peut employer la force, a-t-on beſoin de recourir au droit ? Si quelqu'un des peuples, accoutumés à être traités par nous comme égaux, vient, contre ſon attente, à ſentir le poids du pouvoir abſolu ou d'une juſtice rigoureuſe, il nous ſait moins de gré de tous les avantages que nous lui laiſſons, qu'il ne ſent de peine du peu que nous lui ôtons ; & il nous pardonne moins que ſi, ſans égard pour la loi, nous euſſions agi d'abord par voie d'autorité. Lui-même, dans ce dernier cas, n'auroit pu diſconvenir que la foibleſſe naturellement ne doive céder à la force. Oui, ſans doute, on eſt plus irrité, pour l'ordinaire, de l'injuſtice d'un égal que de la violence d'un maître : l'une paroît être l'effet de la paſſion ; l'autre, le joug de la néceſſité. Les Grecs ont éprouvé de plus grands maux ſous la domination des Perſes, & néanmoins ils les ſupportoient. Notre empire leur eſt à charge ; cela doit être : la domination du moment paroît toujours la plus peſante. Si, après nous avoir détruits, vous commandiez à votre tour, peut-être ne conſerveriez-vous pas long-temps cette affection des Grecs que vous ne devez qu'à la crainte qu'ils ont de nous. Oui, vous la perdriez bientôt ſi vous manifeſtiez aujourd'hui les mêmes ſentimens que vous fîtes paroître lors de la guerre des Perſes, dans le peu d'inſtans où vous avez joui de l'empire.

Vos loix & vos coutumes ne peuvent compatir avec celles des autres Grecs ; & les gouverneurs (1) que vous envoyez dans les villes, ne ſuivent ni vos uſages, ni ceux du reſte de la Grece.

Délibérez donc lentement comme dans une affaire ſérieuſe ; & trop ſenſibles aux plaintes de vos alliés, n'allez pas, pour vous prêter à leur paſſion, vous ſuſciter à vous-mêmes des peines ſans nombre. Avant que d'entreprendre la guerre, conſidérez-en tous les haſards, & les événemens divers qui l'accompagnent lorſqu'elle ſe prolonge. Nous ſommes encore, vous & nous, également éloignés des périls où elle expoſe, & il eſt incertain de quel côté penchera la fortune. Quand on s'engage témérairement dans une expédition, on commence preſque toujours par où l'on devroit finir : on agit d'abord, & ce n'eſt qu'après les malheurs qu'on réfléchit. Nous n'avons point encore fait cette faute ni les uns ni les autres : tandis qu'il en eſt temps, je vous en avertis, ô Lacédémoniens ! craignez de rompre la treve &

(1) Les Athéniens cherchoient à établir le gouvernement démocratique dans toutes les villes de leur domination, & les Lacédémoniens le régime ariſtocratique. Ceux-ci y envoyoient ſouvent des gouverneurs qu'on appelloit *armoſtes*.

de violer les ſermens, traitez avec nous à l'amiable, ainſi que les conventions l'exigent. Sinon, prenant à témoins les dieux vengeurs du parjure, nous tâcherons de repouſſer d'injuſtes agreſſeurs, & nous nous défendrons par les mêmes voies qu'on nous aura attaqués. ——

Les Lacédémoniens ayant entendu les plaintes des uns & la juſtification des autres, firent retirer tout le monde pour délibérer. Le plus grand nombre opinoient pour la guerre; mais leur roi Archidame, homme ſage & expérimenté, parla ainſi :

Lacédémoniens, j'ai déja vu bien des guerres, & parmi vous il en eſt pluſieurs de mon âge qui en ont vu auſſi : nous ne devons donc pas, ainſi que tant d'autres qui manquent d'expérience, deſirer la guerre comme quelque choſe d'avantageux & de sûr. Quant à celle dont il eſt queſtion aujourd'hui, on trouvera qu'elle eſt très-importante, ſi on y refléchit attentivement. Pour combattre des habitans du Péloponèſe, nos voiſins, nous avons ſuffiſamment de reſſources, & nous pouvons nous tranſporter aiſément chez eux : mais lorſqu'il s'agit d'un peuple éloigné, auſſi habile dans la marine que bien pourvu de tout; d'un peuple où l'état & les particuliers ſont riches,

Diſc. d'Archidame, roi de Lacédémone, aux Lacédémoniens.

qui ne manque ni de vaiſſeaux, ni de chevaux, ni d'armes, qui compte plus d'hommes qu'aucun pays de la Grece, & beaucoup d'alliés tributaires; devons-nous entreprendre la guerre légérement? Et ſur quoi compterions-nous pour attaquer de tels ennemis à la hâte & ſans être bien préparés? Sur le nombre de nos vaiſſeaux? Mais nous en avons beaucoup moins qu'eux, & il nous faudra du temps pour mettre ſur pié des flottes qui répondent aux leurs. Sur nos reſſources pécuniaires? Mais nous leur cédons bien plus encore dans ce point, puiſque nous n'avons pas d'argent en réſerve, & que nous ne pouvons prendre dans la bourſe des particuliers. Nous aurons peut-être de la confiance, parce qu'ayant de meilleures troupes peſantes & en plus grand nombre, nous pouvons faire des incurſions dans le pays ennemi & le ravager. Mais les Athéniens ont hors de chez eux une grande étendue de pays dont ils diſpoſent, & le commerce maritime peut leur procurer ce qui leur manque. Que ſi nous voulons attirer à nous les alliés d'Athenes, il faudra les ſecourir avec une flotte, puiſque la plupart habitent des îles. Que gagnerons-nous donc à prendre les armes? Si nous n'avons pas la ſupériorité ſur mer, ou ſi nous n'interceptons pas les revenus qui ſervent à l'entretien de la marine athénienne, nous aurons toujours du déſavantage. Et nous ne

ne pourrons même ſans honte, dans le cours des expéditions, rechercher la paix, ſur-tout ſi nous paroiſſons être les agreſſeurs. Ne nous flattons pas, en ravageant l'Attique, de terminer promptement la guerre; je crains plutôt qu'elle ne ſe prolonge, & que nous ne la tranſmettions à nos enfans: car, ſans doute, de l'humeur dont je connois les Athéniens, ils ne ſeront pas eſclaves des fruits de leurs champs, & ne ſe laiſſeront pas effrayer par nos incurſions, comme un peuple nullement aguerri.

Ne ſoyons pas toutefois indifférens aux injures qu'ils ont faites à nos alliés, & n'héſitons pas à dévoiler leurs mauvais deſſeins; mais avant de faire marcher nos troupes, envoyons chez eux pour nous plaindre; &, ſans paroître fermer les yeux ſur leurs injuſtices, n'annonçons pas trop ouvertement la guerre. Cependant nous diſpoſerons nos forces; & nous appuyant de l'alliance des Grecs & des Barbares, nous chercherons à nous procurer des ſubſides & des vaiſſeaux. Lorſqu'on eſt attaqué, comme nous le ſommes, par un peuple ambitieux, il eſt permis de ſe défendre même avec le ſecours des Barbares. Mettons auſſi en ordre nos propres finances. Si les Athéniens écoutent nos députés, à la bonne heure: ſinon, après deux ou trois ans, quand nous ſerons bien pourvus de tout, nous marcherons contre eux

ſi nous le jugeons à propos. Peut-être, s'ils voient déja nos préparatifs, & s'ils entendent des raiſons non moins fortes, que nos armes, ils ſe rendront d'autant plus volontiers, que leurs champs ne ſont pas encore ravagés, ni leurs biens pillés. Leur territoire doit être pour vous un gage de leur foi, & un gage d'autant plus sûr, qu'il eſt cultivé avec plus de ſoin. Nous devons l'épargner le plus long-temps que nous pourrons, & appréhender de rendre ſes poſſeſſeurs plus difficiles à vaincre en les jettant dans le déſeſpoir. Que ſi, animés par les plaintes de nos alliés, nous le ravageons avant d'avoir fait de bons préparatifs, prenez garde que ce parti ne ſoit auſſi peu honorable que peu avantageux pour le Péloponèſe. On peut aiſément faire ceſſer les plaintes des villes & des particuliers; mais il ne ſera point auſſi facile de terminer honorablement une guerre que nous aurons entrepriſe tous enſemble pour les intérêts d'un ſeul peuple, une guerre dont l'iſſue & la durée ſeront incertaines.

Et qu'on ne juge pas que c'eſt une lâcheté dans pluſieurs peuples réunis, de différer à attaquer une ſeule ville. Les Athéniens ont un grand nombre d'alliés qui leur paient tribut; & la guerre ne demande pas ſeulement des armes, mais des ſubſides, ſans quoi les armes ſont inutiles. Les habitans du continent en ont ſur-tout beſoin contre

les habitans des côtes. Diſpoſons donc d'abord nos finances, & ne nous preſſons point, par condeſcendance pour nos alliés, de lever l'étendart de la guerre. Comme c'eſt nous principalement qui répondrons des ſuites, nous devons les prévoir à loiſir, ſans rougir de ces délais & de ces lenteurs qu'on nous reproche. Si vous commencez trop tôt, vous finirez plus tard, parce que vous ne ſerez pas ſuffiſamment préparés. Jamais ville ne fut auſſi libre, auſſi illuſtre que la nôtre : c'eſt peut-être à une ſage circonſpection que nous ſommes redevables de cet avantage. C'eſt à elle, en effet, que nous devons d'être les ſeuls qu'on ne vit jamais ni inſolens dans les ſuccès, ni abattus dans les diſgraces. Si on emploie les louanges pour nous précipiter dans les périls contre notre ſentiment, nous ne nous laiſſons point prendre à cet appât. De vains reproches, ſi on veut nous exciter par ce moyen, ne nous feront pas ſortir de notre tranquillité. La ſageſſe dont nous nous piquons, nous rend à la fois courageux & prudens. Courageux, parce que la ſageſſe eſt toujours accompagnée d'une certaine pudeur, & que la pudeur, qui ne peut ſouffrir la honte, produit la bravoure : prudens, parce que la ſage auſtérité avec laquelle on nous éleve, nous apprend à reſpecter les loix & à leur obéir. Peu jaloux des talens inutiles, nous n'avons pas recours aux

artifices de l'éloquence pour déprimer les forces des ennemis ſans pouvoir en triompher par des effets qui répondent aux paroles. Nous croyons que les autres peuples n'ont pas moins d'intelligence que nous, & que les événemens de la fortune ne peuvent être ſoumis à la prévoyance humaine. Nous nous préparons toujours ſérieuſement comme ſi nos ennemis agiſſoient toujours avec prudence, & nous fondons notre eſpoir, moins ſur les fautes qu'ils pourront commettre, que ſur la ſageſſe des meſures que nous ſavons prendre. Enfin nous ne penſons pas qu'il y ait une ſi grande différence d'homme à homme, & il nous ſemble qu'on vaut à proportion qu'on a été élevé dans les vertus eſſentielles.

Craignons, ô Lacédémoniens, de nous écarter des principes que nous ont tranſmis nos peres, & que nous avons ſuivis juſqu'à ce jour avec un avantage ſi réel; ne nous hâtons pas de prononcer, en un court inſtant, ſur une affaire qui intéreſſe tant d'hommes & de villes, nos fortunes & notre gloire : délibérons tranquillement; & notre grande puiſſance nous en donne plus qu'à d'autres la facilité. Cependant, envoyons aux Athéniens pour nous plaindre du ſiege de Potidée, & des injures que les alliés prétendent leur avoir été faites; d'autant plus que nos adverſaires nous propoſent de terminer les différends à

l'amiable, & qu'on ne doit pas aller attaquer comme infracteur de la paix celui qui ne refuſe pas de ſe ſoumettre aux voies de diſcuſſion. Faiſons en même temps tous nos préparatifs pour la guerre. C'eſt-là, je penſe, le parti le plus ſage, & le plus propre à en impoſer à nos ennemis. —

Diſcours de Stenelaïdas, un des Ephores, aux Lacédémoniens.

Lorſque Archidame eut fini de parler, Stenelaïdas, un des éphores (1), parla avec un ton tranchant & une préciſion vraiment laconique :

Je n'entends rien, dit-il, aux longs diſcours des Athéniens ; ils ſe ſont étendus ſans fin ſur leurs propres louanges, & n'ont pas répondu un mot aux plaintes de nos alliés & du Péloponèſe. Toutefois ſi, après avoir défendu les Grecs contre les Perſes, ils ne craignent pas aujourd'hui de nous outrager, ils méritent d'autant plus d'être punis, qu'après avoir bien commencé ils finiſſent auſſi mal. Nous, dont la conduite ne s'eſt jamais démentie, nous ne permettrons pas, ſi nous ſommes ſages, qu'on inſulte nos alliés ; & puiſqu'on les attaque déja, nous ne remettrons pas à les défendre. Les Athéniens ont beaucoup d'argent en réſerve, beaucoup de chevaux & de

(1) On ſait que les éphores étoient les premiers magiſtrats de Lacédémone, élus tous les ans au nombre de cinq. Leur autorité étoit ſupérieure à celle des rois.

navires ; nous, nous avons de fideles alliés, que nous ne devons pas livrer à leurs ennemis, mais venger ſur le champ, ſans abandonner à de ſimples diſcuſſions le ſort de peuples qui ne ſont point outragés par de ſimples paroles. Et qu'on ne vienne pas nous exhorter à délibérer, nous qui ſommes offenſés ; c'eſt plutôt à ceux qui offenſent à délibérer long-temps avant que de commettre l'injuſtice. Ainſi, Lacédémoniens, décidez la guerre avec un courage digne de Sparte ; n'attendez pas qu'Athenes devienne plus puiſſante : n'abandonnons pas nos alliés, mais marchons, avec le ſecours des dieux, contre les hommes injuſtes qui les attaquent. ——

Il fut déclaré, d'après l'avis de Stenelaïdas, que la treve étoit rompue : on fit rentrer les alliés, & on leur dit qu'on penſoit que les Athéniens étoient infracteurs du traité, mais qu'il falloit aſſembler tous les autres alliés, afin de décider la guerre d'un commun conſentement. C'eſt ici que Thucydide place la digreſſion qu'il juge néceſſaire pour remplir le vuide entre ſon hiſtoire & celle d'Hérodote. Après cette digreſſion, dont nous avons donné l'extrait plus haut, il reprend le cours des événemens.

Les Lacédémoniens ayant déclaré hautement que la treve étoit rompue, envoyerent conſulter

l'oracle de Delphes, qui leur répondit, à ce qu'ils dirent, qu'en faiſant la guerre de toutes leurs forces ils remporteroient la victoire, & qu'Apollon les aideroit, ſoit qu'ils l'en priaſſent ou non. Ils aſſemblerent une ſeconde fois leurs alliés pour prendre leurs avis, & la plupart conclurent à la guerre. Lorſque tous les autres eurent parlé, les Corinthiens, qui les avoient ſollicités en particulier à prendre cette réſolution, leur adreſſerent ce diſcours :

Second diſcours des députés de Corinthe dans l'aſſemblée des Lacédémoniens.

Généreux alliés, nous ne reprocherons plus aux Lacédémoniens, & de ne pas nous raſſembler pour déterminer la guerre, & de n'y être pas décidés eux-mêmes. Peu ſatisfaits de bien régler leur république, les chefs des confédérés doivent, ſans doute, veiller aux intérêts communs avec un ſoin qui réponde à la conſidération dont ils jouiſſent. Il ſeroit inutile d'avertir ceux d'entre nous qui ont eu des démêlés avec Athenes, d'être en garde contre ſon ambition ; mais il faut apprendre à ceux qui ſont éloignés des côtes & avancés dans les terres, que, s'ils négligent de ſecourir les villes maritimes, il leur ſera plus difficile de tranſporter ailleurs les productions de leur pays, & de ſe procurer les biens dont la mer enrichit le continent. Ils jugeroient mal des affaires préſentes, s'ils croyoient qu'elles ne les

regardent pas : qu'ils ſoient bien perſuadés que, s'ils abandonnent les habitans des côtes, le péril viendra juſqu'à eux, & qu'il eſt auſſi queſtion de leurs intérêts propres. Balanceroient-ils donc à rompre la paix pour entreprendre la guerre ? Le ſage ſe tient en repos lorſqu'on ne l'attaque point, mais il court hardiment aux armes pour ſe défendre lorſqu'on l'y oblige. S'il réuſſit, il s'arrête, & ſouſcrit ſans peine à des conditions raiſonnables. Ni les ſuccès de la guerre ne peuvent l'enivrer, ni les douceurs de la paix lui faire dévorer une injuſtice. Celui que le plaiſir du repos tient dans l'inaction, ſe verra bientôt arraché aux charmes de cette molle indolence qui enchaînoit tous ſes mouvemens. Celui que les proſpérités militaires enorgueilliſſent, ne voit pas qu'il eſt emporté par une ardeur trompeuſe. Un projet inſenſé réuſſit quelquefois, parce que l'ennemi eſt encore moins ſage : au contraire, des meſures qui ſembloient infaillibles ont ſouvent la plus triſte iſſue. Il eſt rare qu'on ait dans l'action l'ardeur & la hardieſſe qu'on montroit dans la délibération. On délibere loin du danger ; la frayeur glace le courage lorſque le péril preſſe. Pour nous, nous ne manquons pas aujourd'hui de motifs pour ſuſciter la guerre ; c'eſt après beaucoup d'injures reçues que nous prenons les armes, & nous les dépoſerons volontairement dès que nous nous ſerons fait juſtice.

Tout nous promet la victoire ; d'abord, le nombre de nos troupes, & des troupes aguerries ; enſuite, notre accord parfait pour exécuter les ordres des commandans. Quant à la marine, dans laquelle les Athéniens ſont ſupérieurs, nous équiperons une flotte avec nos propres finances jointes aux fonds des tréſors de Delphes & d'Olympie (1). Notre crédit nous mettra en état d'attirer à nous, par l'appât d'une plus forte paie, les matelots étrangers au ſervice d'Athenes ; & l'on ſait que les principales forces de cette république conſiſtent dans des troupes ſoudoyées. Nous qui comptons plus de ſoldats que nous ne levons de ſubſides, nous n'avons rien à craindre de ſemblable. Que les Athéniens eſſuient une ſeule défaite navale, comme ils peuvent l'eſſuyer, c'en eſt fait d'eux : s'ils réſiſtent, nous aurons du temps pour nous former à la marine ; & dès que nous aurons leur habileté, nous l'emporterons, ſans doute, par la bravoure. L'avantage que nous avons reçu

(1) Les Lacédémoniens avoient pluſieurs alliés hors du Péloponèſe, entre autres les habitans de la Phocide. Ceux-ci étoient maîtres du temple de Delphes, où étoient accumulées des richeſſes immenſes, dont on pouvoit ſe ſervir dans le beſoin. Il y avoit auſſi de riches tréſors à Olympie, ville d'Elide, près de laquelle ſe célébroient les jeux olympiques. Cette ville étoit dans le Péloponèſe & ſous la main de Lacédémone.

de la nature, ils ne pourront l'acquérir par l'exercice; celui qu'ils doivent à l'expérience & dans lequel ils ſe diſtinguent, il faut nous le donner nous-mêmes pour notre induſtrie. Nous nous ferons une caiſſe militaire en contribuant de nos fortunes : car, tandis que leurs alliés ne ſe laſſent pas de contribuer pour éterniſer leur ſervitude, nous conviendroit-il de ne vouloir rien ſacrifier pour repouſſer leurs attaques, pour maintenir contre eux notre liberté, & empêcher que les biens mêmes dont ils nous dépouilleroient ne ſervent à notre malheur ? Il eſt encore d'autres moyens de réuſſir ; la révolte de leurs alliés, qui fera tarir ces revenus, ſource de leur puiſſance; la facilité de conſtruire des forts dans leur pays (1), & mille autres avantages qu'on ne peut encore prévoir. La guerre ne ſuit pas toujours la route qu'on lui a tracée ; elle trouve d'elle-même mille expédiens ſuivant les occaſions. Quiconque ſait profiter de ces occaſions avec le ſang-froid de la ſageſſe, eſt plus aſſuré du ſuccès que celui qui s'emporte, & qui ſe perd lui-même par ſa témérité.

---

(1) *De conſtruire des forts dans leur pays.* Durant le cours de la guerre, les Lacédémoniens conſtruiſirent réellement un fort à Décélée, d'où ils incommoderent beaucoup les Athéniens.

Penſons encore que, ſi nous avions des démêlés entre nous pour des limites, nous pourrions chacun nous défendre. Mais les Athéniens ſont auſſi puiſſans que nous tous réunis, & le ſont plus que chacun de nous pris ſéparément. Si donc nous négligeons de nous liguer pour les repouſſer de concert, ils nous vaincront ſans peine les uns après les autres. Et notre défaite, je ne crains pas de le dire, emporte évidemment la ſervitude; ce qui pour des Péloponéſiens eſt horrible même à penſer. Oui, il ſeroit honteux que tant de villes fuſſent aſſervies par une ſeule. On jugeroit que nous avons mérité ce traitement, & que nous portons la peine d'une injuſtice ou d'une lâcheté: on jugeroit que nous avons dégénéré de nos peres au point de ne pouvoir nous aſſurer à nous-mêmes une liberté qu'ils ont procurée à toute la Grece; & que nous, qui prétendons détruire la tyrannie dans chaque ville, nous laiſſons établir celle d'Athenes dans tout le Péloponèſe, ſans faire attention qu'une telle conduite nous attire les reproches déshonorans d'imprudence, de molleſſe, de négligence. Vous ne vous êtes pas mis à l'abri de ces reproches par cet eſprit de tranquillité qu'on décoroit du nom de ſageſſe, mais qu'on a appellé d'un nom contraire, depuis qu'il a perdu pluſieurs de ceux qu'il avoit ſéduits. Mais pourquoi ſe répandre en plaintes ſur le paſſé plus

qu'il n'eſt utile pour la conjoncture ? Réglez comme il faut le préſent, ne négligez rien pour l'avenir, & ne vous refuſez à aucune peine, puiſqu'il eſt dans vos maximes d'acquérir des vertus par le travail. Que les richeſſes & la puiſſance par où vous ſurpaſſez vos peres, ne vous faſſent point changer vos uſages, & perdre dans le faſte ce que vous avez acquis par une utile pauvreté. Entreprenez la guerre avec d'autant plus de confiance, qu'Apollon lui-même par ſon oracle (1) a promis de vous ſecourir, & que tout le reſte de la Grece vous ſecondera par crainte ou par intérêt. Vous ne romprez pas les premiers la treve ; une treve que le dieu déclare avoir déja été enfreinte, puiſqu'il vous conſeille la guerre ; vous en prendrez plutôt la défenſe contre les infracteurs : car ce ſont ceux qui commencent l'attaque, & non ceux qui la repouſſent, qui rompent les traités.

Ainſi, puiſqu'à tous égards vous pouvez, ſans honte, prendre les armes ; puiſque nous vous y exhortons d'un commun accord ; puiſqu'il eſt certain que c'eſt l'intérêt des villes & des particuliers, ne balancez pas à ſecourir Potidée, une ville où des Doriens ſont aſſiégés par des Ioniens (2),

(1) Voyez plus haut, page 279.

(2) *Des Doriens*, les Potidéens, Doriens d'origine par

ce qui eſt ſans exemple ; ne balancez pas à mettre en liberté les autres Grecs. Il ne vous eſt plus poſſible de différer : les uns ſont déja attaqués, & les autres ne tarderont pas à l'être, ſi l'on ſait que nous nous ſommes aſſemblés pour venger leurs injures, ſans que nous oſions l'entreprendre. Convaincus que vous êtes dans le cas de la néceſſité, & que nous vous donnons le meilleur conſeil, décidez, généreux alliés, décidez la guerre dès à préſent. Loin d'en craindre les haſards, eſpérez qu'elle vous procurera une paix durable : la guerre aſſure le repos, mais le repos n'éloigne pas la guerre. Enfin, trop certains qu'Athenes veut s'aſſujettir toute la Grece, qu'elle domine déja pluſieurs de ſes peuples, & ſe diſpoſe à dominer le reſte, marchons contre elle pour l'humilier & la réduire ; aſſurons pour toujours notre tranquillité, & rendons la liberté à ceux des Grecs à qui on l'a ravie. ——

Animés par ce diſcours des Corinthiens, tous les alliés ſe déciderent pour la guerre, & elle fut réſolue d'un commun conſentement. On employa une année à faire de grands préparatifs avant que d'entrer dans le pays ennemi. Après quoi, on

---

Corinthe dont ils étoient colonie. *Par des Ioniens*, par les Athéniens, qui étoient d'origine Ionienne.

envoya des députés à Athenes pour ſe plaindre de l'infraction des traités, afin d'avoir plus de prétexte de faire la guerre. Cette premiere ambaſſade ſe paſſa à ſe reprocher mutuellement des ſacrileges. Comme les Athéniens reprochoient, entre autres choſes, aux Lacédémoniens d'avoir profané le temple de Pallas en y laiſſant mourir Pauſanias, & que les Lacédémoniens, pour ſe juſtifier, accuſoient Thémiſtocle de la même trahiſon pour laquelle ils avoient fait périr leur prince; Thucydide prend de-là occaſion de raconter la fin malheureuſe des deux plus grands perſonnages de ce temps-là.

Nous avons vu que l'orgueil inſupportable de Pauſanias, à l'égard des alliés, l'avoit fait rappeller à Lacédémone. Il y fut convaincu par une lettre écrite de ſa main, d'avoir des intelligences avec le roi de Perſe : les éphores donnerent des ordres pour qu'on l'arrêtât; car ils avoient ce droit. Le prince, qui en fut informé, ſe refugia dans un temple de Pallas. On en fit murer les portes, on plaça des gardes à l'entour, & on le laiſſa mourir de faim.

Pour Thémiſtocle, banni du ban de l'oſtraciſme, il s'étoit retiré à Argos. Sur les accuſations des députés de Lacédémone, les Athéniens envoyerent pour ſe ſaiſir de ſa perſonne; mais inſtruit à temps qu'on avoit deſſein de le prendre,

il ſe ſauva à Corcyre qui lui avoit quelque obligation. Les Corcyréens, qui craignoient d'encourir en même temps la haine d'Athenes & de Lacédémone, ne pouvant le garder dans leur ville, le firent paſſer du moins en ſûreté dans la Theſprotide. Toujours pourſuivi, il ſe refugia chez Admete, roi des Moloſſes, qu'il avoit deſſervi autrefois auprès des Athéniens; mais il comptoit ſur la généroſité de ce prince. Il lui repréſenta qu'il ne devoit pas ſe venger d'un malheureux exilé, parce qu'il s'étoit oppoſé à ſes demandes auprès du peuple d'Athenes : qu'il n'y avoit pas de nobleſſe, qu'il n'y auroit aucune gloire à accabler un ennemi ſans forces & ſans défenſe : que d'ailleurs le ſervice qu'Admete avoit demandé autrefois aux Athéniens, n'intéreſſoit pas ſa conſervation; mais qu'aujourd'hui on pourſuivoit Thémiſtocle pour le faire mourir, & que le livrer à ceux qui vouloient ſe ſaiſir de ſa perſonne, c'étoit le livrer à la mort. Touché de ce diſcours, le roi des Moloſſes refuſa de livrer ſon ſuppliant; il le fit mener à Pydna, ville qui appartenoit aux Macédoniens. Thémiſtocle, après pluſieurs aventures, ſe tranſporta à Epheſe, & avançant dans le pays, accompagné d'un Perſe qui demeuroit ſur la côte, il écrivit à Artaxerxès, fils de Xerxès, nouvellement monté ſur le trône, une lettre conçue en ces termes :

Lettre de Thémiſtocle à Artaxerxes, roi de Perſe.

Prince, Thémiſtocle a recours à vous, lui qui de tous les Grecs a cauſé le plus de maux à votre maiſon, lorſqu'il a été contraint de repouſſer les attaques de votre pere; mais qui enſuite lui a rendu le plus ſignalé ſervice, lorſqu'il s'eſt vu hors de péril, & que ce monarque étoit en danger. Il m'a obligation de l'avoir averti que les Grecs s'étoient éloignés de Salamine après la bataille, & d'avoir détourné ceux-ci du deſſein de lui couper le paſſage de l'Helleſpont (1). Perſécuté par ces mêmes Grecs à cauſe de mon attachement pour vous, je viens, prince, vous rendre des ſervices non moins importans. Je vous demande une année avant de vous inſtruire en perſonne du ſujet qui m'amene. ——

Portrait de Thémiſtocle.

Thémiſtocle ayant appris la langue & les coutumes du pays, ſe préſenta devant Artaxerxès. Lorſque ce monarque eut connu ſon eſprit, il en fit plus d'eſtime que d'aucun des autres Grecs. Car perſonne, dit l'hiſtorien, n'a mieux montré

(1) Thémiſtocle voulant ſe ménager un aſyle en cas de diſgrace, envoya dire à Xerxès, après la bataille de Salamine, que, par envie de lui rendre ſervice, il avoit empêché les Grecs de pourſuivre ſon armée navale, & d'aller rompre le pont par où il devoit repaſſer en Aſie; qu'il lui conſeilloit de ſe retirer tandis qu'il le pouvoit ſans peine.

que

que Thémiſtocle ce que peut la nature toute ſeule, & c'eſt par ce trait caractériſtique qu'il eſt ſupérieur à tous les hommes célebres. Sans qu'aucune étude eût précédé ou ſuivi ſon entrée dans les affaires, une pénétration naturelle lui révéloit promptement, dans les conjonctures ſubites, le meilleur parti à prendre, & preſque toujours lui découvroit sûrement l'iſſue des grandes entrepriſes. Capable de bien expliquer ce qu'il ſavoit avec certitude, il pouvoit même bien juger de ce qu'il devinoit par conjecture. Sa ſageſſe le faiſoit lire dans l'avenir, & lui faiſoit voir le bon ou le mauvais ſuccès de telle conduite. En un mot, par la force de ſon génie & la promptitude de ſes réflexions, il pouvoit penſer & agir ſur le champ ſans commettre d'imprudence. Ce grand homme mourut de maladie; ou, ſelon quelques-uns, il s'empoiſonna lui-même, parce qu'il ſe voyoit dans l'impuiſſance d'accomplir ce qu'il avoit promis au roi de Perſe. Il eût été bien plus grand encore ſi, ſupportant avec courage l'ingratitude de ſa patrie, il n'eût pas cherché dans ſa colere á perdre la Grece qu'il avoit ſauvée.

Après avoir raconté avec intérêt la fin malheureuſe de Thémiſtocle & de Pauſanias, Thucydide conclut par cette réflexion impoſante dans ſa ſimplicité : *Ainſi moururent Pauſanias & Thémiſtocle, les deux plus grands hommes de la Grece.*

Mais revenons à l'ambaſſade des Lacédémoniens. Cette premiere s'étant paſſée en plaintes réciproques de ſacrilege, ils en envoyerent d'autres, par leſquelles ils demandoient qu'on levât le ſiege de Potidée, qu'on rendît la liberté aux Grecs, & en particulier aux habitans d'Egine; ils inſiſtoient principalement ſur la révocation du décret porté contre les Mégariens, lequel interdiſoit à ceux-ci tout commerce avec Athenes, contre la diſpoſition du traité (1). On mit donc l'affaire en délibération dans l'aſſemblée du peuple: il y eut différens avis; Périclès, fils de Xantippe, le premier homme de ſon temps dans la république, qui avoit commandé avec diſtinction dans les guerres précédentes, également propre pour l'action & pour la parole, monta à la tribune, & donna ſon avis dans une affaire ſur laquelle il paroît qu'il s'étoit déja expliqué.

Premier diſcours de Périclès aux Athéniens.

Pour moi, Athéniens, dit-il, je ſuis toujours d'avis de ne pas céder aux peuples du Péloponèſe,

(1) Suivant le ſcholiaſte de Thucydide, le décret contre les Mégariens avoit été porté par Périclès. On reprochoit aux Mégariens de donner retraite aux eſclaves fugitifs d'Athenes, & de cultiver des terres conſacrées aux dieux; leſquelles terres, ſuivant le même ſcholiaſte, étoient ſituées entre l'Attique & Mégare, & conſacrées aux déeſſes d'Eleuſis, c'eſt-à-dire, à Cérès & à Proſerpine.

quoique je ſache qu'on ne fait pas la guerre avec la même ardeur qu'on s'y détermine, & qu'on change d'opinions ſelon les événemens. Je perſiſte donc à vous donner le même conſeil; & ſi vous le ſuivez, je demande, ou que les malheurs dont nous pourrons être aſſaillis, ne vous empêchent pas de ſoutenir les réſolutions publiques, ou que vous n'attribuyez point les bons ſuccès uniquement à votre ſageſſe : les événemens ſont auſſi incertains & auſſi trompeurs que les penſées des mortels : & de-là l'uſage où nous ſommes de rejetter ſur la fortune tous les accidens imprévus.

Quant aux Lacédémoniens, ſi jamais ils ont montré peu de droiture à notre égard, c'eſt ſurtout aujourd'hui. Quoiqu'il ſoit dit, dans le traité, que nous terminerons à l'amiable nos démêlés réciproques, & que cependant chacun gardera ce qu'il poſſede, ils n'ont pas propoſé les voies de diſcuſſion, & ils s'y refuſent lorſqu'on les leur propoſe. La voie des armes eſt celle qu'ils préferent; & ce n'eſt plus pour nous porter des plaintes qu'ils viennent à nous, mais pour nous donner des ordres. Ils nous commandent de lever le ſiege de Potidée, de laiſſer Egine ſe gouverner par ſes propres loix, de révoquer le décret porté contre Mégare : leurs derniers députés nous ſignifient de laiſſer les Grecs vivre en pleine liberté.

Et parce qu'on annonce qu'il n'y aura pas de

guerre ſi le décret au ſujet des Mégariens n'exiſte plus, n'allez pas croire que le refus de l'annuller ne ſoit point un motif ſuffiſant de prendre les armes. Ce ſeroit à tort que vous vous reprocheriez d'avoir entrepris la guerre pour peu de choſe; car ce peu de choſe eſt ſeul l'indice & comme l'eſſai de votre fermeté. Cédez maintenant à vos ennemis; & bientôt ils exigeront plus encore, perſuadés que la crainte vous fera ſouſcrire à toutes leurs demandes. Une ferme réſiſtance de votre part leur apprendra à ne pas vous commander en maîtres. Décidons-nous donc à obéir avant que d'avoir eſſuyé quelque dommage, ou, ſi nous faiſons la guerre, ce qui, à mon avis, eſt le parti le meilleur, ne cédons rien pour quelque motif que ce ſoit, & ne nous expoſons pas à ne conſerver nos poſſeſſions qu'avec crainte. Quels que ſoient les ordres d'un égal, s'y ſoumettre ſans aucune forme, c'eſt toujours un acte de ſervitude.

Mais entrons dans le détail des reſſources, & montrons qu'à cet égard nous ne ſerons pas inférieurs à nos adverſaires. Les Péloponéſiens labourent eux-mêmes leurs champs; ils n'ont de fonds en réſerve ni dans les maiſons des particuliers, ni dans le tréſor public. Ils ſont peu accoutumés à des guerres longues & maritimes, la pauvreté ne leur permettant les uns contre les autres que

de légeres excurſions. Ils ne peuvent donc ni équiper des flottes, ni faire au loin des expéditions fréquentes, parce qu'alors ils s'éloigneroient de leur travail, qu'ils conſumeroient le peu qu'ils poſſedent, & que d'ailleurs nos armées navales leur ferment la mer. On trouve plus de reſſources, pour l'entretien des troupes, dans un riche tréſor que dans des contributions forcées; & des hommes travaillant de leurs mains ſont plus prêts à payer de leurs perſonnes que de leur bourſe. Ils ſe flattent d'échapper au péril : mais ils ne peuvent s'aſſurer de n'avoir point épuiſé leurs fonds avant la fin de la guerre; ſur-tout ſi, comme il eſt probable, elle ſe prolonge au-delà de leur attente. Les Péloponéſiens & leurs alliés (1) peuvent tenir contre tous les Grecs dans un ſeul combat; mais ils ne pourroient ſoutenir de longues campagnes dans une guerre nouvelle pour eux. Sans avoir un conſeil unique qui tranche avec promptitude, ils ſont diviſés en pluſieurs petits états qui ont tous une égale autorité & des intérêts divers, d'où il arrive que rien ne ſe termine.

---

(1) Il faut ſe rappeller que les Lacédémoniens avoient pluſieurs alliés hors du Péloponèſe. = *Sans avoir un conſeil unique....* En expoſant les vices de la confédération du Péloponèſe, Périclès expoſe ceux de l'adminiſtration démocratique.

Décidés enfin à s'aſſembler, ils conſacrent auſſi peu de temps aux délibérations générales qu'ils en donnent beaucoup à leurs affaires perſonnelles. Chacun s'imagine que ſa négligence ne peut nuire à la choſe publique, parce qu'un autre s'en occupe pour lui; & il ne s'apperçoit pas que, tous les particuliers penſant de même, c'eſt-là préciſément ce qui ruine l'intérêt commun. Mais l'eſſentiel, c'eſt que nos ennemis ſeront arrêtés manque de fonds : ils perdront le temps à s'en procurer; & dans la guerre, l'occaſion n'attend pas.

Pour ce qui eſt des forts qu'ils pourront élever dans notre pays, nous n'en avons pas plus à craindre que de leur marine. En ſuppoſant une république auſſi puiſſante que la nôtre, il ne lui ſeroit point aiſé de conſtruire chez nous des forts même en temps de paix; combien le lui ſera-t-il moins encore, ſi nous nous défendons, & ſi, de notre côté, nous fortifions des places chez eux (1);

(1) *Nous fortifions des places chez eux.* Nous verrons par la ſuite que les Athéniens prirent & fortifierent Pylos dans la Laconie, & que de-là ils incommoderent beaucoup les Lacédémoniens. Pour ce qui précede, j'avoue que je ne comprends pas en quel ſens Périclès dit qu'il ne ſeroit pas facile aux Lacédémoniens de conſtruire des forts dans l'Attique, même en temps de paix. Quelle difficulté auroient-ils donc eue ſi on les eût laiſſé faire ?

En s'établiſſant ſur notre territoire, les Péloponéſiens peuvent le ravager, & donner retraite à nos eſclaves; mais quoi qu'ils faſſent pour nous inveſtir, ils ne nous empêcheront jamais de paſſer chez eux avec nos vaiſſeaux qui ſont notre principale force, & de venger amplement leurs ravages. La guerre ſur mer nous donne plus de connoiſſances pour les combats ſur terre, que les combats ſur terre ne leur en donnent pour la guerre ſur mer. Et ils ne parviendront pas aiſément à ſe rendre ſavans dans la marine, puiſque vous-mêmes qui vous y êtes exercés depuis les guerres de Perſe, vous n'y excellez pas encore. Comment donc des laboureurs, pour qui cette ſcience eſt étrangere, & qui ſe verront continuellement traverſés par nos armées navales, pourroient-ils s'y diſtinguer? Ils pourront ſoutenir l'attaque de quelques navires, ſuppléant à l'ignorance par le nombre; mais ils craindront de paroître devant nos grandes flottes: faute d'exercice ils ſeront moins habiles, & par conſéquent moins hardis. La ſcience de la marine, comme les autres arts, s'acquiert par une longue expérience; il ne ſuffit pas de l'étudier en paſſant & par occaſion, il faut s'y livrer tout entier.

Nous avons à craindre, dira-t-on, qu'avec l'argent de Delphes & d'Olympie, les ennemis n'attirent à eux nos matelots étrangers. Oui, ſi

nous n'étions pas ſeuls en état de leur tenir tête; en nous embarquant nous & nos citoyens nouveaux. Mais nous pouvons ſeuls tenir contre eux; &, ce qui eſt le principal, c'eſt que nous avons des citoyens pour pilotes & pour rameurs, en plus grand nombre & plus habiles que tout le reſte de la Grece. Dans le cours de l'expédition, nul étranger ne voudroit abandonner ſa patrie, &, pour une forte paie de quelques jours, paſſer avec de moindres eſpérances dans le parti le plus foible.

Voilà à-peu-près quelle eſt la poſition de nos ennemis: la nôtre, ſans avoir les mêmes défauts, nous offre de plus grands avantages. S'ils entrent par terre dans notre pays, nous entrerons par mer dans le leur. Et qu'une partie du Péloponèſe ſoit ravagée, ou toute l'Attique ruinée, la diſgrace ne ſera pas égale. Les Péloponéſiens ne pourront trouver d'autre pays qu'à la pointe de l'épée, tandis que nous avons de vaſtes domaines dans les îles & dans le continent. L'empire de la mer eſt d'une ſi grande importance, que, ſi nous habitions une île, nous ſerions à l'abri de toute crainte. Regardons-nous comme des inſulaires, abandonnons nos campagnes & nos métairies, bornons-nous à défendre la mer & notre ville. Et que la peine que nous cauſera le ravage de nos champs, ne nous engage pas à préſenter la bataille à des

ennemis ſupérieurs en nombre. Une victoire ne nous diſpenſeroit pas de combattre leurs nouvelles troupes toujours auſſi nombreuſes ; une défaite nous feroit perdre nos alliés qui ſont notre puiſſance, des alliés qui ne nous reſteront fideles qu'autant que nous ſerons en état de les contenir par la force de nos armes. C'eſt la perte de nos ſoldats qu'il faut regretter, & non celle de nos maiſons & de nos terres. Les poſſeſſions ne donnent pas des hommes ; les hommes font acquérir des poſſeſſions. Oui, ſi je pouvois en être cru, je vous ſolliciterois d'aller ravager vous-mêmes vos champs, & d'apprendre aux Péloponéſiens que le ſoin de pareils avantages ne vous fera jamais obéir à leurs ordres. Bien d'autres raiſons encore vous promettent les plus heureux ſuccès, pourvu que, dans le cours de la guerre, vous ne cherchiez pas à étendre votre empire, & que vous ne couriez pas volontairement à de nouveaux dangers (1). Car je redoute plus nos propres fautes que les efforts de nos ennemis.

Mais j'aurai occaſion, dans la ſuite des événe-

(1) Les Athéniens auroient fait ſagement, d'après le conſeil que leur donne ici Périclès, de ne point porter trop haut leurs vues, & de ne point paſſer en Sicile avec des forces immenſes qui furent entiérement ruinées : ce qui les conduiſit bientôt à leur perte.

mens, de vous entretenir ſur cet objet. Pour ce qui eſt des députés, renvoyons-les avec cette réponſe : Nous n'exclurons pas les Mégariens de nos marchés & de nos ports, ſi les Lacédémoniens n'excluent de leur ville ni les Athéniens, ni leurs alliés ; car le traité ne renferme aucun de ces deux articles : nous laiſſerons les villes ſe gouverner par leurs propres loix, ſi elles ſe gouvernoient ainſi lorſque nous avons conclu la treve, & ſi les Lacédémoniens permettent aux villes de leur domination de ſe gouverner à leur gré, & non ſuivant la forme qui leur eſt la plus utile à eux-mêmes. Nous leur propoſons la voie de diſcuſſion aux termes du traité : nous n'attaquons pas, mais nous ſaurons nous défendre ſi on nous attaque. Voilà ce qu'il eſt juſte, ce qu'il eſt convenable de leur répondre. Sachez, Athéniens, qu'il faut de toute néceſſité en venir aux armes, & que, ſi nous les prenons avec aſſurance, nos ennemis ſeront moins ardens à nous pourſuivre. Sachez encore que ce ſont les grands périls qui procurent les grands honneurs aux peuples comme aux particuliers. Auſſi nos peres, dont la puiſſance étoit bien inférieure à la nôtre, qui ſe ſont vus réduits à abandonner leur ville, qui avoient plus de ſageſſe que de bonheur, plus d'intrépidité que de force, nos peres ont ſoutenu les attaques des Barbares, repouſſé leur monarque, & élevé cet

empire au point de grandeur où nous le voyons. Ne dégénérons pas de leur vertu, défendons-nous comme eux avec courage, & craignons de laiſſer à notre poſtérité une république moins puiſſante que nous ne l'avons reçue. ——

On répondit aux députés de Lacédémone d'après l'avis de Périclès; & la guerre fut déclarée irrévocablement.

LIVRE II.

An. m. 3573. Av. J. C. 431. THUCYDIDE raconte les faits par ordre ſelon qu'ils étoient arrivés, les diſtinguant par campagnes & par quartiers d'hiver. Nous marcherons ſur ſes traces dans ce court abrégé, & nous le ſuivrons exactement de campagnes en campagnes & d'hivers en hivers.

Au commencement du printemps de la quinzieme année de la treve, avant qu'elle fût ouvertement rompue, les Thébains avoient fait une entrepriſe contre Platée qui ne leur avoit pas réuſſi. Introduits de nuit dans la ville par les chefs de la faction qui ne leur étoit pas favorable, ils s'étoient ſaiſis de la place publique; & ſans cauſer aucun déſordre, ils avoient fait annoncer par un héraut que ceux qui voudroient entrer dans la ligue des Béotiens, vinſſent ſe joindre à eux. Le peuple ſe rendit d'abord à leurs demandes, croyant qu'ils étoient en plus grand nombre; mais voyant qu'ils étoient peu nombreux & faciles à défaire, il profite de l'obſcurité, ſe raſſemble, tombe ſur la troupe des Thébains, en taille une partie en pieces, prend les autres qui ſe rendent à diſcrétion. Un corps de Thébains qui devoit venir joindre leurs compatriotes, arrêté par un grand orage,

arriva trop tard. Les priſonniers faits par les Platéens furent égorgés. Les Thébains, ſuivant Thucydide, prétendoient (car lui ne l'aſſure pas) que les Platéens les avoient fait périr, quoiqu'ils ſe fuſſent engagés à leur ſauver la vie, pourvu qu'on épargnât leurs campagnes. Quoi qu'il en ſoit, les Athéniens inſtruits de cet événement, envoyerent une garniſon à Platée, y firent entrer un convoi, & en ramenerent toutes les bouches inutiles. Cependant Athenes & Lacédémone faiſoient de grands préparatifs : l'hiſtorien entre dans quelques détails & nomme tous les alliés de l'une & l'autre républiques. Archidame, roi de Lacédémone, qui commandoit les troupes du Péloponèſe & des autres alliés, aſſembla les généraux de toutes les villes avec les principaux officiers & les autres perſonnages de marque, & leur parla ainſi :

Diſc. d'Archidame aux généraux & aux principaux officiers des Péloponéſiens & des autres alliés.

Péloponéſiens, & vous alliés, nos ancêtres ont fait de fréquentes expéditions, ſoit dans le Péloponèſe, ſoit hors de cette contrée ; les plus anciens d'entre nous ſe ſont trouvés à pluſieurs guerres : cependant, je le puis dire, nous ne marchâmes jamais avec plus d'appareil, ni contre une ville plus puiſſante ; l'on ne vit jamais ſous nos drapeaux de plus braves gens, ni en plus grand nombre. Craignons donc de démentir notre propre

gloire ou celle de nos aïeux. Toute la Grece attend avec impatience le ſuccès de notre entrepriſe; trop juſtement animée contre les Athéniens, elle fait des vœux pour nous. Quoique nous nous avancions avec une armée nombreuſe, & que nous ſoyons preſque aſſurés qu'on ne viendra pas d'abord à notre rencontre, marchons en bon ordre, ſans nous permettre aucune négligence; que les chefs & les ſoldats de chaque ville, chacun dans leur troupe, s'attendent toujours qu'on viendra les combattre. On ne peut compter ſur rien à la guerre; beaucoup d'attaques & d'entrepriſes ſe font bruſquement & par fougue. On a vu plus d'une fois un petit nombre qui ſe défioit de ſes forces, battre une grande multitude qui ſe négligeoit par une vaine confiance & par mépris de ſes adverſaires. On peut entrer dans le pays ennemi avec hardieſſe & réſolution; mais on doit ſe tenir ſur ſes gardes comme ſi on avoit à craindre. Par-là, on ſera toujours plein d'ardeur, toujours prêt à attaquer, ou à repouſſer l'attaque. La république contre laquelle nous marchons, n'eſt pas foible & ſans défenſe, elle eſt pourvue abondamment de tout. Croyons donc que les Athéniens ne reſteront pas tranquilles; croyons qu'ils viendront ſe préſenter à nous, ſinon dans ce moment où nous ne ſommes pas encore ſur leurs terres, du moins lorſqu'ils nous verront brûler & ſaccager

leurs campagnes. Il n'eſt point d'homme qui ne s'émeuve lorſqu'on lui cauſe, ſous ſes yeux, quelque grand dommage : le mal préſent anime le plus ſtupide, le porte à ſe venger. Et les Athéniens probablement ſeront plus animés que d'autres, eux qui ambitionnent de commander à toute la Grece, qui prétendent ravager les terres d'autrui, bien éloignés de permettre qu'on ravage les leurs. Puis donc que nous faiſons la guerre à une telle république, puiſque nous devons, ſelon l'événement, nous couvrir de gloire ou de honte, nous & nos ancêtres, ſuivez votre général partout où il vous conduira, jaloux de lui obéir avec promptitude, & d'obſerver la plus exacte diſcipline. Le plus beau ſpectacle à la fois & le corps le plus redoutable, c'eſt une armée dont toutes les parties ſe meuvent avec ordre & agiſſent de concert. ——

Après cette harangue d'Archidame, on marcha contre l'Attique. La plupart des citoyens d'Athenes, un peu à leur aiſe, vivoient à la campagne ; Périclès, l'un des dix généraux (1), les engagea

(1) On ſait qu'à Athenes on éliſoit tous les ans dix généraux, dont les uns étoient chargés des diverſes expéditions, & les autres reſtoient ſouvent à Athenes, où ils faiſoient comme l'office de miniſtres de la guerre.

tous à retirer en diligence leurs effets dans la ville ; & à s'y renfermer eux-mêmes ſans en venir à une bataille ; en même temps il faiſoit équiper des vaiſſeaux pour contenir les alliés dans le devoir, & ravager les terres des ennemis. Ce fut le ſyſtême à-peu-près qu'on ſuivit durant tout le cours de la guerre ; & l'événement prouva que c'étoit le meilleur. Car les Athéniens tinrent encore quelque temps après la défaite eſſuyée en Sicile, & ne furent entiérement perdus que par leurs diviſions. Tandis qu'Archidame ravageoit l'Attique, les Athéniens ravageoient la Laconie, & firent des excurſions diverſes de pluſieurs côtés ; leurs navires les portoient où ils jugeoient à propos. Voilà ce qui ſe paſſa dans cette premiere campagne.

Pendant l'hiver, les Athéniens firent des funérailles publiques à ceux qui avoient été tués lorſque l'ennemi entra dans leur pays ; ce que depuis ils obſerverent toujours tant que la guerre dura. C'eſt une coutume ancienne, dit l'hiſtorien, & voici ce qui ſe pratique. Trois jours avant la cérémonie, on dreſſe une tente où l'on expoſe les oſſemens des morts, & chacun y apporte ſon offrande. Enſuite on les charge ſur des chariots, dans des cercueils de cyprès, chaque tribut ayant ſon cercueil & ſon chariot ſéparés : un des chariots porte un cénotaphe pour ceux dont on n'a pu trouver

les

les corps. Ils marchent en pompe dans cet équipage avec une longue ſuite d'habitans, & les parentes des défunts qui ſe trouvent au ſépulcre pour pleurer. On porte les corps dans un monument public, à un des principaux fauxbourgs, nommé le Céramique. On les y couvre de terre; le perſonnage le plus illuſtre de la ville, tant en éloquence qu'en dignité, fait leur oraiſon funebre; après quoi l'on ſe retire. Périclès eut cet honneur. C'étoit l'uſage de prononcer l'éloge des morts au ſépulcre même; mais, afin d'être mieux entendu de tout le monde, il paſſa à la tribune, où il prononça un magnifique diſcours, dans lequel il s'étend principalement ſur un parallele des Athéniens & des Lacédémoniens toujours à l'avantage de ſes compatriotes. Ecoutons comment le fait parler Thucydide.

Eloge des guerriers morts pendant la guerre du Péloponèſe, par Périclès.

Les orateurs qui parlent en ce lieu & dans les mêmes circonſtances, ne manquent pas de vanter comme ſage, la coutume d'ajouter aux honneurs d'une ſépulture publique, l'éloge des guerriers morts les armes à la main. Pour moi, j'ai toujours penſé qu'il étoit ſuperflu de louer par des paroles des héros aſſez loués par leurs actions; qu'il ſuffiſoit de célébrer leur mémoire, ainſi que nous faiſons ici, par d'honorables funérailles, ſans compromettre la gloire d'un grand nombre d'hommes,

en la faiſant dépendre de l'éloquence d'un ſeul, qui, de quelque maniere qu'il parle, n'eſt jamais sûr de trouver des auditeurs favorables. En effet, chacun ayant ſa maniere de voir & de ſentir, il eſt bien difficile, dans un éloge, de plaire également à tout le monde. Les auditeurs ſont-ils inſtruits des faits ou diſpoſés à les croire, l'orateur n'en dit jamais aſſez : les faits leur paroiſſent-ils nouveaux, ou les jugent-ils au-deſſus de leurs forces, l'envie leur dit toujours qu'on a exagéré la louange. Tant que nous nous croyons au niveau des belles actions qu'on nous raconte, nous en ſupportons aſſez patiemment le récit; ſi-tôt qu'elles s'élevent au-deſſus de ce que chacun ſe ſent en état de faire, l'orgueil s'irrite & refuſe même d'écouter. Mais puiſque nos ancêtres nous ont fait une loi d'une coutume qu'ils ont regardée comme ſage, je vais m'y conformer moi-même, & tâcher de juſtifier votre confiance en me rapprochant le plus qu'il me ſera poſſible des diſpoſitions de chacun de vous.

Je parlerai d'abord de nos ancêtres, c'eſt une juſtice & un honneur qui leur ſont dus. De tout temps poſſeſſeurs du pays (1) que nous habitons,

(1) On ſait que les Athéniens ſe diſoient Autochthones, c'eſt-à-dire, nés dans le pays même, ſans en être jamais ſortis, & ſans être venus d'ailleurs.

ils l'ont défendu par leur courage, & l'ont tranſmis à leurs deſcendans libre comme ils l'avoient poſſédé. Sans doute, ils méritent de grands éloges, mais leurs enfans, qui ſont nos peres, en méritent de plus grands encore. Trop reſſerrés dans l'enceinte du pays qui les vit naître, ils en ont reculé les bornes par leurs travaux : & nous, qui avons pris leur place ; nous, pour ainſi dire, dans la force & la vigueur de l'âge, nous avons renchéri ſur eux, & porté la ville d'Athenes à ce point de grandeur où nous la voyons aujourd'hui, auſſi redoutable pendant la guerre, que brillante par tous les avantages de la paix.

Vous connoiſſez ces antiques combats livrés par nos ancêtres pour la défenſe de la patrie, & ces guerres moins anciennes où nos peres & nous-mêmes ſignalâmes notre valeur contre les Grecs & les Barbares : je ne vous fatiguerai point d'un pareil récit ; mais je décrirai d'abord le régime, les vertus & les mœurs, auxquels nous devons notre puiſſance, pour paſſer enſuite à l'éloge des guerriers dont nous célébrons les obſeques, perſuadé que ces objets, expoſés à votre admiration, ne dépareront pas la cérémonie de ce jour, & qu'ils pourront intéreſſer cette foule de citoyens & d'étrangers raſſemblés ici pour m'entendre.

Je vais commencer par la forme de notre gou-

vernement : je remarque avant tout que nous n'avons emprunté nos loix d'aucun autre peuple (1) ; & qu'au lieu d'aller chercher ailleurs nos modeles, c'eſt ſur nous que les autres viennent ſe former. Nous donnons à ce gouvernement le nom de populaire, parce que chez nous c'eſt le peuple, & non un petit nombre de citoyens d'un certain ordre, qui eſt en poſſeſſion du ſouverain pouvoir. Dans les différends qui s'élevent entre les particuliers, la loi prononce conformément au droit, ſans égard aux perſonnes : dans tout le reſte elle peſe le mérite & les vertus ; & comme ce n'eſt ni la naiſſance ni les richeſſes, mais les grandes qualités de l'eſprit & du cœur qui appellent aux dignités de l'état un citoyen capable de le ſervir, ce n'eſt ni ſon obſcurité, ni ſon indigence qui peuvent l'en éloigner.

Dans les affaires publiques, chacun dit librement ſon avis ; &, portant le même eſprit dans les détails de la vie privée, perſonne n'obſerve trop curieuſement les actions de ſes concitoyens. Leurs plaiſirs ne ſont pas des crimes à nos yeux : nous ne leur montrons pas ſur notre viſage une ſévérité farouche, qui, ſans être armée de peines

(1) L'orateur fait alluſion à ce que Lycurgue avoit emprunté de Crete pluſieurs des loix qu'il avoit portées à Lacédémone.

judiciaires, n'en eſt pas moins rebutante. Doux & faciles dans le commerce de la vie, nous reſpectons tout ce qui intéreſſe l'ordre public, & cela moins par crainte des ſupplices, que par déférence pour nos magiſtrats, & par amour pour les loix; ſoit que gravées ſur l'airain, ces loix reglent les droits & les devoirs de chacun; ſoit qu'imprimées dans l'opinion, elles preſcrivent, ſous peine d'infamie, la décence & les bonnes mœurs.

De plus, nous avons imaginé de nous diſtraire de nos travaux par des fêtes & par des jeux qui reviennent tous les ans (1), & par d'autres plaiſirs moins ſolemnels, mais non moins honnêtes, qui nous font oublier les peines de chaque jour.

Toute la terre paie à la grandeur de notre ville le tribut de ſes productions; de ſorte que nous n'avons pas une jouiſſance plus particuliere des fruits qui naiſſent communément ſur notre ſol, que de ceux mêmes qui ſont propres à d'autres pays.

C'eſt peu de tous ces avantages, nous prétendons encore l'emporter par la valeur ſur nos rivaux: & voici les preuves de notre ſupériorité. Dans tous les temps, nous tenons notre ville

(1) Il y avoit à Athenes beaucoup de ſpectacles & de fêtes; & c'eſt-là, joint au commerce qui y étoit très-floriſſant, ce qui y attiroit ce grand concours d'étrangers.

ouverte (1) aux étrangers, qui veulent s'y rendre; ſans craindre qu'ils voient ou qu'ils entendent rien dont puiſſe profiter l'ennemi; parce que, ſans doute, nous comptons plus ſur notre bravoure naturelle que ſur une politique cachée & ſur des précautions myſtérieuſes. Que d'autres, dès leur enfance, s'exercent aux plus rudes travaux, & cherchent dans leur diſcipline un courage qu'ils ne trouvent pas en eux : nous, ſans nous y préparer par une éducation auſſi ſévere, nous ne courons pas avec moins d'ardeur au combat. Ce qui le prouve, c'eſt qu'en marchant contre nous, les Lacédémoniens appellent à leur ſecours leurs alliés & leurs eſclaves : au lieu que, fondant tout-à-coup ſur nos ennemis, nous allons ſeuls les combattre juſques dans leurs foyers, & quelques efforts qu'ils nous oppoſent, nous ſommes toujours sûrs d'en triompher. Encore n'avons-nous jamais réuni contre aucun d'eux la totalité de nos forces, dont nous diſtrayons la meilleure partie pour le ſervice de la marine, & pour nos

(1) Les Lacédémoniens, en général, n'admettoient pas les étrangers dans leur ville, tandis que les Athéniens étoient flattés de les voir accourir dans la leur. = *Que d'autres, dès leur enfance....* On ſait qu'à Lacédémone tous les exercices tendoient à fortifier le courage militaire, & que ces exercices étoient auſſi pénibles que multipliés.

expéditions en divers pays. Cependant, s'il arrive qu'en combattant contre nous, les Lacédémoniens aient l'avantage ; quelque peu nombreux que nous ſoyons, ils ſe vantent de nous avoir tous défaits : ſi au contraire ils ſuccombent, ils prétendent avoir été vaincus par toutes les forces de la république. Enfin, quoiqu'au lieu de nous exercer d'avance, nous attendions tranquillement le combat, & que, ſans être contraints par la loi, nous ne conſultions que notre courage, jamais, aux approches du péril, on ne nous voit le craindre, & au moment qu'il ſe préſente, il nous trouve auſſi fermes que ceux qui s'étoient le plus laborieuſement exercés.

Et ce n'eſt point à la ſeule valeur que ſe borne l'éloge de notre ville ; on peut ajouter à ſa louange, que nous aimons le luxe ſans ceſſer d'être ſimples, que nous nous livrons à l'étude ſans ceſſer d'être actifs. Dans l'emploi des richeſſes, nous cherchons moins à faire parler de notre magnificence qu'à nous faire honneur d'une dépenſe faite à propos. Nous ne regardons pas comme une honte la pauvreté, mais comme une infamie de ne rien faire pour en ſortir. Ce n'eſt que chez nous qu'on voit les mêmes mains gouverner également les affaires publiques & leurs affaires propres, & qu'au milieu de leurs ruſtiques occupations, on trouve de ſimples laboureurs inſtruits des intérêts

de l'état (1). Par-tout ailleurs l'homme qui ſe refuſe aux travaux de l'adminiſtration, peut au moins être regardé comme un particulier paiſible; ici, il eſt mépriſé comme un citoyen inutile. Nous croyons, & nous avons raiſon de croire, que, dans toutes ſortes d'affaires, l'inſtruction ne ſauroit nuire au ſuccès, & que, dans la plupart des entrepriſes, on n'échoue que faute d'avoir été éclairé par la parole avant de s'y engager. Et c'eſt-là préciſément l'avantage qui nous diſtingue. Nous réuniſſons dans le même degré la hardieſſe qui entreprend & la ſageſſe qui délibere; qualités qui s'excluent communément: l'ignorance inſpire l'audace, la réflexion porte à la timidité. Or, le vrai courage conſiſte à connoître ce que les choſes ont d'agréable ou de fâcheux, ſans être moins ardent à braver le péril.

Sur les bienfaits, nous nous piquons de penſer différemment de beaucoup d'autres (2). Nous aimons mieux donner que recevoir, parce qu'il y

(1) On ſait qu'à Athenes tout citoyen, quel qu'il fût, étoit admis au gouvernement de l'état: on ſait auſſi que les Athéniens étoient grands harangueurs, & que, dans les moindres affaires, on haranguoit le peuple.

(2) On voit par toute l'hiſtoire d'Athenes, qu'en général les Athéniens ſe piquoient de défendre tous les Grecs attaqués, ſans en avoir reçu ou ſans en attendre des ſervices.

a plus à compter ſur l'amitié de celui qui donne, le bienfaiteur pour l'ordinaire, mettant plus de zele à ſoutenir un bienfait que l'obligé n'en met à le reconnoître : pour l'un, donner eſt toujours un plaiſir ; pour l'autre, ce n'eſt jamais qu'un devoir. Quant à nous, nous ſommes les ſeuls qu'on voie ſe livrer à leur caractere bienfaiſant, ſans ſonger à leur avantage perſonnel, & ſans appréhender jamais de trouver des ingrats.

Pour finir en peu de mots, je dis que la ville d'Athenes eſt comme l'école de toute la Grece, & que chacun de nos citoyens, par une heureuſe facilité, peut s'exercer dans divers talens avec ſuccès & avec grace.

Et pour ſe convaincre que ce n'eſt pas ici une vaine déclamation, mais la vérité même, il ne faut que jetter les yeux ſur notre puiſſance, & conſidérer les vertus qu'elle ſuppoſe. Les nôtres ſont telles que la vérité paſſe la renommée, telles que l'ennemi vaincu n'eſt jamais indigné de ſa défaite, & que les peuples ſoumis à nos loix ne ſauroient être humiliés de leur dépendance.

Un mérite auſſi réel, prouvé par des témoignages auſſi éclatans, nous aſſure l'admiration de la poſtérité comme celle de notre ſiecle ; & nous n'avons beſoin ni qu'un Homere, ni qu'un autre poète releve nos vertus par d'agréables menſonges détruits auſſi-tôt par la vérité : il ſuffit que

la terre & les mers domptées par notre vaillance; & cette foule de monumens répandus en tous lieux, atteſtent aux hommes de tous les temps & notre vengeance & nos bienfaits.

Telle eſt la patrie pour laquelle nos guerriers ont verſé leur ſang, & pour laquelle, à leur exemple, nous ne devons pas craindre de répandre le nôtre. Je ne me ſuis tant arrêté à décrire les avantages de cette patrie, que pour faire ſentir que tout peuple qui n'a pas les mêmes intérêts, ne ſauroit avoir la même ardeur, & pour prouver en même temps, de la maniere la plus ſenſible, la juſtice des louanges que je viens prononcer ſur ce tombeau. Oui, en parlant de notre gloire, j'ai achevé l'éloge de nos guerriers, puiſque c'eſt à leur valeur & à celle de leurs pareils que nous en ſommes redevables, puiſque dans toute la Grece ils ſont les ſeuls pour qui la louange ne puiſſe jamais paroître au-deſſus des actions. On peut dire d'une mort auſſi glorieuſe, que c'eſt la premiere & la derniere preuve (1) qu'un homme puiſſe donner de ſa vertu. Je ſoutiens même qu'un ſemblable dévouement doit couvrir bien des fautes; & que, le bien l'emportant ſur le mal, un citoyen

(1) *La premiere & la derniere preuve*, maniere de parler grecque, c'eſt-à-dire, la plus grande preuve: j'ai cru devoir conſerver en françois cette locution.

qui meurt pour ſon pays le ſert plus en un jour qu'il n'a pu le deſſervir dans tout le cours de ſa vie.

De tous ceux qui repoſent ici, aucun, pour jouir plus long-temps de ſes richeſſes, n'a refuſé le combat; aucun, dans l'eſpoir de ſe ſouſtraire par la ſuite à la pauvreté, n'a fui le péril: mais ne voyant rien de plus doux que de vaincre un ennemi, ni de plus grand que de ſervir une ſi belle cauſe, tous ont fait les derniers ſacrifices à l'honneur de défendre la patrie & au plaiſir de la venger. Abandonnant à la fortune tout ce qui dépend d'elle, ne ſe réſervant que le courage qui dépend de nous, réſolus de tout ſouffrir pour repouſſer l'injure plutôt que de rien céder pour acheter leur ſalut à ce prix, ils ont ſauvé leurs jours de tout reproche, livré leurs corps à tous les coups; &, dans l'inſtant fatal qui a décidé du ſort des armes, ils ont enviſagé le péril d'un œil fixe, & ſont ſortis de la vie avec toute leur vertu.

Tels ont été les guerriers dont la patrie célebre aujourd'hui les funérailles. Nous qui leur ſurvivons, demandons plus de ſuccès, ne montrons pas moins de courage; &, ſans nous arrêter à une ſtérile contemplation des avantages de la victoire que perſonne ne peut ignorer, ne voyons que les ſolides grandeurs de notre république, &

redoublons de zele pour la ſervir. Frappés de l'éclat de ſa gloire, diſons qu'elle la doit à ces guerriers magnanimes qui, remplis de ſentimens dignes de leur naiſſance, auroient rougi d'une lâcheté ; à ces héros qui, ſe voyant trahis par la fortune, n'ont pas oublié ce qu'ils devoient à la patrie, lui ont payé un tribut auſſi glorieux pour elle qu'utile pour eux-mêmes, puiſqu'en échange d'un corps mortel, ils ont acquis une gloire immortelle, & le plus magnifique tombeau : non ce tombeau qui renferme leurs cendres, mais l'univers entier qui, témoin de leurs actions, en rappellera le ſouvenir toutes les fois qu'on voudra parler de bravoure, ou en donner l'exemple. Oui, l'univers eſt le ſeul tombeau digne des grands hommes : ils n'ont pas beſoin qu'une inſcription, ou qu'une colonne élevée dans le ſeul coin de la terre où ils ont vécu, dérobe leur nom à l'oubli ; leur gloire ſuffiſamment gravée, non ſur la pierre, mais dans le ſouvenir de tous les hommes, pénetre juſqu'aux lieux où ils n'habiterent jamais.

Si donc nous envions leur ſort, tâchons d'imiter leur vaillance, & rappellons-nous qu'il n'eſt point de bonheur ſans liberté, ni de liberté ſans courage. Ce n'eſt pas à des malheureux qui n'ont plus rien à perdre, qu'il convient de braver les périls ; mais plutôt à ces hommes qui, en continuant de vivre, auroient tout à craindre d'une révolution, & à

qui un revers ſeroit fatal. Pour un cœur généreux, une défaite cauſée par la lâcheté eſt bien plus terrible qu'une mort prompte, qui nous emporte au milieu du combat ayant encore toute notre force & l'eſpoir que la patrie ſera victorieuſe.

Auſſi, peres & meres ici préſens, je voudrois bien vous conſoler, mais je ne puis vous plaindre. Vous ſavez à combien de viciſſitudes nous naiſſons expoſés. Heureux ceux à qui le ſort réſerve la même fin qu'à vos enfans & le même ſujet de triſteſſe qu'à vous; heureux ceux à qui la fortune fait trouver à la fin de leur carriere & le bonheur & la mort. Je ſais qu'il ne me ſera pas facile de vous faire oublier un avantage dont la proſpérité d'autrui vous rappellera à chaque inſtant la jouiſſance & la perte. On ſe paſſe aiſément d'un bien dont on n'a pas uſé : on regrette toujours celui dont on s'eſt fait une habitude. Cependant, vous qui êtes encore à temps de procréer une ſeconde famille, vous devez, dans cette eſpérance, ſupporter plus patiemment votre malheur. Un jour ces nouveaux enfans vous feront oublier ceux que vous pleurez aujourd'hui; ils repeupleront & défendront la ville, ils la dédommageront de ſes pertes, ils lui répondront de votre ardeur à la ſervir : car il n'eſt pas poſſible qu'on témoigne le même zele pour la patrie, quand on n'a point d'enfans qu'on puiſſe expoſer pour elle. Mais vous

qui n'eſpérez plus d'être peres, regardez comme un bonheur tout le temps qui a précédé votre infortune ; le reſte ne ſera pas long, & la gloire de vos fils doit vous le rendre ſupportable. L'amour de la louange eſt le dernier ſentiment qui s'éteigne en nous ; & il n'eſt pas vrai, comme quelques-uns le prétendent, que, dans un corps uſé, l'ame morte à la gloire, ne vive plus que pour un vil intérêt.

Fils & freres des guerriers que nous honorons, vous trouverez en eux de redoutables rivaux ; il vous faudra lutter contre ce penchant ſecret qui nous porte à louer des hommes qui ne ſont plus. Quelque effort que vous faſſiez pour les ſurpaſſer, on dira peut-être que vous êtes encore loin même de les atteindre. L'envie, qui s'acharne ſur les vivans, favoriſe les morts, & ne fait grace qu'aux rivaux dont elle n'a plus rien à redouter.

Il faut qu'avant de finir j'adreſſe la parole aux veuves qui ſont venues m'entendre. Voici tout ce que j'ai à leur dire. Votre gloire conſiſte à ne pas vous départir de la modeſtie de votre ſexe, & à faire enſorte que les hommes ne parlent jamais de vous, pas même pour en dire du bien.

Enfin j'ai obéi à la coutume ; j'ai dit ce que j'ai cru de plus convenable à la circonſtance. Nos guerriers ſont honorés d'une ſépulture publique ;

la ville ſe charge de leurs enfans (1) juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de la défendre : & ce prix, digne récompenſe du courage des morts, eſt bien propre à piquer l'émulation de ceux qui leur ſurvivent. Oui, ſans doute, les états où la vertu eſt le mieux récompenſée, ſont ceux où l'on voit s'élever un plus grand nombre de citoyens vertueux.

Maintenant que vous avez pleuré vos parens & vos compatriotes, reprenez le ſoin de vos affaires & retournez chacun dans vos maiſons. ——

Ainſi finit la premiere année de la guerre. La ſeconde campagne vit les Lacédémoniens recommencer leurs ravages dans l'Attique, & les Athéniens dans le Péloponèſe & dans d'autres pays ; mais elle fut ſur-tout funeſte à la ville d'Athenes par une contagion effroyable dont elle fut attaquée. Thucydide fait une longue deſcription de cette maladie fatale, qui, ſupérieure à tous les remedes, n'épargna ni les pauvres, ni les riches, & emporta des familles entieres. Les ſymptômes affreux & les effets terribles de ce mal deſtructeur ; les maiſons, les rues & les temples remplis

(1) On voit dans la harangue d'Eſchine ſur la couronne & ailleurs, que la patrie ſe chargeoit d'élever dans leur enfance les fils des citoyens qui étoient morts à la guerre.

de morts ; les mourans ſe traînant comme ils pouvoient, & couchés autour des fontaines dont ils s'étoient approchés pour éteindre leur ſoif brûlante ; l'inſenſibilité & une eſpece de léthargie ſuccédant à la pitié, les droits des ſépulcres confondus, les devoirs ſacrés & profanes négligés, nul intérêt pour les actions grandes & vertueuſes, le mépris des bonnes mœurs au milieu du déſordre ; pluſieurs ſe livrant à leurs penchans pervers, ſans crainte des dieux, ni même des hommes, ne croyant pas vivre aſſez long-temps pour en être châtiés, & s'imaginant qu'ils devoient jouir des biens & des plaiſirs tandis qu'ils en avoient encore le pouvoir : tous ces traits & beaucoup d'autres forment dans l'hiſtorien un tableau qui inſpire à la fois la compaſſion & l'horreur.

Après la campagne, les Athéniens voyant leur pays ravagé en même temps par les deux plus grands fléaux, la guerre & la peſte, commencerent à perdre courage, & à murmurer contre Périclès, qu'ils accuſoient d'être la cauſe de leurs maux, parce qu'il avoit conſeillé la guerre. Ils envoyerent donc à Lacédémone pour accepter les conditions qu'ils avoient refuſées, mais leurs députés revinrent ſans avoir rien obtenu. Périclès les voyant abattus par leurs maux & irrités contre lui, les aſſembla, & leur adreſſa ce diſcours parfaitement

parfaitement conforme à l'idée que l'hiſtoire nous donne de cet orateur célebre. Comme il cherche à relever leur courage, il parle de lui-même avec quelque fierté, & tâche de leur donner une juſte opinion de leur puiſſance.

Second diſcours de Périclès aux Athéniens.

Je m'attendois à votre colere, ô Athéniens! j'en devine la cauſe, & c'eſt pour vous rappeller à vous-mêmes que je vous ai aſſemblés : je viens me plaindre à vous de l'injuſtice de vos emportemens contre moi & de la foibleſſe qui vous fait céder aux malheurs.

Je dis donc que le grand intérêt de chaque citoyen conſiſte moins dans ſa proſpérité perſonnelle que dans le bonheur de la cité dont il eſt membre. Le citoyen le plus heureux, ſi ſa patrie vient à tomber, tombe néceſſairement avec elle : tant qu'elle ſe ſoutient, il trouve dans le bonheur général de quoi ſe relever de ſes propres diſgraces. Mais s'il eſt vrai que la république puiſſe ſoutenir le particulier dans ſa chûte, tandis que le particulier ne peut arrêter la ruine de la république qui s'écroule, ne faut-il pas que tous ſe réuniſſent pour venir au ſecours de la mere commune, & montrent une fermeté d'ame dont vous êtes bien éloignés aujourd'hui? Je vous vois, Athéniens, perdre courage au premier revers, déſeſpérer du ſalut commun, vous reprocher à vous-mêmes

auſſi injuſtement qu'à moi, les malheurs d'une guerre que nous avons déterminée enſemble. Oui, vous vous en prenez à moi qui me flatte de connoître vos affaires auſſi-bien que perſonne, & de ſavoir en parler; à moi qui ſuis ami de l'état & ſupérieur à tout vil intérêt. Celui qui ſauroit beaucoup ſans pouvoir communiquer ce qu'il ſait, ſeroit pour vous comme s'il ne ſavoit rien; celui qui, poſſédant ce double avantage, auroit de mauvaiſes intentions, ne vous donneroit jamais un bon conſeil; ou ſi, étant bien intentionné, il étoit capable de céder à l'appât de l'or, par cela ſeul il pourroit dans l'occaſion vendre la patrie : ſi donc, ſous tous ces rapports, vous avez cru que je ſurpaſſois les autres, du moins juſqu'à un certain degré, & ſi par cette raiſon vous avez déféré à mes avis, vous auriez tort maintenant de me faire un crime d'une guerre que vous avez jugée indiſpenſable.

Il y auroit eu de la folie, ſans doute, à prendre les armes, ſi, étant heureux d'ailleurs, on avoit eu le choix; mais s'il falloit de toute néceſſité, ou ſe rendre & obéir ſur le champ, ou combattre pour triompher de l'injuſtice, on ſeroit plus blâmable d'avoir fui le péril que de l'avoir bravé. Je ſuis, moi, toujours le même; je ne change pas comme vous, Athéniens, qui avez adopté mes conſeils avant que les maux ſoient venus vous

assaillir, & qui vous en repentez à présent que vous souffrez. L'esprit affoibli par la douleur, vous blâmez l'avis que vous avez approuvé d'abord, parce que vous sentez déja le mal personnel, & que vous ne voyez pas encore le bien général. Abattus par des disgraces aussi funestes qu'imprévues, vous n'avez pas la force de maintenir vos résolutions. Un malheur subit & inopiné accable ordinairement & enchaîne le courage; & c'est l'effet qu'a produit dans vos ames, sans parler du reste, la maladie contagieuse qui nous afflige. Toutefois, des citoyens d'une grande république, élevés dans des sentimens dignes de leur patrie, devroient-ils succomber à l'infortune, & ternir leur gloire par une conduite lâche? Oui, on ne blâme pas moins la foiblesse qui sait mal soutenir son rang, que l'on hait l'orgueil qui aspire où il ne peut atteindre. Vous devez donc, Athéniens, étouffer vos douleurs privées, & vous occuper uniquement du salut public. Quant à la guerre présente que vous pensez devoir se prolonger sans fin, & dont vous craignez de ne pas sortir avec honneur, il suffit de vous rappeller ce que je vous ai répété souvent, pour vous convaincre que vous aviez tort d'en redouter les hasards.

Je vais vous remettre sous les yeux la grandeur de votre empire, dont il me semble que vous n'avez jamais pris une juste idée. Je ne me suis

permis dans aucune occaſion, & je ne me permettrois pas aujourd'hui, des diſcours qui peuvent être ſuſpects de faſte & d'orgueil, ſi je ne vous voyois dans un abattement peu convenable. Vous croyez ne commander qu'à vos alliés; & moi, voici ce que je vous dis. Il n'eſt que deux élémens dont les hommes puiſſent avoir la jouiſſance, la terre & la mer : vous régnez dans la partie de la mer que vos flottes parcourent, & il ne tiendroit qu'à vous de dominer dans toute ſon étendue. Non, il n'eſt pas dans le monde de monarque, ni de peuple, qui puiſſe réſiſter à vos armées navales & les arrêter dans leur courſe. Auprès de cette puiſſance maritime, qu'eſt-ce que ces maiſons & ces champs dont la privation vous eſt ſi ſenſible ? de pareilles pertes ſont-elles faites pour vous affliger ? tout cela eſt-il autre choſe que de vaines ſuperfluités de luxe ? & ne devez-vous pas croire que, ſi nous défendons, ſi nous maintenons notre liberté, nous ne tarderons pas à recouvrer ce que nous aurons perdu; mais qu'en ſouſcrivant aux ordres d'autrui, on perd & la liberté & les biens qu'elle procure. Ne dégénérons pas de nos ancêtres, qui, par leurs propres travaux ont acquis, conſervé & tranſmis à leurs deſcendans la puiſſance dont nous jouiſſons. Il y a moins de honte à ne pas acquérir qu'à ſe laiſſer dépouiller de ce qu'on poſſede. Marchons

à l'ennemi, non-ſeulement avec hardieſſe, mais encore avec une ſorte de mépris. La hardieſſe peut naître même au cœur d'un lâche dont la fortune a favoriſé l'ignorance : le mépris de ſon ennemi eſt fondé ſur la perſuaſion intime qu'on lui eſt ſupérieur en lumieres, comme nous le ſommes aux Péloponéſiens. A bonheur égal, la ſupériorité du génie rend plus aſſuré par la grande confiance qu'il inſpire. Ce n'eſt point ſur des eſpérances frivoles & incertaines qu'il s'appuie, mais, ce qui eſt bien plus ſolide, ſur le ſentiment éclairé de ſes propres forces.

Il faut, Athéniens, maintenir l'honneur du commandement dont vous êtes tous ſi jaloux; embraſſer les travaux, ou renoncer à la gloire. Non, il ne s'agit pas ſeulement pour vous d'échanger la liberté contre la ſervitude, mais de perdre le commandement, & de vous voir accablés de tous les ennemis qu'il vous a ſuſcités. Il ne dépend plus de vous de renoncer à la prééminence; je le dis à ces citoyens imprudens qui, fermant les yeux ſur le danger de l'inaction, ſe font un mérite de leur amour pour le repos. Oui, l'empire dont vous jouiſſez dans la Grece, eſt comme la puiſſance ſouveraine dans les villes libres (1), qu'il

(1) Le mot grec *tyrannie* qui ſe trouve dans le texte, ne veut pas dire un pouvoir exercé durement & cruelle-

eſt auſſi injuſte d'uſurper que dangereux d'abdiquer. Si on en croyoit nos partiſans de la paix, ils auroient bientôt perdu l'état, en ſuppoſant même qu'ils ſe conſervaſſent ſeuls indépendans. Le repos ne peut être maintenu que par le travail; & ce n'eſt pas dans une ville qui commande, mais dans celle qui obéit, qu'un eſclavage paiſible eſt avantageux.

Ne vous laiſſez pas ſéduire par de tels hommes, ô Athéniens! & parce que les ennemis n'ont fait après tout que ce qu'ils devoient, puiſque vous refuſiez de leur obéir, ne m'imputez pas les maux inévitables d'une guerre que vous avez réſolue avec moi. La contagion qui nous déſole eſt le ſeul mal qui ſoit ſurvenu contre notre attente; & c'eſt en grande partie cet événement, ſupérieur à toute prudence humaine, qui m'attire votre indignation. Mais vous avez tort de m'en rendre reſponſable, à moins que vous ne vouliez auſſi me faire honneur de vos ſuccès ineſpérés. Supporter avec patience les coups du ſort, repouſſer avec courage les attaques de l'ennemi, ce ſont-là les ſentimens qui diſtinguerent de tout temps notre

---

ment, mais une puiſſance ſouveraine uſurpée contre les loix dans une ville libre. C'eſt ainſi, comme nous l'avons déja obſervé, qu'il faut entendre chez les écrivains grecs les mots de *tyran* & de *tyrannie*.

ville, & que vous ne devez pas trahir en ce jour. C'eſt pour n'avoir point cédé aux diſgraces, pour n'avoir, dans les guerres des Grecs, ni épargné ſes citoyens, ni redouté les travaux, qu'Athenes jouit d'un grand nom chez tous les hommes : c'eſt par-là qu'elle s'eſt élevée à un degré de puiſſance dont la mémoire ſe tranſmettra ſans fin aux races futures, quand même, par une ſuite du dépériſſement des choſes humaines, on verroit cette puiſſance s'affoiblir. On publiera ſans ceſſe que les Athéniens ont commandé à une grande partie de la Grece, qu'ils ont ſoutenu des guerres importantes contre tous les peuples réunis & contre chaque peuple ſéparément, enfin qu'ils ont fait d'Athenes la plus illuſtre & la plus opulente ville de l'univers. Le lâche, ami du repos, dédaignera ces avantages ; l'homme actif les deſirera avec ardeur ; celui qui déſeſpérera de les obtenir les regardera d'un œil d'envie. Être haï pendant un temps, c'eſt le partage de quiconque veut commander. Il y a de la ſageſſe à ſavoir braver la haine pour de grands motifs. La haine dure peu, & diſparoît pour faire place à l'admiration de la poſtérité & même des contemporains. Montrez en vous, ô Athéniens ! par votre fermeté au milieu des maux ; montrez en vous des hommes non moins jaloux de s'illuſtrer pour l'avenir, qu'attentifs à ne pas ſe déshonorer dans les circonſtances préſentes.

N'envoyez plus de députés à Lacédémone, & ne faites pas annoncer à votre rivale que vous vous laiſſez abattre par le malheur. Parmi les peuples & les particuliers, ce ſont ceux qui ſe montrent les plus fermes, les plus inébranlables dans les diſgraces, qui méritent le plus notre eſtime & nos éloges. ——

Périclès gagna du moins alors que les Athéniens n'envoyaſſent plus de députés à Lacédémone, & qu'ils ſe préparaſſent à la guerre : mais, toujours auſſi ſenſibles à leurs maux domeſtiques, ils ne ceſſerent pas de perſécuter celui qu'ils en croyoient l'auteur, juſqu'à ce qu'ils l'euſſent condamné à une amende. Cet emportement du peuple contre Périclès, fut paſſager. Bientôt après, il fut encore élu général, & on lui confia, comme auparavant, la principale adminiſtration de la république. On commençoit à s'endurcir aux malheurs particuliers, à devenir plus ſenſible à la gloire de l'état ; & d'ailleurs on ne voyoit perſonne plus capable de rétablir les affaires.

Portrait & éloge de Périclès.

Ici l'hiſtorien s'arrête un inſtant pour faire l'éloge de cet illuſtre perſonnage qui vécut trop peu pour le bonheur d'Athenes. Il avoit gouverné ſagement pendant la paix, & rendu la ville auſſi redoutable qu'opulente : lorſque la guerre fut allumée, il ſut prévoir d'abord ce qui devoit

conſtituer la force & la puiſſance de ſa république ; il avertit les Athéniens qu'ils ſeroient les maîtres s'ils ſavoient modérer leur ambition, & ſi, ayant ſoin de leur marine, ils craignoient de mettre l'état en péril par de nouvelles entrepriſes. Son grand crédit venoit de ſon bon ſens, de ſa dignité perſonnelle, & de ſa probité incorruptible. Comme il avoit acquis l'autorité par des voies légitimes, il n'employoit que des moyens honnêtes pour contenir le peuple dans le devoir ; il le conduiſoit plutôt qu'il ne s'en laiſſoit conduire, & le cenſuroit plus ſouvent qu'il ne le flattoit. Le voyoit-il trop plein de confiance, former des projets au-deſſus de ſes forces ; il ſavoit le réprimer & lui inſpirer des frayeurs utiles. S'alarmoit-il ſans raiſon & ſe laiſſoit-il abattre ; il le raſſuroit par ſes diſcours & relevoit ſon courage. Sous Périclès, le gouvernement d'Athenes étoit un gouvernement populaire, où le plus grand perſonnage avoit en effet toute l'autorité : au lieu que ceux qui vinrent après lui, étant à-peu-près égaux en mérite, cherchoient à plaire au peuple, & lui abandonnoient les rênes de l'adminiſtration, afin d'écarter leurs rivaux & d'obtenir le premier rang. De-là ces projets téméraires & ces diſſenſions inteſtines qui ruinerent enfin la puiſſance d'une république que ſes malheurs rendirent plus ſage. Il n'y eut de remar-

quable dans la fin de la ſeconde année de la guerre, que la priſe de Potidée par les Athéniens.

Au commencement de la campagne ſuivante, l'armée ennemie, au lieu d'entrer dans l'Attique, tourna vers Platée, & ayant campé près de la ville, ſe mit à ravager le territoire. Les Platéens, envoyerent des députés à Archidame pour lui dire :

Diſc. des Platéens à Archidame & aux Lacédémoniens ; & réponſe d'Archidame.

Archidame & vous, Lacédémoniens, vous agiſſez contre la juſtice, vous démentez votre gloire & celle de vos peres, en portant vos armes ſur le territoire de Platée. Pauſanias, fils de Cléombrote, généraliſſime des Grecs qui ont garanti la nation du joug des Perſes, & partagé les périls du combat livré dans notre pays, Pauſanias ſacrifiant à Jupiter Libérateur dans la place publique de Platée, en préſence de tous les Grecs confédérés, rendit aux Platéens leur ville & leur territoire, leur permit de vivre ſuivant leurs loix ; il ajouta qu'on ne marcheroit jamais contre eux ni pour piller leurs biens, ni pour aſſervir leurs perſonnes. Telle eſt la récompenſe dont vos peres ont payé notre courage & notre zele dans les combats livrés en commun. Voilà ce qu'ils ont décidé en notre faveur ; & vous, leurs enfans, vous venez avec les Thébains, nos plus mortels ennemis, pour nous réduire en ſervitude ! Au nom des dieux

garans des ſermens de vos peres, au nom des dieux de votre pays & du nôtre, nous vous demandons de ne pas ravager le territoire de Platée, &, fideles à vos engagemens, de nous laiſſer vivre ſuivant nos loix, comme l'a ordonné Pauſanias.

Tel fut le diſcours des députés Platéens; Archidame leur répondit en ces termes :

Platéens, vous parlez raiſonnablement, ſi vos actions répondent à vos paroles. D'après la déciſion de Pauſanias, vivez ſuivant vos loix, mettez en liberté tous ceux qui alors ont partagé avec vous les périls, qui ſe ſont liés par les mêmes ſermens que vous, & qui ſont maintenant ſous le joug des Athéniens. C'eſt pour leur procurer la liberté à eux & aux autres Grecs que nous avons pris les armes, que nous avons fait de ſi grands préparatifs. Puiſque vous êtes parfaitement libres, fideles à votre ſerment, joignez vos forces aux nôtres; ſinon demeurez neutres, comme nous vous y avons déja exhortés; jouiſſez de vos avantages ſans embraſſer aucun parti; ſoyez amis des deux peuples ſans faire la guerre ni à l'un ni à l'autre. Voilà quel eſt notre ſentiment. ——

Les Platéens, après avoir conſulté les Athéniens ſur la réponſe d'Archidame, réſolurent de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité. Alors

le roi de Lacédémone, adreſſant la parole aux dieux & aux héros du pays, par l'aide deſquels les Grecs avoient vaincu les Perſes, proteſta qu'il ne violoit pas le traité, qu'il ne commençoit pas le premier la guerre, & que par conſéquent il ne ſeroit pas coupable des maux qui alloient fondre ſur les Platéens; que ceux-ci ne pourroient s'en prendre qu'à eux ſeuls, ayant refuſé les conditions juſtes & raiſonnables qu'on leur offroit. Après cette proteſtation, il commença le ſiege de la ville qui fut attaquée & défendue avec la même vigueur. Ce ſiege eſt fameux dans l'antiquité, moins par l'importance de la place, que par les efforts de génie & de courage que firent les habitans pour échapper à leur ruine totale.

Cependant les Athéniens porterent la guerre en Thrace dans la Chalcide, & les Lacédémoniens dans l'Acarnanie, où Athenes envoya une flotte, ſous la conduite de Phormion, pour l'oppoſer à celle de Lacédémone. Il y eut en ce dernier endroit deux batailles navales. Dans la premiere, les Athéniens furent vainqueurs avec un avantage viſible. Pour la ſeconde, les Lacédémoniens voulant réparer leur défaite, raſſemblerent de toutes parts des navires : Phormion, de ſon côté, ayant informé Athenes de ſa victoire & des préparatifs de l'ennemi, avoit mandé qu'on lui envoyât le plus qu'on pourroit de vaiſſeaux.

Braſidas & les autres chefs du Péloponèſe, voulant donner la bataille avant qu'il arrivât du ſecours aux Athéniens, raſſemblent leurs ſoldats, & pour les raſſurer ils leur parlent ainſi :

Diſcours de Braſidas & des autres chefs du Péloponèſe aux ſoldats Péloponéſiens.

Péloponéſiens, ceux d'entre vous à qui le dernier combat naval fait appréhender d'en livrer un nouveau, ont tort de craindre. Dans la derniere action, vous le ſavez vous-mêmes, nous n'étions pas ſuffiſamment préparés pour nous battre ſur mer, les troupes que portoit notre flotte étoient deſtinées en grande partie à une expédition ſur terre ; ajoutez que la fortune nous a fort mal ſervis ; enfin, combattant pour la premiere fois ſur un élément qui nous étoit peu connu, nous ne pouvions encore être aſſez inſtruits dans la marine. Ce n'eſt donc point par lâcheté que nous avons eu du déſavantage. Lorſque l'ame n'eſt pas abattue & qu'on peut juſtifier ſa défaite, nulle diſgrace n'a droit d'effrayer : on doit croire que, ſi les coups du ſort occaſionnent les revers, le courage reſté ferme ſait les réparer en s'expoſant de nouveau, & qu'il rougiroit de ſe rejetter ſur l'inexpérience pour couvrir une lâche conduite. Non, vous n'êtes pas auſſi inférieurs aux ennemis en habileté que vous leur êtes ſupérieurs pour la fermeté d'ame. Leur ſcience que vous craignez tant, ne peut agir dans le péril d'après les lumieres

acquiſes, ſi la valeur ne l'accompagne; ſans la valeur, elle n'eſt d'aucun ſecours dans l'action: la crainte enchaîne les facultés de l'eſprit, & le défaut de courage rend les connoiſſances inutiles. A l'habileté de l'ennemi oppoſez donc votre intrépide aſſurance; & à la frayeur que vous inſpire votre défaite, l'idée que vous n'aviez pas alors tout ce qu'il falloit pour le combat. Aujourd'hui, vous avez un grand nombre de vaiſſeaux; vous avez l'avantage de combattre près de vos côtes, ſous les yeux de votre brave infanterie. Or, la victoire ordinairement eſt pour le parti ſupérieur en nombre & en forces. Je ne vois donc rien qui puiſſe nous faire appréhender un mauvais ſuccès. Nos fautes paſſées nous inſtruiront pour le préſent, & par-là elles nous deviendront avantageuſes. Que les pilotes & le reſte de l'équipage, pleins de confiance, rempliſſent chacun leurs fonctions, & reſtent dans le poſte où ils auront été placés. Nous diſpoſerons tout avec la même activité que nos prédéceſſeurs, nous ne fournirons à perſonne le prétexte d'être lâche. Toute lâcheté ſera punie ſelon qu'elle le mérite; la bravoure recevra ſa récompenſe. ——

Diſcours de Phormion aux ſoldats Athéniens.

Phormion, qui ne vouloit pas reculer devant les ennemis, & qui voyoit ſes ſoldats épouvantés du nombre de leurs vaiſſeaux, les aſſembla avant

que de combattre, & leur adreſſa ce diſcours :

Soldats, vous me paroiſſez effrayés de la multitude des ennemis ; je vous aſſemble donc dans la crainte que vous ne redoutiez ce qui n'eſt pas en effet redoutable. D'abord, c'eſt parce que nous les avons déja vaincus, & qu'ils ſe croient inférieurs à nous, que nos adverſaires ont équipé un nombre de vaiſſeaux qui puiſſe ſuppléer à leur infériorité. Enſuite, ce courage ſur lequel ils comptent principalement, qu'ils regardent comme leur apanage excluſif, & qui n'eſt autre choſe que la confiance que leur donne leur expérience dans les combats ſur terre, ils s'imaginent en tirer les mêmes avantages dans les combats ſur mer, parce qu'ils réuſſiſſent le plus ſouvent dans les premiers. Mais s'ils peuvent avoir de l'aſſurance dans le continent, nous devons en avoir aujourd'hui à bien plus forte raïſon. Leur bravoure n'a rien d'extraordinaire ; & c'eſt l'habileté qui nous inſpire de la hardieſſe à eux & à nous chacun dans notre partie. Trop convaincus de votre ſupériorité, les alliés de Lacédémone ne marchent que malgré eux à l'ennemi : après la défaite entiere qu'ils ont eſſuyée, ils n'auroient jamais tenté d'eux-mêmes une ſeconde bataille navale. Ne craignez donc point leur vaine confiance. Vous leur inſpirez bien plus de crainte, une crainte bien plus fondée, & parce que vous

les avez déja battus, & parce qu'ils ne peuvent croire que vous paruſſiez devant eux ſi vous ne méditiez quelque coup important. Des ennemis ſupérieurs en nombre, comme ils le ſont, comptent plus ſur leur multitude que ſur leur expérience. Des guerriers beaucoup moins nombreux, & que rien ne force de combattre, ne ſe préſentent qu'avec un grand deſſein arrêté dans l'eſprit. D'après cette idée, ils nous craignent plus par cela même que nous paroiſſons peu à craindre, que ſi nous avions des forces ſupérieures. On a déja vu plus d'une fois de grandes armées défaites par de petites troupes qui étoient plus exercées & plus braves; & nous ne manquons ni d'exercice ni de bravoure. Qu'ils ne s'attendent pas que j'engage le combat dans le détroit, ou que j'y faſſe paſſer ma flotte. Des navires légers dans leurs mouvemens & bien formés à la manœuvre, s'ils ont en tête un grand nombre de vaiſſeaux qui le ſont moins, doivent ſur-tout avoir attention de ſe mettre au large. Dans un lieu trop reſſerré, on ne peut, comme on voudroit, ni aſſaillir bruſquement les ennemis, ni ſe retirer ſi on eſt preſſé; on ne peut traverſer leur flotte, ni revenir à la charge, toutes manœuvres propres à de légers navires: on eſt forcé de combattre de pié-ferme, comme ſur terre; & alors le nombre a l'avantage. Je pourvoirai à votre ſûreté avec

le

le plus grand ſoin ; vous, ſoldats, gardez votre poſte dans les vaiſſeaux, & exécutez les ordres avec promptitude, d'autant plus qu'il y a peu d'eſpace pour le choc. Durant le combat, obſervez exactement la diſcipline & le ſilence, qui ſont ſi eſſentiels dans la guerre, & principalement dans les batailles navales. Combattez avec un courage digne de vos exploits paſſés. Il s'agit pour vous d'un grand objet ; il eſt queſtion de détruire les eſpérances que les Péloponéſiens ont fondées ſur leur marine, ou de faire craindre aux Athéniens de perdre l'empire de la mer. Rappellez-vous que vous venez de vaincre la plupart des ennemis contre leſquels vous allez vous meſurer, & que le vaincu revient toujours avec moins d'ardeur au combat. ——

La bataille fut livrée, l'avantage fut à-peu-près égal de part & d'autre, & les deux partis s'attribuerent la victoire. Voilà quelle fut l'iſſue de cette campagne. Une entrepriſe de la flotte lacédémonienne vers le cap de Salamine, une expédition des Thraces-Odryſiens dans la Macédoine, & quelques excurſions des Athéniens dans l'Acarnanie, remplirent le troiſieme hiver.

LIVRE III.

LES peuples du Péloponèſe & leurs alliés, ouvrirent la quatrieme campagne par leurs ravages accoutumés dans l'Attique. L'île de Lesbos, dont Mitylene étoit la ville principale, ne tarda pas à quitter l'alliance d'Athenes. Méthymne fut la ſeule ville qui reſta fidelle. Les Mityléniens avoient voulu ſe ſoulever dès avant que la guerre fût déclarée; mais les Lacédémoniens ne voulurent pas les recevoir. Ils éclaterent enfin un peu plutôt qu'ils n'avoient réſolu : car ils vouloient attendre qu'ils euſſent fermé l'entrée de leurs ports, achevé leurs murailles, équipé leur flotte, & fait venir du Pont-Euxin ce qui leur manquoit. Ils étoient occupés de ces préparatifs; les habitans de Ténédos, qui étoient leurs ennemis, ceux de Méthymne, avec quelques particuliers de Mitylene, en donnerent avis au peuple d'Athenes, & dirent que, ſi l'on ne ſe hâtoit, l'île étoit perdue. Les Athéniens n'ayant pu rien gagner ſur les Mityléniens par la perſuaſion & par des remontrances amicales, réſolurent de les prévenir, & envoyerent ſur le champ quarante vaiſſeaux qu'on avoit deſtinés pour le Péloponèſe. Le commandant de la flotte devoit ſignifier aux Mityléniens d'abattre

leurs murailles, de livrer leurs vaiſſeaux, & leur déclarer la guerre en cas de refus. Les rebelles furent fort ſurpris, parce qu'ils n'avoient rien de prêt. Ils parlerent d'accommodement; on prêta l'oreille à leurs propoſitions, & on leur permit d'envoyer à Athenes. Ils envoyerent en même temps, le plus ſecrettement qu'ils purent, des députés à Lacédémone pour demander du ſecours. Les députés envoyés à Athenes, revinrent ſans avoir rien obtenu. On ſe prépara de part & d'autre à attaquer & à ſe défendre. Mitylene fut bloquée du côté de la mer. Les députés envoyés à Lacédémone, eurent audience dans le temple de Jupiter Olympien, après les jeux olympiques, afin que les alliés puſſent entendre leurs plaintes. Voici le diſcours qu'ils prononcerent :

Diſc. des députés de Mitylene aux Lacédémoniens & à leurs alliés.

Lacédémoniens & vous alliés, nous ne pouvons ignorer quel eſt l'uſage & l'opinion des Grecs. Ceux qui, dans le cours d'une guerre, rompent leur premiere alliance pour paſſer à une autre, ſont reçus avec plaiſir ſi on y trouve ſon avantage; mais on conçoit d'eux une idée peu favorable, & on les regarde comme traîtres à leurs premiers amis. Ce jugement n'eſt fondé qu'autant que ceux qui abandonnent & ceux qui ſont abandonnés, unis par les mêmes ſentimens & par la même affection, avec une puiſſance égale

& des forces pareilles, ne ſont autoriſés à ſe quitter par aucun motif légitime : rapports qui ne ſe trouvent pas entre les Athéniens & nous. Et qu'on n'aille point juger mal des Mityléniens, parce qu'ils ſe détachent, pendant la guerre, d'un peuple qui dans la paix les a traités avec égard : car nous voulons avant tout vous prouver que notre démarche n'a rien que de juſte & d'honnête. Nous vous demandons votre alliance : or, nous ſavons qu'il ne peut y avoir d'alliance & d'amitié ſolide entre les peuples & les particuliers, ſi l'on ne s'unit par l'idée qu'on a mutuellement de ſa vertu, & ſi d'ailleurs l'on ne s'accorde pour les ſentimens & pour le caractere, dont la différence ne tarde pas à produire une déſunion.

L'alliance entre Athenes & Mitylene commença lorſque vous renonçâtes à la guerre des Perſes, & que les Athéniens s'engagerent à en diſſiper les reſtes. Nous ne nous alliâmes pas à eux pour leur aſſujettir les Grecs, mais aux Grecs pour les délivrer de la domination des Barbares. Tant qu'ils commanderent avec juſtice, nous les ſuivîmes avec ardeur. Lorſque nous reconnûmes que, n'étant plus auſſi animés contre les Barbares, ils vouloient aſſervir les alliés, nous ne fûmes plus alors exempts de crainte. La difficulté de réunir les ſuffrages ne permettant pas aux Grecs confédérés de ſe liguer pour ſecouer le joug, ils

furent aſſervis tous, excepté nous & les habitans de Chio. Indépendans & libres ſeulement de nom, nous marchâmes à la ſuite des Athéniens. En voyant la maniere dont ils en avoient uſé envers les autres, nous ne pouvions les regarder comme des chefs à qui l'on pût ſe fier; & il n'étoit pas probable que, s'étant aſſujetti preſque tous les peuples de la confédération, ils n'en uſaſſent pas de même, dès qu'ils le pourroient, avec ceux qui reſtoient libres. Si tous ces peuples jouiſſoient encore de leur liberté, nous aurions ſujet d'eſpérer que les Athéniens ne changeroient pas à notre égard; mais, comme ils ſe ſont ſoumis le plus grand nombre, ils doivent voir avec peine les Mityléniens ſe ſouſtraire ſeuls au joug commun & reſter leurs égaux; d'autant plus que leurs forces augmentent, & que nos reſſources diminuent de jour en jour. Or, la crainte reſpective peut ſeule maintenir l'union entre deux puiſſances, parce que alors l'ambitieux ne ſe ſent pas aſſez ſupérieur pour entreprendre de violer le traité.

L'unique motif pour lequel les Athéniens nous ont laiſſés libres, c'eſt qu'ils cherchoient à ſe parer d'un prétexte qui leur conſervât l'empire, & qu'ils penſoient pouvoir réuſſir par la politique plutôt que par la force. Ainſi, d'un côté, ils ſe faiſoient accompagner d'alliés qui jouiſſoient de l'indépen-

dance, & qui paroiſſoient les ſuivre librement, dans la vue de faire croire qu'ils ne prenoient les armes que pour réprimer l'injuſtice : de l'autre, ils menoient d'abord les plus forts contre les plus foibles pour opprimer enſuite ceux qui reſteroient quand ils ſeroient affoiblis par la deſtruction des moins puiſſans. S'ils avoient commencé par nous, lorſque tous avoient quelque puiſſance par eux-mêmes & qu'ils pouvoient être ſoutenus, ils n'auroient pas également réuſſi à les aſſujettir. Ils craignoient encore de ſe trouver en péril, ſi venant à réunir les forces de notre marine, nous les joignions aux vôtres ou à celles de quelque autre peuple. Enfin nous avons échappé à la ſervitude par nos égards continuels pour le peuple d'Athenes & pour ſes chefs. Mais en conſidérant le ſort qu'ont éprouvé les autres alliés, il ſemble que nous n'aurions pu nous ſoutenir long-temps, ſi la guerre actuelle ne fût ſurvenue. Pouvions-nous donc compter ſur l'amitié d'Athenes, ou ſur la liberté dont nous paroiſſions jouir, lorſque de part & d'autre nous n'étions pas unis ſincérement & par le cœur ? Les Athéniens nous flattoient dans la guerre, parce qu'ils nous redoutoient ; dans la paix, nous tenions la même conduite à leur égard : la crainte ſeule étoit le lien d'un attachement mutuel qui n'a de ſolidité que lorſqu'il eſt fondé ſur l'amour. Oui, c'étoit moins

l'affection que la politique qui maintenoit notre alliance ; & les premiers qui en trouveroient l'occaſion devoient rompre les premiers. Mais nous croire coupables, parce que prenant les devants, & cherchant à éloigner les maux que vos ennemis nous réſervent, nous n'attendons pas qu'une trop funeſte expérience vienne nous convaincre, ce ne ſeroit point penſer juſte. Si nous pouvions auſſi différer & leur oppoſer des batteries égales, pourquoi, étant auſſi puiſſans qu'eux, leur reſterions-nous ſoumis ? Puiſqu'ils ont en main la faculté de nous perdre, nous pouvons, ſans doute, les prévenir, & ſaiſir les moyens de nous ſauver.

Tels ſont, Lacédémoniens & vous alliés, les motifs & les ſujets de plainte qui nous forcent d'abandonner le parti d'Athenes : ils ſont ſuffiſans pour juſtifier notre démarche, pour nous inſpirer de la frayeur, & nous faire chercher notre ſûreté. Il y a long-temps que nous ſongions à paſſer dans votre parti ; nous vous avions fait demander votre alliance pendant la paix, & elle eût été conclue ſi vous aviez conſenti à nous recevoir. Maintenant, ſollicités par les Béotiens, nous nous ſommes hâtés de nous rendre à leurs deſirs. Nous avons penſé qu'en nous ſéparant d'Athenes, nous gagnions le double avantage de ne point affervir les Grecs conjointement avec elle, mais de nous réunir à

vous pour les affranchir ; de ne pas être accablés nous-mêmes par cette république, mais de prévenir ſes mauvais deſſeins. Nous nous ſommes ſéparés à la hâte, ſans avoir encore diſpoſé nos forces ; c'eſt un motif de plus pour que vous nous receviez dans votre alliance, pour que vous nous ſecouriez ſans délai, afin qu'on vous voie à la fois protéger les opprimés & vous venger de vos ennemis. Jamais l'occaſion ne fut plus favorable. Athenes eſt affoiblie par une maladie contagieuſe, ſes finances ſont épuiſées. Une partie de la flotte athénienne eſt dans votre pays, l'autre eſt chez nous. Si donc à préſent vous faites une ſeconde irruption dans l'Attique par terre & par mer, il n'eſt pas probable que les Athéniens puiſſent vous oppoſer un grand nombre de vaiſſeaux ; mais, ou ils ne repouſſeront pas vos attaques, ou ils quitteront priſe des deux côtés.

Au reſte, n'allez pas croire que c'eſt pour un pays étranger que vous expoſerez vos perſonnes. Si Lesbos vous paroît éloignée, elle vous ſervira de près ; & ſi la guerre, comme on ſe l'imagine, n'eſt pas dans l'Attique, elle ſera dans un pays où l'Attique trouve des reſſources. Les Athéniens tirent de grands revenus de leurs alliés, & ils en tireront de plus grands encore s'ils parviennent à nous réduire. Nul autre peuple ne les abandonnera ; ils joindront nos forces aux leurs, & ils

appeſantiront ſur nous le joug bien plus que ſur ceux qu'ils ſe ſont d'abord ſoumis. Si vous nous défendez avec zele, en même temps que vous vous attacherez une puiſſance dont la marine vous ſera d'un grand ſecours, vous détruirez plus aiſément les forces d'Athenes, qui ſe verra privée de ſes alliés par la confiance qu'auront les peuples en recourant à votre protection. Déclarez-vous leurs libérateurs; par-là, vous vous laverez du reproche de ne pas défendre les peuples qui vous implorent, & vous augmenterez vos reſſources pour la guerre.

Craignant donc de fruſtrer les eſpérances des Grecs, pleins de reſpect pour Jupiter Olympien, dans le temple duquel nous paroiſſons en ſupplians, recevez les Mityléniens dans votre alliance, & accordez-leur le ſecours qu'ils ſollicitent. N'abandonnez pas un peuple qui s'expoſe ſeul au péril, mais qui peut ruiner votre parti ou le faire triompher ſuivant que vous rejetterez ou que vous écouterez ſes demandes. En un mot, montrez-vous tels que les Grecs jugent que vous devez être, & que nos craintes déſirent que vous ſoyez. ——

Les Mityléniens obtinrent ce qu'ils demandoient, & furent reçus dans l'alliance du Péloponèſe. On ſe diſpoſoit à envoyer quarante galeres

à leur ſecours : les Athéniens envoyerent une flotte vers l'Iſthme de Corinthe, & à Mitylene un renfort de mille ſoldats peſamment armés, à l'aide deſquels on fit une circonvallation; de ſorte qu'au commencement de l'hiver la ville ſe trouva bloquée par terre & par mer. Sur la fin du même hiver, comme les ſecours du Péloponèſe n'arrivoient pas, elle ſe rendit, à la charge qu'on ne feroit mourir ni empriſonner perſonne, juſqu'au retour des députés qui ſeroient envoyés à Athenes, & que cependant les troupes entreroient dans Mitylene.

A l'entrée de la cinquieme campagne, les Lacédémoniens fondirent ſur l'Attique ſuivant leur coutume, & y firent de grands ravages. Les quarante vaiſſeaux qu'ils envoyoient au ſecours de Mitylene, ſous la conduite d'Alcidas, apprirent à Claros la reddition de la ville. Ils firent voile à Embate, & là les chefs délibéroient ſur ce qu'ils avoient à faire. Teutliape, commandant des Eléens, opinoit à ce qu'on allât ſur le champ à Mitylene; & voici comme il expliqua ſon avis en peu de mots dans le conſeil de guerre.

Diſcours de Teutliape à Alcidas & aux autres chefs des troupes péloponéſiennes.

Alcidas, & vous Péloponéſiens, chefs des troupes, mes collegues, je crois que nous devons paſſer ſur le champ à Mitylene avant que les ennemis ſoient informés de notre arrivée. Il eſt

probable que venant de prendre la ville, nous les trouverons en déſordre & nullement ſur leurs gardes, ſur-tout du côté de la mer d'où ils ne s'attendent pas qu'il leur viendra quelque ennemi, & où nous avons maintenant nos principales forces. Leurs ſoldats, ſans doute, ſont diſperſés négligemment dans les maiſons, comme après une victoire. Si donc nous les attaquons bruſquement & pendant la nuit, j'eſpere qu'avec le ſecours des habitans qui nous ſont reſtés fideles, nous nous rendrons maîtres de la ville. Haſardons ſans crainte cette irruption ſoudaine, convaincus que c'eſt-là ce qui occaſionne le plus de révolutions dans la guerre. Le général qui ne ſe laiſſe jamais ſurprendre, & qui profite de la ſécurité des ennemis, aura toujours l'avantage. ——

Alcidas n'ayant pas goûté cet avis, on conclut à regagner le Péloponèſe en diligence. Paquès, général de l'armée athénienne, qui avoit pris Mitylene, fit une excurſion avec ſa flotte dans l'Ionie, prit quelques villes, revint dans l'île de Lesbos, & envoya les principaux auteurs de la révolte à Athenes, où s'étoient rendus les députés des Mityléniens. On mit l'affaire en délibération, & dans la colere on décida qu'on feroit mourir tous les habitans, que les femmes & les enfans ſeroient réduits en ſervitude. On fit partir à l'heure

même une galere pour mettre à exécution ce cruel décret. Mais on ſe repentit, dès le lendemain, d'avoir confondu les innocens avec les coupables. Les députés de Mitylene s'étant apperçus que les eſprits paroiſſoient ſe reporter vers la douceur, prierent le magiſtrat de remettre l'affaire en délibération. Le peuple s'étant donc aſſemblé, Cléon, auteur du premier décret, homme violent, qui avoit acquis un grand crédit par ſon éloquence véhémente & impétueuſe, prononça ce diſcours bien conforme à ſon caractere, pour engager le peuple à ne rien changer à la détermination qui avoit été priſe la veille.

Diſcours de Cléon aux Athéniens, contre la ville de Mitylene.

Il y a long-temps, Athéniens, que j'ai cru m'appercevoir que la démocratie eſt incapable de commander à des peuples étrangers; mais je n'en fus jamais mieux convaincu qu'en vous voyant revenir aujourd'hui ſur vos déciſions au ſujet de Mitylene. Quoi donc? parce que vous vivez entre vous avec franchiſe & ſans défiance, vous êtes diſpoſés de même pour vos alliés! Dans toutes les fautes où vous jettent les artifices de leurs diſcours, ou les mouvemens d'une molle compaſſion, vous ne voyez pas que votre foibleſſe vous fait tort à vous-mêmes ſans qu'ils vous en ſachent aucun gré; vous ne conſidérez pas que votre domination eſt une eſpece d'autorité ſouveraine

exercée dans une ville autrefois libre, que vos alliés cherchent à s'y ſouſtraire, & ne vous obéiſſent qu'à regret? Non, s'ils vous ſont ſoumis, ce n'eſt point à des ménagemens, qui vous deviennent funeſtes, que vous en êtes redevables, mais à l'aſcendant de votre puiſſance plutôt qu'aux ſentimens de leur affection. Le plus grand mal, c'eſt que nos décrets n'aient rien de fixe & d'arrêté, c'eſt que nous ne puiſſions comprendre qu'un état où les loix ſont moins bonnes, mais invariables, eſt plus heureux que celui où les loix, quoique meilleures, ſont toujours mobiles. L'ignorance modeſte eſt plus avantageuſe aux états que la ſcience préſomptueuſe; &, en général, on eſt mieux gouverné lorſque les citoyens ſont peu inſtruits, que lorſqu'ils le ſont beaucoup. Trop intelligens, ils veulent paroître plus habiles que les loix, l'emporter ſur les meilleurs politiques, comme ne pouvant montrer leur eſprit dans de plus grandes occaſions; & par-là ils ne perdent que trop ſouvent la cité dont ils ſont membres. Quand ils ſe défient de leurs lumieres, ils ne croient pas en ſavoir plus que les loix, ils s'avouent incapables de cenſurer les grandes vues; &, comme ils ſe font une regle de juger paiſiblement les bons conſeils plutôt que de les combattre, ils réuſſiſſent pour l'ordinaire. Fideles eux-mêmes à cette méthode, craignant d'abuſer de leur talent pour

la parole & de leur ſubtilité dans la diſcuſſion des affaires, vos orateurs, ô Athéniens! ne doivent vous parler que pour maintenir les réſolutions déja priſes.

Pour moi, je perſiſte dans mes ſentimens au ſujet de Mitylene, & j'admire ceux qui, ayant remis cette affaire en délibération, cherchent à gagner du temps pour l'intérêt des coupables. En effet, le délai ralentit la pourſuite de l'offenſe; au lieu que la peine qui ſuit de près le crime, étant plus ſévere, eſt plus proportionnée à la faute. J'admire encore celui qui, par eſprit de contradiction, voudra ſoutenir que la révolte des Mityléniens nous eſt avantageuſe, & que ce qui eſt un malheur pour nous n'eſt pas d'un mauvais exemple pour nos alliés. Sans doute que, comptant ſur ſon éloquence, il prétendra que ce qui a été réſolu n'a pas été vraiment réſolu; ou gagné par l'or des rebelles, il tâchera de vous ſéduire par des diſcours étudiés. Dans ces combats d'orateurs, la ville donne le prix à d'autres, & n'a pour elle que le péril. C'eſt à vous, Athéniens, qu'il faut s'en prendre; c'eſt vous qui établiſſez ces combats abuſifs par l'habitude où vous êtes d'aſſiſter aux diſcours comme à un ſpectacle, & de n'écouter les événemens ſérieux que comme une hiſtoire amuſante. Accoutumés à ne juger de la poſſibilité des choſes incertaines que d'après le récit de vos

orateurs, & quant aux faits qui ne ſont que trop réels, en croyant plus vos oreilles que vos yeux, vous vous en rapportez à de vaines critiques en beaux termes. On vous voit toujours vous laiſſer ſurprendre à ce qui eſt nouveau, refuſer de ſuivre les conſeils ſolides, & rejetter ce qui eſt ordinaire pour courir après ce qui eſt étrange. Chacun de vous deſire d'avoir le talent de la parole : ſinon vous vous faites un mérite de contredire les plus habiles orateurs ; ou du moins vous êtes jaloux de paroître prévenir la penſée de celui qui parle, & d'applaudir les premiers à un mot ſubtil, auſſi prompts à deviner le ſens d'un diſcours que lents à prévoir les ſuites d'un avis. Inquiets, vous cherchez, pour ainſi dire, à changer de ſituation, ſans connoître bien votre état préſent. En un mot, uniquement ſenſibles à l'agrément des paroles, admirateurs des ſophiſtes, vous reſſemblez à des ſpectateurs qui s'amuſent plutôt qu'à des citoyens qui déliberent. C'eſt pour vous empêcher de tomber aujourd'hui dans ces défauts, que je viens vous prouver que jamais peuple ne fut auſſi coupable à votre égard que celui de Mitylene.

Des villes qui, ne pouvant ſupporter notre domination, ou étant contraintes par une force étrangere, ont abandonné notre parti, je les trouve excuſables. Mais un peuple qui habite une île munie de fortes murailles, qui n'a à craindre nos ennemis

que du côté de la mer où il ſe voit défendu par les navires qui rempliſſent ſes ports ; un peuple à qui nous avons laiſſé ſa liberté, que nous avons traité avec diſtinction, & qui s'eſt comporté auſſi mal : ne peut-on pas dire qu'avec des intentions perverſes il s'eſt déclaré plutôt que révolté contre nous, puiſqu'on ne ſe révolte que contre un maître dur & violent ? ne peut-on pas dire qu'il a cherché à nous perdre en ſe liguant avec nos plus mortels ennemis ? Le procédé des Mityléniens eſt beaucoup plus atroce, ſans doute, que s'ils nous euſſent fait la guerre, ayant par eux-mêmes des forces ſuffiſantes. Le malheur des autres, que nous avons aſſervis pour les punir de leur révolte, n'a pu les inſtruire ; ni leur bonheur perſonnel n'a pu les empêcher de ſe jetter dans le péril. Réſolus à tout ce qui pourroit arriver, concevant des eſpérances au-deſſus de leurs forces, mais au-deſſous de leurs deſirs, ils ont entrepris la guerre, & ont préféré la voie des armes aux voies de juſtice. L'eſpoir du ſuccès les a portés à nous attaquer ſans que nous leur ayons fait aucune injure. En général, les villes qui jouiſſent tout-à-coup d'une félicité inattendue, deviennent inſolentes. Le bonheur, fruit de la ſageſſe, eſt toujours plus ſolide que celui qui n'eſt que l'ouvrage du haſard ; & l'on peut dire qu'il eſt plus facile de ſe ſoutenir dans l'infortune, que de ſe maintenir dans

la

la proſpérité. Il y a long-temps que nous n'aurions pas dû avoir pour Mitylene des égards qui n'ont fait qu'enhardir ſon orgueil, par un ſentiment naturel à l'homme qui mépriſe ceux qui le flattent & reſpecte ceux qui lui réſiſtent. Mais à préſent du moins, que les rebelles ſubiſſent la peine due à leur crime. N'imputez pas la faute à un petit nombre pour décharger la multitude, puiſqu'ayant pu ſe jetter entre nos bras & jouir maintenant de leur ville, tous nous ont attaqués également; puiſque jugeant plus sûr de courir les haſards avec les auteurs de la révolte, ils ont voulu la partager. Que ſi, dans le cas où l'on vous a abandonnés de ſoi-même, vous n'impoſez qu'une peine légere, comme ſi on eût été forcé par l'ennemi, qui de vos alliés ne vous abandonnera pas ſur le plus ſimple prétexte, lorſqu'il verra que s'il réuſſit il acquerra la liberté, & que s'il échoue il n'en éprouvera aucune fâcheuſe diſgrace? Vous, Athéniens, il vous faudra expoſer vos fortunes & vos perſonnes contre chaque peuple. La victoire ne vous redonnant qu'une ville ruinée, vous ſerez privés par la ſuite d'un revenu qui fait votre principale force : la défaite augmentera le nombre de nos adverſaires, & le temps qu'il faudroit employer à repouſſer nos ennemis actuels, nous le perdrons à combattre nos propres alliés. Nous ne devons donc pas faire eſpérer

aux Mityléniens qu'en nous gagnant par des largeſſes, ou en nous ſéduiſant par des diſcours, ils pourront acheter ou ſurprendre le pardon de leur délit, comme s'il étoit peu grave. Non, ce n'eſt point malgré eux qu'ils ſe ſont ſéparés de nous; c'eſt avec réflexion qu'ils ont cherché à nous nuire : or, les fautes involontaires ſont les ſeules fautes excuſables.

Pour moi je ſoutenois alors, & je ſoutiens à préſent, que vous ne devez rien changer à votre décret. Je veux vous faire éviter trois défauts eſſentiels dans le commandement, vous empêcher de faillir en cédant à la compaſſion, à l'agrément des paroles, & aux ſentimens de douceur. Nous devons de la compaſſion à ceux qui, à leur tour, ſeront touchés de nos peines; & non pas à ceux qui n'auront pour nous aucune pitié, qui ſont comme dans la néceſſité d'être toujours nos ennemis. Que les orateurs qui ſe diſputent l'avantage de vous plaire, s'exercent dans des conjonctures moins importantes, & non dans celle-ci, où notre ville, pour un léger plaiſir, ſouffriroit un énorme préjudice, tandis qu'ils auroient l'avantage d'être bien payés pour avoir bien parlé. Nous devons uſer de douceur envers ceux qui doivent être à l'avenir nos vrais amis, & non envers des hommes qui, toujours les mêmes à notre égard, ne ceſſeront d'être nos ennemis ſi nous les épargnons.

Pour conclure en peu de mots, je dis que, ſi vous vous rendez à mes conſeils, vous ferez ſubir aux Mityléniens le traitement qu'ils méritent en même temps que vous ménagerez vos intérêts. Si vous ſuivez un avis contraire, les Mityléniens ne vous ſauront aucun gré de votre clémence, & vous vous condamnerez vous-mêmes. Oui, s'ils ont eu raiſon de ſe révolter, vous auriez tort de vouloir les dominer. Que ſi vous voulez les dominer même injuſtement, vous devez donc les punir même contre la juſtice pour votre avantage; ou, renonçant à toute domination, vous complaire dans une vertu paiſible (1). Faites ſubir aux rebelles le mal qu'ils vous réſervoient; & quoique vous ayez échappé au péril, ne vous montrez pas plus inſenſibles à l'injure que ne l'étoient ceux qui méditoient votre ruine. Songez à la maniere dont probablement en auroient uſé envers vous, s'ils avoient réuſſi, des hommes qui n'avoient aucune raiſon de prendre contre vous les armes. A-t-on offenſé quelqu'un ſans ſujet, on le pourſuit ſans relâche; on cherche à le perdre, d'autant plus qu'on n'eſpere aucune grace d'un tel ennemi ſi on l'épargne: car celui qu'on a offenſé

(1) On ſent, & il n'eſt pas beſoin que je le faſſe remarquer, combien les maximes que débite ici Cléon, ſont odieuſes & révoltantes.

ſans cauſe eſt bien plus animé, s'il échappe, qu'un ennemi ordinaire. Ne vous trahiſſez donc pas vous-mêmes, ô Athéniens ! mais vous mettant devant les yeux ce que vous auriez eu à ſouffrir, & vous rappellant avec quelle ardeur vous deſiriez de vous aſſujettir les rebelles, traitez-les aujourd'hui comme ils vous auroient traités eux-mêmes : ne vous laiſſez pas fléchir par leur ſituation préſente, ſans penſer au péril dont vous menaçoit leur révolte. Puniſſez-les comme ils le méritent ; faites-en un exemple éclatant, qui apprenne aux peuples attachés à votre fortune, que toute rebellion ſera punie de mort. S'ils ſont pénétrés de cette crainte, vous ſerez moins expoſés à laiſſer tranquilles vos ennemis pour combattre vos propres alliés. ——

Diſcours de Diodote en faveur de la ville de Mitylene.

Tel fut le diſcours de Cléon ; Diodote, qui avoit déja combattu ſon avis dans la premiere aſſemblée, y répondit par cet autre diſcours :

Je ne puis, Athéniens, condamner ceux qui remettent en délibération l'affaire de Mitylene, ni approuver ceux qui ſe plaignent qu'on revienne pluſieurs fois ſur des objets importans : rien, ſelon moi, n'eſt plus oppoſé à la ſageſſe des conſeils que la précipitation & la colere. L'une eſt ordinairement la marque d'un eſprit mal réglé, l'autre d'un caractere brutal & d'un génie étroit.

Quiconque ſoutient qu'on peut s'inſtruire des affaires ſans les diſcuter par la parole, ou manque de ſens, ou a quelque intérêt à défendre ſon opinion. Il manque de ſens, s'il ſe perſuade que la parole n'eſt pas le ſeul moyen de s'éclairer ſur des choſes obſcures & incertaines. Il a quelque intérêt caché, ſi, voulant vous porter à une démarche injuſte, & ſe défiant de réuſſir en donnant un avis peu raiſonnable, il penſe que, par des calomnies adroites, il étonnera ſes adverſaires & ſes auditeurs. Rien ſur-tout de plus odieux que d'accuſer les autres de corruption pour ſe faire valoir. Reproche-t-on de l'ignorance à un orateur, il ſe retirera, s'il ne perſuade pas, avec la réputation de citoyen peu habile plutôt que d'homme peu integre : mais lorſqu'on l'accuſe de ſe laiſſer corrompre, il eſt ſuſpect même quand il perſuade ; &, ſuppoſé qu'il manque ſon but, outre qu'on lui croit peu de lumieres, on ſe défie même de ſa droiture. Cependant la république en ſouffre, parce que la crainte éloigne les citoyens capables de lui donner de bons conſeils. Ce ſeroit un bonheur pour elle que les hommes que je viens de déſigner, fuſſent privés du talent de la parole, de ce talent qui leur inſpire plus de hardieſſe pour nuire à l'état. Il eſt d'un bon patriote de montrer ſimplement que ſon avis eſt le plus utile, ſans chercher à effrayer ceux qui pourront le combattre.

Il eſt d'un peuple ſage de ne pas accorder des diſtinctions extraordinaires au plus habile miniſtre, ſans lui refuſer celles auxquelles il a droit de s'attendre, & de n'infliger aucune peine ni même de ne faire aucun affront au citoyen qui manque de trouver le meilleur conſeil. Par-là, ſi l'orateur gagne votre confiance, jamais l'eſpoir d'obtenir plus de conſidération ne le fera parler contre ſa penſée & pour flatter le peuple : s'il ne jouit pas auprès de vous de tout le crédit qu'il deſire, il ne cherchera point à ſe concilier la multitude par les mêmes voies de flatterie. Nous agiſſons tout autrement ; & de plus, ſi on a rendu quelqu'un ſuſpect d'un vil intérêt, donnât-il les meilleurs avis, la haine qu'on lui porte ſur des ſoupçons obſcurs, prive la patrie d'un avantage viſible. Les bons avis donnés dans l'intention la plus droite, ne ſont pas moins ſuſpects que les mauvais ; & ſoit qu'on propoſe des conſeils utiles ou nuiſibles, il faut employer également l'artifice & la diſſimulation pour perſuader le peuple. Notre république, vu les défiances qu'on lui inſpire, eſt la ſeule qu'on ne puiſſe ſervir d'une maniere ouverte & ſans la tromper, parce que, ſans doute, le citoyen qui évidemment lui donne un bon avis, eſt ſoupçonné d'agir par des vues ſecrettes de cupidité. Malgré ces obſtacles de votre part, vos miniſtres doivent, s'il s'agit d'affaires importantes, péné-

trer dans l'avenir plus que vous qui vous contentez d'un coup-d'œil ſuperficiel ; ils le doivent d'autant plus, qu'ils ont à rendre compte de leurs avis à vous-mêmes qui n'en avez pas à rendre de votre détermination. Si celui qui perſuade & celui qui eſt perſuadé étoient également punis, vous jugeriez avec plus de ſageſſe : mais lorſque, emportés par une paſſion quelconque, vous avez pris un parti nuiſible, vous ne pouvez pardonner à un ſeul homme de vous avoir donné un mauvais conſeil, & vous vous pardonnez à vous tous enſemble de l'avoir trop légérement adopté.

Pour moi, je ne ſuis monté à la tribune ni pour contredire, ni pour décrier perſonne au ſujet des Mityléniens. Ce ne ſont pas leurs délits, ſi nous ſommes ſages, qui doivent nous occuper, mais nos propres intérêts. Quand je prouverois que leur faute eſt inexcuſable, je ne demanderois point pour cela qu'on les fît périr, ſi ce n'étoit pas notre avantage ; je ne voudrois point non plus qu'on leur pardonnât, quand ils mériteroient quelque pardon, ſi ce n'étoit pas le bien de la république : car, dans la délibération actuelle, nous devons regarder l'avenir plutôt que le préſent. Cléon ſoutient qu'en nous annonçant pour punir de mort les rebelles, cette rigueur utile empêchera déſormais les peuples de nous abandonner. Conſidérant moi-même notre avantage

futur, je penſe le contraire, & je vous demande que des raiſons ſpécieuſes ne vous faſſent pas rejetter de ſolides réflexions. Cléon qui plaide pour le droit rigoureux, & qui ſe prévaut de votre reſſentiment contre les Mityléniens, pourroit vous perſuader : mais nous examinons moins la peine que méritent les coupables dans la rigueur de la juſtice, que l'utilité dont ils peuvent nous être par la ſuite.

Dans les villes, il y a peine de mort pour des fautes moins graves que celle dont nous pourſuivons ici la punition ; cependant les hommes enivrés par l'eſpoir du ſuccès en courent les riſques, & nul encore ne s'eſt expoſé au danger en déſeſpérant de réuſſir dans ſes deſſeins. Quelle ville s'eſt jamais révoltée, qui n'ait cru pouvoir maintenir ſa révolte avec ſes propres forces ou avec le ſecours d'autrui ? Tous, peuples & particuliers, ſont entraînés par leur nature à faire des fautes, ſans pouvoir être arrêtés par aucune loi. On a, ſans doute, parcouru tous les genres de peines, enchériſſant toujours & eſſayant d'effrayer le crime : & il eſt probable qu'il y avoit dans l'origine des peines plus douces pour les plus énormes attentats ; mais que la plupart ſe trouvant bravées par les coupables, elles ont été portées juſqu'à la mort que l'on brave auſſi. Il faut donc imaginer une crainte plus forte, ou dire que celle-là même

ne peut contenir les hommes. La pauvreté, qui nous enhardit par le beſoin; la richeſſe, dont la fierté & l'inſolence nous livrent à une ambition ſans bornes; d'autres ſituations de la vie, où, ſelon notre caractere, nous ſommes dominés par quelque affection impérieuſe : voilà ce qui nous jette dans les périls. Le deſir & l'eſpérance ſe mêlent par-tout; le deſir précede, l'eſpérance ſuit. L'un cherchant les moyens pour réuſſir, l'autre nous flattant du ſuccès, ils nous perdent de concert en nous fermant les yeux ſur les dangers les plus manifeſtes. La fortune elle-même contribue pour ſa part à nous aveugler. Comme elle favoriſe quelquefois des projets extravagans, elle fait tout haſarder, quoiqu'avec des moyens foibles, aux particuliers, & ſur-tout aux villes, où de grands intérêts, l'amour de la liberté ou de l'empire, animent chaque citoyen, qui, réuni avec tous les autres, s'échauffe juſqu'à concevoir une opinion folle de ſa puiſſance. Oui, en général, il eſt impoſſible, & il y auroit de la folie à le croire, que les hommes entraînés vers quelque objet par une violente paſſion, en ſoient détournés par la rigueur des loix, ou par la crainte de quelque diſgrace.

Ainſi, d'après la fauſſe confiance que la crainte de la mort eſt un garant sûr, ne traitons pas les Mityléniens avec une rigueur exceſſive, ne fer-

mons pas la porte au repentir, & que les peuples révoltés puiſſent eſpérer qu'une punition légere expiera leur faute. Conſidérez en effet, Athéniens, que, ſi une ville rebelle eſt perſuadée qu'on ne la détruira pas ſans reſſource, elle viendra à compoſition lorſqu'elle pourra encore dédommager le vainqueur des frais de la guerre, & lui payer des tributs à l'avenir. Autrement, quelle ville ne prendra mieux ſes meſures que Mitylene, & ne ſupportera les dernieres extrémités du ſiege, ſi elle ne gagne rien à compoſer de bonne heure? ne ſeroit-ce donc point pour nous un dommage réel, après nous être épuiſés dans un ſiege, parce que la ville tardera à ſe rendre, de la trouver ruinée quand nous l'aurons priſe, & de nous voir privés pour la ſuite d'un revenu qui, dans la guerre, fait notre principale force? Ainſi, loin de nous punir nous-mêmes en jugeant trop ſévérement les coupables, nous devons plutôt, en modérant la punition, nous ménager les revenus des villes riches, & nous aſſurer de leur fidélité moins par la ſévérité de nos loix que par les précautions de notre vigilance. Nous nous conduiſons aujourd'hui par d'autres principes. Réduiſons-nous une ville libre qui nous a abandonnés, qui n'obéiſſoit que malgré elle, & que l'amour de l'indépendance rend excuſable; nous croyons devoir la punir avec la derniere rigueur. Mais

au lieu de châtier ainſi les peuples libres qui ſe ſéparent de nous, obſervons-les plutôt, avant qu'ils nous abandonnent, avec une attention ſi exacte qu'ils ne ſongent pas même à ſe révolter; & lorſque nous aurons ſoumis des rebelles, aggravons leur faute le moins qu'il nous ſera poſſible.

Voyez, je vous prie, Athéniens, quelle ſeroit votre mauvaiſe politique ſi vous ſuiviez le conſeil de Cléon. A préſent, dans toutes les villes, le peuple, bien intentionné pour nous, ne partage point la rebellion de ſes chefs; ou s'il y eſt entraîné par force, il ſe déclare bientôt l'ennemi de ceux qui l'ont ſoulevé : de ſorte que, quand vous marchez contre une ville rebelle, vous avez toujours pour vous la multitude. Si vous ſéviſſez contre le peuple de Mitylene qui n'a eu aucune part à la révolte, & qui de lui-même, dès qu'il a eu les armes en main, vous a introduits dans ſes murs; ſans compter que vous ſerez injuſtes en payant de la mort un tel ſervice, vous agirez au gré des principaux de chaque ville. Lorſqu'ils auront fait ſoulever leur patrie, ils ſeront ſûrs d'avoir le peuple pour eux, parce que vous aurez annoncé que les innocens ſeront confondus avec les coupables. Mais quand même tous les Mityléniens auroient trempé dans la rebellion, il faudroit diſſimuler pour ne pas aliéner de nous, dans les villes de la Grece, la ſeule partie qui nous reſte

ordinairement fidelle. Oui, je crois qu'il nous eſt beaucoup plus utile, pour nous conſerver l'empire, de fermer les yeux ſur les injures qui nous ſont faites, que de perdre, par une ſévérité exceſſive, ceux que notre intérêt nous dit d'épargner; & il eſt impoſſible, comme le prétend Cléon, qu'ici la grande rigueur s'accorde avec notre avantage.

Si, d'après ce que je viens de vous dire, ô Athéniens! mon avis vous paroît préférable, ſuivez-le ſans trop accorder à la compaſſion & à la clémence, que, ſelon moi-même, vous ne devez pas écouter. Jugez tranquillement les citoyens de Mitylene que Pachès vous envoie comme auteurs de la révolte, & laiſſez les autres habiter en paix leur île. Ce parti eſt en même temps le meilleur pour l'avenir, & le plus capable d'épouvanter dès à préſent nos ennemis. L'homme prudent & ſage eſt plus redouté de ſes adverſaires que le brutal qui ne connoît que la force. —

Ce diſcours produiſit ſon effet : le premier décret fut révoqué; & l'on fit partir auſſi-tôt une galere qui, faiſant la plus grande diligence, apporta la grace au moment où l'on venoit de lire l'arrêt de mort. On fit mourir les factieux, la ville fut démantelée, les vaiſſeaux livrés, & on lui ôta la propriété de l'île de Lesbos.

Après cette expédition, les Athéniens en firent une autre dans l'île de Minoé qui eſt devant le port de Mégare (1). Nicias, qui en étoit le chef, réuſſit comme il deſiroit. Il avança dans l'île, fit quelques fortifications, & bâtit un fort par le moyen duquel on pouvoit tenir Mégare en reſpect.

Nous avons parlé plus haut de Platée; nous avons dit que cette ville fut vivement aſſiégée & vivement défendue. Une partie des habitans avoient franchi la circonvallation, & s'étoient refugiés à Athenes. Les autres, qui manquoient de vivres & de tout moyen de ſe défendre, ſe rendirent, à la charge qu'on leur feroit leur procès, & qu'ils ne ſeroient punis que ſuivant les formes de la juſtice. Ils furent reçus à cette condition, & on les nourrit juſqu'à ce qu'il vînt de Lacédémone cinq commiſſaires, qui, ſans les charger d'aucun crime, leur demanderent ſimplement s'ils avoient rendu dans cette guerre quelque ſervice aux Lacédémoniens & à leurs alliés. Surpris de cette demande, ils ſupplierent leurs juges de leur permettre de dire quelque choſe pour leur juſtification. Ayant obtenu cette grace, ils prononcerent un diſcours rempli de pathétique, en

(1) Mégare, ville voiſine d'Athenes, avec laquelle cette république eut ſouvent de vifs démêlés.

vous nous regardez comme des ennemis, nous n'avons pas eu tort de ne vous rendre aucun ſervice; ſi vous nous jugez des amis, vous êtes vous-mêmes en faute de nous avoir attaqués. Quant à ce qui concerne la paix entre les Grecs & la guerre contre les Perſes, on ne peut nous faire de reproche. Nous n'avons point rompu la paix les premiers, & nous ſommes les ſeuls des Béotiens qui ayons ſoutenu avec vous les efforts des Perſes pour la liberté de la Grece. Quoique éloignés de la mer, nous nous ſommes trouvés à la bataille navale d'Artémiſe : dans le combat donné ſur notre territoire, nous vous avons ſecourus vous & votre général Pauſanias : enfin, tous les périls que vous courûtes alors pour les Grecs, nous les avons partagés au-delà de nos forces. Vous nous avez même des obligations plus particulieres. Après un tremblement de terre, qui fut ſuivi de la révolte de vos eſclaves (1),

(1) *Qui fut ſuivie....* Le grec dit, *les Hilotes s'étant retirés à Ithome.* Après un violent tremblement de terre qu'éprouva Lacédémone, les Hilotes, qui étoient les eſclaves des Lacédémoniens, croyant que c'étoit une occaſion favorable de ſe remettre en liberté, accoururent pour exterminer ceux que le tremblement de terre avoit épargnés : mais ayant trouvé tout le monde en état de défenſe, ils ſe retirerent dans les villes voiſines, & ſur-tout à Ithome, ville des Meſſéniens, avec leſquels leurs maîtres étoient en guerre.

lorſque

lorſque votre ville étoit dans la plus grande alarme, nous envoyâmes à votre ſecours le tiers de nos habitans; ſervice qu'il eſt de votre honneur de reconnoître.

Voilà ce que nous avons été anciennement à votre égard dans des conjonctures importantes. Nous ſommes devenus depuis vos ennemis; mais c'eſt vous-mêmes qui en êtes cauſe. Lorſque nous implorâmes votre ſecours contre les violences des Thébains, vous nous le refuſâtes, & vous nous renvoyâtes à celui d'Athenes comme au plus proche. Dans cette guerre, nous ne vous avons fait aucun mal ni eu intention de vous en faire. Si, malgré vos ſollicitations, nous ſommes reſtés fideles aux Athéniens, en quoi ſommes-nous coupables? Ils nous ont défendus contre les Thébains lorſque vous nous abandonniez: or, il y auroit eu à nous de l'ingratitude de trahir, ou même de ne pas ſervir avec zele, des bienfaiteurs qui nous avoient reçus dans leur alliance & gratifiés du droit de cité. Si vous & les Athéniens vous avez engagé vos alliés dans des guerres peu juſtes, ce n'eſt pas à ceux qui vous ont ſuivis qu'il faut s'en prendre, mais à vous-mêmes qui les avez contraints de vous ſuivre.

Quant aux Thébains, ſans parler de mille autres injures, vous ſavez la derniere violence qui nous a été faite par eux, & qui nous a réduits où nous

ſommes. Ils s'étoient emparés de notre ville pendant la paix, & même un jour de fête (1); nous nous en ſommes vengés, autoriſés par la loi générale qui permet de repouſſer un agreſſeur injuſte: & ce ſeroit à tort que vous nous en puniriez aujourd'hui. Si vous meſurez la juſtice ſur votre intérêt préſent & ſur la haine de nos adverſaires, vous ne paſſerez pas pour des juges équitables & déſintéreſſés. Au reſte, ſi vous trouvez que l'alliance des Thébains vous ſoit actuellement avantageuſe; nous & d'autres Grecs, nous vous avons été autrefois bien plus utiles, lorſque vous couriez de plus grands dangers. Maintenant vous attaquez les autres & vous faites redouter vos armes: alors les Barbares menaçoient tous les Grecs de la ſervitude, ſecondés par les Thébains qui s'étoient joints à eux. Vous devez comparer l'ardeur que nous montrâmes dans ces conjonctures critiques avec notre faute actuelle, ſuppoſé que nous en ayons commis quelqu'une; & notre faute vous paroîtra bien légere en comparaiſon du zele que nous ſignalâmes dans des circonſtances où il étoit rare de trouver un Grec qui voulût oppoſer ſa bravoure à la puiſſance de Xerxès. On combloit alors de louanges ceux qui, incapables de traiter avec l'ennemi pour leur

(1) Pour le fait ici rapporté, voyez plus haut, pag. 300.

sûreté propre, ne craignoient pas de s'expoſer pour la gloire aux plus affreux périls. Nous qui avons été de ce nombre, & qui avons mérité des diſtinctions, nous appréhendons qu'on ne nous perde aujourd'hui, parce que nous avons ſuivi les mêmes principes, parce que, dans un eſprit de juſtice, ſans faire attention à notre propre utilité, nous vous avons préféré les Athéniens. Cependant, au lieu de changer lorſque les choſes ne changent pas, on doit croire que le véritable intérêt conſiſte à ſavoir gré à des alliés généreux de leur fidélité inviolable, & à ne point régler ſa conduite ſur l'avantage du moment.

Songez, Lacédémoniens, que vous êtes maintenant regardés parmi les Grecs comme un modele de vertu. Mais ſi vous prononcez à notre ſujet une ſentence peu convenable, ſentence qui ne ſera pas ignorée, parce que vous êtes célebres, & que les Platéens jouiſſent de quelque conſidération; prenez garde qu'on ne vous blâme d'avoir jugé peu favorablement des hommes courageux, vous qui êtes renommés par votre courage, & d'avoir ſuſpendu dans des temples publics les dépouilles des bienfaiteurs de la Grece. On trouvera horrible que des Lacédémoniens aient ſaccagé Platée; & qu'une ville dont vos peres, pour prix de notre bravoure, ont inſcrit le nom ſur le trépié de Delphes, vous l'ayez fait diſpa-

roître du milieu de la Grece pour complaire aux Thébains. Tel eſt notre malheureux ſort : nous qui aurions été ruinés de fond en comble ſi les Perſes euſſent été vainqueurs, nous ſuccombons aujourd'hui dans un démêlé avec les Thébains auprès de vous qui étiez autrefois nos meilleurs amis ; & après avoir couru riſque de périr de faim ſi nous ne livrions notre ville, nous riſquons maintenant de ſubir une ſentence de mort. Nous qui avons ſecouru les Grecs avec ardeur & au-delà de nos forces, nous ſommes privés de tout ſecours, abandonnés, rejettés par tous les peuples de la Grece, ſans qu'aucun de ceux dont nous avons partagé les périls, prenne notre défenſe. Nous n'avons d'eſpoir qu'en vous, Lacédémoniens, & nous craignons que cet eſpoir ne nous manque.

Quoi qu'il en ſoit, nous vous en conjurons au nom des dieux témoins de notre ancienne alliance, au nom de la valeur que nous avons ſignalée pour les Grecs, laiſſez-vous fléchir ; & ſi les Thébains vous ont inſpiré quelque réſolution à notre déſavantage, demandez-leur une grace qui eſt auſſi honnête que celle qu'ils vous demandent l'eſt peu ; qu'ils vous permettent de conſerver des hommes que vous ne pouvez perdre ſans ingratitude ; qu'ils n'exigent point que vous vous déshonoriez vous-mêmes pour faire plaiſir à d'autres. Un

inſtant nous ôtera la vie ſi vous le voulez ; mais il ne vous ſeroit pas auſſi facile d'effacer la honte dont notre mort nous couvriroit. Eh ! pourquoi nous feriez-vous périr ? Loin d'être vos ennemis, nous vous ſommes attachés de cœur, & ce n'eſt que par néceſſité que nous vous avons fait la guerre : c'eſt donc une juſtice de votre part de nous épargner. Conſidérez, je vous prie, que nous nous ſommes rendus de nous-mêmes ; que nous vous tendons des mains ſuppliantes, & que ce n'eſt pas la coutume des Grecs d'ôter la vie à des ſupplians ; enfin que notre zele à vous ſervir ne ſe dément jamais.

Jettez les yeux ſur les tombeaux de vos peres immolés par les Perſes & inhumés dans notre pays ; nous leur rendons chaque année les honneurs qu'on peut rendre à la mémoire des morts (1). Nous leur portons les prémices de tous nos fruits, les productions d'une terre où ils étoient aimés. Ce ſont des amis qui honorent leurs amis ; ce ſont des alliés qui rendent hommage à ceux dont ils ont ſecondé la valeur. Par un jugement injuſte vous détruiriez ce qu'ont fait vos peres & ce que nous faiſons pour eux. Pauſanias les a inhumés

(1) Chaque année, dans un certain jour, on rendoit des honneurs à la mémoire des morts ; on portoit des offrandes ſur leurs tombeaux.

chez nous, croyant les placer dans un pays ami & chez des amis : nous ôter la vie & donner aux Thébains notre territoire, ce ſeroit laiſſer vos peres & vos proches dans un pays ennemi, à la merci de leurs meurtriers. Voudriez-vous donc les fruſtrer des honneurs qu'ils obtiennent ? voudriez-vous aſſervir le pays où les Grecs ont été mis en liberté ? voudriez-vous détruire les temples des dieux dont ils ont imploré le ſecours, dont ils ont obtenu la victoire ſur les Perſes, & abolir les anciens ſacrifices des fondateurs de ces temples ? Oui, Lacédémoniens, vous terniriez également votre gloire, ou en attaquant les uſages de la Grece & la mémoire de vos ancêtres, ou en ſacrifiant au reſſentiment d'autrui des hommes qui vous ont rendu d'importans ſervices, dont vous n'avez reçu d'ailleurs aucune injure. Laiſſez-vous donc toucher ; & vous honorant d'une clémence généreuſe, épargnez des malheureux qu'on perſécute. Ne conſidérez pas ſeulement l'indignité du ſupplice que nous ſubirons ; mais quels ſont ceux à qui vous le ferez ſubir, & combien il eſt incertain à quel autre innocent le ſort deſtine une pareille diſgrace. Nous implorons, comme nous le devons faire & comme la néceſſité nous y oblige, les dieux qui nous ſont communs avec les Grecs, qui ont chez nous les mêmes autels, nous les ſupplions de vous déterminer en notre

faveur ; nous vous rappellons les ſermens par leſquels ſe ſont liés vos peres & dont vous ne devez pas perdre le ſouvenir. Placés ſur leurs tombeaux qui ſont pour nous un aſyle ſacré, nous réclamons ces illuſtres morts pour n'être pas aſſujettis aux Thébains, pour que leurs meilleurs amis ne ſoient pas livrés à leurs ennemis mortels ; nous vous remettons devant les yeux le jour où nous nous ſommes diſtingués avec eux par des exploits éclatans, nous qui aujourd'hui ſommes menacés du dernier ſupplice.

Mais il faut abſolument conclure (& c'eſt ce qu'il y a de plus affreux dans notre état déplorable, puiſque la fin de notre vie ſuivra peut-être celle de notre diſcours) ; concluons donc & diſons : Ce n'eſt pas aux Thébains que nous avons livré notre ville ; le genre de mort le plus honteux, la faim auroit été mille fois préférable : c'eſt à vous, Lacédémoniens, que nous nous ſommes rendus, nous confiant en votre juſtice. Si nos raiſons ne vous perſuadent pas, vous devez nous remettre dans l'état où nous étions, & nous laiſſer choiſir le ſort qu'il nous ſera libre de prendre. Les Platéens qui ont ſervi les Grecs avec tant d'ardeur, qui ſe ſont remis entre vos mains, qui s'abandonnent à vous, qui ſont vos ſupplians, vous conjurent de ne pas les livrer aux Thébains, leurs plus mortels ennemis ; ils vous prient de

les ſauver, ils vous prient de ne pas les perdre; vous qui vous faites gloire d'affranchir les autres Grecs. ——

Diſc. des Thébains en réponſe au diſcours précédent.

Les Thébains craignant que les Lacédémoniens ne ſe laiſſaſſent fléchir par le diſcours des Platéens, demanderent à y répondre; & en ayant obtenu la permiſſion, ils parlerent ainſi:

Lacédémoniens, nous ne vous aurions pas demandé la liberté de parler, ſi les Platéens euſſent répondu, en peu de mots, à votre queſtion ſans ſe déchaîner contre nous, & ſi, s'écartant de ce qu'ils avoient à dire, ils n'euſſent point employé de longs diſcours pour ſe défendre lorſqu'on ne les accuſoit pas, pour louer des actions que perſonne ne blâmoit. Mais il eſt néceſſaire de détruire & les reproches dont ils nous chargent & les éloges qu'ils ſe prodiguent, afin qu'ils ne triomphent ni de nos crimes prétendus, ni de leur fauſſe gloire, & qu'écoutant les deux parties, vous prononciez ſelon la vérité.

Nous allons expoſer d'abord la cauſe de nos inimitiés avec les Platéens. Platée étoit la derniere ville béotienne dont nous fuſſions les fondateurs; nous l'avions fondée avec d'autres villes, que nous avions priſes de force après en avoir chaſſé des troupes de brigands. Les habitans de cette nouvelle cité refuſerent de ſe ſoumettre à notre

empire de tout temps reconnu par le reſte de la Béotie ; & comme nous prétendions les y forcer, ils s'attacherent aux Athéniens avec le ſecours deſquels ils nous firent beaucoup de mal, ainſi qu'ils en ont ſouffert de notre part.

Lorſque les Perſes vinrent fondre ſur la Grece, ils ſont, diſent-ils, les ſeuls des Béotiens qui n'aient pas embraſſé leur parti ; & c'eſt-là principalement ce qui leur donne ſujet de s'élever autant qu'ils nous dépriment. Pour nous, nous prétendons que, s'ils n'ont pas embraſſé le parti des Perſes, c'eſt parce que les Athéniens ne l'ont pas embraſſé non plus. D'après le même ſyſtême, lorſque depuis, les Athéniens attaquerent les Grecs, ils ſont les ſeuls des Béotiens qui aient ſuivi le parti d'Athenes. Conſidérez cependant comment Thebes & Platée étoient gouvernées, & quel motif a déterminé la conduite des deux villes. Le gouvernement de Thebes n'étoit ni une ariſtocratie légale, ni une ſage démocratie ; mais, ce qui eſt le plus contraire aux loix & à la ſageſſe, & le plus voiſin de la tyrannie, nous obéiſſions à un petit nombre d'ambitieux. Ces oppreſſeurs de l'état, croyant affermir davantage leur puiſſance, ſi les Perſes étoient vainqueurs, leur ouvrirent les portes malgré le peuple qu'enchaînoit la crainte. La ville n'étoit pas alors maîtreſſe de ſes actions ; & il n'eſt pas juſte de lui reprocher une faute

qu'elle a commiſe quand il n'y avoit plus de loix. Mais lorſqu'après la retraite des Perſes, elle eut recouvré ſes loix ; lorſque les Athéniens, prenant les armes, voulurent s'aſſujettir notre pays & le reſte de la Grece, & que profitant de nos diviſions ils avoient envahi la plus grande partie de nos domaines : que l'on voie ſi alors combattant à Coronée (1), nous avons vaincu les Athéniens, délivré la Béotie ; & ſi maintenant encore, vous fourniſſant de plus grands ſecours d'hommes & de chevaux qu'aucun des alliés, nous vous ſecondons avec ardeur pour arracher les autres Grecs à la ſervitude ?

Je n'en dirai pas davantage pour juſtifier notre ville d'avoir ſuivi le parti des Perſes : je vais montrer que les Platéens ont fait plus de mal que nous aux Grecs, & qu'ils ſont vraiment dignes

(1) Les Athéniens, quelque temps après les guerres contre les Perſes, s'étoient aſſujetti toute la Béotie. Les bannis des villes & ſur-tout les Thébains, vinrent fondre ſur eux près de Coronée, les défirent entiérement, en tuerent un grand nombre & firent beaucoup de priſonniers. Les Athéniens, pour ravoir leurs priſonniers, renoncerent à la Béotie, qui par-là fut remiſe en liberté. Il ne faut pas confondre cette bataille de Coronée avec une autre bien poſtérieure, où Agéſilas vainquit pluſieurs peuples réunis, entre autres les Thébains qui combattirent avec beaucoup de valeur.

de tous les ſupplices. C'eſt pour repouſſer nos attaques, dites-vous, que vous êtes devenus alliés & citoyens d'Athenes. Vous ne deviez donc marcher avec les Athéniens que contre nous, & non vous jetter avec eux ſur les autres Grecs. Ne pouviez-vous pas, ſi les tyrans de la Grece vous forçoient de ſeconder leurs violences, vous joindre à ſes libérateurs en vertu de l'ancienne alliance faite avec eux contre les Perſes, cette alliance dont vous êtes ſi fiers? ils étoient aſſez puiſſans, & pour nous empêcher de vous attaquer, & pour vous procurer l'avantage de délibérer ſans crainte. Mais c'eſt de votre propre mouvement, & non par force, que vous avez préféré l'alliance d'Athenes. Vous dites qu'il eût été honteux de trahir vos bienfaiteurs. Mais il étoit bien plus honteux & bien plus injuſte de trahir tous les Grecs auxquels vous étiez liés par un traité, que les Athéniens ſeuls, puiſque ceux-ci opprimoient la Grece, & que les autres vouloient la tirer d'oppreſſion. La reconnoiſſance que vous avez témoignée à ſes oppreſſeurs, porte un caractere de honte & d'injuſtice. Les Athéniens, dites-vous, s'étoient portés à vous ſecourir lorſque vous étiez attaqués. Mais vous les ſecondiez lorſqu'ils attaquoient les autres. Or, on doit moins rougir de n'être pas reconnoiſſant d'un bienfait, que de le reconnoître en manquant à la juſtice & à l'honneur. Vous avez

donc montré que ce n'eſt pas à cauſe des Grecs, mais par complaiſance pour Athenes, que vous avez refuſé de ſuivre le parti des Perſes. A préſent que vous êtes unis de volonté aux Athéniens & contraires aux Grecs, vous demandez qu'on vous ſache gré d'avoir pris le bon parti pour plaire à d'autres! mais cela ne ſeroit pas juſte. Vous vous êtes attachés aux Athéniens; défendez-vous avec leur ſecours. Ne vous appuyez pas, pour qu'on vous épargne aujourd'hui, d'une ancienne alliance que vous avez abandonnée vous-mêmes, d'une alliance au mépris de laquelle, loin de ſecourir les Eginetes & d'autres peuples confédérés, vous avez travaillé à les aſſervir. Et l'on ne peut dire que vous ayez agi malgré vous, puiſque, gouvernés par les loix que vous avez encore, vous n'étiez contraints par perſonne comme nous l'avons été. Enfin derniérement, avant que votre ville fût inveſtie, vous avez rejetté la propoſition qu'on vous a faite de reſter neutres. Quels peuples mériteroient donc plus la haine de tous les Grecs, que vous qui vous êtes piqués de généroſité pour leur malheur, & qui montrez aujourd'hui que la vertu que vous vous vantez d'avoir ſignalée autrefois, ne vous étoit pas naturelle? Votre ardeur à partager les injuſtices d'Athenes, a fait connoître votre vrai caractere dans tous les temps.

Voilà ce que nous avions à dire pour faire voir

que nous fûmes entraînés malgré nous dans le parti des Perſes, & que vous avez ſuivi librement celui des Athéniens. Maintenant, pour répondre à ce que vous dites qu'en dernier lieu nous avons envahi votre ville au mépris des traités, durant la célébration d'une fête, nous croyons être moins coupables que vous. Sans doute, ſi nous ſommes venus attaquer votre ville de nous-mêmes, & ſi nous avons ravagé votre territoire en ennemis, c'eſt un crime de notre part. Mais ſi les premiers de Platée pour la naiſſance & pour les richeſſes, deſirant de vous faire renoncer à une alliance étrangere, & de vous réunir ſous les loix communes des Béotiens, nous ont appellés librement, quel eſt notre tort ? ceux qui invitent ne ſont-ils pas plus coupables que ceux qui répondent à l'invitation ? Mais ni eux, ni nous, à ce qu'il nous ſemble, ne ſommes en faute. Citoyens ainſi que les autres, & ayant plus à riſquer, ils nous ont ouvert les portes, ils nous ont introduits dans la ville comme amis & non comme ennemis. Jaloux de ramener à de meilleurs ſentimens ceux qui penſoient mal, & de remettre en conſidération les gens de bien, ils vouloient vous corriger ſans vous perdre, vous réconcilier avec ceux dont vous partagez l'origine, & diſſipant toute inimitié, vous procurer leur alliance. La preuve que nous n'agiſſions pas en ennemis, c'eſt

que, ſans faire de mal à perſonne, nous fîmes annoncer que tous ceux qui voudroient ſe gouverner ſuivant les loix des Béotiens, pourroient ſe ranger auprès de nous. Vous vous rendez, vous en venez à une compoſition, & ne vous permettez d'abord aucun mouvement; mais notre petit nombre vous donnant de l'audace (je ſuppoſe même que nous ayons fait une faute d'être entrés ſans l'aveu du peuple), au lieu de répondre à notre modération, au lieu de nous engager à ſortir, réſolus de ne rien changer dans votre régime politique, vous tombez bruſquement ſur nous ſans reſpect pour l'accord que vous veniez de conclure. Ce qui nous irrite, ce n'eſt pas que vous ayez tué dans la mêlée nos citoyens, qui ſont morts en quelque ſorte par les loix de la guerre: mais avoir égorgé indignement ceux que vous aviez faits priſonniers, qui vous tendoient des mains ſuppliantes, ceux que vous nous aviez promis d'épargner, quelle atrocité (1)! n'eſt-ce pas avoir commis à la fois trois crimes énormes? vous avez rompu l'accord fait avec nous, maſſacré des malheureux ſans défenſe, manqué à la parole expreſſe de les épargner ſi nous épargnions vos campagnes. Cependant, vous dites que nous

(1) Par rapport à ce reproche, voyez plus haut, pag. 301.

avons violé le traité, & vous prétendez échapper à la punition ! Mais il en ſera autrement, ſi nos juges prononcent comme ils doivent ; oui, & vous ſubirez la peine de tous vos crimes.

Si nous ſommes entrés dans ces détails, c'eſt pour vous, Lacédémoniens, en même temps que pour nous ; c'eſt afin de vous apprendre que vous condamnerez juſtement les Platéens, & que vous nous vengerez avec plus de juſtice encore que vous ne les punirez. Ne vous laiſſez pas fléchir par le récit de leurs anciennes vertus, ſuppoſé qu'elles ſoient réelles. Je veux bien que, quand on eſt léſé, ces vertus puiſſent plaider pour nous auprès de nos juges ; mais quand on ſe porte à des actions peu honnêtes, on doit pour cela même être puni doublement, parce qu'alors on dément ſon caractere. Les Platéens invoquent les tombeaux de vos peres, ils gémiſſent ſur leur propre abandon : vaines plaintes, lamentations inutiles ! Ignorez-vous que notre jeuneſſe, égorgée par eux, a été traitée d'une maniere beaucoup plus indigne ? Parmi les peres de ces jeunes infortunés, les uns ſont morts à Coronée, où ils vous ont amené les ſecours de la Béotie ; les autres parvenus à une extrême vieilleſſe, vivent encore. Leurs maiſons déſolées vous ſupplient (ſupplication bien plus juſte que celle des Platéens) de les conſoler en les vengeant. Il n'y a de vrai-

ment digne de compaſſion que ceux qui ſouffrent ſans l'avoir mérité ; quant à ceux qui, comme nos adverſaires, ne ſouffrent que ce qu'ils méritent, on doit ſe réjouir de leurs malheurs. Pour ce qui eſt de leur abandon, c'eſt à eux mêmes qu'ils doivent s'en prendre, puiſqu'ils ont rejetté librement les alliés qu'ils devoient préférer. Ils ſe ſont rendus coupables en ſuivant à l'égard des Thébains dont ils n'avoient reçu aucune injure, les mouvemens de la haine plutôt que les voies de la juſtice ; & ils ne ſeront jamais punis d'une maniere qui réponde à leurs attentats. Leur ſupplice ſera légal & régulier, puiſqu'ils ne vous ont pas tendu les mains en ſupplians comme ils diſent, mais qu'ils ſe ſont rendus à condition qu'ils ſubiroient un jugement.

Maintenez donc, ô Lacédémoniens! maintenez la loi des Grecs qu'ils ont violée (1) ; que les Thébains, indignement traités, ſoient récompenſés du zele qu'ils ont témoigné pour vos intérêts. Que les diſcours des Platéens ne vous faſſent pas rejetter nos demandes. Apprenez à toute la Grece que, dans vos jugemens, on examine moins les paroles que les actions. Les actions ſont-elles bonnes, il ſuffit de les expoſer en peu de mots :

(1) *Qu'ils ont violée*, en égorgeant les priſonniers Thébains malgré les conventions.

ſont

ſont-elles mauvaiſes, des diſcours étudiés ne ſont qu'un voile pour les couvrir. Mais ſi les chefs & les maîtres de la Grece ſe font une loi de juger tous les peuples en les forçant de répondre briévement à une queſtion préciſe, on ſera moins porté à chercher de beaux diſcours après une conduite criminelle.

Les commiſſaires de Lacédémone perſiſterent à demander aux Platéens ſi, depuis la guerre, ils avoient rendu quelque ſervice aux peuples confédérés; &, comme ils ne pouvoient répondre à cette demande, ils furent tous égorgés impitoyablement.

Au reſte, les Lacédémoniens ayant manqué le ſecours de Mitylene, voulurent s'emparer de Corcyre qui étoit agitée par des factions, & dont les habitans étoient partagés entre Athenes & Lacédémone. L'hiſtorien décrit l'état de cette île malheureuſe attaquée au dehors par les ennemis & déchirée au dedans par la guerre civile la plus ſanglante. Il fait une digreſſion aſſez longue à ce ſujet ſur la nature des factions qui partagerent & agiterent toutes les villes de la Grece dans ces temps de trouble où elle étoit bien loin de jouir du bonheur. J'ai cru devoir traduire cette digreſſion de Thucydide & la donner avec ſes harangues.

Réflexions de Thucydide sur la nature des factions dans la Grece, & sur les effets pernicieux qu'elles produisirent surtout dans Corcyre.

Tels furent dans Corcyre, dit l'hiſtorien, les effets cruels des diſcordes inteſtines. Ils furent plus remarquables dans cette île, parce qu'elle en donnoit le premier exemple. Bientôt le mouvement ſe communiqua à toutes les villes de la Grece : elles ſe trouverent en proie à deux factions contraires; celle du peuple appelloit les Athéniens, & celle des grands les Lacédémoniens. La guerre fourniſſoit un prétexte qu'on n'eût pas trouvé pendant la paix : les factieux alors, jaloux de faire dominer leur parti, avoient la facilité d'appeller des ſecours, & de ſe fortifier des armes de l'une ou l'autre république, autant pour accroître leur puiſſance que pour accabler leurs adverſaires. Les diſſenſions cauſerent une infinité de déſordres, & en cauſeront toujours de ſemblables tant que la nature humaine ſera auſſi perverſe; mais les ſuites en ſont plus ou moins cruelles ſuivant la diverſité des conjonctures. En temps de paix, les peuples & les particuliers étant plus heureux, moins dominés par de fâcheuſes néceſſités, ſont dans de meilleures diſpoſitions : la guerre, qui amene les beſoins de l'indigence, comme un maître violent & dur, tourne les eſprits de la multitude ſelon la criſe du moment. Les villes de la Grece ſe virent donc troublées par des ſéditions, qui devinrent de plus en plus furieuſes, parce que les factieux, inſtruits au crime par le récit des précédens for-

faits, s'étudioient à enchérir, tourmentoient leur eſprit à inventer de nouvelles perfidies, à imaginer des vengeances plus raffinées. Ce mal funeſte, en altérant les vraies idées des choſes, changea l'acception commune des mots. Une hardieſſe inconſidérée ſe nommoit un zele intrépide pour ſes amis; une ſage retenue s'appelloit une crainte palliée; une circonſpection attentive, une pareſſe indolente; la prudence, une lâcheté déguiſée. Une précipitation téméraire ſe qualifioit une réſolution courageuſe; une raiſon réfléchie qui veut du temps pour délibérer, une honnête excuſe pour ne point agir. L'emportement ſe regardoit comme une preuve de fidélité, vouloir s'y oppoſer devenoit ſuſpect. Réuſſir dans une fraude ou ſavoir s'en garantir, paſſoit pour la plus grande marque d'habileté. Celui qui cherchoit à ne prendre aucun engagement, étoit jugé une ame timide & un mauvais ami. On vantoit quiconque ſavoit prévenir un adverſaire occupé de mauvais deſſeins, ou ſoulever le citoyen paiſible le plus éloigné des factions. Les amitiés de parti étoient préférées à la parenté, parce que ceux qui ne conſiderent point leurs parens ſont plus hardis à entreprendre, parce que d'ailleurs on ne s'aſſocioit pas pour s'agrandir par des moyens légitimes, mais pour ſatisfaire ſon ambition ou ſon avarice au mépris de toutes les loix, enfin parce que c'étoit le crime

qui lioit la ſociété plus que la foi ni le ſerment. Ceux d'une faction contraire faiſoient-ils quelque propoſition raiſonnable, on y ſouſcrivoit, moins par la confiance dans leurs paroles que dans ſes propres forces. On ſongeoit plus à ſe venger qu'à ſe défendre, & à faire du mal qu'à n'en pas ſouffrir. Dans les réconciliations, on ne gardoit les ſermens qu'autant qu'on ſe ſentoit trop foible pour les violer. Ce n'étoit qu'un piege où, à la premiere occaſion, on étoit d'autant plus ſatisfait de prendre ſon ennemi au dépourvu, qu'on s'applaudiſſoit de cette ſurpriſe comme d'un trait de politique : on s'imaginoit qu'outre l'avantage de perdre sûrement celui qui pouvoit nuire, on remportoit, pour ainſi dire, le prix de l'adreſſe. Car ceux qui ſont fins & adroits paſſent plutôt pour habiles que les ſimples pour gens de bien : auſſi ſe glorifie-t-on de la fineſſe & rougit-on de la ſimplicité. La ſource de toute cette dépravation étoit dans le deſir de commander qu'inſpiroient l'ambition & l'avarice, & dans le plaiſir de rendre ſon parti victorieux. Les chefs des villes, ſous le ſpécieux prétexte, ou d'entretenir l'égalité populaire, ou d'introduire une ſage ariſtocratie, affectant l'amour du bien de l'état, ne ſongeoient en effet qu'à s'agrandir ou s'enrichir aux dépens de l'état ; &, dans le deſſein de ſupplanter leurs rivaux, ils en venoient aux plus affreuſes extré-

mités, à des cruautés atroces. On ne ſe propoſoit ni la juſtice, ni l'intérêt public, mais ſeulement d'aſſouvir ſa paſſion par des condamnations iniques ou par des violences ouvertes. La bonne-foi n'étoit plus comptée pour rien dans les affaires; on étoit eſtimé ſelon qu'on réuſſiſſoit le mieux en ſe couvrant de belles apparences. Les citoyens qui ne prenoient aucun parti, étoient perſécutés par tous les deux, ou parce qu'on vouloit les obliger à ſe déclarer, ou parce qu'on les voyoit avec une ſorte de jalouſie échapper aux malheurs communs. Les diſſenſions qui agitoient les villes de la Grece, y introduiſirent une foule de maux & de crimes. La franchiſe, compagne ordinaire de la généroſité, n'y fut plus qu'un ridicule & diſparut : la fureur de ſe traverſer les uns les autres par défiance, y devint le mérite principal. Rien n'étoit plus capable de rapprocher les eſprits; nulle parole aſſez sûre, nulle ſerment aſſez redoutable. On ne vouloit plus ſe fier à perſonne, parce qu'on ne trouvoit plus aucun motif de confiance, & l'on ne ſongeoit qu'à prévenir ſon rival. Les génies les plus groſſiers avoient le plus ſouvent l'avantage. Se défiant de leur incapacité, & redoutant l'habileté de leurs adverſaires, ils ſe portoient bruſquement à des démarches hardies pour déconcerter la ruſe & l'artifice : au lieu que les plus adroits, qui mépriſoient leurs rivaux, qui croyoient

pénétrer leurs deſſeins & pouvoir les écarter aiſément par leur politique, ſe trouvoient ſurpris en attendant le moment d'agir.

Corcyre donna la premiere le ſpectacle de tous les excès dont étoient capables des hommes, ou qui, gouvernés durement par des magiſtrats abuſant de leur pouvoir, cherchoient à ſecouer le joug qu'on vouloit appeſantir ſur eux; ou qui, preſſés par le beſoin, vouloient ſortir de leur indigence en s'emparant, contre toute juſtice, du bien d'autrui dont ils étoient avides; ou qui, ſans aucune vue de cupidité, irrités juſtement contre les ennemis de la liberté publique, ſe livroient à toute la violence d'un reſſentiment féroce & implacable. Au milieu de la confuſion & du déſordre qui régnoient à Corcyre, la perverſité humaine, que les loix n'arrêtent pas toujours quand elles ſont en vigueur, étant parvenue à les renverſer, montra ſans aucune réſerve ſa fougue dans les paſſions, ſon mépris de tout ce qui eſt juſte, ſon averſion pour toute autorité. Sans cela, les Corcyréens n'auroient jamais ſacrifié l'équité à la vengeance, les avantages de la modération aux fureurs de la cupidité; ſur-tout lorſque l'envie pouvoit ſe ſatisfaire, & ravir les biens ſans immoler les perſonnes. Auſſi les hommes qui brûlent de ſe venger, voyant que les loix ſont établies pour réprimer les paſſions, & qu'on eſpere

retrouver cet aſyle dans le malheur, travaillent d'abord à les détruire, afin d'ôter cette reſſource à leurs adverſaires. ——

Les troubles durerent à Corcyre juſqu'à la fin de la ſeptieme campagne. Les Athéniens ſe joignirent aux habitans pour faire la guerre à une troupe de factieux qui s'étoient retranchés dans un fort d'où ils ravageoient tout le pays; on les extermina tous ſans en épargner un ſeul. Un ſecours de vingt galeres envoyé par la ville d'Athenes aux Léontins, un redoublement de la contagion dans cette même ville où elle n'avoit pas ceſſé, de fréquens tremblemens de terre, quelques exploits des Athéniens en Sicile & ailleurs, la purification de l'île de Délos; une défaite qu'ils eſſuyerent en Etolie; de la part des Lacédémoniens, la fondation d'une colonie à Traquine, une entrepriſe qu'ils firent vers Naupacte, un échec qu'ils reçurent près d'Ambracie, marquerent la fin de la cinquieme année & toute la ſixieme.

LIVRE IV.

LA priſe de Meſſine, par les Syracuſains, commence la ſeptieme campagne. Les peuples du Péloponèſe entrerent dans l'Attique ; Démoſthene, autre que l'orateur, qui n'étoit pas même de ſa famille, qui fut ſouvent employé dans cette guerre, & qui périt dans l'expédition de Sicile, s'empara, avec quarante galeres, de Pylos, lieu fortifié par la nature, voiſin de l'île de Sphacterie, & peu éloigné de Lacédémone. Il s'y fortifia, & on l'y laiſſa en garniſon avec cinq navires. Les Lacédémoniens mirent des ſoldats dans l'île de Sphacterie, & réſolurent d'attaquer Démoſthene par terre & par mer. Le général fit donner avis à la flotte athénienne en rade à Zacinthe, du danger où ſe trouvoit la place ; & en même temps il prit ſes meſures pour empêcher l'ennemi d'aborder. Il poſta la plus grande partie de ſes gens bien ou mal armés, du côté de la terre où le mur étoit le plus fort, deſcendit avec un petit nombre de ſes meilleurs ſoldats vers la mer par un endroit fort eſcarpé ; & pour animer davantage ſa troupe, leur adreſſa ce diſcours :

Diſc. du géné- Braves compagnons, qu'aucun de vous ne ſe

pique d'être plus clairvoyant que d'autres, & de concevoir mieux tous les embarras de notre poſition; mais que plutôt, ſans rien examiner, il faſſe tête à l'ennemi avec une confiance qui le ſauvera de tous les dangers. Dans des extrémités pareilles, les raiſonnemens ſont inutiles; il faut agir, & ſe tirer du péril ſans délai. Ce n'eſt pas que nous n'ayons de grands avantages, ſi nous voulons tenir ferme ſans être effrayés du nombre de nos adverſaires. Les difficultés même du lieu ſerout pour nous & nous ſeconderont ſi nous reſtons en place; ſi nous lâchons pié, nos ennemis pourront les vaincre aiſément quelque grandes qu'elles ſoient, perſonne ne défendant le poſte. Nous les trouverons, ces ennemis, d'autant plus redoutables, qu'il leur ſera moins facile de faire retraite quand même nous les y forcerions. Il eſt aiſé de les repouſſer tant qu'ils ſeront ſur leurs vaiſſeaux; une fois débarqués, ils nous combattront avec un égal avantage. Ne craignons pas leur multitude; qui ne leur ſervira de rien dans un lieu auſſi étroit, & vu les difficultés de l'abord. Si leur armée eſt plus nombreuſe, elle n'eſt pas ſur terre comme la nôtre, mais ſur des navires dont les mouvemens en mer dépendent de mille circonſtances. Je crois donc que leurs embarras équivalent à notre petit nombre. Les ſoldats Athéniens ſavent par expérience ce que c'eſt que d'attaquer

ral Démoſthene à ſes troupes de Pylos.

des troupes qui débarquent ; ils ſavent que des guerriers qui ne redoutent pas le bruit des vagues & l'abord impétueux des vaiſſeaux, ne peuvent jamais être forcés : je les exhorte donc à tenir ferme ſur cette rive hériſſée de rochers : qu'ils repouſſent les ennemis, qu'ils nous ſauvent nous & la place commiſe à notre défenſe. ——

Quelques efforts que les Lacédémoniens, animés par les diſcours & par l'exemple de Braſidas, fiſſent pour prendre terre, ils ne purent réuſſir. Ils furent toujours repouſſés par les Athéniens qui ſe défendoient vaillamment, & qui avoient l'avantage du poſte. Cependant la flotte d'Athenes arriva, remporta une victoire ſur la flotte ennemie, & environna l'île de Sphacterie, où étoient des ſoldats Lacédémoniens, qui d'aſſiégeans ſe trouverent aſſiégés. On fut alarmé à Lacédémone de ce contre-temps imprévu, on envoya ſur les lieux un magiſtrat, qui fit demander un accord & une ſuſpenſion d'armes juſqu'au retour des députés qu'on réſolut d'envoyer à Athenes pour propoſer la paix à des conditions raiſonnables. Le diſcours que l'hiſtorien met dans la bouche des députés, eſt fort adroit : ils demandent la paix au nom de Lacédémone, mais avec dignité, & ſans compromettre leur patrie.

Diſcours des Athéniens, diſent-ils, Lacédémone nous envoie

pour traiter de nos ſoldats renfermés dans l'île, & pour vous engager à prendre un parti qui vous ſoit avantageux, ſans être déshonorant pour nous autant que la circonſtance peut le permettre. Si nous employons un long diſcours, ce n'eſt pas contre notre coutume : nous ſommes dans l'uſage de nous reſſerrer quand peu de paroles ſuffiſent, & de nous étendre quand il eſt à propos de s'expliquer ſur des objets importans. Ne regardez pas nos diſcours comme venant d'un ennemi ; & croyez que ce n'eſt point par forme de leçon & d'inſtruction, mais d'avertiſſement & de conſeil, que nous allons vous parler. Il dépend de vous de bien uſer de votre fortune, d'ajouter l'honneur & la gloire à ce que vous ont acquis vos armes, ſans imiter ces perſonnes qui ont obtenu des ſuccès nouveaux pour elles. Comme elles jouiſſent d'une félicité qu'elles n'avoient pas lieu d'attendre, elles aſpirent toujours à de plus grands avantages : au lieu que les hommes qui, dans de fréquentes révolutions, ont éprouvé le bien & le mal, doivent tenir pour très-ſuſpectes les faveurs du ſort. Ce ſont les ſentimens, vu l'expérience du paſſé, dans leſquels doit être votre ville ; ce ſont ceux dans leſquels doit être ſur-tout la nôtre. Oui, nous ſommes un grand exemple de l'inſtabilité des choſes humaines, nous qui tenons le premier rang parmi les Grecs, & qui venons

députés de Lacédémone aux Athéniens, au ſujet des guerriers aſſiégés dans Sphacterie.

vous demander aujourd'hui ce que nous avons cru juſqu'à préſent être en droit d'accorder. Toutefois ce n'eſt un excès, ni d'ambition, ni d'orgueil, qui nous a occaſionné la diſgrace que nous éprouvons : heureux juſqu'ici, nous nous ſommes perſuadés, par une erreur aſſez naturelle, que nous continuerions de l'être. Ainſi vos forces préſentes & vos nouvelles proſpérités, ne doivent pas vous faire croire que la fortune vous ſera conſtamment fidelle. L'homme ſage ſait mettre ſes faveurs à l'abri malgré leur incertitude ; il profite avec prudence de l'occaſion qui s'offre, & ne s'imagine pas pouvoir régler ſelon ſes deſirs les événemens de la guerre que le ſort conduit à ſon gré. Rarement éprouve-t-il des chûtes, parce que incapable de ſe fier aux plus brillans ſuccès, loin de s'en prévaloir, c'eſt alors qu'il ſe rapproche plus volontiers de ſon adverſaire.

Voici donc le moment, ô Athéniens ! de vous rapprocher de nous. Saiſiſſez cette circonſtance ; & lorſque vous pouvez, ſans péril, vous aſſurer pour toujours la réputation d'hommes auſſi prudens que puiſſans, craignez ſi, faute de nous avoir écoutés, il vous arrivoit par la ſuite quelque diſgrace, craignez qu'on n'attribue à la fortune vos proſpérités actuelles. Les Lacédémoniens vous exhortent à terminer la guerre par un traité ſolide : ils vous offrent, avec la paix & leur alliance,

tous les avantages qui peuvent réſulter d'une amitié & d'une union réciproques, & ils ne vous demandent en échange que leurs guerriers renfermés dans l'île. Ils croient qu'il vaut mieux pour les deux peuples ne pas attendre que ces guerriers, ou échappent par quelque reſſource ineſpérée, ou ſoient pris avec l'île qui les renferme. Le plus sûr moyen de terminer les grandes querelles, ce n'eſt pas lorſqu'employant les armes contre ſon ennemi on l'oblige, après pluſieurs victoires, de conclure un traité, ſous la foi du ſerment, à des conditions déſavantageuſes; mais lorſque pouvant en venir-là, on triomphe de lui par un procédé généreux, on lui accorde, contre ſon attente, une paix juſte & raiſonnable. Vaincu alors par la généroſité plutôt que par la force, & ſongeant plus à la reconnoiſſance qu'à la vengeance, il rougiroit de violer les conventions mutuelles. Plus on eſt ennemi, plus on eſt diſpoſé à prendre ces ſentimens. On cede avec plaiſir à ceux qui ſe relâchent de leurs droits & qui n'uſent pas de tout leur avantage : ceux qui ſont fiers & inflexibles, on leur réſiſte quoi qu'il puiſſe arriver.

Quant à nous, c'eſt le temps, ou jamais, de nous réconcilier ſincérement, avant qu'il ſurvienne quelque événement extraordinaire, qui joigne des motifs particuliers de haine aux motifs

publics, qui la rende éternelle, & qui vous prive des avantages que nous venons vous offrir. Faiſons enſemble un accord, d'où il réſulte pour Athenes de la gloire avec notre amitié, & pour Lacédémone une légere diſgrace ſans aucune honte. Procurons-nous la paix à nous-mêmes, & le repos à toute la Grece, qui vous regardera comme les principaux auteurs de ſa tranquillité. Les Grecs ſouffrent les maux de la guerre ſans ſavoir encore qui de vous ou de nous ont été les agreſſeurs; ils vous ſauront gré d'une paix dont nous vous rendons les arbitres. Faites-y attention; il eſt en votre pouvoir de vous aſſurer l'amitié des Lacédémoniens, puiſqu'ils vous l'offrent d'eux-mêmes, puiſque vous les aurez gagnés & non forcés. Quels biens ne réſulteront pas de notre réconciliation! oui, ſans doute, dès que nous nous rapprocherons & que nous penſerons de même, le reſte des Grecs, contenu par notre puiſſance, aura pour nous les égards que nous pouvons deſirer. —

Les Athéniens, à la perſuaſion du Cléon qui, par ſon éloquence, avoit acquis une grande autorité parmi le peuple, n'accueillirent pas comme ils devoient, les propoſitions raiſonnables des Lacédémoniens, & traiterent les choſes avec tant de hauteur, qu'il fut impoſſible de conclure la paix. Ils eurent ſouvent lieu de s'en repentir

par la ſuite, lorſqu'ils virent s'évanouir les hauts deſſeins qu'ils avoient conçus. Au reſte, tout leur réuſſit pour le moment. Comme les Lacédémoniens tenoient plus long-temps qu'ils n'avoient penſé, & que les Athéniens ſouffroient eux-mêmes du ſiege (car ce qu'il y avoit de ſingulier dans cette circonſtance, c'eſt que les deux partis étoient à la fois aſſiégeans & aſſiégés), on ſe repentoit déja à Athenes de n'avoir pas accepté la paix. Mais l'audacieux Cléon s'engagea, ſi on vouloit lui donner quelques troupes, à forcer les Lacédémoniens renfermés dans l'île, & à les amener tous priſonniers. Il remplit ſa promeſſe au grand étonnement de tout le monde : s'étant joint à Démoſthene, il força les ennemis, & les obligea de ſe rendre. Les priſonniers furent amenés à Athenes : il fut décidé qu'on les garderoit juſqu'à la paix, & qu'on les feroit tous mourir ſi les Lacédémoniens entroient dans l'Attique (1).

Le ſuccès des Athéniens à Pylos, fut ſuivi d'une victoire qu'ils remporterent contre les Corin-

(1) Cet événement, qui fut d'une ſi grande importance pour la république d'Athenes, & qui commença par ſi peu de choſe, eſt raconté dans Thucydide avec beaucoup d'intérêt : c'eſt une de ſes plus belles narrations. J'ai cru devoir la traduire, & la placer à la tête du premier volume avec les autres préliminaires.

thiens. Ils ne firent rien de remarquable pendant l'hiver de la ſeptieme année. Pendant l'été de la huitieme, ils prirent l'île de Cythere dans la Laconie, ſous le commandement de Nicias, un des plus habiles & des plus heureux généraux de ſon temps.

Nous avons vu qu'ils prenoient part aux affaires de la Sicile, & qu'ils avoient envoyé une armée navale au ſecours de quelques peuples. Les Siciliens, qui commençoient à ſe défier de leur ambition, ſongerent à ſe rapprocher, & tinrent une aſſemblée générale pour travailler à la paix. Hermocrate, un des principaux de Syracuſe, homme actif & éloquent, qui doit jouer le plus grand rôle dans la guerre d'Athenes en Sicile, jaloux de porter les eſprits à un accommodement, adreſſa ce diſcours à l'aſſemblée :

Diſc. du Syracuſain Hermocrate dans l'aſſemblée des Siciliens.

Siciliens, dit-il, ſi je parle aujourd'hui en faveur de la paix, ce n'eſt pas que la ville qui m'envoie ſoit peu conſidérable par elle-même, ou qu'elle ſoit épuiſée par la guerre; mais je viens propoſer l'avis qui me ſemble le meilleur pour l'intérêt de toute la Sicile. Il n'eſt pas beſoin de déclamer contre la guerre en général, & de détailler dans un long diſcours tous les malheurs qu'elle entraîne. Ils ſont aſſez connus; & ce n'eſt ni l'ignorance des maux dont elle eſt ſuivie, qui porte à l'entreprendre,

l'entreprendre, ni la crainte qui en détourne ſi l'on penſe y trouver ſon avantage. Mais, ou l'on croit que le bien qui en reviendra l'emporte ſur les maux, ou l'on aime mieux tenter tous les riſques que de relâcher de ſes prétentions. Or, ſi parmi nous les peuples ſe ſont vus tous également trompés dans leur attente, le moment eſt favorable pour les exhorter à ſe réunir. Nous devons nous y porter avec ardeur dans la conjoncture actuelle, ſi nous écoutons les conſeils de la prudence. Nous avons pris les armes d'abord, parce que nous cherchions tous à ménager nos intérêts propres : tâchons maintenant de nous réconcilier par des diſcuſſions à l'amiable ; & , ſi chaque peuple ne réuſſit pas à obtenir ſes droits, nous recommencerons la guerre.

Au reſte, ſi nous penſons ſagement, perſuadons-nous qu'il eſt queſtion aujourd'hui, non-ſeulement de diſcuter les droits de nos villes, mais d'examiner les moyens de défendre toute la Sicile, attaquée, ſelon moi, par la république d'Athenes : regardons comme bien plus efficace & bien plus preſſante que mes paroles pour opérer notre réconciliation, la préſence d'un peuple le plus puiſſant de la Grece, qui obſerve nos fautes, qui n'a amené, pour le moment, qu'un petit nombre de vaiſſeaux, & dont la politique adroite couvre du beau nom d'alliance avec quelques

Siciliens ſes mauvais deſſeins contre toute la Sicile. Comme nous employons nos armes les uns contre les autres, que nous appellons des hommes qui accourent ſans qu'on les appelle, & que nous épuiſant en dépenſes, nous leur facilitons les moyens de nous aſſujettir, peut-on douter que, lorſqu'ils nous verront entiérement affoiblis, ils ne viennent d'eux-mêmes avec une flotte plus nombreuſe, pour ſe ſoumettre la Sicile entiere? Cependant, ſi nous ſommes ſages, c'eſt pour étendre nos poſſeſſions plutôt que pour les ruiner, que nous devons appeller des alliés & ſoutenir des combats. Nous devons éviter les diſſenſions, le plus grand fléau des états en général, & en particulier de notre île, dont les habitans ſont diviſés lorſqu'ils devroient tous ſe réunir contre l'ennemi commun.

Convaincus de ce que je dis, rapprochons-nous tous, villes & particuliers, & formons une ligue pour ſauver toute la nation. Que perſonne ne s'imagine que parmi nous il n'y a que les Doriens qui doivent appréhender les armes athéniennes, & que les Chalcidiens, Ioniens d'origine, n'ont rien à craindre. Non, ce n'eſt point par eſprit de haine pour tels hommes en particulier, que les Athéniens en veulent à certains peuples d'entre nous, mais par le deſir d'envahir toutes nos poſſeſſions en Sicile. C'eſt ce que prouve

leur conduite à l'égard des Chalcidiens (1) qui les ont appellés ; les Chalcidiens qu'ils s'empreſſent de défendre d'après un traité en vertu duquel ils n'en ont jamais été ſecourus. Je pardonne au peuple d'Athenes ſes vues d'ambition & de conquête ; & ce ne ſont pas ceux qui cherchent à dominer que je condamne, mais ceux qui ſont prêts à obéir. Il eſt dans la nature de l'homme d'opprimer celui qui cede, & de redouter celui qui réſiſte. C'eſt nous qui ſommes en faute, ſi, inſtruits de cette vérité, nous négligeons de prendre de ſages meſures, & de nous convaincre qu'il eſt eſſentiel de travailler tous à éloigner le péril qui nous menace tous. La voie la plus prompte pour y parvenir, eſt de nous rapprocher les uns des autres. En effet, comme ce n'eſt pas de leur pays que les Athéniens partent pour venir nous attaquer, mais du pays de ceux qui les appellent, la paix ſeule conclue entre nous diſſipera à l'inſtant toute guerre ; & des étrangers qui ſont venus avec de beaux prétextes & de mauvaiſes intentions, s'en retourneront ſans avoir rien fait &

(1) Les Athéniens s'étoient tranſportés dans la Sicile ſous prétexte de ſecourir les Léontins, originaires de Chalcis, colonie d'Athenes. Il y avoit une haine entre les Doriens & les Ioniens. Les Athéniens étoient Ioniens & les Lacédémoniens Doriens.

ſans pouvoir ſe plaindre. Vous voyez donc combien il nous eſt utile de prendre contre eux un parti ſage. J'inſiſte ſur la néceſſité de faire entre nous la paix qui eſt regardée généralement comme une ſource d'avantages ineſtimables. Croyez-vous qu'elle ne ſoit pas plus propre que la guerre à diſſiper les maux, à conſerver les biens, à mettre en sûreté la gloire & les honneurs ? Je ne parle pas de mille autres avantages qu'elle procure, & qu'on pourroit traiter dans un long diſcours, ainſi que les inconvéniens de la guerre.

Pleins de ces réflexions, ſoyez attentifs à mes conſeils ; & d'après ce que je vous dis, occupez-vous chacun à vous tirer du péril. S'il eſt des peuples qui, comptant ſur la force de leurs armes ou ſur l'évidence de leurs droits, ſe promettent de réuſſir, qu'ils prennent garde d'éprouver quelque malheur ineſpéré ; qu'ils ſachent qu'en voulant pourſuivre des injures reçues, pluſieurs, loin de ſe venger, n'ont pu même échapper à leur ruine ; que d'autres, qui eſpéroient s'agrandir par leur puiſſance, au lieu d'acquérir ce qu'ils n'avoient pas, ont même perdu ce qu'ils avoient. La vengeance ne réuſſit pas toujours, parce qu'on la pourſuit avec juſtice ; les forces trompent quelquefois, quoiqu'elles faſſent eſpérer de brillantes conquêtes : l'incertitude du ſort l'emporte ſouvent. Cette incertitude eſt d'autant plus avantageuſe

qu'elle eſt plus à redouter, parce que la crainte qu'elle inſpire fait qu'on eſt plus retenu & plus circonſpect dans ſes attaques. Que cet avenir, voilé pour tous les hommes, joint à la préſence des Athéniens, ennemis redoutables, nous pénetre d'une frayeur ſalutaire : défions-nous de la foibleſſe des vues humaines ; & craignant de nous voir trompés dans nos eſpérances, éloignons tous enſemble de nos contrées des ennemis qui nous menacent, établiſſons pour toujours entre les Siciliens une paix ſolide ; ou du moins faiſons une longue treve, & remettons à un autre temps nos querelles particulieres. En un mot, ſoyez convaincus qu'en ſuivant mes conſeils, chacune de vos villes jouira de la liberté, qu'elle ſera en état de payer avec reconnoiſſance ou de venger avec courage le bien ou le mal qu'on lui aura fait. Mais ſi refuſant de nous écouter, vous vous laiſſez perſuader par d'autres, loin de pouvoir tirer vengeance de vos injures, vous ſerez forcés peut-être de devenir amis de vos plus grands ennemis, & de vous déclarer contre ceux avec qui il auroit fallu vous réunir.

Pour moi, comme je le diſois en commençant, quoique citoyen d'une grande ville, plus en état de faire du mal que d'en ſouffrir, je vous engage à ſonger à vous-mêmes, à vous réconcilier ſur le champ, à ne pas vous porter préjudice pour

nuire à vos adverſaires actuels. Je ne me crois point, par un fol eſprit de parti, auſſi maître de la fortune ſur laquelle je n'ai aucun empire, que de ma volonté propre; mais je penſe devoir céder pour le bien autant qu'il eſt poſſible. Je demande aux autres de ſuivre cet exemple, & de s'y porter d'eux-mêmes avant que d'y être forcés par les ennemis du dehors. Il n'eſt pas honteux de relâcher de ſes prétentions en faveur de ſes compatriotes. Doriens entre Doriens, Chalcidiens entre Chalcidiens, des habitans du même pays, de la même île, qui portent le même nom de Siciliens, peuvent ſans honte ſe céder mutuellement quelque choſe. Nous recommencerons la guerre entre nous dans l'occaſion, & nous ferons la paix de nouveau par des arrangemens pris en commun. Mais ſi nous ſommes ſages, nous nous réunirons pour repouſſer des étrangers qui nous attaquent tous, puiſqu'on ne peut pourſuivre un ſeul de nos peuples ſans que tous ſoient en péril; & nous n'appellerons plus déſormais dans notre pays de pareils alliés, de tels pacificateurs. Par-là, nous procurerons pour le moment à la Sicile deux avantages, nous la délivrerons des Athéniens, nous l'affranchirons d'une guerre inteſtine; & pour la ſuite, libres entre nous & indépendans, nous ſerons moins expoſés aux inſultes de l'étranger. ——

Les Siciliens touchés de ces raiſons, s'accorderent entre eux; les généraux Athéniens furent compris dans le traité dont il leur fut donné communication, & ils ſe retirerent avec leur flotte. A leur retour, deux furent bannis, le troiſieme condamné à une amende, comme s'étant laiſſé corrompre pour ratifier le traité, & ayant manqué la conquête de toute la Sicile. Enflé d'une ſuite continuelle de ſuccès inattendus, Athenes croyoit que rien ne pouvoit lui réſiſter, & qu'elle devoit réuſſir dans toutes ſes entrepriſes. Elle en fit une ſur Mégare, qui fut rendue inutile par Braſidas, général de Lacédémone, qui, à l'activité & au courage, joignoit la prudence, la juſtice & la droiture. Ce Braſidas troubla un peu les proſpérités des fiers rivaux de ſa patrie; il attira à Lacédémone pluſieurs de leurs alliés. Après avoir remporté quelques avantages près de Mégare, & s'être approché de Niſée, port de cette ville, où il préſenta la bataille aux Athéniens qui ne l'accepterent pas, il ſe tranſporte dans la Thrace, entre dans la Macédoine dont le roi Perdiccas lui étoit dévoué, & de-là il paſſe dans la Chalcide. Il attire un nombre de villes à ſon parti, en prend quelques-unes par intelligence, & marche avec les Chalcidiens contre Acanthe, colonie d'Andros. Le peuple refuſa d'abord de le recevoir; mais, comme on étoit à la veille des vendanges, &

qu on craignoit pour la récolte, on le laiſſa entrer à condition qu'il ſeroit ſeul. Dès qu'il fut dans la ville, il aſſembla le peuple, & lui parla de la maniere la plus propre à le déterminer. Thucydide remarque que Braſidas étoit aſſez éloquent pour un Lacédémonien, & il le fait parler en effet avec beaucoup d'adreſſe.

Diſc. de Braſidas aux Acanthiens.

Acanthiens, lui fait-il dire, ce qui prouve, comme nous l'avons annoncé dès le commencement, que nous n'avons attaqué vraiment les Athéniens que pour affranchir la Grece, c'eſt mon arrivée même dans ce pays avec mes troupes, au nom de Lacédémone qui nous envoie. Si la guerre dont l'Attique a d'abord été le théâtre, & que nous eſpérions finir promptement par la défaite entiere des Athéniens, ſans vous y engager, a trompé notre impatience, & me fait arriver plus tard que je ne deſirois; on ne doit pas nous en faire de reproche. Nous ſommes venus à la premiere occaſion, & je ſouhaite travailler de concert avec vous à réduire un peuple ambitieux. Je ſuis ſurpris que vous m'ayez fermé vos portes, & que vous ne m'ayez pas reçu avec empreſſement. Perſuadés, même avant que nous nous miſſions en marche, que vous étiez nos alliés dans le cœur, & que vous accepteriez volontiers nos offres, nous avons entrepris avec le plus

grand zele un long voyage à travers mille dangers & mille obſtacles. Si les Acanthiens étoient dans d'autres ſentimens que je ne penſe, s'ils s'oppoſoient à leur propre liberté & à celle du reſte de la Grece; j'y ſerois d'autant plus ſenſible que cet exemple pourroit faire impreſſion ſur les autres Grecs, & les détourner de ſe joindre à moi lorſque je m'adreſſerois à eux. Les Acanthiens, me diroient-ils, n'ont pas voulu vous recevoir, quoiqu'ils habitent une ville conſidérable, & qu'ils aient la réputation d'hommes prudens. Je ne pourrois même donner une raiſon plauſible de vos refus, & je paroîtrois, ou venir opprimer la liberté des Grecs ſous prétexte de la défendre, ou manquer de forces pour repouſſer les attaques des Athéniens. Ces Athéniens cependant, quoique ſupérieurs en nombre, ont craint de ſe meſurer avec l'armée qui m'accompagne ici, & que j'avois menée au ſecours de Niſée. Or, il n'eſt pas probable qu'ils envoient contre vous d'auſſi puiſſantes troupes qu'ils en avoient au ſiege de cette ville. D'ailleurs, je ne ſuis pas venu pour opprimer les Grecs, mais pour les affranchir; & même j'ai voulu que les magiſtrats de Sparte s'engageaſſent, ſous la foi des ſermens les plus ſaints, à laiſſer libres les peuples que je pourrois m'attacher. Je ne ſuis pas arrivé dans le deſſein de vous contraindre par force, ou de vous engager

par artifice, à vous rendre nos alliés, mais plutôt pour vous aider à ſecouer le joug d'Athenes. Vous ne devez donc, ni vous défier de mes offres, puiſque je vous donne les meilleures aſſurances, ni appréhender de vous joindre à moi, puiſque je ſuis en état de vous défendre. Si quelqu'un de vous, penſant avoir des raiſons de craindre que je ne livre la ville à quelques-uns des principaux, refuſoit de m'écouter, qu'il ſoit abſolument tranquille. Je ne viens pas entretenir les factions; & je ne croirois point vous apporter une liberté sûre, ſi, au mépris de vos uſages, j'aſſerviſſois la multitude à un petit nombre, ou la nobleſſe au peuple. Une telle liberté ſeroit plus à charge qu'une domination étrangere; on ne ſauroit aucun gré aux Lacédémoniens de leurs travaux, & ils mériteroient plus de haine & de reproches que de conſidération & d'éloges. Les juſtes plaintes qui nous ont armés contre la république d'Athenes, retomberoient ſur nous bien plus fortement que ſur des peuples qui ne ſe piqueroient pas de vertu. Oui, un homme d'honneur rougiroit moins d'une violence que d'une injuſtice qui ſe couvre des apparences de la généroſité. Agir par le droit de la force qu'on a reçu de la fortune, ſemble moins honteux que de recourir à la trahiſon & à la perfidie. Auſſi dans les affaires qui ſont pour nous d'une grande conſéquence, procédons-nous tou-

jours avec une extrême circonſpection. Outre les ſermens par leſquels nous nous ſommes liés, vous ne pouvez avoir d'aſſurance plus forte que notre conduite même, qui, jointe à nos paroles, doit vous faire regarder comme vraiment utile le parti que je vous propoſe.

Si, malgré les offres que je vous fais, vous dites que vous ne pouvez vous y rendre, mais qu'étant bien intentionnés pour Lacédémone, vous ne devez eſſuyer de ſa part aucun dommage; que la liberté que nous vous offrons vous ſemble réelle, mais non exempte de périls; que nous devons la préſenter à ceux qui peuvent l'accepter & ne forcer perſonne : ſi vous me faites cette réponſe, j'atteſterai les dieux & les héros du pays que je n'ai pu vous déterminer, quoique je vienne pour votre avantage, & je tâcherai de vous contraindre en ravageant votre territoire. Je ne me regarderai plus comme injuſte à votre égard; je me croirai autoriſé dans ma conduite, & même néceſſité, par la vue de l'intérêt des Lacédémoniens & des autres Grecs. Je ne voudrois pas, ſi je manquois de vous engager dans notre parti, malgré vos bonnes diſpoſitions pour nous (1), qu'on vous vît fournir des ſubſides aux Athéniens

(1) Il y a une eſpece d'ironie fine dans ces mots, *malgré vos bonnes diſpoſitions pour nous.*

à notre préjudice, & empêcher la liberté de la Grece. Le ſeul motif du bien de la nation peut rendre notre procédé légitime ; autrement, nous ne devons pas affranchir les peuples malgré eux. Nous ne ſommes point jaloux de dominer ; nous voulons en réprimer d'autres qui aſpirent à la domination. Oui, nous ferions tort au plus grand nombre des Grecs, ſi leur offrant à tous la liberté, nous ſouffrions que vous y miſſiez obſtacle. Délibérez là-deſſus avec ſageſſe, & faites enſorte de vous acquérir un nom immortel en donnant les premiers aux Grecs l'exemple du zele pour la liberté. Mettez chacun vos biens à l'abri du ravage, & couvrez de gloire toute votre ville. ——

Les Acanthiens furent déterminés par le diſcours de Braſidas, & reçurent ſes offres. Stagyre, autre colonie d'Andros, ſuivit leur exemple.

L'hiver de cette année fut fertile en événemens. Démoſthene & Hippocrate, généraux d'Athenes, devoient ſe rendre dans la Béotie, l'un à Siphes avec ſes vaiſſeaux, & l'autre à Délie avec l'armée de terre, pour ſe ſaiſir de Siphes & de Chéronée qui devoient leur être livrées par des factieux ; mais ils furent prévenus par les Béotiens qui ſe ſaiſirent des deux villes & obligerent Démoſthene de ſe retirer. Ce général étant parti de Siphes & voulant faire une deſcente ſur les terres de

Sicyone, y reçut un échec assez considérable de la part des habitans qui accoururent & tuerent une partie de ceux qui avoient débarqué. Pour Hippocrate, s'étant rendu à Délie qui appartenoit aux Athéniens, il étoit resté dans cette place pour la fortifier, & avoit fait partir ses troupes avec ordre de marcher vers Athenes. Les Béotiens ayant appris à Tanagre la retraite de l'armée, la plupart des chefs n'étoient pas d'avis de donner la bataille, parce que l'ennemi déja hors du pays, s'étoit arrêté sur les confins du territoire d'Orope (1). Mais Pagondas, chef des Thébains, croyant qu'il étoit avantageux de combattre, assembla les principaux officiers avec un homme de chaque compagnie, & leur parla en ces termes pour les y exhorter :

Discours de Pagondas aux principaux officiers de Béotie.

Béotiens, il n'auroit pas même dû venir à la pensée d'aucun des chefs, qu'on ne doit combattre les Athéniens qu'autant qu'ils seront encore dans la Béotie, les Athéniens qui y ont élevé un fort, & qui partiront d'un pays limitrophe pour la ravager. Ils sont nos ennemis, sans doute, dans

(1) Orope, ville de Béotie. Les Athéniens s'étoient arrêtés sur les confins de son territoire, c'est-à-dire, dans le pays qui touchoit aux extrémités de ce territoire, qui étoit limitrophe.

quelque lieu qu'ils ſoient, & de quelque endroit qu'ils partent pour exercer contre nous des hoſtilités. Croire que le plus sûr eſt de ne pas combattre, c'eſt juger mal. On ne doit ni ſe précautionner, ni raiſonner de même lorſqu'un autre veut nous ravir nos poſſeſſions, ou lorſqu'aſſuré de ce qu'on poſſede, mais voulant s'agrandir, on ſe jette ſur les terres d'autrui. Vous êtes dans l'uſage de repouſſer dans votre pays & ailleurs des ennemis étrangers qui vous attaquent : mais vous devez à plus forte raiſon en agir de la ſorte avec les Athéniens, avec un peuple dont le pays confine au vôtre. En général, on ne ſe conſerve libre contre des voiſins qu'autant que l'on peut & que l'on ſait leur réſiſter : mais ſi ces voiſins ſont d'humeur à vouloir aſſervir même des peuples éloignés, ne doit-on pas, pour les contenir, s'expoſer aux plus grands périls ? Nous avons un exemple du caractere d'Athenes dans la maniere dont elle aſſervit les Eubéens ſéparés d'eux par un détroit, & la plupart des autres Grecs. Ordinairement on ne combat avec ſes voiſins que pour la frontiere : l'ambition des Athéniens, ſi nous ſommes vaincus, ne connoîtra aucunes bornes, & ne tardera pas à envahir tout notre territoire. Auſſi avons-nous tout à craindre d'un pareil voiſinage. Des hommes qui, comme eux, pleins de confiance en leurs forces, attaquent les

autres peuples, marchent toujours avec plus de hardieſſe quand on reſte tranquille, & que l'on ſe contente de les repouſſer chez ſoi : ils ſont moins ardens quand on va les attaquer hors de ſes frontieres, & que dans l'occaſion on commence ſoi-même les hoſtilités. Nous l'avons éprouvé contre les Athéniens eux-mêmes. La victoire que nous avons remportée ſur eux à Coronée (1), lorſque profitant de nos diviſions ils s'étoient emparés de notre pays, a procuré juſqu'à ce jour à la Béotie la tranquillité la plus parfaite. Ranimés par le ſouvenir de cette victoire, que nos vieillards ne démentent pas leurs premiers exploits : fils de peres qui ſe ſont diſtingués alors par leur bravoure, que nos jeunes gens craignent de déshonorer la vertu de leurs parens. Aſſurés de la faveur d'Apollon dont les Athéniens ſacrileges ont envahi le temple, encouragés par les heureux préſages que nous donnent les entrailles des victimes, marchons contre nos ennemis, & montrons-leur que, s'ils attaquoient des lâches qui n'oſeroient ſe défendre, ils pourroient pouſſer leurs conquêtes auſſi loin qu'ils voudroient ; mais qu'ayant affaire à des hommes auſſi accoutumés à combattre pour délivrer leur pays

(1) Par rapport à cette victoire remportée à Coronée, voyez plus haut, page 378.

que peu faits pour aſſervir celui des autres, ils ne ſeront pas entrés ſur leur territoire ſans avoir ſenti la force de leurs armes. ——

Les Béotiens, animés par cette harangue, marcherent auſſi-tôt à l'ennemi. Hippocrate en ayant été informé par des coureurs, partit ſur le champ de Délie pour aller rejoindre ſes troupes. Lorſqu'on fut près d'en venir aux mains, il encouragea ſes ſoldats par cette exhortation courte & vive :

Diſc. d'Hippocrate, général d'Athenes, à ſes guerriers.

Athéniens, je ne vous dirai que peu de mots; de longs diſcours ſeroient inutiles. Il n'eſt pas beſoin d'exhorter de braves gens, il ſuffit de leur rappeller ce qu'ils ont à faire. Qu'aucun de vous ne s'imagine que nous allons chercher hors de chez nous de grands périls ſans néceſſité : c'eſt pour notre ſol que nous combattons dans ce pays. Si nous ſommes vainqueurs, les Péloponéſiens ne tireront plus de la Béotie des cavaliers pour venir ravager nos campagnes. Par un ſeul combat, vous pouvez acquérir de nouveaux domaines, & mettre les vôtres à l'abri des ravages. Marchez donc à l'ennemi avec une ardeur digne d'une ville, la premiere de toute la Grece, que nous nous glorifions d'avoir pour patrie; digne de nos ancêtres qui, ſous les ordres de Myronide, ont

ont vaincu les Béotiens, & conquis la Béotie, à la journée des Œnophytes (1).

Quoique les Athéniens combattiſſent avec courage, ils furent vaincus : privés de leur général tué dans la mêlée, ils ſe retirerent les uns à Délie, les autres à Orope. Délie fut aſſiégé & pris par les vainqueurs : une partie de la garniſon fut tuée, & l'autre ſe ſauva ſur des vaiſſeaux, à la réſerve de deux cents qui furent faits priſonniers.

Nous avons laiſſé Braſidas en Thrace : aidé de Perdiccas & de ſes autres alliés, il y fit pluſieurs conquêtes; il prit, entre autres, Amphipolis, colonie d'Athenes, malgré le ſecours de Thucydide, qui a écrit cette hiſtoire, & qui, commandant pour les Athéniens, étoit alors à Thaſe, colonie de Paros, à une demi-journée d'Amphipolis. Il étoit parti avec ſept galeres qui ſe trouverent près de lui, pour raſſurer la place avant que Braſidas pût s'en ſaiſir, ou du moins pour ſe jetter dans Eione qui n'en eſt pas fort éloignée. Avant qu'il fût arrivé, les habitans, gagnés par les conditions fort douces que leur propoſa Braſidas, s'étoient

(1) Ce fait eſt rapporté dans le premier livre de l'hiſtoire de Thucydide. Les Œnophytes étoient une place de la Béotie.

rendus. Le général de Sparte marcha enſuite vers Eione ; mais Thucydide l'ayant prévenu, & y étant entré à propos, lui fit manquer ſon coup. Les Athéniens furent ſi ſenſibles à la perte d'Amphipolis, que, ſans égard à ce dernier ſervice, ils ôterent à Thucydide le commandement, & le condamnerent à l'exil. Ils étoient alarmés des progrès de Braſidas & craignoient qu'il n'attirât tous leurs alliés à ſon parti. En effet, comme il témoignoit beaucoup de modération & d'équité, un grand nombre de villes s'empreſſoient de ſe déclarer en ſa faveur. On commençoit à Lacédémone à être jaloux de la gloire de ce général & à ſe laſſer de la guerre ; mais quoiqu'on ne lui envoyât plus de ſecours, il continua ſes entrepriſes dans la Chalcide. Il prit pluſieurs places, entre autres Torone où il avoit des intelligences, & dont quelques-uns des principaux lui avoient ouvert les portes. Lorſqu'il fut maître de la ville, il aſſembla les habitans, & leur parla à-peu-près ſur le même ton qu'il avoit parlé à ceux d'Açanthe.

Diſcours indirect de Braſidas aux habitans de Torone.

Il leur dit qu'il n'étoit pas juſte d'avoir mauvaiſe idée des citoyens qui lui avoient ouvert les portes, & de les regarder comme des traîtres, puiſqu'ils avoient agi par amour du bien public & non pour un vil intérêt, pour affranchir leur

pays & non pour l'aſſervir : que par rapport aux autres qui n'avoient pas eu part à la même démarche, il ne ſeroit pas juſte non plus de ne pas les faire participer à la même grace, puiſqu'il n'étoit venu pour perdre ni la ville, ni les particuliers : que c'étoit pour cette raiſon qu'il avoit fait publier par-tout qu'il accordoit toute sûreté à ceux qui avoient pris le parti d'Athenes, ne croyant pas qu'ils méritaſſent moins d'égards pour s'être attachés à cette république : qu'il ſe flattoit que, quand les habitans de Torone auroient éprouvé le gouvernement des Lacédémoniens, ils leur ſeroient d'autant plus affectionnés qu'ils les trouveroient plus équitables que leurs adverſaires ; que c'étoit faute de les connoître qu'ils les appréhendoient maintenant : du reſte, qu'il les exhortoit tous à prendre la réſolution d'embraſſer l'alliance de Sparte, & à y demeurer fideles, aſſurés qu'ils ne commenceroient que de ce jour à être coupables s'ils la violoient : que pour le paſſé, Lacédémone n'avoit pas de reproches à leur faire ; qu'ils étoient plus à plaindre qu'à blâmer d'avoir été contraints de plier ſous une domination étrangere ; qu'enfin il les trouvoit excuſables d'avoir été oppoſés aux intérêts de ſa patrie. ——

Braſidas paſſa le reſte de l'hiver à régler le gouvernement des villes qu'il avoit priſes, & à

ſe concilier l'affection des peuples. Ainſi finit la huitieme année. Au commencement de la neuvieme, il ſe fit une treve d'un an entre les Athéniens & les Lacédémoniens, les deux partis étant fatigués de la guerre & voulant s'occuper de la paix. Avant que Braſidas fût informé de la treve, il s'aſſura de Mende & de Scione, villes ſujettes d'Athenes qui ſe révoltèrent. Ces deux villes avec Torone furent repriſes de force par les Athéniens. On tua tous les habitans de Scione, à la réſerve des femmes & des enfans, & la ville fut donnée aux Platéens. Au reſte, le Spartiate actif ne pouvant reſter en repos, joignit ſes forces à celles de Perdiccas, & marcha contre les Lynceſtes, barbares voiſins de Macédoine, qu'il vainquit dans un premier combat. Les vaincus revinrent à la charge, fortifiés du ſecours des Illyriens, nation belliqueuſe. Les Macédoniens ſurpris pendant la nuit d'une terreur panique, ſur la nouvelle que les ennemis arrivoient avec de grandes forces, prirent la fuite & obligerent leur roi de les ſuivre. Braſidas reſta ſeul avec ſes troupes, qui étoient effrayées de la retraite des Macédoniens & de la multitude des Barbares. Toujours plein de courage, il aſſembla ſes ſoldats & leur parla ainſi:

Diſc. de Braſ. Péloponéſiens, ſi je ne vous croyois effrayés

autant par la retraite de Perdiccas que par l'incur- das aux Lacédémoniens.
ſion & la multitude des Barbares, je ne vous parlerois pas pour vous inſtruire à la fois & pour vous exhorter. Mais voyant la déſertion de nos alliés & le grand nombre de nos ennemis, je tâcherai de vous perſuader en peu de mots ſur des objets importans, de maniere à produire l'effet que je deſire. Ce n'eſt pas la préſence de vos alliés, mais votre valeur naturelle, qui doit vous rendre braves à la guerre : la multitude des ennemis ne ſauroit épouvanter des hommes qui vivent dans un gouvernement où ce n'eſt pas la multitude qui commande, mais un petit nombre de perſonnes d'élite; des hommes qui n'ont acquis la prééminence que par des combats & des victoires. Ces Barbares que vous craignez faute d'expérience, il faut vous apprendre qu'ils ne ſont nullement redoutables. Pour vous en convaincre, j'ajoute aux combats que vous avez déja livrés contre eux en faveur des Macédoniens, mes propres raiſonnemens & les rapports d'autrui. Vient-on à connoître par les effets des ennemis foibles, qui n'ont qu'une apparence de force; on a plus de hardieſſe pour les repouſſer : on attaque avec plus d'aſſurance, quand on ne les connoît pas encore, ceux qui ont une bravoure ferme & ſolide. Pour quiconque ne les a pas éprouvés, nos ennemis actuels ont de quoi effrayer

avant le combat. Le ſeul aſpect de leur multitude, leurs cris extraordinaires, les rendent formidables & terribles. Le choc & le vain bruit de leurs armes a quelque choſe de menaçant; mais ce n'eſt plus de même dans la mêlée, lorſqu'on les attend de pié-ferme. Combattant ſans ordre, ils n'ont point à garder de poſte qu'ils puiſſent rougir d'abandonner quand on les preſſe. Comme il leur eſt égal d'attaquer ou de fuir, la bravoure chez eux n'eſt pas ſoumiſe à un examen ſévere. Lorſque, dans une bataille, chacun eſt maître de ſes actions, quelle honte y auroit-il à ſauver ſes jours? Ils croient plus sûr de nous épouvanter de loin ſans péril, que d'en venir aux mains avec nous. Sans cela, n'auroient-ils pas préféré ce dernier parti? Vous voyez donc clairement que cette terreur qu'ils vous ont inſpirée, n'eſt rien en effet, n'eſt effrayante que pour les yeux & les oreilles. Si vous ſoutenez leur attaque bruſque, ou ſi dans l'occaſion vous vous retirez en bon ordre, vous ne tarderez pas à vous mettre en sûreté, & vous ſaurez par la ſuite que de pareilles troupes, quand on ſe diſpoſe à eſſuyer leur premier choc, montrent de loin du courage par des menaces avant l'action; mais que, ſi on ſe retire tranquillement devant elles, elles ſe précipitent avec un vain éclat de bravoure ſur les pas de leurs ennemis dont elles n'ont plus rien à craindre. ——

Les Barbares furent défaits malgré leur multitude. Les vainqueurs indignés d'avoir été abandonnés par les Macédoniens, ravagerent en paſſant des terres dépendantes du royaume de Perdiccas. Ce prince favoriſa depuis le parti des Athéniens, parce qu'il crut que les Lacédémoniens étoient devenus ſes ennemis. L'année de la treve ſe paſſa dans ces mouvemens; il ne fut pas queſtion de paix, & on recommença la guerre.

LIVRE V.

CLÉON ſe mit en campagne, & paſſa dans la Thrace avec une puiſſante armée pour arrêter les progrès de Braſidas. Il attaqua la ville de Cléophone que ce général avoit fortifiée, & l'emporta avant qu'elle pût être ſecourue. Prenant enſuite la route d'Amphipolis, il manda à Perdiccas qu'il le vînt trouver avec ſes troupes, & au roi des Odomantes qu'il lui amenât le plus qu'il pourroit de Thraces. Braſidas voulant l'engager à combattre ſans attendre le reſte des troupes, campa ſur une éminence près d'Amphipolis, & ſe renferma dans la place dès qu'il eut vu l'ennemi faire un mouvement. Il vouloit lui inſpirer de la confiance en paroiſſant le craindre, & l'attaquer à l'improviſte avant qu'il eût reçu de nouveaux renforts. Il réſolut de ſortir avec une petite troupe de ſes plus braves gens, après avoir donné ordre à Cléaridas de ſortir par une autre porte avec le reſte de l'armée s'il voyoit qu'il eût l'avantage : mais auparavant il voulut encourager ſes ſoldats & leur découvrir ſon deſſein. Il les aſſembla donc & leur parla ainſi :

Diſc. de Braſi. Péloponéſiens, vous ſavez de quel pays nous

partons, que ce pays fut toujours libre, grace à notre bravoure; vous ſavez que vous êtes Doriens, & que vous allez combattre contre des Ioniens que vous avez coutume de vaincre; un mot ſuffit pour vous le rappeller. Je dois vous communiquer mon plan d'attaque, de crainte que le peu de monde que j'ai pris avec moi ne vous inſpire de la défiance & ne vous décourage. Par mépris pour nous, & ne croyant pas qu'on viendra les aſſaillir, les Athéniens ſont montés ſur cette colline, d'où ils nous contemplent négligemment ſans garder aucun ordre. Quiconque ſait remarquer ces fautes d'un ennemi, & diſpoſe ſon attaque, non pas à force ouverte & en bataille rangée, mais ſelon l'avantage du moment, doit obtenir les plus grands ſuccès. Les ruſes de guerre qui ſont le plus d'honneur, ſont celles où l'on trompe le plus les ennemis, & où l'on ſert le mieux ſes amis. Tandis donc que les Athéniens ſe croient bien aſſurés, & que n'étant pas ſur leurs gardes, ils me paroiſſent ſonger moins au combat qu'à la retraite, je veux, avec le peu de troupes que j'ai priſes, les attaquer bruſquement, ſans leur donner le loiſir de ſe reconnoître; je veux, s'il eſt poſſible, les mettre en déſordre avant qu'ils puiſſent ſe mettre en défenſe. Toi, Cléaridas, tiens-toi prêt avec tes Lacédémoniens, les Amphipolitains & les autres alliés. Lorſque tu me verras

Aux Péloponéſiens, avant d'aller combattre les troupes d'Athenes.

charger les ennemis, & jetter parmi eux l'épouvante, comme cela eſt infaillible, fais ouvrir tout-à-coup les portes, ſors précipitamment, accours au plus vîte dans la mêlée. Les troupes qui ſurviennent dans le fort de la bataille ſont toujours plus d'effet que celles qui l'engagent. Signale ta bravoure comme il convient à un Spartiate. Et vous, alliés, ſuivez-le hardiment; ſongez que les principales qualités d'un brave ſoldat, ſont la bonne volonté, les ſentimens d'honneur, la ſoumiſſion à ſes chefs. Penſez qu'en ce jour votre courage vous aſſurera la liberté, & le nom d'alliés de Lacédémone; ou que la défaite, en ſuppoſant même que, traités avec douceur, vous ne ſoyez pas vendus comme des eſclaves ou punis de mort, vous aſſujettira aux Athéniens, appeſantira vos chaînes, nous empêchera de briſer celles du reſte de la Grece. Montrez donc toute votre valeur, puiſque vous combattez pour de ſi grands intérêts. Braſidas vous donnera lui-même l'exemple; vous verrez qu'il ſait autre choſe qu'exhorter. ——

Cléon vouloit éviter la bataille; mais chargé par Braſidas, & par Cléaridas qui ſortit auſſi-tôt, il fut tué prenant la fuite, & porta la peine de ſa lâcheté préſomptueuſe. Les Athéniens furent entiérement défaits. La victoire cependant coûta cher aux Lacédémoniens: car ils perdirent le

général actif & prudent qui avoit relevé leur puiſſance preſque abattue. Braſidas fut pleuré par tous les alliés ; ils lui firent des funérailles publiques, & lui rendirent des honneurs comme aux anciens héros.

Après la journée d'Amphipolis, on penſa ſérieuſement à la paix de part & d'autre. L'hiſtorien expoſe les motifs qui la faiſoient deſirer aux deux partis, & les conditions auxquelles elle fut conclue. Pluſieurs alliés des Lacédémoniens refuſerent d'y accéder, & même ſe liguerent contre eux. Thucydide prétend avec raiſon que, malgré la paix, la guerre ne doit pas être regardée comme abſolument finie à cette époque. Car, outre que le traité ne fut exécuté dans preſque aucun de ſes points, les deux peuples rivaux ſe faiſoient toujours la guerre ailleurs, quoiqu'ils aient paſſé près de ſept ans ſans la faire dans leur pays, & ne ceſſoient de donner diverſes atteintes au traité, juſqu'à ce qu'ils le rompirent tout à fait.

Les ſix années depuis la paix juſqu'à la guerre de Sicile ne préſentent que deux événemens un peu remarquables, la bataille de Mantinée & la priſe de l'île de Mélos par les Athéniens. Alcibiade, quoique encore jeune, étoit déja en crédit auprès du peuple par l'éclat de ſa naiſſance & par la vivacité de ſon génie. Il étoit piqué de ce que les Lacédémoniens avoient conclu la paix par

l'entremiſe de ſes adverſaires, l'ayant mépriſé à cauſe de ſa jeuneſſe, quoique ſes ancêtres euſſent eu droit d'hoſpitalité avec eux, & que ce droit, négligé par ſon aïeul, eût été renouvellé par lui-même dans la perſonne de leurs priſonniers de Pylos, auxquels il avoit fait toute ſorte de bons traitemens. Il les traverſoit de toutes manieres, croyant qu'il y alloit de ſon honneur, & il diſoit qu'ils n'avoient fait alliance avec Athenes que pour rompre celle d'Argos & pouvoir attaquer les Argiens au dépourvu. Il engagea donc ceux-ci à ſolliciter l'alliance de ſa république, qui leur fut accordée. Les peuples d'Athenes, d'Argos & de Mantinée réunirent leurs forces, & allerent camper ſur le territoire de cette derniere ville. Les Lacédémoniens & leurs alliés, commandés par Agis, roi de Lacédémone, leur préſenterent la bataille qu'ils accepterent.

Divers diſcours indirects de pluſieurs généraux à leurs troupes avant la bataille de Mantinée.

Lorſqu'on fut près d'en venir aux mains, les généraux des troupes de chaque ville exhorterent diverſement leurs ſoldats. On repréſentoit aux Mantinéens qu'ils alloient combattre pour la patrie, pour ſe conſerver dans l'indépendance dont ils avoient goûté la douceur, & ſe garantir de la ſervitude dont ils avoient déja éprouvé le joug. On rappelloit aux Argiens leur ancienne principauté & le rang qu'ils avoient tenu jadis dans le

Péloponèſe ; on les excitoit à recouvrer enfin ces avantages, à ſe venger d'ennemis qui leur avoient fait beaucoup de mal, d'ennemis d'autant plus dangereux qu'ils étoient plus proches. On diſoit aux Athéniens, qu'il étoit beau de combattre avec de braves gens, & de montrer qu'on ne leur cédoit pas en bravoure : on ajoutoit que, s'ils triomphoient des Lacédémoniens dans le Péloponèſe, ils affermiroient leur empire, & verroient leur pays à l'abri des ravages. Voilà comme on exhortoit les Argiens & leurs alliés. Les Lacédémoniens s'encourageoient l'un l'autre par le ſouvenir de leurs actions, ce qui eſt la plus belle maniere de s'animer au combat, celle qui convient le mieux à de braves guerriers. Ils ſavoient qu'une habitude de courage contractée par de fréquens exercices, eſt bien plus efficace qu'une courte harangue prononcée dans les plus beaux termes. —

Les Lacédémoniens, qui redoutoient le ſort de cette bataille, furent vainqueurs : les Argiens & les Mantinéens conſentirent à faire alliance avec Lacédémone ; & on obligea les Athéniens de quitter le Péloponèſe. Cette bataille de Mantinée eſt une des plus conſidérables qui ſe fût donnée depuis long-temps entre les Grecs. Il ne faut pas la confondre avec une autre livrée près de la même ville bien poſtérieurement, où les Thé-

bains vainquirent les Lacédémoniens, & où leur chef Epaminondas mourut entre les bras de la victoire.

Environ ſeize mois après, les Athéniens envoyerent une armée de terre & de mer contre l'île de Mélos pour l'obliger à prendre parti : car c'étoit une colonie de Lacédémone qui ne s'étoit pas encore déclarée. Avant que de faire aucun acte d'hoſtilité, les chefs des troupes athéniennes envoyerent dans la ville des députés qui ne purent avoir audience que devant les magiſtrats & quelques-uns des principaux. C'eſt ici une nouvelle eſpece de diſcours, un dialogue vif & preſſé entre les magiſtrats de Mélos & les députés de l'armée. Les députés Athéniens commencent ainſi :

Dialogue entre les députés d'Athenes & les magiſtrats de Mélos.

Puiſque vous nous empêchez de parler au peuple aſſemblé, & que vous nous obligez de paroître devant quelques perſonnes ſeulement, dans la crainte (car c'eſt-là, ſans doute, votre deſſein) que nous ne perſuadions le peuple ou plutôt que nous ne le trompions (1), par une ſuite de raiſons qu'il trouveroit peut-être ſans replique ; vous, Méliens, ici préſens pour nous entendre, faites mieux encore : n'employez pas vous-mêmes un

(1) *Ou plutôt que nous ne le trompions.* On ſent bien que c'eſt ici une ironie.

diſcours ſuivi, mais répondez en peu de mots à chaque article, expliquez-vous dans le moment ſur ce qui pourra vous déplaire. Et d'abord, approuvez-vous que nous diſcutions les choſes dans cette forme ?

MÉLIENS. Cette maniere tranquille de s'inſtruire nous ſemble raiſonnable, & nous ne la blâmons pas : mais commencer par nous offrir un appareil de guerre, & joindre aux raiſons la force des armes, nous paroît d'une autre nature. Or, nous voyons que vous êtes venus pour juger en maîtres nos diſcours ; & il eſt probable que cette conférence ſe terminera par nous apporter la guerre, ſi, ayant le droit pour nous, nous refuſons de céder, ou la ſervitude ſi nous nous rendons.

ATHÉNIENS. Si vous nous avez appellés pour nous faire part de vos conſidérations politiques ſur l'avenir, de vos ſoupçons & de vos défiances, en un mot pour tout autre objet que pour examiner les moyens de ſauver votre ville, d'après l'état actuel des choſes, d'après ce qui eſt ſous vos yeux, nous n'irons pas plus avant ; ſi vous allez au fait, nous continuerons de parler.

MÉL. Il eſt naturel & pardonnable, dans l'extrémité où nous ſommes, de nous tourner en tous ſens, de dire & de penſer tout ce que nous pouvons. Mais enfin, puiſque, dans cette conſé-

rence, il s'agit, comme vous dites, du ſalut de notre ville, commençons, s'il vous plaît, ſelon la forme que vous avez propoſée.

ATH. Nous ne nous arrêterons donc pas à prouver que nous poſſédons avec droit l'empire comme le devant au courage qui a terminé la guerre des Perſes, ou que nous pourſuivons maintenant des injures reçues; nous ne nous épuiſerons pas en diſcours magnifiques qui pourroient vous être ſuſpects. Nous croyons auſſi, pour votre part, qu'il eſt inutile de vouloir nous convaincre, ou que vous ne nous avez fait aucune offenſe, ou que vous ne vous êtes pas joints à nous parce que vous étiez une colonie de Lacédémone. Examinons plutôt, d'après nos vrais ſentimens, ce qu'il eſt poſſible d'exiger & de refuſer. Car nous ne pouvons ignorer les uns & les autres que ce n'eſt qu'entre égaux que, dans les diſcuſſions verbales, on examine ſcrupuleuſement la juſtice; & que, quand il y a inégalité, les plus puiſſans exigent & les plus foibles refuſent ſelon leurs forces reſpectives.

MÉL. Puiſque vous voulez que nous laiſſions le juſte pour ne conſidérer que l'utile, nous penſons qu'il eſt de l'intérêt de tous les peuples de ne pas s'armer contre le bien général, mais de ſecourir tous ceux qui ſont en péril ſuivant la juſtice & la raiſon, & de tirer leur avantage des autres

autres par des moyens doux plutôt que par des voies de rigueur. Les Athéniens le doivent d'autant plus, que par-là ils ne ſeront pas expoſés, dans un revers de fortune, à ſubir des punitions éclatantes qui ſervent d'exemple à toute la Grece.

ATH. Nous ne redoutons pas la fin de notre empire quand il devroit être aboli, parce que ce ne ſont pas ceux qui, comme les Lacédémoniens, ont coutume de commander, qui ſont redoutables aux vaincus. Non, l'objet de notre crainte n'eſt pas d'être ſubjugués par des rivaux, mais par les peuples qui ſe ſeroient trouvés ſous notre domination. Au reſte, laiſſez-nous courir les riſques qu'il nous plaît : nous allons vous apprendre que nous ſommes venus vous parler pour le ſalut de votre ville autant que pour l'avantage de notre empire. Notre deſſein eſt de vous aſſujettir ſans vous perdre, & en vous ſauvant de faire votre bien & le nôtre.

MÉL. Mais comment peut-il nous être auſſi avantageux de vous obéir qu'à vous de nous commander?

ATH. Le voici : vous gagnerez à vous rendre avant de ſouffrir des maux extrêmes, & nous à vous recevoir avant que la guerre ait épuiſé vos forces.

MÉL. Vous ne nous recevriez donc pas, ſi, craignant d'être vos ennemis, & jaloux d'être

vos amis, nous évitions de prendre les armes; & demeurions neutres?

ATH. Non, parce que votre amitié nous nuiroit plus que votre haine. La premiere ſeroit une marque de notre foibleſſe, l'autre feroit connoître notre pouvoir aux peuples de notre dépendance.

MÉL. Quoi! ces peuples auroient aſſez peu de diſcernement pour confondre ceux ſur qui vous n'avez aucun droit, avec ceux dont le plus grand nombre fait partie de vos colonies, & dont quelques-uns s'étant révoltés ont été ſoumis par vous?

ATH. Oui, ſans doute, ces peuples croient que ce n'eſt point grace à un eſprit de juſtice que vous demeurez libres, & que nous ne devenons pas vos maîtres; mais que ce ſont vos forces qui vous ſouſtraient à notre obéiſſance, & que c'eſt la crainte qui nous empêche de vous attaquer. Ainſi, en vous ſubjuguant, nous aſſurerons notre empire en même temps que nous l'étendrons. Ajoutez qu'on ne verra pas les foibles habitans d'une île refuſer de ſe ſoumettre aux ſouverains de la mer.

MÉL. Laiſſant toujours à part la juſtice, puiſque vous nous obligez à ne conſidérer que votre avantage, & nous arrêtant nous-mêmes à ce que demande votre intérêt, nous allons faire enſorte

de vous perſuader que ce qui nous eſt avantageux vous l'eſt auſſi. Croyez-vous donc que votre ſûreté ne ſe trouve point dans ce que nous vous propoſons ? notre aſſujettiſſement n'armeroit-il pas contre vous tous les Grecs qui reſtent neutres ? ne craindroient-ils pas de ſe voir attaqués par vous ? & ainſi ne fortifieriez-vous point vos ennemis actuels, ne forceriez-vous point à le devenir ceux qui ne ſongeoient pas à l'être ?

ATH. Nous penſons tout le contraire : nous croyons que nous n'en aurions pas plus à craindre les peuples du continent, qui, ſatisfaits d'être libres, ſe donneroient bien de garde de choquer notre puiſſance ; mais qu'il n'en ſeroit pas de même des inſulaires qui, comme vous, n'ont pas ſubi le joug de notre empire, ou de ceux qui ne le portent qu'avec peine. D'après les conſeils d'une paſſion aveugle, ils pourroient ſe précipiter eux & nous dans un danger manifeſte.

MÉL. Mais ſi les Athéniens, pour n'être pas dépouillés de la domination, & ceux qui leur obéiſſent déja pour s'en affranchir, ne craignent pas d'affronter les plus grands périls ; nous qui jouiſſons encore de la liberté, nous ſerions bien lâches & bien puſillanimes ſi nous ne tentions pas tous les haſards avant que de la perdre.

ATH. Vous ne les tenterez pas ſi vous êtes ſages. Car il ne s'agit point ici de l'honneur, ni

de diſputer de bravoure avec des égaux ; il s'agit de penſer à votre conſervation, & de céder à la force.

MÉL. Mais ce n'eſt pas toujours le nombre qui l'emporte dans les combats, & la fortune favoriſe quelquefois le plus foible. D'ailleurs, en cédant auſſi-tôt nous n'avons plus d'eſpérance ; au lieu qu'en réſiſtant avec vigueur, nous pouvons eſpérer de nous maintenir & de reſter libres.

ATH. L'eſpérance, qui ſoutient dans le péril, affoiblit du moins ſi elle ne va pas juſqu'à les détruire, ceux même qui ne lui abandonnent qu'une partie de leurs forces : quant à ceux qui riſquent tout à la fois (car l'eſpérance eſt naturellement (1) téméraire), ils connoiſſent dans le malheur combien elle eſt perfide, & ne ſont plus même les maîtres de ſe garantir de ſes illuſions. N'en faites pas l'expérience, vous qui êtes foibles, & qui riſqueriez tout en un inſtant ; n'imitez pas ces inſenſés qui, lorſqu'ils auroient pu ſe ſauver encore par les conſeils de la prudence humaine, ont recours, quand ils ſe voient preſſés & qu'ils manquent de ſolides reſſources, à des prédictions, à des oracles, à mille autres

(1) *Téméraire.* Le Grec dit *dépenſiere.* Ce mot eſt bien plus agréable, & il iroit parfaitement dans le ſtyle ſimple & naïf : mais j'ai craint de le haſarder dans le ſtyle noble & ſoutenu.

moyens trompeurs qui cauſent la perte des hommes en les flattant d'un vain eſpoir.

MÉL. Nous n'ignorons pas aſſurément qu'il eſt difficile de réſiſter à votre puiſſance & à votre fortune avec des forces beaucoup moindres que les vôtres : mais nous eſpérons que les dieux protégeront la juſtice de notre cauſe contre une fortune injuſte ; quant à l'infériorité de notre puiſſance, nous croyons que les Lacédémoniens viendront nous ſecourir, qu'ils ne pourront s'en diſpenſer, qu'ils rougiront d'abandonner des peuples qui, ſans parler du reſte, leur ſont unis par le ſang. Ainſi notre confiance n'eſt pas auſſi mal fondée que vous le dites.

ATH. Nous ne craignons pas non plus, pour ce qui nous regarde, que la faveur du ciel nous manque : car enfin nous ne demandons & ne faiſons que ce que les hommes penſent des dieux & ce qu'ils deſirent pour eux-mêmes. Nous croyons que parmi les dieux, & nous voyons que parmi les hommes, c'eſt une loi néceſſaire & immuable que le plus fort commande au plus foible (1). Ce n'eſt pas nous qui avons fait cette

(1) *Le plus fort doit commander au plus foible* ; c'eſt la maxime favorite des ambitieux & des uſurpateurs, qui ne font valoir que la force ſans penſer à la juſtice. Le droit des Alexandre, des Céſar, de tous les conquérans en un mot, étoit le droit de la force. Les Athéniens même

loi, & nous ne ſommes pas les premiers qui en faſſions uſage. Elle eſt éternelle ; nous l'avons reçue de nos peres, & nous la laiſſerons à nos enfans qui la tranſmettront aux leurs. Nous ſommes perſuadés que vous-mêmes vous voudriez commander ſi vous étiez à notre place. Nous ne craignons donc pas que les dieux nous ſoient moins favorables qu'aux Méliens. Quant au ſecours que vous attendez de Lacédémone, qui, dites-vous, rougira de vous abandonner ; en donnant des éloges à cette candeur qui vous fait ſi bien augurer des autres, nous eſtimons peu votre jugement. Sans doute les Lacédémoniens montrent une vertu rare dans leurs ſociétés privées & dans la pratique de leurs loix ; mais à l'égard des étrangers, on peut dire, en un mot, qu'il n'eſt aucun peuple qui s'annonce plus viſiblement pour ne regarder comme juſte & honnête que ce qui eſt utile & agréable. De tels principes ne ſont pas bien propres à vous aſſurer le ſecours ſur lequel vous comptez ſans raiſon.

MÉL. Mais c'eſt cela même qui nous fait eſpérer principalement que, pour ſon propre intérêt, Lacédémone ne voudra pas, en abandonnant les Méliens qui ſont une de ſes colonies, perdre la

---

prétendent conſacrer ce droit en diſant que c'eſt d'après lui que les dieux ſe reglent.

confiance de ſes amis, & fortifier la puiſſance de ſes ennemis.

ATH. Mais vous ne faites pas attention que l'intérêt cherche ſa ſûreté propre; qu'on ne peut guere pratiquer ce qui eſt juſte & honnête ſans courir des riſques, & qu'en général les Lacédémoniens ſont très-peu ardens à s'expoſer pour autrui.

MÉL. Nous ſommes perſuadés, au contraire, qu'ils s'expoſeront volontiers pour nous, parce qu'ils nous regarderont comme des amis d'autant plus ſûrs, qu'étant voiſins du Péloponèſe nous ſommes plus à portée de les ſervir, & que tirant d'eux notre origine nous devons leur être plus affectionnés que d'autres.

ATH. Vous vous abuſez, Méliens: ſachez que ce qui fait la ſûreté de ceux qui doivent donner du ſecours, ce n'eſt pas l'affection, mais les forces de ceux qui l'implorent. Et c'eſt ce que conſiderent les Lacédémoniens ſur-tout, qui, ne ſe croyant pas aſſez puiſſans par eux-mêmes, ne font des expéditions qu'en traînant après eux une multitude d'alliés. Il n'eſt donc pas probable qu'ils viennent défendre une île attaquée par les maîtres de la mer.

MÉL. S'ils ne viennent pas eux-mêmes, ils pourront ſe faire ſuppléer par leurs alliés; & comme la mer de Crete (1) eſt fort étendue,

(1) *La mer de Crete*, qu'il falloit traverſer pour aller par mer porter du ſecours aux Méliens.

il ſera plus facile à ceux qu'ils enverront de faire échapper leurs vaiſſeaux, qu'aux maîtres de la mer de les ſaiſir. Quand cette reſſource leur manqueroit, ne peuvent-ils pas ſe jetter dans votre pays, infeſter les campagnes de ceux de vos alliés, chez qui Braſidas n'a point fait d'incurſion ? & alors vous n'aurez point à combattre pour une région étrangere, mais pour votre pays & pour celui de vos alliés.

ATH. Vous pourrez voir fondre ſur vous des maux qui vous apprendront, par une triſte expérience, que jamais crainte d'autrui ne fit lever un ſiege aux Athéniens. Au reſte, nous voyons que, dans cette longue conférence où vous deviez examiner toutes vos reſſources, vous n'avez parlé d'aucune de celles qu'on juge les plus ſolides : vous vous fondez principalement ſur des eſpérances incertaines ; & vos ſeules forces réelles ſont bien foibles contre celles que nous vous oppoſons. Votre folie ſeroit donc extrême, à moins que, quand nous nous ſerons retirés, vous ne preniez un parti plus raiſonnable. N'allez point, par une honte mal entendue qui perd ſouvent les hommes, vous jetter dans des périls évidens, qu'il vous ſeroit vraiment honteux de ne pas éviter. Pluſieurs, pour fuir un mal chimérique qu'une fauſſe honte leur faiſoit craindre, ſe ſont précipités eux-mêmes dans des maux réels,

dans des diſgraces affreuſes, dont ils ont eu encore plus à rougir, leur malheur étant un effet de leur imprudence plutôt qu'un coup du ſort. Vous vous mettrez à l'abri de ce reproche ſi vous êtes ſages, & vous ne trouverez pas déshonorant de céder à une république qui vous fait des propoſitions avantageuſes, qui vous demande votre alliance, & qui vous laiſſe votre territoire avec la ſeule charge d'un léger tribut; à une république qui, vous donnant le choix entre la guerre & votre conſervation, voudroit vous empêcher de vous obſtiner imprudemment dans le plus mauvais parti. Réſiſter dans l'occaſion à ſes égaux, ſe ſoumettre aux plus forts, traiter avec douceur les plus foibles, voilà ce que preſcrit la ſageſſe. Conſidérez donc, quand nous nous ſerons retirés, & penſez-y ſérieuſement, qu'il s'agit aujourd'hui de votre patrie, dont le ſalut ou la ruine dépendent de votre réſolution actuelle.

Les Athéniens s'étant un peu retirés, les Méliens, après avoir conſulté entre eux, perſiſtant toujours dans le même ſentiment, firent cette réponſe:

Athéniens, nous penſons toujours de même. Notre ville a ſubſiſté libre pendant ſept ſiecles; nous ne ſouffrirons pas qu'un court inſtant lui raviſſe ſa liberté. Avec l'aſſiſtance des dieux & de la fortune, qui ont conſervé notre ville juſqu'à

ce jour, comptant auſſi ſur des ſecours humains & ſur les forces de Lacédémone, nous tâcherons de la conſerver encore. Nous vous propoſons d'être vos amis & de reſter neutres; nous vous demandons de faire retirer vos troupes, & de conclure avec nous un traité tel qu'il paroîtra convenable aux deux parties.

Telle fut la réponſe des Méliens; les Athéniens leur dirent en les quittant: Votre réſolution nous fait voir que vous êtes les ſeuls qui abandonniez le certain pour l'incertain, le préſent pour l'avenir. Vos deſirs vous trompent; & vous apprendrez par vos malheurs combien vous avez tort de fonder votre ſalut ſur Lacédémone, ſur la fortune, ſur de vaines eſpérances. ——

Les Méliens ayant refuſé de ſe ſoumettre, leur ville aſſiégée par terre & par mer fut emportée de force, les femmes & les enfans furent faits eſclaves, le reſte tué, & cinq cents Athéniens mis à leur place.

Fin du premier volume.

TABLE

DES PRINCIPAUX TITRES.

DISCOURS préliminaire. page j
Mémoire ſur la maniere d'écrire l'hiſtoire, d'après la maniere de Thucydide. x
Vie abrégée de Thucydide ; reproches que lui fait Denys d'Halicarnaſſe, & réponſes à ces reproches. xxvij
Réflexions ſur les harangues de Thucydide, & en général ſur les harangues inſérées dans les hiſt. anciennes. xxxix
Vie abrégée d'Hérodote ; réflexions ſur ſon hiſtoire & ſur ſes harangues. xlij
Réflexions ſur la perſonne de Xénophon, ſur ſes hiſtoires & ſur ſes harangues. xlix
NARRATION du ſiege de Sphacterie, dans Thucydide. lij
MÉMOIRE ſur Périclès. xciij
HARANGUES tirées d'Hérodote. 1
Entretien de Solon avec Créſus. 4
Diſcours du fils de Créſus à ſon pere, réponſe du pere & replique du fils. 11
Diſcours de Créſus à Adraſte, & réponſe d'Adraſte. 13
Diſcours de Sandanis à Créſus. 16
Entretien de Cyrus avec Créſus. 17
Diſcours d'Aſtiage au jeune Cyrus, & réponſe de Cyrus. 22
Lettre d'Harpage à Cyrus. 24
Diſcours de Cyrus aux Perſes. 25
Diſcours de Cyrus à Créſus, & réponſe de Créſus. 27
Diſcours de l'ambaſſadeur de Tomyris à Cyrus. 30
Diſcours de Créſus à Cyrus. 31
Diſcours de Cyrus à Hyſtape, & réponſe d'Hyſtape. 33
Diſcours de l'envoyé de Tomyris à Cyrus. 35
Paroles de Tomyris à Cyrus mort. 36
Diſcours d'un envoyé de Cambyſe au roi des Ethiopiens, & réponſe de ce roi. 41
Diſcours de Créſus à Cambyſe, & réponſe de Cambyſe. 43
Lettre d'Amaſis à Polycrate. 46
Diſcours de Périandre à ſon fils. 48
Diſcours de la fille de Périandre à ſon frere Lycophron. 50

Diſcours de Préxaſpe à Cambyſe. 52
Diſcours de Cambyſe aux grands-ſeigneurs de Perſe. 53
Diſcours de Darius, d'Otane & de Gobryas, dans le conſeil qu'ils tiennent pour tuer Smerdis le mage. 56
Diſcours d'Otane en faveur de la démocratie. 59
Diſcours de Mégabyze en faveur de l'ariſtocratie. 60
Diſcours de Darius en faveur de la monarchie. 61
Second diſcours d'Otane. 64
Diſcours de Darius dans ſon conſeil. 66
Entretien de Darius avec Atoſſe, ſa femme. 68
Entretien de Syloſon avec Darius. 70
Diſcours de Méandrie aux habitans de Samos. 72
Diſcours de Zopyre à Darius, réponſe de Darius, & réplique de Zopyre. 74
Diſcours d'un Scythe à ſes compagnons. 78
Diſcours de Choës à Darius, & réponſe de Darius. 79
Diſcours de Darius aux Ioniens. 80
Diſcours des ambaſſadeurs Scythes aux princes voiſins aſſemblés, & réponſe de ces princes. 81
Diſcours d'un cavalier de Darius au roi Indathyrſe, & réponſe d'Indathyrſe. 83
Diſcours des Scythes aux Ioniens. 85
Réponſe d'Hiſtiée aux Scythes, au nom des Ioniens. 86
Diſcours de Mégabaſe à Darius. 88
Diſcours d'un envoyé de Darius à Hiſtiée. 89
Diſcours de Darius à Hiſtiée. *ibid.*
Diſcours d'Ariſtagoras à Artapherne, & réponſe d'Artapherne. 91
Diſcours d'Ariſtagoras à Cléomene. 94
Diſcours des Lacédémoniens dans le conſeil des peuples alliés. 97
Diſcours du Corinthien Soſiclès dans le même conſeil. 98
Diſcours de Darius à Hiſtiée, & réponſe d'Hiſtiée. 101
Diſcours des rois de Cypre aux capitaines d'Ionie, & réponſe de ces capitaines. 103
Diſcours d'Onéſile à ſon écuyer, & rép. de cet écuyer. 105
Diſcours des chefs des Perſes aux Ioniens. 108
Diſcours de Denys, capitaine de Phocée, aux Ioniens. 109
Diſcours des Ioniens, entre eux, pour ſe ſouſtraire au commandement de Denys. 110
Diſcours de Leutychide, roi de Lacédémone, aux Athéniens. 116

Diſcours de Miltiade à Callimaque. 120
Diſcours de Cliſthene aux prétendans de ſa fille. 123
Premier diſcours de Xerxès aux Perſes. 126
Diſcours de Mardonius à Xerxès, dans le conſeil de ce prince. 129
Premier diſcours d'Artabane à Xerxès, dans le conſeil de ce prince. 131
Réponſe de Xerxès à Artabane. 135
Second diſcours de Xerxès aux Perſes. 137
Second diſcours de Xerxès à Artabane. 138
Second diſcours d'Artabane à Xerxès. 139
Troiſieme diſcours d'Artabane à Xerxès. 142
Premier entretien de Pythius avec Xerxès. 144
Second entretien de Pythius avec Xerxès. 146
Entretien de Xerxès avec Artabane. 148
Troiſieme diſcours de Xerxès aux Perſes. 153
Premier entretien de Xerxès avec Démarate. 155
Diſcours d'un héraut de Xerxès au peuple d'Argos. 160
Diſcours & repliques des députés de Lacédémone & de ceux d'Athenes à Gélon, roi de Syracuſe, & réponſes de ce prince. 161
Diſcours des députés Theſſaliens, dans le conſeil des Grecs. 166
Second entretien de Xerxès avec Démarate. 169
Troiſieme entretien de Xerxès avec Démarate. 172
Diſcours d'Achéménès, frere de Xerxès, à ce prince, & réponſe de celui-ci. 174
Paroles de Thémiſtocle aux Ioniens, gravées ſur une pierre. 179
Diſcours de Mnéſiphile à Thémiſtocle. 184
Divers diſcours directs ou indirects de Thémiſtocle & d'Adimante, dans le conſeil tenu avant la bataille de Salamine. *ibid.*
Conſeil qu'Artémiſe fait adreſſer à Xerxès par Mardonius. 188
Diſcours d'Ariſtide à Thémiſtocle, & réponſe de Thémiſtocle. 191
Diſcours de Mardonius à Xerxès. 193
Diſcours de Xerxès à Artémiſe, & réponſe d'Artémiſe. 195
Diſcours de Thémiſtocle aux Athéniens. 197
Diſcours d'Alexandre, roi de Macédoine, aux Athéniens, au nom de Mardonius & en ſon propre nom. 201

Diſcours des députés de Lacédémone aux mêmes Athéniens, & réponſe de ceux-ci au roi de Macédoine & aux députés de Sparte. 203
Premier diſcours des députés d'Athenes aux Ephores de Lacédémone. 210
Second diſc. des mêmes députés aux mêmes Ephores. 212
Diſcours d'Harmocide aux Phocéens, dont il étoit le commandant. 213
Diſcours que Mardonius fait adreſſer par un héraut aux mêmes Phocéens. 214
Diſcours des Tégéates dans un conſeil de guerre, & réponſe des Athéniens. 216
Diſcours d'Alexandre aux capitaines d'Athenes. 221
Diſcours de Pauſanias aux guerriers d'Athenes, & réponſe de ceux-ci. 222
Diſcours que Mardonius fait adreſſer, par un héraut, aux Lacédémoniens. 223
Diſcours de Mardonius aux Theſſaliens Thorax & ſes deux freres, de Lariſſe. 225
Diſcours que Pauſanias fait adreſſer aux guerriers d'Athenes. 226
Diſcours de Lampon à Pauſanias, & réponſe de Pauſanias. 229
Paroles de Pauſanias aux capitaines Grecs. 231
Diſcours de Timégénide aux Thébains. 232
HARANGUES tirées de Thucydide. 235
Diſcours indirect de Thémiſtocle dans le conſeil de Lacédémone, au ſujet des Athéniens qui avoient rétabli leurs murs. 237
Diſcours des députés de Corinthe aux Athéniens, en réponſe à celui des députés de Corcyre. 247
Premier diſcours des députés de Corinthe aux Lacédémoniens. 256
Diſcours des députés d'Athenes aux Lacédémoniens. 265
Diſcours d'Archidame, roi de Lacédémone, aux Lacédémoniens. 271
Diſcours de Stenelaïdas, un des Ephores, aux Lacédémoniens. 277
Second diſcours des députés de Corinthe dans l'aſſemblée des Lacédémoniens. 279
Lettre de Thémiſtocle à Artaxerxès, roi de Perſe, 288
Portrait de Thémiſtocle. *ibid.*

Premier discours de Périclès aux Athéniens. 290
Discours d'Archidame aux généraux & aux principaux officiers des Péloponésiens & des autres alliés. 301
Eloge des guerriers morts pendant la guerre du Péloponèse, par Périclès. 305
Second discours de Périclès aux Athéniens. 321
Portrait & éloge de Périclès. 328
Discours des Platéens à Archidame & aux Lacédémoniens; & réponse d'Archidame. 330
Discours de Brasidas & des autres chefs du Péloponèse aux soldats Péloponésiens. 333
Discours de Phormion aux soldats Athéniens. 334
Discours des députés de Mitylene aux Lacédémoniens & à leurs alliés. 339
Discours de Teutliape à Alcidas & aux autres chefs des troupes péloponésiennes. 346
Discours de Cléon aux Athéniens, contre la ville de Mitylene. 348
Discours de Diodote, en faveur de la ville de Mitylene. 356
Discours des Platéens dans le conseil de guerre des Lacédémoniens. 366
Discours des Thébains, en réponse au disc. précédent. 376
Réflexions de Thucydide sur la nature des factions dans la Grece, & sur les effets pernicieux qu'elles produisirent sur-tout dans Corcyre. 386
Discours du général Démosthene à ses troupes de Pylos. 392
Discours des députés de Lacédémone aux Athéniens, au sujet des guerriers assiégés dans Sphacterie. 394
Discours du Syracusain Hermocrate dans l'assemblée des Siciliens. 400
Discours de Brasidas aux Acanthiens. 408
Discours de Pagondas aux principaux officiers de Béotie. 413
Discours d'Hippocrate, gén. d'Athenes, à ses guerriers. 416
Discours indirect de Brasidas aux habitans de Torone. 418
Discours de Brasidas aux Péloponésiens. 420
Discours de Brasidas aux Péloponésiens, avant d'aller combattre les troupes d'Athenes. 424
Divers discours indirects de plusieurs généraux à leurs troupes, avant la bataille de Mantinée. 428
Dialogue entre les députés d'Athenes & les magistrats de Melos. 430

Fin de la Table du premier volume.

005801249